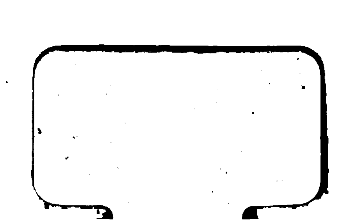






ENTRETIENS

SUR L'HISTOIRE

MOYEN AGE

PAR

J. ZELLER

PROFESSEUR D'HISTOIRE A L'ÉCOLE NORMALE ET A L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Ouvrage couronné par l'Académie française

DEUXIÈME ÉDITION REVUE



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-EDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

ENTRETIENS

SUR

L'HISTOIRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

A LA MÊME LIBRAIRIE.

Les empereurs romains. *Caractères et portraits.* 3e édit. 1 vol. in-12 .... 3 fr. 50

Entretiens sur l'histoire. *Antiquité et moyen âge* (ouv. couronné par l'Acad. franç.). 2e édit. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Entretiens sur l'histoire. *Italie et Renaissance.* 2e édit. 1 fort vol. in-12 .... 4 fr. »

Histoire d'Allemagne. *Origines de l'Allemagne et de l'empire germanique.* 1 vol. in-8, avec cartes..... 7 fr. 50

SOUS PRESSE :

Histoire d'Allemagne. *Fondation de l'empire germanique.* — CHARLEMAGNE ET OTTON LE GRAND. 1 vol. in-8.

A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Abrégé de l'histoire d'Italie. 1 volume in-12.

Épisodes de l'histoire d'Italie. 1 volume in-12.

Année historique. 1859-60, 61, 62. 4 volumes in-12.

10408. — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

ENTRETIENS
SUR
L'HISTOIRE

MOYEN AGE

PAR

J. ZELLER
Professeur d'histoire à l'École normale supérieure et à l'École polytechnique
Recteur honoraire de Strasbourg

L'EUROPE CHRÉTIENNE ET LE MAHOMÉTISME

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1873

ENTRETIENS

SUR

L'HISTOIRE.

MOYEN-AGE.

LIVRE CINQUIÈME.

REGÉNÉRATION DU MONDE BARBARE ET ROMAIN PAR LE CHRISTIANISME.

En contemplant les péripéties sanglantes et les chutes rapides des gouvernements essayés par les Barbares au milieu des ruines de l'empire romain, on peut juger des services qu'ils ont rendus à la civilisation. Si l'empire romain tombé en décadence,

corrompu, incapable de se défendre, ne pouvait plus rien pour elle, quels coups terribles les barbares ne lui ont-ils pas portés. Le christianisme lui-même avait failli périr dans le naufrage de la société ancienne, et l'humanité a connu peu de siècles aussi abominables que les cinquième et sixième, après Jésus-Christ. C'est le septième siècle qui est le premier siècle réparateur; mais, après avoir sondé encore les vices et les misères nés du mélange de la barbarie germaine et de la corruption latine, on arrive à se convaincre aisément dans ce siècle, par les noms de saint Grégoire le Grand, d'Héraclius et même de Dagobert, que le christianisme est le ferment moral et tout puissant de cette régénération qui annonce déjà de meilleurs jours.

CHAPITRE XIV

MŒURS, INSTITUTIONS ET LOIS BARBARES.

Superstitions des barbares devenus chrétiens. — Les mœurs privées. — Les lois des barbares : la loi *salique* et la loi *ripuaire*. — État des personnes : l'*antrustion*, le *convive* du roi, le romain *possesseur*, le *lite*, l'*esclave*. — État des terres : le *bénéfice*, l'*alleu*. — Progrès de l'aristocratie. — La pénalité, le *whergeld*; inégalité des personnes. — État social.

On connaît les mœurs politiques de la Gaule barbare et romaine au sixième siècle. Il est difficile de voir, au milieu du chaos que présente la rencontre de toutes ces institutions neuves ou vieillies, quels progrès la société a faits depuis le v[e] siècle sur la grossièreté germaine ou la corruption de l'Empire romain. Les mœurs privées, qu'on peut étudier dans celles des rois et des reines de ce temps, ne présentent pas une amélioration plus grande. Ou Tacite nous a fait un tableau bien flatté des mœurs des Germains encore tout à fait sauvages; ou bien la conquête qui a jeté tout à coup les barbares au milieu du luxe, des tentations et des raffinements d'une civilisation en décadence, a porté à ces mœurs le plus funeste coup. Une avidité insatiable, un besoin de jouir, qui ne respectent ni les liens du sang, ni les obligations des lois ou de la morale, même la

moins avancée, sont les traits principaux de tous les caractères des hommes de ce temps, grands ou petits. Le Christianisme n'y change presque rien.

Clovis chrétien fait tuer presque tous ses parents. Une seule fois, à notre connaissance, un prêtre, Sulpicius, a le bonheur de l'arrêter sur le point de tirer une vengeance terrible de Verdun révolté[1]. La reine Clothilde, sa femme, l'une des meilleures mémoires de ce temps, et que l'Eglise vénère, dit à ses fils après la mort de son mari : « Faites, mes enfants, que je ne me repente pas de vous avoir donné le jour ; » et elle les pousse à attaquer son oncle, le roi des Burgondes, qui l'avait persécutée dans sa jeunesse. On ne voit pas que l'Église ait beaucoup réclamé et surtout obtenu au sujet de l'incontinence des rois Francs. Caribert, excommunié pour avoir épousé les deux sœurs, prend une nonne pour troisième femme. Les prohibitions ecclésiastiques qui frappent les mariages entre parents sont plus respectées. Il y a du reste un tel désordre dans les unions mêmes des rois, qu'il est difficile de savoir comment reconnaître la légitimité des mariages et des enfants.

Si la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, les barbares n'en sont encore qu'à ce commencement. Pour apaiser sa colère, ils cherchent à le gagner en faisant des dons à ses serviteurs et en lui bâtissant des basiliques. Ils n'ont que la superstition du Christianisme, et traitent les sacre-

1. D. Bouquet, III, 353. Hug. Flav. *Chron. Verdun.*

ments de l'Église avec la même violence que tout le reste. Le roi Chilpéric entre à Paris en violation du serment prêté à ses frères sur les reliques de saint Hilaire, de saint Martin et de saint Polyeucte; mais, pour conjurer les mânes irrités de ces vengeurs du serment, il marche environné de reliquaires qu'il a fait enlever aux tombeaux de tous les Saints de Neustrie. Le même roi fait déposer sur le tombeau de saint Martin de Tours, une lettre où il lui demande la permission de violer l'asile où son fils s'est réfugié, et il laisse à côté une feuille de papier blanc pour que le Bienheureux puisse écrire sa réponse. Le fils de Chilpéric, Mérovée, réfugié dans cet asile, veut qu'on lui donne les eulogies, bien qu'il soit excommunié; un jour il menace de tuer quelqu'un, si l'évêque ne fait droit à sa demande; un autre jour il veille toute la nuit auprès du tombeau de saint Martin, pour le prier de le faire roi. Les coupables, réfugiés dans les asiles, les mettent au pillage, couvrent du bruit de leurs orgies le chant des offices, troublent les religieux au fond de leurs cellules, et s'y livrent quelquefois à des querelles qui dégénèrent en rixes sanglantes. Le faux Gondovald, qui voulait se faire roi d'Aquitaine, apprend un jour qu'un marchand de Bordeaux avait dans un reliquaire un pouce de saint Sergius, avec lequel un roi d'Orient avait autrefois mis tous ses ennemis en fuite. Après en avoir offert en vain au marchand 200 pièces d'or, il envoie Mummolus lui ravir ce trésor; celui-ci prend d'assaut la maison, saisit le reliquaire et fait du pouce

de saint Sergius trois morceaux pour servir à lui et à ses amis [1].

La foule barbare était encore toute païenne. Elle consultait les sorts, croyait aux auspices bons et mauvais, faisait des vœux aux buissons, se cuirassait de phylactères; et, après avoir dansé dans les églises chrétiennes, elle allait le soir dans les champs effrayer de ses hurlements le loup Fenris, qui menaçait de ses dents aiguës le soleil à son déclin. Le découragement et la superstition gagnent les âmes les plus intrépides et les plus saines. Grégoire de Tours, dans ses embarras, applique souvent aux livres saints des procédés de divination naïfs et grossiers. Une tristesse lugubre assombrit les esprits : l'évêque de Tours, frappé de tant de misères, croit aux prodiges, aux pluies de serpents; il a des songes, des apparitions terribles; il voit dans les météores, dans les tremblements de terre les signes précurseurs des pestes, des catastrophes qui ne manquent pas à son temps; et toute sa consolation consiste à remplir quatre livres du récit des miracles qu'il a vus ou entendu raconter, et à célébrer ainsi la gloire des martyrs. Le tonnerre et la pluie, conjurés par Clothilde au tombeau de saint Martin, assaillent deux des fils de Clovis et respectent le troisième; l'évêque voit là une intervention du ciel pour ordonner la paix aux frères ennemis. C'est pour lui un miracle, quand la lampe qui veillait au tombeau de la malheureuse Galeswinthe tombe sans se bri-

1. Greg. Tur., IV, 9, 26. — VI, 27. — VIII, 33.

ser sur la dalle de pierre, et s'y enfonce à moitié, comme dans un sol détrempé, pour y brûler encore. L'Église n'est point oubliée dans ces interventions célestes. Il nous raconte que les chevaux envoyés par Caribert dans une prairie injustement ravie à saint Martin de Tours, sont saisis d'une rage folle aussitôt qu'ils ont commencé à brouter; ils emportent leurs cavaliers, et, dans une course furieuse, se précipitent, du haut des rochers, sur les poternes hérissées de pointes, et parsèment les champs des cadavres de leurs cavaliers déchirés, pour punir le roi déprédateur. Le bon évêque ne s'oublie point lui-même; il emporte en voyage des reliques de son saint, et, grâce à elles, il traverse dans une légère nacelle le Rhin grossi par un orage [1].

On n'a pas l'idée complétement exacte d'une époque, quand on ne fait pas connaître les mœurs de tous, après celles des princes et des grands. Des faits particuliers, recueillis çà et là dans Grégoire de Tours, nous prouvent qu'elles concordent. Un bourgeois de Tours avait une femme qui le trahissait pour un certain Védaste, couvert déjà de crimes. Celle-ci fait pénétrer une nuit dans la maison conjugale son amant, qui massacre le bourgeois, enlève sa femme, l'épouse, vit longtemps publiquement avec elle et dans ses biens, sans être poursuivi. — Syagrius fils de l''évêque de Verdun, Desideratus, qui venait de mourir, avait pour ennemi un certain Siriwald qui lui avait fait perdre ses biens, en

1. Greg Tur., VII, 29. — III, 28. — VIII, 14. — *De glor. Mart.* pas.

l'accusant auprès du roi Thierry. Le roi mort aussi, Syagrius, accompagné de quelques bandits, pénètre avec effraction dans la demeure de Siriwald, le tue avec tous les siens, et reprend ses biens en satisfaisant sa vengeance.—A Paris, une femme mariée menait une vie si scandaleuse, que les parents du mari vinrent se plaindre avec véhémence au père. Celui-ci offre de témoigner par serment de l'innocence de sa fille au tombeau de saint Denys. Les plaignants crient au parjure. Le défendeur avec les siens crie plus fort. On dégaine, et plusieurs cadavres restent sur le pavé de l'église et les marches de l'autel. La femme, citée en jugement, s'étrangla pour échapper à la condamnation.

Eulalius était comte en Auvergne; il menait mauvaise et criminelle vie. Sa mère passait les nuits à pleurer les péchés du méchant; il l'étrangle. Excommunié par l'évêque de Clermont, il se présente à l'église; l'évêque qui servait à la sainte table, lui offre la moitié de l'hostie; il l'avale sans broncher. Aussi mauvais mari, il maltraitait sa femme Tetradia et faisait passer son argent à des filles de mauvaise vie. Lasse enfin, sa femme se fait enlever en voyage par un sien neveu du nom de Virus, et obtient du comte de Toulouse la permission de l'épouser. Eulalius revient, surprend dans un chemin creux Virus, et le tue. Le comte de Toulouse épouse Tetradia sans plus d'information; et Eulalius se console en enlevant une nonne, que ses compagnes ordinaires, dévorées de jalousie, accusaient de l'avoir séduit par des maléfices. Mêmes violence

dans les mœurs du clergé. Lampadius, diacre de l'évêque de Langres, saint Tetricus, profitait de sa situation pour dérober les biens des pauvres. Accusé par le diacre Pierre, il est destitué; mais il profite de la mort du saint, pour prétendre que son accusateur a tué l'évêque par des maléfices. Pierre se purge par serment, devant un tribunal de prêtres, de cette accusation; mais Lampadius le rencontre sur une grande route et le tue. Atteint deux ans après lui-même par les parents de sa victime, il est massacré et coupé en morceaux. Nous en laissons bien d'autres dans Grégoire de Tours [1].

Le désordre politique et moral dont nous venons de retracer le tableau ne semble pas comporter l'existence de lois. Comment des souverains, qui s'affranchissaient de toute espèce de devoirs, pouvaient-ils avoir l'idée de faire et de promulguer des lois, et pour des peuples si peu capables de les observer? Tous les barbares établis dans l'Empire romain, et particulièrement les Francs, ont cependant érigé en lois leurs vieilles coutumes. Nous avons la loi des Francs Saliens, réunie sous Clovis et publiée la première; celle des Ripuaires, publiée par Thierry Ier et Childebert II, toutes les deux revues par Clotaire II ou Dagobert; enfin les lois des Burgondes, rédigées par Gondebaud; des Visigoths, publiées d'abord par Euric en Gaule, puis refondues par Chindaswinthe en Espagne; enfin celles des Bava-

1. Greg Tur., VI, 13. — III, 35. — X, 8. — V, 5.

rois, des Alamans, puis des Lombards et des Anglo-Saxons, qui sont postérieures. Ces conquérants ont même permis que les Romains qui vivaient sous eux conservassent leurs lois, c'est-à-dire le code théodosien. Les rois Burgondes et Visigoths en ont fait faire des rédactions particulières pour leur usage, comme le *Breviarium Aniani* et le *Responsum Papiani*. Mais, comme la loi était une affaire de race et non de pays, chaque individu suivait la loi de la nation à laquelle il appartenait, et non celle du territoire qu'il habitait; et dans le pêle-mêle de toutes races qui avait lieu dans chaque pays, la coexistence de toutes ces lois n'était souvent qu'une nouvelle occasion de conflit, et constituait une espèce de chaos, d'où il était bien difficile de dégager un peu d'ordre et de sécurité [1].

Il ne faut point chercher dans ces recueils barbares, même des rudiments d'institutions politiques. Les constitutions alors ne s'écrivent point. La royauté commence à apparaître, comme un pouvoir, dans la loi des Visigoths ou *Forum judicum*, seulement sous Chindaswinthe, et plus tard aussi chez les Lombards. Le roi n'est nommé que trois fois dans la loi salique, deux fois comme juge suprême. Il apparaît beaucoup plus souvent dans la loi ripuaire, qui est postérieure [2]. Devant lui on affranchit par le denier et l'on combat judiciairement. Dans cette

1. Voy pour les lois le recueil de Canciani : *Leges antiquæ Barbarorum.* — Pour la loi salique, Pardessus l'histoire du droit romain au moyen âge, Savigny; le droit municipal, Raynouard. —2. *Loi sal.*, XVIII, XXVI, LVI ; *Rip.* titr., LXV, 1. LIX, 9. XXXII 4. LX, 6.

loi il apparaît comme le grand juge de la nation. D'un mot, il donne la mort; il a son tribunal (*stapplus regis*). Dans cette loi, il commande, il légifère (*permittimus, condonamus*). C'est un vrai chef de race, un haut suzerain, un grand propriétaire qui étend au loin sa tutelle, sa protection, et confère quelque chose de sa dignité et de sa puissance à ceux qui l'entourent. Lorsqu'il met un homme hors de sa protection (*extra sermonem suum*), il le jette comme hors la loi; le malheureux est proscrit, sa femme ne lui donnera ni un asile ni du pain. La loi considère toujours le service du roi (*utilitatem regis*). Les crimes commis envers sa personne sont punis de mort: ainsi l'infidélité, et la déclaration qu'une charte du roi est fausse. La terre de l'homme qui refuse de comparaître revient au roi.

On peut s'efforcer de déduire du contexte de ces différentes lois, et surtout des lois des Francs, l'état des personnes, des propriétés et la constitution de la famille dans ces temps barbares. Les Leudes ou fidèles, nommés encore *antrustions* quand ils faisaient partie de la truste ou de la suite particulière du roi (*quia in truste regis erant*), formaient, avec les évêques investis de riches dotations, une aristocratie qui avait pour base la terre, et qui devait au souverain un service militaire dont nous avons pu juger la fidélité.

Que l'entrée du fidèle, avec son *arhimanie*, dans la truste royale constitue la noblesse laïque, c'est ce que prouvent surtout les formules de Marculf. S'il n'y a pas encore obligation de service militaire

attachée à la possession des donations d'Église, le fait commence à s'introduire dans la coutume. Que de nobles romains, des sénateurs fissent partie de cette classe, comme un Asteriolus et un Secundinus auprès de Théodebert Ier, un Parthenius auprès de Sigebert, tant d'autres à la cour des rois, c'est ce que l'histoire prouve amplement. Cette noblesse n'est pas seulement puissante par la terre; les ducs et les comtes dans certaines provinces, les évêques dans les villes, tous pourvus d'immunités particulières sur leurs domaines, participent déjà par l'administration et la juridiction à l'exercice du pouvoir. *Leudes*, *fidèles*, *antrustions*, *convives* du roi, ces grands ne forment pas encore une noblesse héréditaire, mais ils ont les fonctions publiques, ils ne sont justiciables que du tribunal du palais; un juge ordinaire ne peut entrer sur leur domaine[1]. Amis, fidèles, compagnons (*amici*, *fideles*, *pares*), ils sont dans la confraternité, plus que dans la dépendance du roi.

Les hommes libres barbares (*ingenui*), sur le lot ou alleu, vraie possession de famille, qu'ils avaient eu en partage, et le Romain possesseur (*Romanus possessor*), dans le domaine qu'il avait pu conserver, constituaient comme le gros de la nation. Libres sur leurs terres, les propriétaires barbares ne devaient que des dons volontaires et le service de la défense du sol; les Romains devaient de plus l'ancien impôt, bientôt révélé au maître. Tous se gou-

1. Voy. Marculf. 1, 18, 3, 24.

vernaient du reste fort indépendamment et formaient dans chaque circonscription, canton ou *pagus*, une assemblée, sous la présidence du comte. Dans les villes, les Romains conservaient les débris du système municipal. Au-dessous d'eux se trouvaient des lites germains (*lidi*, *liti homines*) ou des colons romains (*coloni*, *tributarii*), qui n'étaient plus alors complétement libres de leurs personnes ni de leurs terres, puisqu'ils devaient acquitter ou certaines corvées ou certaines redevances. Le lite ne prend pas part au *plaid*, au *mall;* il va au combat sous le commandement de son maître; il est représenté par lui devant le tribunal. Condamné à mort par le comte, il ne peut en appeler au roi[1].

Enfin, au dernier degré de l'échelle, sont les esclaves; leur condition a été adoucie par la coutume germaine ou l'influence chrétienne, et leur nombre diminué par l'affranchissement. Cependant, devant le roi ou devant l'Église, l'esclave n'est qu'une chose, et ne possède rien en propre. Il n'hérite pas; s'il se marie, ses enfants sont au maître. Il ne peut épouser une personne libre. Il est passible de châtiments corporels. Il est représenté en justice par le maître, qui reçoit son whergeld.

L'état des terres confirme l'état des personnes, parce qu'il le fixe, autant que les choses peuvent être alors fixées. On connaît l'origine des bénéfices, ou propriétés des leudes ou compagnons du roi. Les lois salique et ripuaire n'en parlent point. Mais on sait

1. *Loi des Rip.*, XXVIII, XXXI.

que leur concession entraînait l'obligation du dévouement et de la fidélité, à peine de reprise ; Grégoire de Tours nous en fournit de nombreux exemples. A quelque condition que ces bénéfices aient été donnés, on voit que les rois renoncent de bonne heure, par le traité d'Andelot et la constitution de Clotaire II, à la faculté de les révoquer arbitrairement. Quant à la jouissance des biens du fisc elle était attachée à certaines fonctions, dont la révocation entraînait la perte de l'usufruit. — L'*alleu* (*al-od*), terre attribuée au guerrier libre dans le partage, est une propriété entièrement indépendante (*proprium, possessio*). Selon la loi salique et la loi ripuaire, quand un propriétaire meurt sans enfants, le père ou la mère du défunt héritent; à leur défaut le frère ou la sœur, et ainsi de suite. Pour achever de donner une idée de la propriété et de la liberté, il faut rappeler ces espèces de marches ou pâturages communs, ces forêts communes que les Francs maintenaient toujours entre leurs différentes circonscriptions, pour les usages communs et la défense; enfin ces sauvages, qui se mettaient hors la loi, en brisant sur leur tête une branche de bois d'aulne, et fuyaient aux forêts pour retourner à la libre nature.

L'histoire nous montre déjà comment les accidents de la vie changent du reste tous les rapports des hommes et des terres et tendent déjà à fortifier l'aristocratie. Les simples leudes sur leur tribunal domestique, comme chefs de famille, jugeaient

1. Marc. 1. *form.*, 21. — *Loi rip.*, titr. LXXII.

autrefois tous ceux qui dépendaient d'eux, en vertu du vieux droit de *mundium ;* mais déjà les droits de juridiction des officiers du roi, des Leudes qui sont en même temps ducs ou comtes, empiètent sur leur vieux droit. Ils n'ont bientôt plus de compétence en matière civile, que lorsque l'héritage d'un citoyen n'est point en question ; en matière criminelle que lorsque la cause n'est point capitale; ils n'ont plus que la *basse justice*. Le Leude-comte exerce la *haute justice;* de plus il reçoit l'appel de leur juridiction. Les premiers ne peuvent conduire au combat que leurs antrustions. Le Leude-comte conduit en outre les hommes libres du comté ; il fait encore marcher les vassaux des leudes, lorsqu'ils sont dans l'impossibilité de les conduire eux-mêmes. Les premiers ne peuvent administrer que leurs propres domaines. Le comte administre en outre les terres du domaine royal, les terres d'église pendant la vacance des évêchés ou des abbayes, le domaine des cités, de concert avec le conseil municipal. Les premiers ne perçoivent que les revenus de leurs terres. Le comte perçoit en outre les revenus du domaine royal, les tributs des Romains, les dons gratuits que les Germains ont coutume d'accorder au roi.

Ces puissants ducs ou comtes n'ont de rivaux que dans les archevêques et évêques, mais des rivaux souvent redoutables. Ceux-ci, en effet, ont leur juridiction particulière, indépendante de la justice royale; c'est d'eux seuls que relèvent les clercs de tous rangs et de tous grades. Dans certaines causes même, ils ont juridiction sur les laïques. Comme les

nobles, ils lèvent tribut sur leurs subordonnés : sur le clergé inférieur, mille petites redevances; sur les voyageurs, les péages que leurs *telonarii* exigent aussi rigoureusement que ceux des laïques; sur la masse des fidèles, enfin, ils établiront peu à peu le plus lourd des impôts, la dîme des revenus. Puissances vraiment publiques, évêques et abbés, comme les Leudes laïques, se trouvent dès lors placés avec leurs *ahrimanies*, c'est-à-dire avec leurs prêtres ou leurs moines, sous le *mundium* du roi, dans la truste royale. Les terres d'église sont assimilées aux fiefs laïques; les noms de *bénéfices*, d'*honneurs*, sont indistinctement employés pour ceux-ci comme pour celles-là. De là le droit de surveillance que s'arroge le roi sur les évêchés, les couvents d'hommes ou de femmes; de là son droit de conférer ou au moins de confirmer le bénéfice à la mort du bénéficiaire; de là en retour les devoirs d'*ost* et de *cour*, qu'il réclamera bientôt des évêques, des abbesses et des abbés comme de ses autres fidèles. On voit les membres de cette aristocratie tenus de siéger dans les procès importants avec leurs *pairs* laïques ; ils n'ont droi de s'absenter que dans les causes capitales, « parce que l'Église a horreur du sang. » Lorsque le ban du roi sera publié, chose plus grave encore, ils feron bientôt aussi marcher leurs vassaux.

On comprend comment cette double aristocratie commence à remplacer tout, au-dessous et au-dessus d'elle, à comprimer les masses et à usurper le pouvoir de la royauté. Au milieu des guerres mérovingiennes, des démembrements et des parta-

ges, rien de misérable comme la condition du simple homme libre. Libre sur son *alleu*, mais faible et isolé, livré à tous les hasards de cette existence anarchique, il voit les grands seigneurs du voisinage convoiter sa terre, le comte l'accabler de réquisitions et de corvées. Pillé, exploité, dépouillé, voilà pourquoi il quitte ce bien qu'il ne peut plus défendre contre de puissantes convoitises, ce patrimoine qui n'est plus pour lui qu'une source de misères, *tributariam sollicitudinem*. Il part avec sa framée, qu'il a reprise à demi rouillée aux murailles de sa maison, pour reommencer la vie errante qu'ont menée ses pères. Mais les temps sont changés : le sol qu'il foule aux pieds n'attend plus un vainqueur; partout des enclos, partout la propriété, partout la juridiction d'un maître. Mille piéges se trouvent tendus sous les pas du proscrit : veut-il s'arrêter? il se trouve au bout d'un certain temps avoir pris racine; l'an et le jour légaux sont écoulés; il est l'*aubain*, le *colon*, le serf du maître de ce lieu. Continue-t-il sa course vagabonde? autre danger : les marchands d'esclaves. Les lois parlent à toutes les pages d'hommes libres chargés de chaînes en trahison, transportés chez les barbares d'outre-Rhin, vendus comme esclaves. Il n'y a qu'une ressource pour le petit propriétaire. Le roi est impuissant à le protéger? qu'il se choisisse *un seigneur;* qu'il aille se mettre lui et sa terre *dans la main* de son puissant voisin, se déclarer son homme, consentir à tenir de lui en bénéfice le libre alleu qu'il a reçu de son père; qu'il lui prête cet humble et triste ser-

ment que les collectionneurs de formules ont cru devoir inscrire dans leur recueil pour l'usage de beaucoup en ce temps de misères :

« Au magnifique seigneur un tel, moi un tel.

« Comme il est de notoriété que je n'ai pas le moyen de me nourrir et de me vêtir, je me suis adressé à votre piété, et j'ai résolu de me livrer et de me recommander à votre *mundium*. Je l'ai fait à cette condition que vous me fourniriez le vivre et le vêtement, en tant que je pourrai le mériter de vous par mes services. Tant que je vivrai, je vous rendrai le service et l'obéissance qu'on doit attendre d'un homme libre ; tant que je vivrai, je n'aurai pas le droit de me soustraire, sans votre congé, à votre puissance et à votre *mundium*. »

Et ce n'est pas seulement aux puissants de la terre, mais aux puissants du ciel, que le petit propriétaire a recours. Il se recommande aussi bien à l'évêque qu'au comte. Devenu l'homme, le leude, le vassal de saint Martin de Tours ou de saint Denis de Paris, il convertit son franc-alleu en fief et le cultive au nom du bienheureux. Il se tonsure, lui et ses enfants, et, bien qu'il vive au milieu d'occupations laïques et dans l'état de mariage, il est clerc et n'est justiciable que du saint. Cette attraction de l'Église sur les hommes libres n'était pas toujours exempte de violences. Les évêques, les abbesses et les abbés seront signalés, plus tard, parmi les oppresseurs du petit propriétaire, qui s'obstine à ne pas recommander son héritage.

Que cette puissante aristocratie ait maintenant

l'hérédité de ses offices et celle de ses bénéfices, elle aura dépouillé la royauté après avoir anéanti la liberté. La révolution fut sur le point de s'accomplir à la fin de la dynastie mérovingienne. Déjà Brunehaut et Gontran accordent au traité d'Andelot (587), que tous les bénéfices déjà concédés resteront concédés en toute propriété. « Que nul ne soit institué, » ajoutera bientôt la charte de Clotaire II, « juge dans une autre province que la sienne ; » c'est-à-dire que les officiers royaux soient nommés parmi les propriétaires de la contrée, et généralement dans la famille la plus puissante : premier pas vers la confusion du pouvoir et de la propriété, vers l'hérédité des offices et des charges publiques, c'est-à-dire vers la féodalité.

Le droit civil tient plus de place dans la loi ripuaire que dans la loi salique. C'est encore une preuve, comme la mention qui y est plus souvent faite des personnes et des intérêts de l'Église, qu'elle lui est postérieure. Dans la loi salique on ne compte guère que sept titres où il soit question des coutumes civiles des Francs ; la loi des ripuaires en contient douze. Nous y voyons plus clairement que dans les vieilles coutumes germaines comment se faisaient à cette époque les mariages, les donations, les successions, etc. Le guerrier, qui épouse encore sa femme par le sou et le denier, et lui fait le don du lendemain, lui constitue ainsi qu'à ses enfants certains droits. Mais, comme seul, dans ces temps, il a la force en main pour faire respecter les siens et sa propriété, il a encore autorité entière, c'est-à-

dire *mundium*, sur sa femme et ses enfants. La fille, en se mariant, tombe sous la protection du mari ; à la mort du mari, elle retourne sous le *mundium* de son père, et, quelquefois, de ses enfants mâles, quand ils ont l'âge viril. La tutelle des jeunes enfants seulement appartient à la mère. C'est ce droit viril du *mundium*, ce devoir de la protection et au besoin de la vengeance en cas de meurtre, qui faisait que la terre *aviatique*, la terre salique, à laquelle il était attaché, ne pouvait passer que de mâle en mâle, et que, par conséquent, les filles ne pouvaient hériter que d'une faible part de l'héritage paternel : « Le sexe masculin peut seul hériter de toute la terre ; » voilà le texte d'ou l'on a tiré plus tard la loi salique appliquée à la royauté. Les droits des femmes à une part d'héritage sont çà et là garantis; mais le plus souvent, le caprice du mari qui change de femme renverse l'échafaudage fragile de ces lois en enfance.

C'est surtout un code pénal que l'on trouve dans les législations barbares et particulièrement dans la loi salique; l'échelle des peines, graduée selon la nature des crimes ou délits, et des personnes qui en sont victimes, achève d'y montrer l'effrayante inégalité et les caprices de cet étrange état social. On sait que les lois barbares étaient très-avares de la peine de mort et même de peines corporelles. On ne trouve la première appliquée aux hommes libres chez les Francs, que dans quatre cas, par exemple celui de trahison sur le champ de bataille; ou chez les Lombards, pour le meurtre du roi ou le crime

d'adultère. Le crime ou le délit se rachetait d'ordinaire par une *composition*, sorte de dommages et intérêts que l'on appelait *whergeld*, et une amende ou *friedom* payée à la société. Cette transaction entre l'offenseur et l'offensé, entre le criminel et les parents de la victime, était un premier pas hors du droit barbare de la vengeance, qui subsista d'ailleurs assez longtemps encore par la force de la coutume. Mais la composition n'était point la même pour toutes les personnes. La loi salique établit, comme règle générale, qu'un Romain ne peut jamais obtenir que la moitié de la composition d'un barbare. Le choix du roi qui investissait le Romain d'une fonction publique et l'élevait au rang de convive (*conviva regis*) n'effaçait pas cette inégalité. L'Église elle-même, dans la loi ripuaire particulièrement, introduit des différences hiérarchiques. Ainsi, la vie de l'évêque valait 900 sous, celle du prêtre libre 600 sous, celle du diacre 500 sous, celle du sous-diacre 400. En général, dans les deux lois franques, salique et ripuaire, la personne d'un Leude Franc était évaluée à 600 sous, celle d'un convive romain du roi, à 300 sous; celle d'un homme libre barbare, à 300 sous; d'un lite germain, d'un Romain propriétaire, à 150 sous, et ainsi de suite; l'esclave romain valait 63 sous, juste le prix d'un étalon.

Tous les crimes et délits sont aussi fort minutieusement tarifés, selon leur nature, selon la qualité des personnes et selon les circonstances. Ainsi le meurtre d'un antrustion dans sa maison est estimé à 1800 sous, d'un lite dans le même cas à 300 sous. Celui qui vend

un Franc libre paie 200 sous, un Romain 63. Pour un crime qu'un homme libre eût payé 45 sous, un esclave était condamné à mort. L'esclave seul était passible chez les Francs de peines corporelles. On trouve dans la loi lombarde qu'il faut payer 100 sous d'or pour avoir serré une noble femme au-dessus du bras, et 1 sou seulement pour avoir maltraité une esclave jusqu'à la faire avorter. Dans la loi salique, il est vrai, on paie 600 sous le meurtre d'un enfant au-dessous de 10 ans et 800 celui d'une femme enceinte.

La composition était payée à l'offensé, ou à ses parents, s'il était mort, ou à son maître, si c'était un esclave. Il n'était plus permis de recourir à la vengeance, quand on avait commencé à intenter l'action judiciaire. L'offenseur qui ne pouvait payer la composition prenait dans sa maison de la terre aux quatre coins, la jetait de la main gauche par dessus l'épaule de son plus proche parent, et vêtu, seulement d'une chemise, déchaussé, sautait par dessus la clôture de son champ. Le proche parent qui ne voulait payer la composition devait renoncer solennellement à la parenté. Il y avait des cas ou le coupable qui ne pouvait payer composait de sa vie, c'est-à-dire, subissait la peine de mort [1]. Ils ne devaient pas être rares, puisque le sou d'or valait alors, selon la loi salique, deux bœufs beaux et cornus. Ajoutons que la loi barbare, tout en constatant l'inégalité des personnes, montre aussi leur rapprochement, leur fusion dans une même société. Quand le

1. *Lex Salica.* Tit. LVIII, XLIV, L, LII, LVII.

barbare vainqueur consent, dans la loi, à payer pour la vie d'un Romain, il accomplit un grand progrès. Si le Franc n'estime le Romain que la moitié de sa valeur, c'est surtout parce que celui-ci est un étranger. Il n'estime pas plus l'Alaman, le Thuringien, le Saxon dont la vie vaut 150 sous.

Les procédures judiciaires étaient à l'avenant. Le comte, *comes*, *grafio*, dans le canton, jugeait, assisté des hommes libres ou *rachimburgii*, barbares ou Romains, dans le *mall* ou *placite*. La culpabilité ou l'innocence s'établissait, selon la loi ripuaire, par le serment des témoins, qu'on appelait cojurateurs. Les hommes juraient sur leurs armes, les femmes sur leur cœur. Le nombre des témoins emportait la balance en faveur de celui qui pouvait en produire davantage. Souvent le nombre des témoins qu'il fallait produire, *legitimus numerus*, était fixé. Quand la vérité ne pouvait être ainsi reconnue, s'il y avait égalité entre le nombre des témoins, on avait recours à des usages qu'on appelait du nom de jugement de Dieu; ils consistaient, dans la loi des Ripuaires, à faire combattre les parties ou leurs champions; dans la loi salique à les soumettre à certaines épreuves, comme celle de marcher sur des fers rougis au feu, ou de plonger le bras dans une chaudière d'eau bouillante et de le retirer intact. On avait souvent des recettes pour échapper à ces épreuves périlleuses. Qui ne voit que la force, la ruse ou la richesse sont au fond de tous ces jugements? Les petits n'y trouvent pas une protection efficace; la poursuite de la vengeance personnelle est toujours le dernier re-

cours; la guerre, la violence, la tyrannie sont encore les vraies lois et maîtresses des choses.

L'étude des lois salique et ripuaire nous montre sur le vif une société barbare et guerrière de conquérants et d'agriculteurs. On y voit les Francs propriétaires, dans leurs métairies, entourés de leurs familles, de leurs clients, de leurs esclaves, au milieu de leurs champs, de leurs vergers, de leurs vignes, avec leurs chevaux, leurs bestiaux, leurs clôtures, et les vastes prairies, et les forêts où ils font paître leur bêtes, et où ils se livrent au plaisir furieux de la chasse. Ils ont des greniers à blé, se servent de la herse, de la charrue; plus souvent encore de leurs armes, pour combattre. Les principaux crimes que la loi cherche à atteindre sont ceux contre les personnes et les propriétés, et on voit par la nature et la fréquence de ces crimes que les auteurs de ces lois ne pouvaient manquer d'avoir une parfaite connaissance de la matière [1].

Neuf titres de la loi salique prévoient tous les cas et circonstances de meurtre, et en fixent la composition. Les rapts de femmes mariées, de jeunes filles y sont fréquents. Les enlèvements d'hommes libres également. Ces criminels ont un nom particulier : *plagiatores*. Les attaques sur les grands chemins sont choses de tous les jours. Le Franc fait bâtonner l'homme libre, son égal, s'il l'a entre les mains, jusqu'au sang; dans les rixes, ces barbares se défoncent les côtes, se crèvent les yeux, se frappent

1. *L. Sal.*, VIII, XI, XXVII, XLV.

à la tête jusqu'à mettre le crâne à nu, se percent de flèches empoisonnées. Ils mutilent leurs ennemis vaincus, leur coupent le nez, le pied, la main, le châtrent. Autant de délits qui ont leur tarif dans l'échelle de la composition! Les morts même ne sont pas respectés; on les déterre pour se venger encore sur eux, ou pour les dépouiller. L'homme qui a déterré un cadavre pour le dépouiller est chassé du bourg, jusqu'à ce qu'il plaise aux parents de le rappeler. A côté de ces preuves de barbaries, la loi a de singuliers instincts de dignité, d'élévation et de justice. La peine est diminuée par l'aveu du coupable. Le faux témoignage est gravement puni. Les injures, les qualifications outrageantes sans preuves sont punies. La composition s'élève en faveur de la femme qui a été grossièrement insultée[1].

Il n'y a tel que le conquérant au lendemain de la conquête pour défendre sa propriété. A peine établis sur le territoire de l'Empire romain, maîtres de la villa, de la métairie, du sol qu'ils ont eu en partage, les Francs, se groupant en général autour d'un plus puissant pour se mieux défendre, prennent à tâche d'éloigner de leur propriété tout nouveau survenant; l'opposition d'un seul suffit pour empêcher un arrivant de s'établir sur un territoire commun. Les vols de chevaux, de bœufs, de porcs, de chèvres avec ou sans effraction, les vols de lin, de foin, de moissons, de bateaux, sont punis avec la plus grande rigueur dans ces lois[2]. C'est

1. L. *sal.*, XV, XVI, XXIV, LIV, LXI, XXIX. — 2. *Ib.*, XLV, XXXVIII, XXI, XXVII. Art. 111, tit. 3.

moins la culpabilité de l'accusé que la valeur de l'objet que la loi considère. Monter le cheval d'un autre, pousser son bétail dans un enclos voisin, en l'endommageant, entrer dans un verger, dans un champ, pour y voler fèves, pois, navets ou lentilles; ensemencer le champ d'autrui, couper des branches ou des soutiens de haies, pousser sa herse sur la terre voisine, incendier un grenier à blé, un auge de porc, autant de délits sévèrement punis. La loi nous apprend que des malfaiteurs louaient des voleurs, des meurtriers pour se charger à profit commun du vol et du meurtre. La loi atteint l'auteur, le complice, le receleur, (*dans*, *accipiens*, *portans*.)

Rien cependant n'éclaire mieux l'impuissance de ces lois que quelques anecdotes prises encore dans Grégoire de Tours. Les abus de pouvoirs de grands entravaient presque toujours la justice. Pélagius de Tours, homme couvert de crimes, ne craignait, dit l'évêque Grégoire, aucun tribunal, parce qu'il était l'intendant des écuries royales. Ailleurs, en Provence, un archidiacre du nom de Vigilius, avait fait enlever par ses gens aux vaisseaux d'un marchand, 70 tonneaux d'huile. Le marchand accuse Vigilius. Albinus, gouverneur du pays, fait mettre Vigilius en prison et le condamne à payer 4000 sous. Mais un ennemi du gouverneur, qui avait du crédit à la cour, accuse celui-ci devant le roi Sigebert, et le force à rendre la somme à l'archidiacre. Innocent, comte de Gabali, accuse Lupentius, abbé, d'avoir mal parlé de Brunehaut. Celui-ci, contre lequel ne s'élèvent point de charges suffisantes, est renvoyé absous. Le

comte furieux guette l'abbé qui s'en retournait chez lui, l'attaque, le tue, et jette la tête et le tronc séparés dans l'Aisne[1].

« Dans le Tournaisis, » nous raconte Grégoire de Tours, « un Franc ayant abandonné sa femme pour une concubine, le jeune frère de la délaissée, après d'inutiles reproches, vient attaquer son beau-frère à la tête de quelques serviteurs armés. Ils se livrent un si furieux combat que tous les combattants s'entre-tuent, à l'exception d'un seul homme demeuré vivant, faute de quelqu'un qui pût le frapper. La mort des parties intéressées ne met point fin à la querelle, et la guerre continue entre les deux familles et tous leurs clients et serviteurs. C'était au temps de Frédégonde et de Brunehaut, qui ne pouvaient point être étonnées de voir se prolonger de pareilles querelles, quand elles en donnaient l'exemple. Frédégonde veut cependant réconcilier les deux familles ; sa médiation est méprisée. Pour rétablir la paix, la reine s'avise d'un expédient digne d'elle ; elle invite à un banquet les plus entêtés de ces batailleurs, les enivre et leur fait fendre la tête ; c'était une justice expéditive. Mais les parents des morts courent aux armes et bloquent le logis de la souveraine justicière. Les amis et serviteurs de Frédégonde eurent de la peine à la délivrer et à l'emmener hors de Tournai. » Voilà pour la confiance qu'on avait en la justice, et le respect qu'on lui portait.

Ailleurs nous voyons combien faisaient peu de cas

1. Greg. Tur., VII, 40. — IV, 44. — VI, 37.

de la liberté et de la sécurité individuelles, ceux qui, maître du gouvernement, avaient charge d'y veiller.

Lorsque le roi Chilpéric voulut envoyer sa fille Rigonthe en Espagne, où elle était fiancée à un jeune roi Visigoth, il lui donna en présent de noces cinquante chariots chargés d'or, d'argent et d'objets précieux de tout genre. Mais, pour lui faire en même temps une escorte digne d'elle, il imagina d'arracher nombre de serviteurs du fisc, des villas royales qu'ils habitaient. « On sépare, » dit Grégoire de Tours, « le fils du père, la mère de la fille, et l'on entend tant de pleurs dans la cité qu'on les a comparés aux plaies de l'Égypte, la nuit où périrent tous ses premiers nés. Beaucoup de gens s'étranglaient et se pendaient de leurs propres mains, plutôt que de quitter leurs familles ; et ce n'était point seulement des hommes de condition servile qu'on enlevait ainsi de vive force. Bien des personnes de condition libre et de naissance distinguée, que l'on contraignait ainsi de partir pour faire la maison de la jeune princesse, léguèrent par écrit la totalité de leurs biens aux églises, avec la recommandation expresse d'ouvrir leurs testaments dès qu'on aurait appris l'entrée de la princesse en Espagne, tant elles étaient convaincues qu'il ne leur restait plus aucun espoir de revenir de ce funeste voyage. »

CHAPITRE XV.

LE MONACHISME AU VIIe SIÈCLE.

Corruption de l'Église séculière. — Rôle réparateur des moines d'Occident. — Saint Benoît, saint Colomban.

On a vu, dans le tableau précédent, combien déplorable fut le contact de la barbarie germaine avec la civilisation romaine. Non-seulement les mœurs nées de ce mélange sont mauvaises, mais l'état politique de ces établissements barbares est déplorable. Ces dominations grossières tombent aussitôt qu'elles s'élèvent. Le royaume des Lombards, en Italie, ne sera pas beaucoup plus solide que celui des Ostrogoths, qu'il a remplacé. La monarchie mérovingienne, dans son effrayante mobilité, n'est guère plus stable. La barbarie germaine s'épuise et se corrompt au milieu des ruines de l'Empire romain. Vienne une nouvelle invasion du Nord ou du Midi, et cette société à peine ébauchée peut périr, sans qu'on soit tenté de regretter rien autre chose que les nouvelles ruines qui en pourraient résulter. L'Église elle-même, dont les évêchés sont la plupart du temps envahis par les guerriers barbares, et dont la domination est contestée par l'arianisme qui règne encore chez plusieurs peuples

germains, semble impuissante à sauver la société de l'instabilité, du morcellement et de la corruption qui la menacent.

On pouvait désespérer en effet, quand le salut vint de l'idéal le plus hardi et le plus pur de l'esprit chrétien, au sein des monastères et des cloîtres qui se multipliaient grandement à cette époque en Occident. Le clergé régulier réforme tout à coup l'Église séculière qui se corrompait, et par elle il entreprend la réforme de la société.

L'épiscopat, au cinquième et au sixième siècle, avait exercé une influence heureuse sur la société, par son intervention entre les vainqueurs et les vaincus. Mais, dans cette lutte même, il avait perdu ses vertus. Grégoire de Tours nous donne des preuves sans nombre qu'il vivait au milieu d'évêques qui ne lui ressemblaient guère. A la table du roi Gonthran les évêques Palladius et Bertram se jetaient un jour à la tête leurs hontes; il faut voir quelle litanie. Eomus, évêque de Vannes, voulait dire la messe à Paris; il était tellement pris de vin qu'il tomba sur les marches de l'autel, avec un grand cri, et rendit du sang par le nez et la bouche. Un évêque rapace, Cautinus, pour forcer un de ses clercs à lui céder un bien, le fait enfermer vivant dans un sarcophage et l'y laisse mourir de faim. L'évêque du Mans, Badegisile, exerçait contre les hommes et les femmes de son diocèse qu'il poursuivait de ses haines avides, des cruautés obscènes qu'on ne saurait écrire. Sa femme, plus méchante encore que lui, les lui conseillait. Il n'y a pas seulement dans l'Église des vices,

mais des vices grossiers, féroces comme toute cette société[1].

Après la mort de Grégoire de Tours, de Médard de Soissons, des deux Germains, il n'y a plus, pendant quelque temps au moins, de grands évêques. L'Église tend à se confondre avec l'État, qui est tout barbare, comme les évêques se compromettent avec les rois mérovingiens; et l'Église et les évêques y perdent. Les évêques tiennent de nombreux synodes en Gaule; mais les rois, qui en convoquent quelques-uns, y introduisent leurs affaires, leurs querelles politiques; leur autorité en légitime et en gâte les décisions. En dépit du droit d'élection, ils poussent aussi leurs créatures, et les plus grossières, à l'épiscopat. Ne sont-ce pas de bonnes et enviables récompenses que ces gros bénéfices, consacrés aux saints, et ces bonnes villes où l'évêque est un si puissant personnage, pour le mal comme pour le bien? L'Église voit entamer deux de ses libertés primitives. Il faut déjà au moins l'agrément royal pour l'élection d'un évêque. Ce que l'Église peut perdre en moralité et en influence, quand elle tombe sous le pouvoir que nous connaissons en Gaule, on le devine aisément. Elle allait devenir à son tour instrument de barbarie, quand les ordres monastiques, au septième siècle, viennent reprendre le rôle abandonné par l'épiscopat, jusqu'à ce qu'à leur tour ils subissent la loi de toutes les institutions humaines.

On a quelquefois reproché au Christianisme d'avoir poussé à la vie monastique, qui sépare du

1. Greg. Tur., VIII, 7. — V, 41. — IV, 12. — V,

monde, ses adeptes. Ce fut, aux grandes époques de décadence ou de barbarie, la force du Christianisme, d'avoir opposé cet idéal presque impossible de renoncement et d'ascétisme au debordement des passions dépravées ou féroces. Par là, l'Église cloîtrée, ascétique, a sauvé l'Église déjà gangrenée par le siècle. Aux grands maux les grands remèdes. Les vertus modérées, raisonnables, ne sauraient lutter contre l'énorme excès des passions vicieuses. Grégoire de Tours, saint Germain des Prés, Avitus, n'étaient plus en mesure d'opposer des barrières aux petits-fils de Clovis, d'épurer les mœurs mérovingiennes. L'Église régulière vient pour la première fois relever l'Église séculière défaillante, et ses premières tentatives sont des victoires.

La vie monastique, grâce à saint Pacôme, à saint Antoine, à saint Basile, était née, en Orient, du besoin de la solitude et du recueillement, ressenti par quelques âmes tendres ou exaltées, au milieu des misères d'une irrémédiable décadence. Mais là, se suffisant pour ainsi dire à elle-même, n'ayant d'autre but que la méditation et le recueillement, elle n'avait eu presque aucune influence sur une société qui s'éteignait dans l'épuisement et dans la langueur. Transplantée en Occident par la propagation chrétienne, au milieu d'événements plus éclatants, de misères plus cuisantes, qui accusaient plutôt une surabondance de vie que l'absence même de la vie, elle prend un tout autre caractère. Saint Martin, élève de saint Hilaire de Poitiers, fonde près de cette ville le monastère de Ligugé, et plus tard, évêque

de Tours, celui de Marmoutiers, dans une île de la Loire; c'est pour lancer de là ses moines contre les monuments druidiques et les chênes consacrés, et pour convertir les païens avec ses bandes noires; Honorat peuple de moines l'îlot désolé de Lérins, sur les côtes de Provence; c'est pour s'y livrer, avec ses compagnons, à l'étude des Lettres, et, dans les intervalles de repos, planter des arbres destinés à donner de frais ombrages, et creuser avec art des canaux qui distribuent l'eau jusque-là perdue inutile dans les cailloux. Cassien, moine d'abord à Bethléem, vient bâtir près de Marseille l'abbaye de Saint-Victor, au sein de ces grandes forêts qui descendaient jusqu'aux bords de la mer; et ses moines, pour se délasser de la lecture des Livres saints ou profanes, défrichent ces futaies et portent la connaissance de l'Évangile chez les montagnards encore sauvages des Alpes. On ne trouve d ascète à la façon de l'Orient que ce Wulfilaich, qui jeûnait et priait sur une colonne, pour décider les infidèles du pays de Trèves à renverser une statue de Diane.

Entre deux sociétés dont l'une croulait avec fracas et dont l'autre s'édifiait avec tant de peine, ces hommes sentent quelque chose de mieux à faire que de contempler la vérité. La conversion du cœur des barbares, l'épuration de leurs mœurs, la conservation des Lettres sacrées et profanes, le défrichement des terres qui s'assauvagissent comme les hommes, l'éclaircissement des hautes futaies qui gagnent sur la plaine autrefois ensemencée, deviennent leurs premières préoccupations. En Gaule, en Italie, en

Espagne, partout ils disputent l'humanité et le sol à la barbarie, qui menace de tout envahir. Ce ne sont point ici seulement des âmes tendres et dégoûtées, mais des caractères fortement trempés qui se réfugient au monastère, pour y trouver la dignité, l'indépendance, le travail et une occasion de lutte, qui ne soit pas sans résultats utiles au monde. On en voit de nombreuses preuves. Le vieux Cassiodore qui, en Italie, avait vu se succéder plusieurs gouvernements, finit ses jours dans un couvent. Quand on veut le rappeler aux choses de la terre, il s'excuse : « J'ai goûté, dit-il, au miel du psautier céleste. » Gallus, fils d'un riche sénateur de Gaule, entre au cloître pour se faire tondre. L'abbé n'ose pas le faire sans demander la permission du père, puissant personnage. « C'est mon fils aîné, » répond celui-ci, « mais si le Seigneur veut en faire son serviteur, que sa volonté soit faite. » Et Gallus devient un évangéliseur. On fuit la société barbare, féroce, corrompue, pour se réfugier au cloître. Deux hommes auront surtout grande part à ce mouvement.

L'Italien Benoît, d'une noble famille de Nursie qui avait déjà donné des saintes à l'Église, pénètre à l'âge de quatorze ans dans le massif des Apennins (494) d'où l'Anio s'échappe de chute en chute ; et il peuple bientôt la solitude de Subiaco de ses disciples. Menacé jusque-là par les féroces Lombards et par les moines rivaux d'un couvent voisin, il transporte sa colonie sainte au midi de l'Italie, sur un roc escarpé qui domine le Liris encore voisin de sa source, et il y fonde le monastère plus célèbre du

Mont-Cassin, qui devient une pépinière de moines (529). C'est sur les restes d'un temple d'Apollon que s'élève le nouveau monastère. Sa sœur, sainte Scolastique, vient bientôt bâtir non loin de là un couvent de femmes. Il meurt après cette sublime vision que lui attribue saint Grégoire; mais il a laissé des fils, des imitateurs. Un de ses disciples bâtit, au milieu des vignobles de l'Anjou, le monastère de Glanfeuil; Romanus, sur les crêtes du Jura, fonde le monastère de Saint-Claude; saint Maurice fonde, dans le Valais, celui d'Agaune, qui compta bientôt trois cents moines.

C'est d'Irlande, du monastère de Bangor, où se renouvelaient les austérités de la Thébaïde, tempérées par les joies de l'étude, que vient en Gaule une autre direction. Colomban, l'Irlandais, débarque en Gaule, en 573 ; il parcourt le pays en débitant les recettes de sa sagesse et va, au milieu des sapinières peuplées de bêtes fauves, fonder Luxeuil, au pied des Vosges. Il y écrit une règle pour ses moines. On peut juger de sa sévérité par l'article suivant : « Que le moine vienne au lit si fatigué, qu'il dorme en marchant. On le réveillera avant qu'il ait satisfait au besoin du sommeil. » Ce ne sont point des retraites qu'ils fondent ; ce sont comme des camps retranchés, où la vie chrétienne se fortifie, mais pour livrer bientôt bataille au dehors, au paganisme, à la corruption, à la barbarie.

On en peut juger par la règle que le grand saint Benoît eut l'honneur d'imposer bientôt à toutes ces vertus et à tous ces efforts, en la faisant, comme la

meilleure et la plus raisonnable, admettre dans tous les couvents de l'Occident. Chaque monastère avait eu à peu près le régime qui lui venait de son fondateur. Mais saint Benoît de Nursie, le fondateur du Mont-Cassin, ramène à l'unité cette école de servage divin. L'oisiveté pour lui est l'ennemie de l'âme; aussi l'emploi de chaque heure, dans la journée, est-il réglé selon les saisons. Désormais l'obligation stricte du travail manuel et littéraire prend place à côté de la prière; sept heures de travail de mains, deux heures de lectures; la prédication et la mission se substituent à l'inutile contemplation: l'obéissance la plus complète devient avec la chasteté la première loi; l'abdication de la propriété individuelle fonde la communauté monacale; le moine ne doit avoir à soi ni parchemin, ni tablette, ni plume, il ne possède rien; l'abbé, élu librement par le couvent tout entier, jouit d'un pouvoir despotique, mais pour commander et faire observer la règle.; il doit compte à Dieu de son autorité[1]. Grâce à cette organisation puissante, l'ordre de saint Benoît devient une pépinière d'évêques et de missionnaires pour le gouvernement de l'Église et la propagande chrétienne. Ces moines bâtissent des églises nouvelles dans des lieux ignorés. Les évêques du cinquième siècle avaient préservé quelquefois les villes de la barbarie; les moines du sixième la combattent dans les plaines et sur les hauteurs. Là, l'architecture chrétienne, née des débris et de l'imitation des

1. *S. B. R.*, ch. 48, 62, 64

derniers monuments romains, l'architecture romane prend naissance, comme la société barbare s'asseoit sur les ruines de l'Empire. La croix latine s'inscrit dans le parallélogramme et l'hémycicle de la basilique. Pour l'édification des cœurs, les moines lettrés écrivent ces belles vies des saints, des fondateurs d'ordres, qui contiennent, au milieu des légendes, tant de traits de mœurs curieux pour l'histoire du temps.

L'influence exercée sur la société barbare par les moines, qui empêchent le désert de se faire dans les âmes et dans le monde, est visible déjà au sixième siècle. Benoît, à Subiaco, apparaît quelquefois entre les Grecs et les Goths qui se disputent l'Italie, comme un arbitre de paix, et surtout comme le protecteur des populations que foulent tous les conquérants. Un roi Goth, Totila, vient le visiter et se prosterne à ses pieds. Dans une disette en Campanie, en 539, Benoît fait distribuer aux pauvres toutes les provisions du monastère, au point qu'un jour il ne reste plus que cinq pains pour nourrir la communauté. En Gaule, Thierry I[er] nomme évêque de Trèves le moine Nizier, dont il admirait les vertus, et le fait accompagner d'une escorte d'honneur jusqu'à Trèves. Près de la ville, les cavaliers qui l'accompagnaient lâchent leurs chevaux dans les moissons. « Retirez, leur dit Nizier, vos chevaux de la récolte du pauvre, ou je vous excommunie. — Eh quoi! tu n'es pas encore évêque, et déjà tu nous menaces! — C'est le roi, dit Nizier, qui me fait évêque. Que la volonté de Dieu soit faite; quant à la

volonté du roi, elle ne se fera pas quand il voudra le mal. » Saint Seine, en Bourgogne, ayant appris que la forêt où il voulait s'aventurer pour chercher un asile avec ses moines, était infestée par des brigands qu'on qualifiait d'anthropophages, méprise ces vaines craintes, et adoucit ces loups sauvages qui, devenus des agneaux sous sa main, l'aident à abattre les arbres, à creuser les fondations et à élever les murs du monastère. On sait avec quelle hardiesse Colomban parle à Brunehaut et à son fils Thierry II. Le jeune roi, ne voulant pas lui donner la couronne du martyre, le chasse de Luxeuil; mais Colomban trouve dans son exil l'occasion de nouvelles victoires. Il évangélise les barbares qui habitaient les forêts épaisses des lacs suisses; il leur laisse un de ses disciples chéris, qui fonde Saint-Gall, et il va au milieu des Lombards, encore ariens ou païens, fonder non loin de la Trebbia, dans un domaine dont le roi de ce peuple barbare lui fait présent, le monastère de Bobbio.

On le voit, les moines étendent partout l'influence civilisatrice de l'Église sur les barbares. Devant ces nouveaux hommes de Dieu qui cultivent la terre et qui répandent la bonne parole, les populations rapprennent le respect. Les grands chasseurs mérovingiens s'agenouillent avec crainte devant leurs cellules. N'apprivoisent-ils pas les buffles, les aurochs, les hommes? Le peuple leur demande des miracles. Imaginez maintenant qu'un de ces hommes, qui appartint successivement au monde, au cloître et à l'Église, qui fut préfet de Rome et moine, arrive,

porté par les circonstances, au gouvernement de l'Église, au Saint-Siége, et qu'il tourne tous ces efforts vers un même but! Il réunira tout à coup ces Chrétientés dispersées ou déchues; il ramènera au christianisme ceux qui s'en écartent, et fondera, au milieu de ces États barbares et éphémères, l'unité morale de l'Occident. C'est celui en faveur de qui la postérité n'a réuni qu'une fois et justement les deux noms de saint et de grand, saint Grégoire le Grand.

CHAPITRE XVI.

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND.

(590-604.)

Élection de Grégoire. — Rome ecclésiastique. — Grégoire la nourrit et la défend contre les Lombards. — Le pape et l'empereur d'Orient — Le patriarchat d'Occident. — Le moine et le théologien. — Conversion des Lombards, des Visigoths, des Anglo-Saxons.

Né en 540, vers le temps de la chute des Ostrogoths et des invasions lombardes, Grégoire était issu d'une noble famille romaine, la famille Anicia, chez laquelle les vertus chrétiennes étaient depuis longtemps une tradition. Jeune, riche, actif, il exerce d'abord à Rome les fonctions de préfet de la ville. *En parcourant les rues avec la trabée de soie parsemée de pierres précieuses*, il sait se concilier l'amour des Romains. Mais bientôt il se dégoûte d'un pouvoir brillant mais inutile. L'influence, le pouvoir, le bien à faire, ne sont point là; il revêt la robe grossière des enfants de saint Benoît, transforme le palais qu'il possédait au mont Cælius en monastère, vend son patrimoine pour le distribuer aux pauvres; et, donnant l'exemple à ceux qui viennent bientôt le rejoindre, il ne se nourrit plus que des légumes que sa mère, devenue aussi religieuse depuis son veu-

vage, lui envoie tout trempés dans un vase d'argent, seul reste de son ancienne splendeur, bientôt donné à un pauvre naufragé.

Heureusement Grégoire avait encore d'autres vertus. Le pape Pélage II envoie cet homme, qui compromettait sa santé par ses austérités, à Constantinople, avec la dignité de nonce ou d'apocrisiaire. Il y fait preuve des plus rares talents diplomatiques, et rétablit les bonnes relations, souvent troublées pour des raisons politiques et religieuses, entre le Saint-Siége et la cour d'Orient. De retour, il est fait abbé de Saint-André et devient le père des mendiants, qu'il ne dédaigne pas de servir de ses mains (*ministrabat pauper ipse pauperibus*). Mais la réputation qu'il avait acquise ne lui permet point de rester dans ces humbles fonctions, qu'il eût préférées à tout. A la mort du pape Pélage II, enlevé par la peste, le Sénat, le peuple et le clergé l'élisent d'une voix unanime, en 590. Il veut se dérober à cet honneur; mais on le découvre, il est obligé de céder, ou plutôt, selon l'énergique expression de son biographe, on le saisit, on l'entraîne, on le consacre. Le lendemain, les Romains, qui faisaient une grande procession, au milieu des horreurs de la peste, étaient presque rassurés et croyaient voir l'ange exterminateur Saint-Michel apparaître au-dessus du môle d'Adrien et remettre son épée au fourreau, comme pour annoncer la fin des sévices qu'il avait exercés sur Rome. Le tombeau de cet empereur prenait au moins depuis cette époque le nom de château Saint-Ange.

Ce n'était point modestie feinte que celle de Grégoire, ses lettres en témoignent : « Me voilà au milieu des flots de la mer, écrit-il, et la tempête va m'engloutir. » Il reçoit de toutes parts des félicitations, et ne répond que par des regrets : « J'ai « perdu, dit-il, les joies profondes de mon repos; je « parais monter au dehors, je suis tombé au de- « dans. Si vous m'aimez, il faut pleurer mon élé- « vation. Mon âme ne plane plus tranquille au- « dessus de ce qui change et de ce qui passe, elle est « rudement assaillie par la tourmente. » Élevé au premier siége de la chrétienté, le nouveau pape désespère même de pouvoir conduire au port ce vieux navire pourri dont Dieu lui a mis en main le gouvernail. Il pleure, parce qu'il sent que sa négligence laissera les crimes se multiplier. Il regrette le paisible rivage qu'il a quitté et soupire en apercevant de loin le port qu'il ne peut atteindre[1].

L'état du monde à l'avénement de Grégoire ne justifiait que trop ces craintes et ces alarmes. L'ancien préfet de Rome connaissait d'abord la situation de la ville dont il devenait évêque : « Rome, autrefois la maîtresse du monde, en quel état, écrit-il, apparaît-elle à mes yeux ! Accablée de douleurs, délaissée par ses citoyens, insultée par ses ennemis, elle est encombrée de ruines. Qu'est devenu le Sénat? Où est le peuple, où sont ces princes superbes qui dominaient les provinces? Où est cette brillante jeunesse qui accourait de toute part, dans nos murs,

1. Greg. Magn., *vita Joan diac.*, lib. I, ch. XLIV, XLV. — Greg. ·. I, 5, 43.

pour y chercher les honneurs et la fortune? Maintenant que Rome est dépouillée de son antique splendeur, chacun l'abandonne à ses destinées. »

Après tant d'assauts, de prises, Rome voyait sa population décimée; ses édifices et ses murailles tombaient en ruines. Le Capitole élevait sa forêt de colonnes et de monuments déjà lézardés dans le silence des tombeaux. Le théâtre et le circus Maximus privés de jeux, se remplissaient de décombres et d'herbes. On ne se baignait plus dans les thermes, où l'eau n'arrivait plus et où croissait le lierre. Les rares descendants des Romains, errant au milieu des palais en ruines, des portiques et des galeries chancelantes, craignaient d'y rencontrer des brigands blottis ou d'effrayants fantômes. Dans cette ville des morts, point de gouvernement. En 589, une inondation couvre toutes les parties basses de la ville et ébranle une foule de monuments. En 590 une horrible peste détruit une partie de la population, dont l'imagination frappée croit voir des démons en personne poursuivre leurs misérables victimes. Depuis la conquête byzantine, Rome faisait partie de l'Empire d'Orient; mais l'exarque chargé de gouverner la province italienne résidait à Ravenne; il avait assez ou de défendre cette ville ou de l'administrer, et laissait Rome à elle-même. Le duc vivait dans une partie du palais des Césars, au milieu de splendeurs délabrées, inutile et oublié, insoucieux de l'Italie et de Rome. L'empereur de Constantinople s'en préoccupait moins encore. Il y avait là une place à prendre.

L'Italie, toujours partagée, ou plutôt disputée par les Grecs et les Lombards, était dans une aussi triste situation; ni la royauté lombarde, fixée dans la vallée du Pô, ni l'exarchat, ne ressemblaient à un gouvernement. Les Grecs et les Lombards se disputaient la péninsule; ils ne l'administraient point. Le centre de l'Italie surtout souffrait des pillages d'une guerre incessante, de la famine et de la peste, qui en étaient la suite et qui détruisaient le pays. Dans ces temps affreux, cinquante mille laboureurs mouraient de faim dans l'étroit espace de la province du Picenum, et on ne trouvait plus de travailleurs, dit un écrivain contemporain, pour récolter les moissons ou vendanger les vignes. Tous fuyaient leurs demeures, et les troupeaux, abandonnés par leurs maîtres, erraient au hasard. Plus de vie dans les cités. Dans l'égarement de la misère, on croyait entendre jour et nuit des instruments guerriers et comme le bruit lointain d'une grande armée en marche. On pensait voir, dans les régions septentrionales du ciel des lueurs sinistres, des signes semblables à ceux qui présagèrent la ruine de Rome. La terreur et l'abattement étaient au comble.

Il semble au premier abord que si ces malheurs politiques devaient toucher le cœur d'un pontife, ils ne pussent point solliciter son activité. Mais il en était bien autrement depuis que la chute de l'Empire et l'incapacité des rois barbares avaient investi les évêques de la chrétienté d'une sorte d'autorité temporelle dans les murailles des villes et aux environs.

Ce qui se passait dans les autres cités de l'ancien Empire romain arrivait à plus forte raison à Rome, où la succession de tant de gouvernements qui ne savaient jamais s'affermir, ne semblait laisser debout que l'autorité de l'évêque. Bien que Rome relevât de l'Empire d'Orient et fût soumise à l'exarque de Ravenne, cependant l'autorité, et par conséquent la responsabilité tendaient à se concentrer tous les jours entre les mains de l'évêque de Rome, parce que, dans les misères du temps, c'était aussi vers lui que les Romains tournaient tous leurs regards et toutes leurs espérances. Pendant que les bâtiments païens tombaient, on bâtissait, même avec leurs ruines ou leurs dépouilles, des églises, des cloîtres. Les plus brillantes colonnes des palais soutenaient leurs toitures; les baignoires de porphyre ou d'albâtre devenaient des cuves baptismales, et les évêques s'asseyaient pontificalement dans les chaises curules, tandis que les reliques des saints prenaient place dans les sarcophages des Césars. Ainsi la ville ecclésiastique remplaçait la ville politique; la ville païenne disparaissait dans la cité sainte, et les papes tenaient lieu des empereurs.

Mais la primauté, dont le temps avait aussi investi le siége de saint Pierre, agrandissait singulièrement la sphère d'action du pape et le forçait de jeter encore ses regards au delà des murailles de Rome. Au-dessus de lui était l'empereur de Constantinople, qui abandonnait le soin de protéger et de gouverner Rome, mais qui ne laissait pas que de l'inquiéter souvent en favorisant quelque hérésie

nouvelle menaçante pour l'unité de l'Église. En face de lui le pape avait le roi des Lombards qui, non contents de rester barbares, étaient ariens et ajoutaient ainsi une misère à une autre. En Espagne, un roi persécuteur, Leuvigilde, au nom de l'arianisme, opprimait aussi les populations vaincues. Plus loin, la Grande-Bretagne, conquise par les Anglo-Saxons, retournait au paganisme. L'Afrique, troublée par l'hérésie des donatistes, menaçait toujours de se séparer de l'Église. Enfin, en Gaule, malgré la foi catholique, l'habitude que prenaient les rois de donner ou de vendre les évêchés à leurs créatures favorisait singulièrement la dépravation des mœurs en énervant la vertu chrétienne même. Il n'y avait plus d'unité, ni politique, ni morale en Europe. Les Etats s'élevaient et tombaient tour à tour au milieu des plus sanglantes tragédies. Partout la foi chancelait, rien n'était stable. Les barbares se dévoraient les uns les autres et mangeaient l'ancienne population. Dans les villes, dégradation; dans les campagnes enfrichement; dans les cœurs endurcissement ou corruption. Quelques rares colonies de moines, jetées comme autant d'oasis au milieu de cette barbarie, eussent été bientôt étouffées, si le pape Grégoire n'eût embrassé dans son ensemble et accompli l'étonnante mission à laquelle il semblait appelé. Le premier il planta l'étendard du pouvoir spirituel sur les ruines de Rome et derrière les murailles d'Aurélien ; il sauva la tradition de la culture romaine et le principe latin de l'unité européenne et de la centralisation du monde.

Remplacer à Rome et au centre de l'Italie l'autorité impériale par la sienne; conquérir sur l'empereur et établir sa propre indépendance; réformer l'Église catholique où elle se corrompait; remplacer l'arianisme par l'orthodoxie où elle ne régnait pas encore; continuer sur le paganisme la conquête chrétienne, et enfin fonder l'unité morale de l'Europe sous l'autorité consentie du chef de l'Église chrétienne en Occident, telle est l'œuvre que ce pape accomplit pendant son pontificat. Avant lui, l'évêque de Rome était impuissant dans cette ville; hors de là, dans l'Église, s'il était le premier, c'était par l'honneur de son siége, mais non par le pouvoir qu'il exerçait. Ame tendre, rêveuse, exaltée, mais en même temps énergique et fière, Grégoire se sent élevé par les circonstances à la hauteur de ces immenses devoirs qui s'imposent à lui. C'est bien l'homme du portrait que nous en a tracé son historien Jean Diacre, d'après une peinture qu'il vit encore au couvent du mont Cœlius : un visage aimable et doux, un œil fin, un front haut et large, couronné de rares cheveux noirs, et des mains aristocratiques habituées à tenir la plume; sous cette frêle enveloppe, une grande âme! Sans en avoir conscience, il laisse à ses successeurs, dans Rome, le pouvoir temporel, et dans l'Église, le pontificat souverain; ils sauront exercer cette autorité nouvelle dans toute son étendue, parce que, sans la chercher, il l'a rendue possible.

Après avoir inauguré son pontificat en pronon-

çant devant les fidèles, dans l'église de Saint-Pierre, une mélancolique homélie, où il dépeint les malheurs dont il est témoin comme une punition des vices du temps, et recommande la résignation, Grégoire se met résolûment à l'œuvre, sans savoir bien clairement lui-même, ainsi qu'il l'écrivait, « si l'épiscopat était l'office d'un pasteur des âmes ou celui d'un prince temporel. » Il se croyait par là « séparé de l'amour de Dieu, » néanmoins, il porte partout où il est besoin son intelligence active et ses mains secourables. « Le monde est vieux, dit-il, et l'accumulation continue de nouveaux malheurs semble annoncer sa fin ; » mais il travaille à le sauver. Au milieu des ruines qui s'amoncèlent, sa charité couve le germe nouveau[1].

Abandonnée non-seulement par l'exarque, mais par l'empereur qui libérait les provinces d'Afrique, de Sardaigne et de Corse de l'obligation de lui fournir sa subsistance, Rome, après l'inondation et la peste, souffrait de la famine. Le préfet y était impuissant. Le Sénat y avait perdu même toute autorité municipale. Les maisons se depeuplaient. Plus de Sénat, plus de peuple : *Senatus deest, populus interiit*, disait Grégoire. Le nouveau pape consacre d'abord à nourrir Rome les immenses biens que les legs des empereurs ou des fidèles avaient mis entre les mains du Saint-Siége et qui étaient disséminés çà et là, en Corse, en Sicile, en Afrique, en Dalmatie, en Gaule, et surtout dans le sud de l'Italie. Devenu

1. S. Greg. *Oper.* ed. Bened. I, p. 1436.

comme pape le plus riche propriétaire de l'Italie, habile administrateur lui-même, il en confie l'administration à des hommes intègres et dévoués, qui prennent le nom de défenseurs du patrimoine de saint Pierre. Leur vigilance exacte et leur sévère probité font rapidement de ces biens d'église un trésor inépuisable, qui met à la disposition de Grégoire ce dont Rome a besoin. Dans une de ses lettres, il presse les préteurs de Sicile d'envoyer des quantités suffisantes de blé, « car, dit-il, s'il en arrivait moins qu'à l'ordinaire, ce n'est pas un seul homme, mais un peuple tout entier qui souffrirait. » Il désire néanmoins que l'on ne pressure point les colons qui cultivent les terres du Saint-Siége, et fixe lui-même la quotité de leur redevance. Rome, qui voit renaître l'abondance dans ses murs, commence à reconnaître son maître à la main qui la nourrit. Comme pape seulement, Grégoire peut s'acquitter, comme il le désirait, de ses anciennes fonctions laïques de préfet de Rome[1]. Ce n'est plus sous les portiques, sur les gradins de l'amphithéâtre que le peuple romain reçoit ses distributions de pain ou d'huile, mais au portail des basiliques et des cloîtres. Au lieu de jeux, l'Église y ajoute des homélies, des sermons.

La faim n'était pas la seule ennemie de Rome. Les Lombards avaient alors pour roi Agilulf, ancien duc de Turin, qui avait été choisi par eux pour les commander après la mort d'Autharis. Le rêve de tout

1. Greg. Ép. I, 3, Paul Diac., *Greg. vit.*, c. x.

nouveau roi Lombard était d'achever la conquête de l'Italie, en prenant Rome et les territoires du centre, qui formaient ce qu'on appelait alors l'exarchat. Ce dessein paraissait alors d'autant plus facile à accomplir, que l'exarque Romanus était un lâche qui se contentait de mettre Ravenne, où il résidait, en état de défense, et laissait le reste de l'Italie byzantine, Rome même et Naples, sans protection efficace.

Dès les premiers temps du pontificat de Grégoire, Ariulf, duc de Spolète, et Arégise, duc de Bénévent, attaquent le territoire de Rome, déjà bien ravagé, où l'on ne rencontre plus que quelques villas en ruines et quelques couvents nouveaux, au milieu de maigres oliviers. Grégoire déploie toute la résolution d'un capitaine et l'autorité d'un souverain. Il met à la tête des milices romaines des citoyens éprouvés, Vélox, Maurice et Vitalien, et assure la paye des troupes. Il ne craint pas, dans l'intérêt de la défense, de permettre aux clercs eux-mêmes de s'armer. Une de ses lettres écrites à Vitalien nous montre dans quels détails il était obligé de descendre : « Votre zèle, dit-il, est digne d'éloges. Les secours que vous nous demandez sont prêts ; seulement, après l'arrivée de vos courriers, un homme nommé Aldion nous a écrit qu'Ariulf approchait. Nous avons donc craint que les troupes que nous vous destinions ne tombassent entre ses mains. Grâce à Dieu, nous ne serons point pris ici au dépourvu ; notre glorieux maître de la milice se prépare à la défense. Pour vous, si l'ennemi marchait sur Rome, ne manquez pas de tomber sur ses der-

rières et de faire de votre mieux avec le secours du ciel. »

Cette défense improvisée sauve Rome, où viennent se réfugier, comme sous l'égide du Saint-Siége, les fuyards des cités voisines. Mais bientôt Agilulf, le roi des Lombards, se met en campagne lui-même à la tête de ses troupes. Il vient ravager les environs e Rome et essayer d'emporter la ville. Le péril était grand. « J'ai vu de mes yeux, écrit Grégoire, des Romains que l'on conduisait la corde au cou, comme des meutes de chiens, pour être vendus en France sur les marchés! » La fortune des armes pouvant trahir le Saint-Siége, Grégoire se fait diplomate, après s'être fait administrateur et capitaine. Il avait une prise sur Agilulf. Ce roi barbare et arien avait une femme catholique, et qui jouissait d'un grand ascendant sur les grossiers Lombards. C'était Théodelinde. Elle était fille d'un duc bavarois, d'une grande beauté et d'un caractère à la fois insinuant et résolu. Elle avait eu le roi Autharis pour premier mari. Celui-ci, jeune, et ayant entendu parler de sa beauté, était allé lui-même, travesti en messager, demander sa main pour le roi Lombard. Dans le banquet auquel il avait été admis, il avait osé toucher assez vivement la main de la fille du duc de Bavière, chargée de lui offrir la coupe hospitalière. Théodelinde en avait rougi. Lorsqu'il prit congé de ses hôtes, Autharis avait planté de loin sa hache dans un chêne, pour montrer quelle était la force du roi Lombard. Menacée d'être donnée en mariage à un roi franc, Théodelinde s'était enfuie

et avait été partager le trône de ce vaillant chef. Autharis mort, elle avait déjà conquis un assez grand ascendant sur les Lombards pour qu'ils lui remissent le choix de leur roi avec celui d'un nouvel époux; et la veuve d'Autharis avait désigné en effet elle-même, pour roi, le duc de Turin, Agilulf, qui assiégeait alors la ville de Rome.

Le pape Grégoire profite habilement de la communauté de foi qui l'unissait à Théodelinde pour entrer en relations avec elle. Un abbé du nom de Probus est son intermédiaire. La reine, pour être agréable au pape, presse Agilulf et obtient bientôt qu'il retire ses bandes de pillards qui désolaient les environs de Rome et lui faisaient souffrir la famine. « Nous avons appris, écrit Grégoire à la reine, avec quel zèle et quelle bienveillance vous vous êtes appliquée à amener la conclusion de la paix. On ne pouvait attendre moins de votre dévouement à la foi chrétienne. » Il remercie également Agilulf : « Nous ne saurions assez louer, dit-il, la prudence et la bonté de Votre Excellence, qui, en aimant la paix, a montré qu'Elle aimait Dieu, auteur de toute paix. »

Le pape a plus de peine à faire accepter la paix par l'exarque et l'empereur d'Orient, Maurice. Il presse l'exarque Romanus de la conclure. « Sachez, lui dit-il, qu'Agilulf, le roi des Lombards, ne se refuse point à signer une paix générale. Agissez avec votre sagesse habituelle. Mais sachez que, si vous vous refusez à accepter les conditions du roi Lombard, nous ferons une paix séparée pour Rome et ses environs. Il nous faut le temps de respirer et

de réparer les forces de la république. » L'exarque Romanus refuse et dénonce le pape à l'empereur comme ayant dépassé ses pouvoirs. L'empereur, qui ne voit que par les yeux de Romanus, écrit une lettre à Grégoire, où il raille sa simplicité et blâme son ambition. Voici le pape en lutte avec l'empereur pour une affaire politique. Il faut voir avec quelle humble fierté Grégoire sait répondre à la raillerie, aux accusations, et défendre sa conduite. Ces qualités, qui sont celles de Grégoire, percent sous la rhétorique un peu ampoulée qui est un défaut du langage de ce temps.

« Je comprends, écrit-il à l'empereur, ce que veut dire le langage de vos sérénissimes missives. Ma prudence est en défaut, et vous me trouvez par trop simple. L'Écriture interprète le mot de simplicité dans le sens de vigilance, prudence, droiture. C'était un homme simple et juste que le bienheureux Job. J'ai agi comme un sot, voilà ce que vous voulez dire, et vous avez raison; si je n'avais pas été sot, je n'aurais jamais supporté tout ce que j'ai supporté pour vous entre les glaives des Lombards. Si la captivité de ma terre ne devenait plus dure chaque jour, je supporterais encore la raillerie et le mépris; mais, pendant qu'on ne tient compte de mon témoignage, l'Italie souffre et l'ennemi se fortifie. Je demande à mon vénéré seigneur de penser de moi tout le mal qu'il voudra, mais de consulter les intérêts de Rome et de sauver l'Italie. Indigne pécheur, j'espère plus du reste de la miséricorde de Jésus, qui doit venir, que je ne présume de la justice de votre

… hommes ignorent bien des choses des ju… de Dieu. Ce que vous louez, peut-être le … t-il; ce que vous reprenez, peut-être le … t-il. Dans cette incertitude, mon seul recours … aux larmes. Je demande que ce même Dieu tout-puissant conduise ici-bas de sa main notre empereur, et, dans le terrible jugement dernier, le trouve pur de fautes. Qu'il m'accorde aussi de plaire aux hommes si cela est nécessaire, mais encore plus de ne point offenser sa grâce éternelle. » La paix est conclue, et Grégoire, par un dernier trait d'habileté, se refuse à y apposer sa signature[1].

Ce n'est pas la seule occasion de conflit que ce pape ait eue avec l'empereur.

Un jour paraît un édit qui interdisait aux fonctionnaires publics comme aux soldats d'entrer *dans le clergé ou dans les monastères.* Cette défense blessait au cœur non-seulement le pape, qui croyait qu'on empiétait sur son domaine, mais l'ancien moine, qui avait toujours pour le cloître des prédilections particulières. La lettre qu'il écrit à ce sujet à l'empereur, mélange de soumission et de force, est, dans sa conclusion, d'une mesure parfaite. « Cette constitution, dit-il, je l'avoue sans détour *à mes maîtres*, m'a rempli de frayeur; elle ferme le chemin du ciel à un grand nombre..... Il en est beaucoup qui peuvent mener une vie chrétienne sous l'habit du siècle; mais combien ne sauraient être sauvés, s'ils n'abandonnent pas toutes choses! Que

eg. Magn., *Ep.* III, 65, v. 40, 42.

suis-je, pour parler ainsi à mes maîtres, sinon poussière et ver de terre? Cependant je vois cette loi s'attaquer à Dieu, le maître du monde, et je ne puis me taire..... J'entends le Christ qui vous dit : Je t'ai fait, de secrétaire, comte des gardes; de comte, César; de César, empereur ; ce n'est pas assez, je t'ai fait père d'empereur. J'ai soumis mes prêtres à ta puissance, et toi, tu retires tes soldats de mon service..... Soumis à vos ordres, j'ai fait publier partout l'édit impérial; mais, comme il blesse la loi du Tout-Puissant, je crois devoir vous en avertir. Je me serai acquitté de deux obligations également importantes en accomplissant les volontés de l'empereur, sans lui cacher mes sentiments, qui sont l'expression de la volonté divine. » Grégoire marche vers l'autorité temporelle, mais en respectant le pouvoir sur lequel il empiète; comme il le dit encore ailleurs, il obéit aux puissances de la terre, lorsqu'elles se tiennent à leur place et ne s'opposent point à ce qu'il regarde comme la volonté de Dieu.

Si le pape élève déjà quelquefois la voix en faveur d'intérêts qui semblent ne point relever de lui, il les fait siens par le sentiment qu'il y mêle, et agrandit ainsi son domaine, qui devient comme celui de la morale. Il ne craint pas de dénoncer les exactions des gouverneurs et de se porter comme le défenseur des opprimés. La Corse, la Sardaigne, qui étaient passées avec l'Afrique sous la domination de l'Empire, étaient pressurées par des officiers avides et cruels. Grégoire écrit à l'évêque de Cagliari, pour qu'il protége les colons contre leurs oppresseurs.

En Corse, les païens devaient payer pour avoir la permission de faire des sacrifices aux idoles; s'ils se faisaient baptiser, ils payaient encore, pour ne pas priver du revenu accoutumé les coffres du gouverneur. Les malheureux Corses étaient obligés de vendre leurs enfants pour se libérer. Grégoire écrit à l'impératrice des lettres empreintes d'une sensibilité vive et pénétrante, pour éveiller l'attention du souverain sur la conduite de ses officiers. En cela, Grégoire ne fait, du reste, qu'exercer la surveillance que les lois de Justinien recommandaient aux évêques sur les magistrats, et le pouvoir moral dont les circonstances investissaient l'Église.

Le dessein du pape n'est pas d'usurper sur le pouvoir de celui qu'il appelle son seigneur et son maître; car il paraît ressentir, à l'égard de ce pouvoir, une sorte de mépris. On ne saurait expliquer autrement le peu de souci qu'il montre des révolutions qui en disposent et qui font succéder les empereurs aux empereurs sur le trône de Constantinople, qui s'abaisse déjà devant la chaire de saint Pierre. L'empereur Maurice meurt; Phocas, son successeur, bien plus odieux que lui, enveloppe dans un affreux massacre la famille de celui dont il usurpe la place. Grégoire lui écrit, sept mois après le crime : « Gloire à Dieu, au plus haut du ciel!..... Il élève quelquefois un homme pour punir les crimes de plusieurs, comme nous l'avons éprouvé dans notre longue affliction..... C'est pourquoi nous nous sentons fortifié par l'abondance de la joie, et nous nous félicitons de voir votre bonté couronnée de la dignité impé-

riale. Que les cieux se réjouissent, et que la terre tressaille d'allégresse! » Le pape reçoit donc les statues laurées de Phocas et de l'impératrice Léontia, et les place, pour leur faire honneur, dans l'oratoire de Saint-Césaire. Les honneurs que le pape rend au pouvoir laïque indiquent de sa part moins d'humilité que de mépris. Rome a déjà complètement changé. Son estime, elle l'accorde moins aux noms d'empereur, de consul, de Sénat, qu'à ceux de pape, de diacre et de concile. Plus de fêtes pour elle que des fêtes ecclésiastiques; les intérêts politiques cèdent la place à ceux de la théologie. Même des soldats, à Rome, sous leurs tribuns militaires, prennent la tonsure.

Humble, par indifférence, en face des trônes de la terre qu'il méprise, Grégoire réserve toute sa fierté pour le gouvernement de l'Église, et on le voit le premier exercer hardiment les droits de primat et de chef suprême de l'Église, dont Denys le Petit, contemporain de Cassiodore, venait de jeter les bases dans son Recueil des Canons. Sur ce terrain, il profite de toutes les occasions pour établir sa suprématie, et il y emploie les moyens les plus divers, les bons offices, la menace, la raillerie, le fier courage et la constance.

On sait que, depuis saint Ambroise, le siége de la ville de Milan avait toujours été rival de celui de Rome. L'évêque est chassé par les Lombards à Gênes; Grégoire le secourt de ses deniers, et, pendant ce temps, étend son autorité dans son diocèse. Un de ses légats lui apprend que le primat d'Émilie,

l'archevêque de Ravenne, se permettait de porter le pallium en dehors de la célébration de la messe, et qu'il s'en était revêtu aux processions des grandes litanies. L'évêque qui résidait à Ravenne, où était l'exarque, pouvait rêver une certaine indépendance. Revêtir publiquement le pallium, c'était affecter des droits supérieurs. Grégoire rappelle à l'archevêque l'humilité chrétienne. « *Vous voulez vous revêtir du pallium... Votre vie est-elle ornée de bonnes œuvres? Il n'est rien de si beau sur le front d'un évêque que l'ornement de la modestie.* » Les évêques entrent-ils en contestation avec un de leurs prêtres ou de leurs diacres, Grégoire intervient aussitôt, cite les parties devant son tribunal, et profite de l'occasion pour faire reconnaître la suprématie du Saint-Siége apostolique. Le plus puissant des évêques néglige-t-il ses devoirs, il fait sentir son autorité. « On connaît mon caractère, disait Grégoire; mais quand j'ai résolu de ne plus supporter, je marche joyeux au devant du péril, *contra pericula lætus vado.* »

La splendeur du siége de Salone, possédé autrefois par un César déchu et qui avait la primatie d'Illyrie, était proverbiale. Le titulaire affectait un luxe, une prodigalité qui lui donnait trop de clients et faisait de son palais une petite cour. Grégoire en est effrayé. « J'ai appris, bien-aimé frère, lui écrit-« il, par un grand nombre de personnes qui vien-« nent de votre ville, que vous négligez les travaux « du ministère pour ne vous occuper que de fes-« tins. Je n'eusse osé le croire, si l'omission de vos « devoirs les plus importants ne m'en était une

preuve. » L'évêque Natalis cherche, en se défendant, à autoriser sa conduite d'un texte ou d'un exemple de l'Écriture. « Le patriarche Abraham, dit-il, n'a-t-il pas servi sous sa tente un repas aux trois anges? — Fort bien, lui répond Grégoire, nous ne vous blâmerons plus de vos largesses, si vous n'admettez à votre table que des anges. » Le différend s'aigrit, Grégoire menace de dépouiller son collègue du pallium, et celui-ci est forcé de s'humilier. « Je ne sais, dit le pape, quel évêque n'est pas soumis à Rome quand il est en faute. »

La position alors inférieure de Rome, simple ville de l'exarchat, au-dessous de Constantinople, capitale de l'Empire, pouvait faire courir, au profit du patriarche byzantin, quelque danger à la primauté que deux conciles, ceux de Constantinople et de Chalcédoine, avaient reconnue au Saint-Siége; le patriarche Jean prenait alors le titre d'œcuménique ou universel. Il faut voir avec quelle vigueur Grégoire défend le privilége de Rome. « Votre Fraternité ne « sait-elle pas, lui écrit-il, que cette dénomination « d'universel a été accordée aux prélats du siége « apostolique par le vénérable concile de Chalcé- « doine? » Il engage les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche à faire cause commune avec lui, et écrit à l'empereur et à l'impératrice pour réclamer ses droits méconnus. « Comment! dit-il, le successeur « de l'apôtre Pierre a reçu les clefs du royaume cé- « leste, il possède le pouvoir de lier et de délier, il « a reçu en partage le soin et le gouvernement de « l'Église entière, et cependant il ne prend pas le

« nom d'Apôtre universel ; Jean, mon collègue, as-
« pire, lui, à cet honneur. Il faut bien que j'éclate.
« Ce n'est pas ma cause que je défends, mais celle du
« Dieu tout-puissant, celle de l'Église tout entière. »
Il rappelle alors à l'empereur que *Nestorius* et *Macédonius*, tous deux patriarches de Constantinople, ont été tous deux hérésiarques, puis il ajoute : « Pour
« moi, je suis le serviteur de tous les prêtres, pourvu
« qu'ils vivent sacerdotalement ; mais, si, par une
« vanité insolente, quelqu'un élève la tête contre
« Dieu et contre les lois de nos pères, j'ai confiance,
« avec l'aide du ciel, qu'il ne fera pas courber la
« mienne, fût-ce avec le glaive. Si Jean m'écoute,
« je serai son ami, sinon il aura pour adversaire
« celui qui résiste aux superbes. » Grégoire voudrait-il par là humilier ses frères dans le service de l'Église ? Non ! Il sait que, quand on passe dans la moisson d'autrui, il n'y faut pas mettre la faucille ; il respecte les églises particulières ; il laisse à chacune ses droits. Mais il croit que l'église de Rome est la première, et il sent toute la responsabilité qui pèse sur celui qui a l'honneur d'être son chef. Il proteste dans la lettre qu'il adresse au patriarche lui-même, contre toute ambition. « Je cherche à grandir en vertus, dit-il, et non en parole. Je ne tiens pas à honneur ce qui déshonore mes frères. Ce qui m'honore, c'est l'honneur de l'Église universelle. Ce qui m'honore, c'est la force et la grandeur de mes frères dans l'épiscopat. Arrière les mots qui enflent la vanité et blessent la charité ! » Et Grégoire est en effet le premier pape qui signe au bas

de ses actes officiels le nom de « serviteur des serviteurs de Dieu. »

Le pontife romain cherche moins à se parer du titre pompeux d'évêque universel qu'à le mériter. Pour le devenir, il comprend qu'il faut laisser là l'empire décrépit de Byzance, pour se tourner vers les races jeunes et les États nouveaux qui couvrent l'Occident. Il sent qu'il y a plus d'espoir pour l'avenir dans la grossièreté germaine que dans la corruption byzantine, et dans le chaos de l'Occident que dans le néant oriental. Un jour ou l'autre, l'Empire byzantin perdra Rome, ou Rome perdra l'Empire byzantin. Il faut donc rattacher à Rome l'Italie, la Gaule, la Grande-Bretagne, l'Espagne, que les invasions barbares lui ont ravies, et, pour reconstituer l'unité occidentale, faire succéder à l'empire politique, qui a été détruit, un empire moral qui convienne mieux aux circonstances et au temps; en un mot fonder le patriarchat, la papauté d'Occident. C'est l'œuvre qu'entreprend Grégoire; mais il a besoin d'instruments. Moine lui-même, il les trouve dans les moines, c'est-à-dire là où est alors la force du Christianisme.

Sur le siége de Rome, Grégoire était toujours resté le moine du mont Cœlius. Il suivait la règle de saint Benoît, priait, jeûnait, prêchait, travaillait à des commentaires sur les Écritures ou à des traités de théologie. Il aimait surtout à prêcher en public, « parce que, disait-il, il comprenait devant les fidèles ce qui était pour lui lettre close dans la méditation solitaire ; » et il en remerciait souvent ceux qui l'é-

coutaient. Mais ce moine, ce prêcheur, de sa chaire il gouverne et change le monde. S'il n'est point vrai, comme on l'a dit, qu'il ait détruit les bibliothèques païennes et proscrit la lecture des auteurs profanes, il n'aime point que « les louanges de Jupiter et du Christ, » à une époque où la lutte entre eux n'est point terminée, « se trouvent dans la même bouche. » Convertir le monde, enseigner, développer le Christianisme, voilà son affaire. Les deux fêtes de la *Purification* et de l'*Annonciation*, instituées par lui en l'honneur de la vierge Marie, donnent déjà une place dans l'Église à son adoration. La communion, en recevant de lui sa dernière forme, prend décidément, pour le pécheur, le nom d'*action purifiante*, en même temps que s'introduit la doctrine du Purgatoire. Dans ses *Dialogues*, homme de son temps, il multiplie, comme Grégoire de Tours, le nombre des saints, des martyrs et des miracles. Il rassemble à grands frais, à Rome, des reliques des martyrs et porte des peines contre ceux qui font un commerce frauduleux de ces choses saintes et recherchées. La ville de tous les dieux, la ville du Panthéon, devient ainsi un but de pèlerinage pour les bonnes âmes. Elle est visitée par des apparitions, les morts s'y réveillent, les démons la fréquentent; Grégoire nous l'affirme. Nous croyons son témoignage d'autant plus sincère qu'il paraît dans plus d'une de ses lettres, de ses épîtres[1], attendre la fin prochaine du monde, et que son âme, exaltée par les misères du

1. Greg. Magn., lib. IV, *Ep*. 30. *Dialogues*, liv. IV, 39.

temps, semble souvent hanter les régions de l'invisible et de la mort.

Le grand pape n'en prend que plus de soin de préparer les âmes, qui relèvent de lui, à ce grand passage, et il y emploie ceux qui lui ressemblent, des moines.

Le service intérieur de sa demeure était fait par des moines. Comme s'il n'était que l'abbé des abbés, il trouvait le temps de gouverner les couvents. C'est lui qui sanctionne la règle de saint Benoît et lui donne le cachet de l'universalité. Il dépose impitoyablement les abbés dont la vie est irrégulière, et veille d'une manière toute spéciale à la sincérité des vocations. Il double le temps du noviciat pour s'en assurer. La continence doit être rigoureusement observée; les monastères des deux sexes sont séparés les uns des autres; mais ce n'est point pour y faire habiter une sainteté inutile qu'il réforme les couvents. Il pousse les moines dont il est sûr à l'épiscopat, afin d'étendre à l'Église séculière la réforme de l'Église régulière. Il aime surtout à les employer comme légats, défenseurs et missionnaires. S'agit-il de visiter une église, de proposer un prélat aux suffrages d'une cité, d'entendre et de résumer les accusations dirigées contre le clergé séculier, d'obtenir quelque chose d'un roi, c'est aux religieux de l'ordre de saint Benoît que Grégoire en confie le soin. Ils ont accès partout; ils mettent leurs vertus et leur prudence au service de celui qui les a envoyés. Grégoire profite de leur dévouement. C'est sa milice; il la comble de priviléges, et, pour

... mieux dans sa main, il soustrait, par des ...ons, plus d'un couvent à l'obédience de l'é... du diocèse.

...goire avait le plus souvent pour intermédiaire auprès de la reine des Lombards, l'abbé Cyriaque, qui lui avait succédé dans le couvent de Saint-André. La conversion du roi Lombard était l'objet ordinaire de ses communications avec Théodelinde. Le roi Agilulf hésitait et restait fidèle à l'arianisme. Pour le gros de son peuple, il se livrait toujours aux pratiques du paganisme. Du temps de Grégoire encore les captifs étaient massacrés par les Lombards quand ils ne voulaient pas se prosterner devant une tête de chèvre, qu'ils adoraient en prononçant des paroles magiques; des religieux étaient encore dispersés, d'autres pendus aux branches des arbres. Ces sauvages faisaient périr des paysans qui avaient refusé de s'associer à leurs sacrifices en mangeant comme eux la chair des victimes. Au milieu de ce débordement de barbarie, Théodelinde élève néanmoins pour les orthodoxes la basilique de Monza en l'honneur de saint Jean-Baptiste. Les efforts du pape et de Théodelinde ne sont pas inutiles. Agilulf permet qu'on baptise son fils Adelwald dans la foi orthodoxe; et, après la mort du roi, le clergé catholique obtient peu à peu la prééminence sur le clergé arien. Ses églises se relèvent, ses domaines lui sont ren...s et même agrandis. Le monastère de Bobbio, ...dé par saint Colomban, devient un des plus ...hes de l'Occident, et l'on peut prévoir que,

sous cette action multiple, l'arianisme disparaîtra bientôt.

Entre la décadence byzantine et l'ambition lombarde, Grégoire sentait que le Saint-Siége avait besoin d'un autre appui assez fort pour le défendre, assez éloigné pour ne point menacer son indépendance ; or, les Francs, dans la Gaule, étaient le peuple le plus anciennement orthodoxe et le plus dévoué à l'Église. Il ne s'agissait plus de les conquérir au Christianisme, mais de régulariser et d'affermir une conquête déjà ancienne. Grégoire confie l'exécution de ce dessein à deux personnages diversement célèbres, au moine Virgile et à la reine Brunehaut.

Virgile était un religieux de l'abbaye de Lérins. Il est nommé à l'évêché d'Arles et reçoit du pape le pallium avec les pouvoirs les plus étendus. Rattaché au Saint-Siége par les liens de l'obéissance, il devient, comme tous les primats d'alors, à peu près indépendant dans sa province et rassemble des conciles nationaux lorsqu'une question de foi ou de discipline divise les évêques de sa juridiction; de plus, il tranche les différends qui s'élèvent entre les prélats inférieurs, et leur impose sa décision, qui ne peut être réformée que par le pontife suprême. Tels sont les pouvoirs étendus que Grégoire confère à Virgile avec le pallium; mais ce n'est pas sans lui insinuer qu'il doit user d'une grande discrétion dans leur exercice, et sans lui rappeler les graves devoirs que lui impose sa dignité nouvelle. Il doit poursuivre les derniers restes de l'idolâtrie qui persistent chez les barbares après leur conversion, et livrer une guerre

à outrance à deux abus qui désolent l'Église des Gaules : la *simonie* et l'*épiscopat laïque*.

Souvent, quand il s'agissait de choisir un évêque, les électeurs étaient corrompus à prix d'or ; parfois la faveur royale était achetée. Il arrivait aussi que certains laïques se faisaient tonsurer et ordonner prêtres aussitôt après la mort des évêques, pour usurper leurs siéges. « Sans avoir été soldats, » comme le dit éloquemment Grégoire, « ils étaient préposés à la milice sacrée. » D'autres se faisaient donner les évêchés à prix d'argent. « Je le dis en pleurant, s'écrie Grégoire, le sacerdoce, une fois tombé au dedans, ne pourra plus subsister au dehors. » C'est l'éternel grief du pontife ; il ne se lasse pas de l'exposer dans ses lettres, et c'est le sujet de presque toutes celles qu'il adresse à Brunehaut, reine d'Ostrasie, à son fils Childebert ou à Clotaire II, et aux évêques de Neustrie. Il s'efforce, en effet, d'assurer aux canons de l'Église, dans ces temps barbares, l'appui du bras séculier, que les empereurs romains avaient déjà prêté à la doctrine chrétienne [1].

Les Germains de l'invasion n'étaient pas encore bien changés, s'il faut en croire Grégoire. Dans une lettre, il somme Brunehaut de ne point souffrir que dans son royaume on ose encore faire des sacrifices aux idoles, adorer les arbres, manger la chair des victimes ; car il a appris qu'une grande quantité de chrétiens qui fréquentent les églises persévèrent encore

1. Greg. Magn., V, 53, IX, 83.

dans le culte infâme des démons. Mais il faut intéresser la royauté elle-même à cette œuvre chrétienne. Grégoire n'épargne point aux princes Francs, pour les relever à leurs propres yeux, les éloges ni les titres pompeux qu'il emprunte au style de la chancellerie impériale. Il écrit au roi Childebert II : « Autant la dignité royale est au-dessus des autres hommes, autant votre royauté l'emporte sur les autres royautés des nations; » mais à quelles conditions? C'est ce qu'il fait connaître en ajoutant : « C'est peu d'être roi quand d'autres le sont; mais c'est beaucoup d'être catholique quand d'autres n'ont point de part au même honneur. Comme une grande lampe brille de tout l'éclat de sa lumière dans les ténèbres d'une nuit profonde, ainsi la splendeur de votre foi rayonne au milieu de l'obscurité et de l'aveuglement des peuples étrangers... Surpassez donc les autres hommes par les œuvres comme par la foi, et, restreignant votre autorité, habituez-vous à vous croire moins de droit que de pouvoir. » Il n'élève la royauté que pour la soumettre à la loi du devoir, et il réussit au moins à lui faire sentir son influence. Brunehaut demande un jour à Grégoire la consécration de deux monastères et d'un hôpital qu'elle venait de fonder à Autun. Le pontife y consent, mais en lui faisant connaître la responsabilité au-devant de laquelle elle court et à quelles chaînes elle tend les mains. Après avoir mentionné les privilèges qu'il accorde aux monastères, il ajoute : « Si quelqu'un des *rois*, des évêques, des juges ou autres personnes séculières ayant connaissance de

cette constitution, ose y contrevenir, *qu'il soit privé de la dignité de sa puissance et de son honneur*, et qu'il sache qu'il s'est rendu coupable aux yeux de Dieu. » Si l'on ne peut voir là, comme quelques-uns le voudraient, l'origine de l'ambition qui poussa quelques papes postérieurs à tenter de subordonner, dans d'autres temps, la royauté à la papauté, on ne saurait se refuser à constater la hauteur morale à laquelle la tiare s'élève déjà pour dominer les couronnes.

Il y avait plus à faire dans l'Espagne, encore arienne, avec les Visigoths, et dans la Grande-Bretagne, redevenue païenne par la conquête barbare des Anglo-Saxons.

Dans le voyage qu'il avait fait, avant de devenir pape, à Constantinople, Grégoire s'était lié d'une étroite amitié avec Léandre, moine espagnol, devenu évêque de Séville, mais jeté en exil à la suite d'une sanglante tragédie qui avait enveloppé dans la même persécution une partie de la famille royale et de la nation des Visigoths. Le roi arien, Leuvigilde, avait confié à Léandre l'éducation de ses deux fils, Herménégilde et Reccarède. L'évêque les avait convertis, et, par cet acte hardi et peut-être imprudent, avait donné dans ce pays ardent le signal d'une vraie guerre religieuse. Nombre d'évêques, et Léandre le premier, avaient été chassés du royaume par Leuvigilde; d'autres avaient subi le martyre. L'aîné des fils de Leuvigilde, Herménégilde, exaspéré par le martyre de sa femme Ingonde, princesse Franque, avait pris dans la sainte Séville les armes

contre son père, afin de résister au clergé arien persécuteur. Mais Leuvigilde l'avait fait prisonnier et jeté dans un cachot, où le malheureux avait été égorgé.

Cependant, aiguillonné par le remords dans ses dernières années, Leuvigilde, sur son lit de mort, avait rappelé l'archevêque Léandre, et recommandé à Reccarède, son second fils, d'embrasser le catholicisme. Léandre et le nouveau roi entrent aussitôt en relation avec le chef suprême de la chrétienté pour opérer cette révolution religieuse. Elle s'accomplit dans un grand concile, à Tolède, où le roi fait profession de la foi orthodoxe et déclare que l'illustre nation des Visigoths, séparée depuis longtemps de l'Église universelle, par l'erreur de ses docteurs, revient à l'unité. La joie de Grégoire est grande à la nouvelle de cette moisson dans le champ du Seigneur : « Je ne puis exprimer mon bonheur, écrit-il à Léandre ; en me retraçant les vertus de votre roi, dans la lettre que vous m'adressez, vous me le faites aimer sans que je le connaisse..., mais que Votre Sainteté redouble de vigilance. Il faut bien achever ce qui a été bien commencé.... Ce n'est pas tout de connaître la vérité, il importe qu'elle éclate dans notre conduite. C'est par là qu'après de longues années, notre fils passera du royaume de la terre au royaume du ciel. » Reccarède envoie au pontife des ambassadeurs chargés de présents ; Grégoire, en retour, lui fait don d'un calice d'or, accompagné d'une lettre pleine d'effusion ; et, pour rattacher l'Espagne à l'orthodoxie, il charge l'abbé Cyriaque, son successeur dans son

monastère et son vrai bras droit, de porter le pallium à Léandre, et d'achever cette révolution qui fut si complète que, malgré l'invasion arabe qui couvrit l'Espagne pendant plusieurs siècles, ce pays est resté jusqu'à nos jours le plus exclusivement catholique de tous les pays de l'Europe.

Un moine encore, un Romain cette fois, est l'instrument de Grégoire dans la Grande-Bretagne. Le pape, dans sa jeunesse, avait voulu consacrer sa vie à cette mission. Appelé à d'autres devoirs, il avait toujours regretté pour lui cette occasion de sainteté. La Grande-Bretagne n'y perdit rien. Grégoire fait choix un jour de quarante moines pour les envoyer à cette extrémité du monde, et met à leur tête Augustin, prieur de son monastère du Mont-Cœlius. Les missionnaires se mettent en route pour cette destination lointaine. Arrivés en Gaule, ils sont saisis de désespoir, et refusent à Aix d'aller plus loin. Augustin repart pour Rome, mais Grégoire n'admet point la crainte; il le renvoie avec des ordres formels et des lettres de recommandation pour les prélats les plus influents et pour les princes de la Gaule. Le moine Augustin, avec des interprètes, aborde enfin à l'île de Thanet, la première dans laquelle les barbares avaient aussi abordé. Heureusement pour lui, une princesse Franque et catholique était l'épouse du roi Ethelbert. Les femmes et les moines se trou-
toujours mêlés dans ces conversions. La femme
répare les voies. Ethelbert consent à enten-
étrangers, mais en plein air, pour éviter tout
ge. Il les écoute, leur permet de prêcher et

reçoit bientôt le baptême. Quelques mois après, en 597, Augustin baptise dix mille païens, et ses compagnons, se répandant dans les autres royaumes de l'Heptarchie, ont bientôt le même succès.

La conversion du roi du Northumberland et de ses sujets dépeint bien le caractère de ces conquêtes nouvelles de la foi. Le Romain Paulin en avait été chargé, et déjà il avait fait quelques adeptes. Le roi de Northumbrie cependant ne voulait rien faire sans le conseil de sa nation; il l'assemble et met en délibération les propositions de Paulin, l'envoyé du Saint-Siége. Dans ce conseil des anciens et des sages de la nation, un guerrier parle d'abord : « Te souvient-il, ô roi, dit-il, d'une chose qui arrive parfois dans les jours d'hiver lorsque tu es assis à table avec tes capitaines et tes hommes d'armes, qu'un bon feu est allumé, que ta salle est bien chaude, mais qu'il pleut, neige et vente au dehors? Vient un petit oiseau qui traverse la salle à tire-d'aile, entrant par une porte, sortant par l'autre; l'instant de ce trajet est pour lui plein de douceur, il ne sent ni pluie ni orage; mais cet instant est rapide, l'oiseau fuit en un clin d'œil, et de l'hiver il repasse dans l'hiver. Telle me semble la vie des hommes sur cette terre, et sa durée d'un moment comparée à la longueur du temps qui la précède et qui la suit. Ce temps est ténébreux et incommode pour nous; il nous tourmente par l'impossibilité de le connaître; si donc la nouvelle doctrine peut nous en apprendre quelque chose de plus certain, elle mérite que nous la suivions. » Après le guerrier, un prêtre d'Odin prend

la parole : « Mon avis, dit-il, est que nos dieux sont sans pouvoir, et voici sur quoi je me fonde. Pas un homme, dans tout le peuple, ne les a suivis avec plus de zèle que moi, et pourtant je suis loin d'être le plus riche et le plus honoré parmi le peuple ; mon avis est donc que nos dieux sont sans pouvoir. » Les Saxons hésitaient encore à renverser l'idole toujours debout dans le temple, quand le prêtre d'Odin saisit une hache, pénètre dans le sanctuaire et donne lui-même l'exemple de profaner ce qu'il avait adoré.

On se fait avec peine une idée de la transformation morale qu'il s'agissait d'opérer dans un peuple à convertir. On trouvait chez les barbares les mœurs germaines et païennes. Quoique le mariage y fût assez respecté, la pluralité des femmes n'y était pas interdite. L'individu, livré à ses instincts naturels, poussait le courage jusqu'à la cruauté, l'indépendance jusqu'à l'égoïsme, la fierté jusqu'à la passion de la vengeance. Il fallait polir la grossièreté, amollir le cœur, moraliser l'intelligence, changer les habitudes. La propriété existait à peine chez les barbares; les villes étaient rares et peu peuplées; il fallait créer des centres religieux pour attirer les populations et leur donner plus de consistance. Il ne s'agissait de rien de moins que de former la famille, fonder la société, adoucir l'individu : c'était là l'œuvre complète de la conversion.

Grégoire le Grand joue dans cette grande affaire le rôle d'organisateur et de directeur. Vrai consul de Dieu, *Dei consul*, comme s'exprime son épitaphe, il applique à l'administration ecclésiastique le sys-

tème savant de l'administration romaine; il nomme Augustin à Cantorbéry, et lui donne les pouvoirs d'organiser l'Église d'Angleterre dans les termes suivants : « Nous vous permettons l'usage du pallium pendant le sacrifice de la messe seulement; cette faveur toute spéciale vous donne le pouvoir d'ordonner des évêques, que vous établirez au nombre de douze dans des évêchés suffragants; toutefois, l'évêque de Londres devra, à l'avenir, être sacré dans un synode spécial et recevra le pallium du siége apostolique, dont je suis, grâce à Dieu, le représentant. Pour le siége d'York, vous y établirez l'évêque que vous en jugerez le plus digne; et, si de cette ville la parole de Dieu pénètre dans les pays voisins, le nouveau prélat aura le droit d'ordonner à son tour douze évêques en sa qualité de métropolitain; et nous sommes disposé à lui accorder aussi l'honneur du pallium; cependant nous le soumettons à la juridiction de Votre Fraternité. Après vous, l'évêque d'York aura sur ses suffragants une autorité qu'il ne pourra s'arroger sur l'évêque de Londres, dont la juridiction ne sera soumise à aucune autre. La seule distinction à établir par la suite entre les deux prélats sera fondée sur l'ancienneté d'ordination.... Pour vous, je vous prépose non-seulement aux prélats qu'aura nommés l'évêque d'York, mais encore à tous les prêtres de l'île de Bretagne. »

Les circonscriptions ecclésiastiques établies et les pouvoirs nettement indiqués, Grégoire donne ensuite, pour la direction générale des esprits, des règles de

la plus habile sagesse. Pour réformer les mœurs d'un peuple il ne faut pas les heurter. « Retrancher tout à la fois, dit-il, dans des âmes sauvages, est impossible, et celui qui veut atteindre le faîte doit s'élever par gradation et non par élan. » Il interdit donc la polygamie, mais il permet le mariage, du moins momentanément, jusqu'au quatrième degré de parenté; il mande à Augustin de consacrer au vrai Dieu les temples mêmes des païens, afin de les y attirer plus facilement : « Annoncez-lui, » écrit-il à l'abbé Mellitus qui part pour rejoindre la mission anglo-saxonne, « que j'ai longtemps réfléchi à ce qu'il me demande, et qu'il ne faut point détruire les temples consacrés aux idoles, mais seulement les idoles qui y sont renfermées. Ces peuples, voyant qu'on laisse leurs temples debout, abandonneront de bon cœur le paganisme et se réuniront plus volontiers dans ces sanctuaires accoutumés, afin d'adorer le vrai Dieu. Comme ils ont coutume d'immoler des bœufs dans les sacrifices, voici ce que je vous conseille d'établir : le jour de la dédicace de l'Église ou de la fête des saints martyrs, dont vous possédez les reliques, qu'on élève des tentes avec des branches d'arbres autour des temples transformés en églises, et qu'on fête la solennité en s'y livrant à des festins religieux. » Au bout de quelques années, l'Église anglo-saxonne est déjà riche des dons des fidèles. Augustin, suivant sa coutume, demande à Grégoire l'emploi qu'il doit faire de ces offrandes : « Divisez, dit-il, en quatre portions tous les tributs payés aux églises : la première pour l'évêque et sa maison,

pour l'hospitalité et l'accueil; la deuxième pour le clergé; la troisième pour les pauvres, et la quatrième pour la réparation des églises. » Cette prescription devient la règle générale, et il eût été à désirer qu'elle fût toujours conservée.

Voilà l'œuvre du pape saint Grégoire le Grand. Il traite avec les empereurs byzantins, avec les rois Lombards, Francs, Visigoths et Saxons; il répond à des consultations qui lui viennent du Caucase, encourage en Perse des tentatives de conversion; et il trouve encore le temps d'intervenir souvent entre des gouverneurs et leurs justiciables, entre des maîtres et leurs esclaves. Des villes le consultent dans l'élection de leurs évêques; des opprimés recourent à sa protection. Son action pénètre aussi profondément qu'elle s'étend loin. Le pouvoir vient à lui, justement parce qu'il ne le cherche pas. Il est bien l'évêque universel, le premier souverain, en fait, de la Rome nouvelle, et le premier pape du moyen âge. Dans sa modestie, il marche la tête haute : « Ne craignez rien, » écrit-il à un évêque, « méprisez, pour la vérité, tout ce qui est grand dans le monde, » et c'est ainsi qu'il devient le plus grand.

Le moine n'est pas moins extraordinaire en lui. Malgré l'immense correspondance que Grégoire entretient avec l'univers presque entier, il prêche et il écrit. Quand il ne peut dire ses sermons lui-même, il les fait lire; il compose des œuvres de morale et de discipline, il fixe la liturgie. Lui-même, il assujettit aux règles de l'harmonie les anciennes mélodies de l'Église; et la postérité, modeste pour lui

comme il l'était pour lui-même, consacre à cette réforme, qui le rappelle, le nom de *chant grégorien*, quand elle eût pu appeler *siècle grégorien* le temps où ce grand homme fonda l'unité chrétienne de l'Europe. Mais celui qui disait que, « tant qu'il serait en vie, il ne voulait pas que, s'il avait réussi à dire ou à faire quelque chose de bien, les hommes en eussent connaissance, » ne méprisait aucune partie de son œuvre. Quand il était cloué, dans ses derniers jours, par la souffrance, maigre et épuisé, sur son lit de douleur, il aimait encore à chanter de sa voix défaillante, et à enseigner à des enfants à chanter ces graves et solennelles mélodies qu'il avait fixées, quitte encore, par un dernier trait qui achève de peindre son temps, à les redresser à l'occasion avec le fouet dont il se servait aussi contre lui-même.

Bossuet a pu faire de cet homme cet éloge auquel il n'y a rien à ajouter : « Il fléchit les Lombards, sauva Rome et l'Italie que les empereurs ne pouvaient aider, réprima l'orgueil naissant des patriarches, convertit les Visigoths et les Anglais, disciplina la Gaule, gouverna l'Orient et l'Occident avec autant de sagesse que d'humilité, et laissa le plus parfait modèle du gouvernement ecclésiastique. »

CHAPITRE XVII.

DAGOBERT. — LE SALOMON DES FRANCS

(622-638.)

Clotaire II. — Jeunesse de Dagobert en Ostrasie. — Son règne en Neustrie. — Sa justice; ses velléités d'indépendance et ses libéralités euvers l'Église. — Grand mouvement catholique en Gaule. — Saint Ouen et saint Éloi. — Splendeurs de saint Denys. — Éclat et faiblesse du règne. — Légende et chanson.

Le vrai roi de cette époque chrétienne et ecclésiastique qui commence avec saint Grégoire le Grand, c'est bien le roi Dagobert, le plus célèbre et le plus puissant des princes Francs, et cependant le premier des rois fainéants. Sous lui la dynastie mérovingienne brille de son plus vif éclat et touche à sa chute.

Clotaire II, le fils de Frédégonde, après la mort presque toujours violente de tous les rois mérovingiens ses parents, avait réuni une troisième fois toute la race franque et toute la Gaule sous le sceptre d'un même roi. Mais c'était à la suite d'un compromis, qui, plus encore que le traité d'Andelot, légalisait les progrès faits par l'aristocratie terrienne aux dépens de la royauté. L'assemblée célèbre de 614, composée d'hommes de guerre et d'hommes d'Église, imposa au roi une convention par laquelle

celui-ci confirmait à nouveau, dans leurs possessions, les Leudes et les évêques ; il s'engageait à abolir l'impôt direct que ses prédécesseurs avaient cherché à lever dans les deux royaumes et, de plus, à choisir désormais les comtes ou juges dans les différentes provinces, parmi les grands propriétaires du pays. Premier pas fait, nous l'avons dit, par l'aristocratie militaire et ecclésiastique, vers la confusion de la souveraineté et de la propriété !

Clotaire II (614-648) ne nous en apparaît pas moins comme un roi puissant et qui n'est plus tout à fait barbare. La royauté en sa personne est descendue du pavois pour s'asseoir sur le trône. « Le roi Clotaire II était savant dans les Belles Lettres, dit Frédégaire[1] ; il craignait Dieu, protégeait les prêtres et les églises, faisait l'aumône aux pauvres, se montrait bon avec tout le monde et plein de piété;... grand bâtisseur d'églises et fondateur de monastères, il se livrait seulement avec trop d'ardeur à la chasse, et accordait trop aux suggestions des femmes et des jeunes filles, à cause de quoi il fut blâmé par ses Leudes... » Si l'éloge est exagéré et dénote un peu trop la plume ecclésiastique qui l'écrit, nous voyons cependant que Clotaire, après tout, est le premier roi de son temps. Il domine dans toute la Gaule chrétienne et contient en partie la Germanie païenne. Saxons, Thuringiens, Alamans au delà du Rhin, lui payent tribut. Il garde sur le territoire des Lombards les villes de Suse et d'Aoste.

1. Frédég., 42.

En Gaule Clotaire est obéi. Il avait créé Herpon, Franc d'origine, duc du pays situé au delà du Jura ; celui-ci ayant été tué dans une rébellion, Clotaire va lui-même rétablir la paix, et punit par le glaive « une foule de mauvaises gens. » Il avait l'habitude de convoquer dans ses maisons de Marly ou Bonneuil, les évêques et les barons, et il savait toujours se faire respecter de la foule turbulente qui venait se presser autour de la demeure royale. On le voit par ce récit de Frédégaire : « La quarante-quatrième année de son règne, dit-il, les évêques et les grands du royaume, tant de Neustrie que de Bourgogne, s'étant réunis à Clichy, *pour le service du Roi et de la Patrie*, un homme nommé Hermenaire, qui était gouverneur du palais de Caribert, un des fils de Clotaire, est tué par les serviteurs d'Æginon, seigneur saxon d'origine. Il s'en serait suivi un grand carnage, si la sagesse de Clotaire ne fût intervenue et n'eût mis ses soins à tout réprimer. Æginon se retire par l'ordre de Clotaire sur le Mont-Martre, ayant avec lui un grand nombre de guerriers. Brodulf, oncle de Caribert, rassemble une troupe et veut se jeter sur lui avec son neveu. Mais Clotaire ordonne expressément aux barons de Bourgogne d'écraser avec leurs troupes le parti qui voudrait se soustraire à son jugement; cet ordre du roi pacifie les deux partis[1]. »

Telle était la puissance de Clotaire II, lorsque vieux, quoique robuste encore et vaillant, il y asso-

1. Frédég., 55.

cia son fils Dagobert, et lui donna le gouvernement des pays situés au delà des Ardennes et des Vosges, c'est-à-dire la garde des frontières contre les Barbares d'Outre-Rhin, et la surveillance de l'ambitieuse et turbulente noblesse des Ostrasiens; c'est ainsi qu'il mit en vue son fils, dont la mémoire est restée plus populaire que la sienne, Dagobert (622).

Dagobert avait alors vingt ans. Tous les écrivains du temps s'accordent à vanter son intelligence et son courage, la noblesse de sa figure, sa force physique et son adresse dans tous les exercices de la guerre; ils cherchent vainement parmi ses prédécesseurs un prince qu'on lui puisse comparer. Tout jeune encore, il avait donné des preuves d'une énergie peu commune : un grand personnage de la cour, favori de Clotaire II, Sadrégésile, affectait à son égard un ton d'humiliante supériorité, et le représentait au roi comme un pauvre esprit et un orgueilleux. Pendant une absence de son père, Dagobert invite Sadrégésile à sa table et profite d'un nouvel affront dont il est victime, pour faire battre de verges et raser l'insolent favori[1]. La vengeance de Clotaire menaçait d'être terrible; Dagobert y échappe, l'Église le protége. Le jeune prince s'est réfugié dans la chapelle des trois martyrs, Denys, Rustique et Éleuthère, où jadis un cerf qu'il courait avait déjà trouvé refuge; par trois fois, les hommes envoyés à sa poursuite, Clotaire lui-même, sont paralysés au seuil de l'infranchissable sanctuaire. Le roi cède et

1. *Gesta Dag.*, D. Bouquet, II, p. 578; trad. col. Guizot, v. II.

pardonne à son fils. Dès que Dagobert paraît dans l'histoire, la légende, comme pour annoncer un roi d'église et un règne ecclésiastique, se plaît à le combler des faveurs d'en haut.

Lorsque Dagobert commence à gouverner l'Ostrasie, il a pour conseillers deux saints personnages, Arnulf de Metz et Pépin de Landen, canonisés plus tard avec presque toute leur famille ; glorieux ancêtres de ceux qui doivent remplacer les derniers Mérovingiens, ils sont alors les soutiens du plus brillant d'entre eux. L'évêque Arnulf [1], par ses vertus et ses lumières, son caractère sacré et son inépuisable bienfaisance ; Pépin [2], maire du palais, par l'étendue et la quantité de ses domaines, l'immensité de ses richesses et le nombre de ses fidèles, assurent à Dagobert l'autorité morale et la force matérielle qui lui rendent facile et glorieux le gouvernement de la remuante et intraitable Ostrasie [3], fort attachée à son autonomie et à son indépendance. Tout n'est cependant pas vertu et désintéressement dans l'appui prêté par ces deux personnages à la grandeur du prince, leur élève. Était-ce de leur part étroit patriotisme d'Ostrasien ou prévision du rôle qui était destiné à leur pays, entre la Germanie et la Gaule, peut-être seulement, ambitieux instinct de famille ? Toujours est-il que, poussé par leurs conseils, Dagobert, à peine maître de l'Ostrasie, tendit à la rendre indé-

1. *Vita S. Arnulphi.* Acta SS, ord. Bened. sæc. 2, p. 149.
2. *Vita B. Pippini ducis.* D. Bouquet, t. II, p. 603.
3. Huguenin. *Hist. du roy. mérov. d'Austras.* Paris, Metz, 1862.

pendante, au risque de briser encore l'unité franque, si difficile à maintenir.

C'était en l'année 623; Clotaire avait mandé son fils à la villa de Clichy, pour lui donner en mariage Gomatrude, sœur de sa seconde femme Sichilde. Trois jours après les noces[1], Dagobert se présente devant son père et lui demande de restituer à l'Ostrasie les provinces qu'il en a distraites, quand il lui a donné à gouverner seulement le pays au delà des Ardennes. Les vieilles querelles entre les Saliens et les Ripuaires, entre les pères et les fils de la famille de Mérovée allaient-elles renaître? Clotaire, plus sage, renonça au moyen qu'il avait d'abord pris d'assurer la supériorité politique à la Neustrie, et chargea douze seigneurs ou évêques, choisis pour arbitres, et au nombre desquels on compte l'évêque Arnulf, de décider la question. C'était une heureuse innovation. Ceux-ci restituèrent au royaume d'Ostrasie ses territoires du Nord, mais décidèrent qu'il abandonnerait ses anciennes dépendances de la Provence et de l'Aquitaine, heureux compromis qui étouffa une guerre dans son germe.

Le vent soufflait heureusement à la paix et à l'union. Le concile tenu la même année à Reims, entre les deux pays[2], et où assistèrent neuf évêques des contrées soumises à Dagobert, et trente-deux de celles qui obéissaient à Clotaire, en est une preuve. On sait comment à cette époque, l'Église essayait d'imprimer à ses assemblées le caractère d'une re-

1. Frédég., 53.
2. Lecointe. *Annal. ecclésiast.* Ann. 625, n° XV sqq.

présentation nationale, chargée de veiller aux intérêts généraux de l'État, prétention que semblait légitimer d'ailleurs la puissance, le rôle politique des évêques, et dans leur élection, la combinaison des suffrages du peuple et du clergé avec la confirmation royale. Il n'y a guère de concile qui montre autant que celui de Reims l'influence que l'Église cherchait alors à exercer sur la société civile, en élevant ses propres lois, qu'elle fait découler des principes du Christianisme, au-dessus de coutumes qui ont leurs sources dans la barbarie même. Au lieu de la composition, elle porte, dans ce concile, des peines contre l'homicide et l'inceste; touchant même aux matières de l'ordre purement législatif, elle refuse le droit d'accusation à toute personne de condition servile, et prouve l'état qu'elle fait de la liberté, en condamnant à la prison quiconque réduit en esclavage une personne libre. Elle défend son droit d'asile, mais en imposant à ceux qu'elle sauve, le repentir, au moins la pénitence. Elle interdit avec hauteur aux pouvoirs laïques, le rapt des veuves et des vierges consacrées au Seigneur.

L'Église ne s'oublie point : elle porte l'anathème contre ceux qui, « devenant les assassins des pauvres », reprennent à l'Église les donations faites par eux ou par leurs parents; des règlements généraux d'administration assurent la bonne gestion de sa fortune. Elle s'engage à poursuivre l'hérésie; elle interdit aux Juifs d'ester en justice. Mais, comme si elle ressentait déjà le contre-coup de l'influence des monastères, elle cherche à retremper sa

puissance morale en établissant, au milieu des clercs, une discipline plus sévère, en leur imposant le respect de la hiérarchie ; et si elle arme tout évêque du redoutable droit de l'excommunication, elle laisse encore un recours à la liberté en réservant à l'excommunié le droit d'appel au prochain concile.

De brillants succès à l'extérieur sont le premier résultat de l'accord entre les deux rois et les deux pays. Une vaste ligue venait d'être conclue entre les tribus païennes réunies, depuis le Weser jusqu'à l'Elbe, sous le commandement de Bertoald, duc des Saxons. Des envoyés de ce chef étaient venus insulter Clotaire au milieu même de sa cour, à Meaux[1]; Dagobert, en attendant son père, partit en avant-garde à la tête des Ostrasiens, franchit le Rhin, pendant que de leur côté les Saxons passaient le Weser; les deux armées se rencontrèrent entre les deux fleuves. La mêlée des saxs et des frankisques fut longue et sanglante. Les Ostrasiens parurent enfin plier. Dagobert, qui voyait pour la première fois l'ennemi, veut les ramener. Un coup furieux fend le casque du prince, entame la peau de son crâne et fait tomber à terre une boucle de ses longs cheveux. Il la ramasse et la donnant à son écuyer : « Cours, dit-il, porter à mon père ces cheveux de ma tête; qu'il vienne à mon secours; car bientôt tous les hommes de notre armée seront tombés sur le champ de bataille[2]! » Clotaire arrive en toute hâte sur le terrain, au moment où

1. *Vita S. Faronis ep. Meld.* Acta SS. ord. S. Bened. sæc. 2, p. 610. — 2. *Gesta Dagob.*, c. 14.

les deux armées se reposaient pour recommencer la lutte. Les Francs attendaient, tristes, au milieu des morts; les Saxons, après avoir repassé le fleuve, sûrs du succès du lendemain, prenaient, dans un bruyant festin, comme un à-compte sur les joies de la victoire. Tout à coup, des cris de joie éclatent aussi dans le camp des Ostrasiens. Bertoald s'étonne : « Le seigneur roi Clotaire est arrivé, » lui dit-on. Le Saxon hausse les épaules et s'écrie que le roi Clotaire a péri dans le premier combat. A ce moment, un guerrier apparaît sur l'autre rive; de ses deux mains il lève son casque et laisse tomber sur ses épaules la longue chevelure blanche qui révèle aux Saxons le roi mérovingien. Clotaire aussitôt lance son cheval dans le fleuve; les Francs s'y précipitent après lui; il atteint son ennemi, le renverse et lui tranche la tête qu'il met au bout de sa lance, tandis que les siens achèvent la déroute. Le chroniqueur ajoute avec une singulière exagération que « le roi ravagea toute la terre des Saxons et tua tout le peuple, sans y laisser vivant aucun homme dont la taille surpassât la longueur de son glaive. »

Ce fut la dernière victoire du roi.

La mort de Clotaire II (628) amenait pour la monarchie franque une crise redoutable : l'empire franc resterait-il un et indivis aux mains d'un seul roi? Dans ce cas, laquelle des différentes contrées de la France deviendrait le centre du gouvernement et ouirait de la suprématie sur les autres parties de l'empire?

La coutume germanique du partage de toute succession territoriale entre tous les fils d'un même père persistait chez les conquérants avec une ténacité funeste, quoique la destinée sanglante de la famille mérovingienne, moissonnée périodiquement dans ses pousses nouvelles, eût montré déjà par trois fois la nécessité de constituer d'une façon régulière dans la race royale l'unité du pouvoir. Mais comment unir l'Ostrasie, rude encore, aristocratique et guerrière, la Neustrie, brillante et corrompue, sous des formes surannées d'administration romaine, l'Aquitaine, florissante et policée, mais implacable ennemie des hommes du Nord qui avaient fait d'elle leur terrain de chasse et de pillage, enfin la Burgondie, peu faite pour les luttes et les combats, au pied des montagnes qui l'abritent de toutes parts et le long des beaux cours d'eau qui la baignent; à moins que le pays le plus fort n'imposât sa suprématie aux autres et l'unité à tous?

Clotaire II avait eu d'une de ses dernières femmes, Bertrude, un fils qu'il nomma Caribert. Certain du danger qu'il y aurait à imposer à Dagobert un partage qui tromperait ses espérances, il n'avait pris aucune disposition testamentaire en faveur de ce fils de sa vieillesse, remettant à la générosité de son fils aîné le soin de pourvoir au sort du plus jeune. Dagobert profita habilement de cet oubli voulu pour maintenir l'unité de la monarchie. Brodulf, oncle de Caribert, à la tête d'un parti assez puissant, revendiquait pour le second fils de Clotaire les couronnes de Neustrie et de Bourgogne. Dagobert convoque

immédiatement ses Leudes Ostrasiens et descend avec eux vers les plaines de la Champagne; les grands de Bourgogne, venus à sa rencontre, s'empressent de l'élever sur le pavois; son arrivée en Neustrie dissout non moins rapidement le parti opposant, et, par ces soumissions successives, Dagobert peut apprendre que s'appuyer sur l'Ostrasie, c'est être maître de tous les Francs.

Dagobert paraît débuter dans le gouvernement avec cet esprit de conciliation qui avait été le trait caractéristique de son père Clotaire II, bien qu'il fût le fils de Frédégonde. Pour enlever à son frère tout prétexte de révolte, et pour lui donner les moyens de vivre splendidement, mais en simple particulier (*privato habitu*)[1], il lui cède quelques districts et quelques cités entre la Loire et la frontière d'Espagne (*citra Ligerim et limitem Spaniæ*). C'était Toulouse, dont il fit sa résidence habituelle, Cahors, Agen, Périgueux, Saintes, et la région comprise entre la Garonne et les Pyrénées. Dagobert cherchait ainsi à concilier, avec l'unité de l'empire, les droits du sang qui tendaient sans cesse à le démembrer! Malheureusement, il ne rompit pas longtemps avec les traditions violentes du passé mérovingien. Brodulf, l'âme du parti de Caribert, plus redouté de Dagobert que ce jeune prince, pour son intelligence, son esprit résolu et ses puissantes relations dans toutes les parties du royaume, noua peut-être quelques intrigues dans la Bourgogne, où

1. Frédég., c. 57.

il était surtout influent. Dagobert s'en débarrassa avec un sang-froid qu'il puisait d'ailleurs dans les traditions de sa famille. Pendant sa tournée d'avènement, « le jour même, » nous dit Frédégaire [1], « où il voulait partir de Saint-Jean-de-Losne pour Châlons, étant entré dans le bain avant le jour, il fit tuer Brodulf, oncle de son frère Caribert, par les ducs Amalgaire et Arnebert et par le patrice Willibad. » (628.)

Le jeune Caribert, en Aquitaine, restait sans appui. Actif et belliqueux, cependant, il s'acquittait vaillamment du rôle assez modeste auquel on l'avait condamné. Il augmentait ses domaines et servait la monarchie. La Vasconie, depuis trente ans, cherchait à se soustraire à l'autorité des rois Francs. Caribert, la troisième année de son établissement à Toulouse, réprimait ces mouvements insurrectionnels, domptait les Vascons par les armes et réunissait définitivement ce territoire à son gouvernement et à la monarchie franque. C'est peu de temps après cet exploit que ce malheureux prince mourut inopinément (630). Il avait tenu récemment sur les fonts baptismaux le dernier fils de Dagobert, et laissait un enfant en bas âge, Chilpéric, qui lui survécut peu. On a pu croire, en se fondant sur un document suspect (la charte d'Alaon), que deux autres fils de Caribert auraient continué sa race et donné à l'Aquitaine toute une dynastie de ducs mérovingiens [2]. Mais il demeure prouvé que Chilpéric

1. Frédég., 58. — 2. Fauriel. *Hist. de la Gaule mérid.*

était le seul fils de Caribert[1]. L'avidité avec laquelle Dagobert se jeta non-seulement sur les États, mais sur les trésors de son frère et de son neveu, nous dispose peu à écarter le sinistre soupçon que les historiens du temps, fort indulgents d'ailleurs, laissent planer sur sa mémoire. Ne faut-il pas voir dans ces morts successives les coups familiers à la politique mérovingienne?

L'historien Frédégaire, de l'école aussi de Grégoire de Tours, ne nous en présente pas moins les premières années de Dagobert, comme celles d'un roi justicier. Dans cette chevauchée royale signalée par le meurtre de Brodulf, « Dagobert, dit-il, entra en Burgondie, et son arrivée y frappa d'une si grande terreur les évêques, les grands et les autres Leudes, que c'était merveille pour tous; mais il combla les pauvres d'une grande joie par la justice qu'il leur rendit. Étant ensuite entré dans la cité de Langres, il jugea si équitablement tous ses Leudes, tant les puissants que les pauvres et tellement sans acception de personnes et de récompenses, qu'il se rendit par là, comme bien on peut croire, fort agréable à Dieu. De là il passa à Dijon et à Losne, où il s'appliqua à rendre la justice à tout le monde, si bien qu'il n'en mangeait ni dormait[2]. » L'année suivante (630), il parcourut de même l'Ostrasie en appareil royal, et y résida quelque temps.

La résolution la plus importante que prit Dagobert au commencement de son règne fut le choix qu'il fit

1. Rabanis. *Les Méroving. d'Aquit.* Paris, Durand, 1856. —
2. Frédég,. 58.

de sa résidence, à Paris, en Neustrie. Les historiens du temps l'ont sévèrement jugée. « Dagobert, nous dit Frédégaire[1], avait gouverné ses sujets avec tant de bonheur et d'amour pour la justice, qu'aucun des rois Francs ne fut loué plus que lui. Il en fut ainsi jusqu'à son arrivée à Paris........ De retour en Neustrie, il se plut dans la résidence de son père Clotaire et résolut d'y demeurer continuellement. Oubliant alors la justice qu'il avait autrefois aimée, enflammé de cupidité pour les biens des églises et des Leudes, il voulut, avec les dépouilles qu'il amassait de toutes parts, remplir de nouveaux trésors. Adonné outre mesure à la débauche, il avait, comme Salomon, trois reines et une multitude de concubines. Ses reines étaient Nantéchilde, Vulfégonde et Berchilde. Je ne saurais insérer dans cette chronique le nom de ses concubines, tant elles étaient nombreuses. Son cœur devint corrompu et sa pensée s'éloigna de Dieu. »

Au fond la Neustrie, était le pays des Francs Saliens, des Mérovingíens, auxquels appartenait Dagobert. Il avait passé sa jeunesse en Ostrasie. Mais la Neustrie, restée plus romaine, s'était prêtée toujours plus facilement que l'Ostrasie, toute germaine, aux tentatives faites par la royauté barbare pour gouverner d'après les souvenirs de l'organisation et de l'administration romaine. C'est là qu'avaient résidé les plus puissants des rois mérovingiens, Clovis, Clotaire Ier, Clotaire II, tous ceux qui s'étaient épris des ruines de la vieille civilisation.

1. Frédég., 58-60.

Dagobert pouvait-il penser que la société nouvelle ne tiendrait pas dans ces cadres vermoulus que ses prédécesseurs s'étaient efforcés de restaurer? Pouvait-il deviner les destinées de ces Francs d'Ostrasie, de ces riverains du puissant fleuve du Rhin, qui devaient unir un jour la Germanie et la Gaule, pour dominer l'Europe, il est vrai, mais non pour fonder la vraie monarchie gallo-franque et romaine, c'est-à-dire la monarchie française essayée déjà par les Clovis et les Clotaire au centre de la Gaule?

Le bon Frédégaire en reprochant plus tard à Dagobert l'inconduite subite qui correspond avec son arrivée en Neustrie, cède évidemment à cette complaisance pour les Ostrasiens vainqueurs, qui lui a si souvent inspiré ses arrêts? Sans doute, les habitudes plus molles et plus raffinées, la société plus corrompue de la Neustrie ne furent pas sans influence sur le caractère et les mœurs du prince. Faire dater cependant de ce jour sa passion tout orientale pour les femmes, n'est-ce pas oublier que, lorsqu'il répudia Gomatrude pour mettre à sa place une fille prise dans le service d'honneur de cette princesse, ou enlevée d'un monastère [1], Nantéchilde, « pucelle de grant biauté et de grant noblece, » dit la chronique de Saint-Denys, [2], il avait à peine vu la Neustrie (628)? N'est-ce pas aussi pendant un voyage en Ostrasie (629), avant de se fixer sur les bords de la Seine, qu'il mit dans son lit une autre jeune fille, Ragnetrude, qui, en lui donnant cette fois un fils, Sigebert,

1. Lecointe. Année 628, n° XIV. — 2. Liv. V, 10.

ne le rendit pas, il est vrai, plus constant à son profit qu'il ne l'avait été pour Gomatrude et Nantéchilde.

L'accusation qui fait peser sur Dagobert le reproche d'avoir injustement dépouillé les Leudes et les églises, mérite aussi quelque examen. Sous lui, épuisée par les dons faits à de nombreux fidèles, dont on ne s'assurait pas toujours ainsi la fidélité, et par les donations faites au clergé, pour conserver sa faveur, la dynastie mérovingienne était presque à bout de ressources. Donnant toujours et ne recouvrant jamais, les Mérovingiens perdaient, avec leurs possessions territoriales, leurs moyens de gouverner les plus réels; ils voyaient arriver le moment où la possibilité de gouverner et d'administrer, leur serait enlevée avec leurs biens. Dagobert, imbu des idées et des traditions romaines, ayant quelques guerres sur les bras, paraît avoir essayé de recouvrer une partie des terres du fisc, dont l'aliénation avait été consacrée par la convention de 614, et principalement les biens du clergé et des moines, moins bien armés que les Leudes pour lui tenir tête. Mais souvent, il recule, comme ses prédécesseurs, devant les résistances cléricales, assez vives aussi; et, prince débonnaire, quand on lui montre son tort, il ne se fait pas faute de retourner à l'observation du droit acquis.

C'est par une mesure générale que furent décrétées ces restitutions, devant lesquelles la plume des hagiographes frémit d'indignation. « Le roi Dagobert, nous dit l'un d'entre eux, [1], étant pressé par les évé-

1. *Acta SS. ord. Bened. sæc.* I. p. 376.

nements multipliés de diverses guerres, enleva aux monastères des saints beaucoup de choses qu'il partagea entre ses hommes de guerre. Il se laissa persuader d'oser pareille chose par le conseil de Centulf, qui était un des Leudes de son palais, très-rusé. Le roi lui ayant ordonné de mettre lui-même son conseil à exécution, Centulf se mit à prendre note des possessions des saints lieux, et en inscrivit la moitié sur les tables du fisc royal. Il vint, pour faire la même opération à Vertou (sur la Sèvre-Nantaise), monastère qui possédait des biens magnifiques; il en prend la moitié pour le fisc, et laisse l'autre moitié aux frères; ils en gémirent, mais crurent devoir se taire, *parce qu'ils étaient les seuls auxquels cette mesure ne se fût pas encore étendue*. Centulf, de retour vers le roi, lui déclara mensongèrement que les biens qui restaient à ce monastère surpassaient à eux seuls tous ceux des autres saints mis ensemble; et il conseilla au roi d'en faire un nouveau partage, assurant que le tiers de leurs terres suffirait largement aux frères qu'il avait vus à Vertou. « Eh! quoi, s'écriait-il, il leur est ordonné de vivre dans l'abstinence et la pauvreté, et ils seront possesseurs de biens immenses! Vivent les moines! Mais qu'ils nous laissent quelque bien à nous qui combattons, et qui servons le roi notre maître! » Mal lui en prit de son excès de zèle pour les intérêts du roi; quand il revint chez les moines exécuter son nouveau projet, le patron du lieu, saint Martin de Vertou, se chargea de lui appliquer pendant son sommeil une si vigoureuse bastonnade que le coupable éveillé, les tripes sortant de

son corps, descendit plus vite qu'il n'aurait voulu, dit le narrateur, jusqu'aux portes du Tartare. »

S'il est un spectacle plus surprenant que celui d'un officier du fisc bâtonné jusqu'à cette extrémité par les moines dont il vient recenser les terres, c'est assurément celui que nous présente un autre récit d'un style encore plus étrange; c'est le prince lui-même qui cette fois envoie à la mort un trop fidèle exécuteur de ses édits contre l'Église. « Voilà, » dit l'auteur de la vie de saint-Sulpicius, « que cet exécrable ennemi de toute vertu, l'éternel trompeur du genre humain, se servit de quelques méchants hommes pour troubler par une guerre intérieure la paix dont jouissait l'Église et le peuple entier. Il embrase des feux de la cupidité certain prince qui régnait sur les provinces de la Gaule et, par de secrètes insinuations, le pousse à inscrire sur les registres du cens, ô sacrilége! le peuple de Bourges et les prêtres de son Église; et, comme une bête à double gueule, aux sifflements sinistres, aux langues fourchues qui dardent de diaboliques venins, voilà qu'un de ses émissaires vient agiter ce pauvre peuple. » On le voit, les prétentions du clergé allaient jusqu'à vouloir soustraire à l'impôt des villes entières; il y gagnait sans doute en popularité; mais à quelle pénurie, par ces exorbitantes immunités, ne tendait-il pas à réduire la royauté? L'évêque de la ville, Sulpicius, ordonne donc un jeûne général, et tente en vain de fléchir le délégué du roi; il s'adresse alors au roi lui-même, lui fait prédire par des envoyés sa mort dans l'année même, s'il ne res-

pecte les priviléges de l'Église de Bourges. Les prières de ce saint homme avaient, paraît-il, obtenu dans une grave maladie, la guérison de Clotaire II; il avait sauvé le père; ne pouvait-il pas faire périr le fils? Aussi, continue l'hagiographe, « le roi, frappé de terreur, reconnaît aussitôt sa faute, la déplore, verse des larmes, dépouille les insignes de la royauté pour faire pénitence et se soumet aux intímations du saint évêque. Bref, on abolit cet impôt insolite; l'officier est mis à mort; on déchire du registre les pages où avaient été faites ces inscriptions impies; le peuple est sauvé. On eût dit qu'après une affreuse tempête la splendeur du soleil lui avait été rendue. L'Église retrouve la paix; et la joie des prêtres est portée à son comble[1]. »

Voilà bien Dagobert; il suffit qu'on lui dise qu'il fait fausse route pour qu'il revienne au droit chemin. Avec son frère, il a commencé par la conciliation et il finit sans doute par l'assassinat. Roi germain des Ostrasiens, dans les commencements, il préfère ensuite jouer le rôle d'un pseudo-roi romain de Neustrie. Il entreprend de restaurer l'autorité royale en reconstituant le domaine dont elle se dépouillait, et recule devant les difficultés de la tâche, par pusillanimité ou impuissance. Il avait voulu faire plier l'Église sous sa loi, il se met bientôt à ses pieds; après avoir voulu reprendre des terres trop libéralement accordées, il comble l'Église des plus larges donations que jamais prince ait faites. Il rassemble

1. D. Bouquet, v. 3, p. 509.

les lois des Barbares, Saliens ou Ripuaires, en fait rédiger de nouvelles, celle des Alamans, des Bavarois. Mais c'est lui qui y fait passer les plus considérables amendements de l'Église. Le préambule d'une de ces lois le dit : « Il changea souvent les usages païens selon les préceptes de la foi chrétienne, et les transmit à chaque peuple par l'entremise de trois nobles hommes, Claudius, Chadouin et Agilulf, » un Romain, et deux barbares. Après tout, vivre en paix avec l'Église, se l'attacher même par des bienfaits, lui emprunter une partie de son pouvoir et de son prestige, n'est-ce pas le moyen le plus commode et le plus sûr de conserver le pouvoir durant cette vie, et d'obtenir dans l'autre, pour toutes ses faiblesses, le pardon du Dieu de miséricorde?

Comment Dagobert eût-il résisté à l'Église ? L'ombre de saint Grégoire le Grand semblait encore planer sur la chrétienté qu'il avait faite ; l'ardeur de dévotion et de propagande catholique dont il avait embrasé l'Église, lui avait survécu. La société chrétienne de la Gaule surtout était alors le foyer de cette universelle fermentation religieuse, dont le magnifique résultat fut la formation de cette unité chrétienne de l'Europe, qui sera longtemps le seul lien des peuples au moyen âge, et comme leur seul patriotisme ! « Au temps du très-glorieux roi des Francs Dagobert, » dit Alcuin, auteur de la vie d'un des saints si nombreux en ce temps-là, « qui rendit son règne illustre et par la grandeur de sa puissance temporelle et par l'éclat de la religion chrétienne, comme le prouent les dignités auxquelles il éleva les grands de sa

cour et les honneurs dont il combla les serviteurs de Dieu ; de tous côtés des centaines de monastères furent fondés par de saints évêques, et l'on vit quitter l'habit laïque, pour entrer au sein de l'Église, une foule d'hommes d'une insigne piété [1]. »

Quelle liste de fondations, on pourrait relever ! Sainte Haberilla crée un couvent de nonnes ascètes près du lac de Constance [2] ; Modoald, archevêque de Trèves, dans un site délicieux, au milieu de bois et de prairies, à Tholey, pose la première pierre d'un couvent de théologiens qui continuera l'ancienne et illustre école des missionnaires de Trèves [3] .

Il n'est plus besoin même de la direction de Rome, retombée dans l'impuissance après la mort du pape Grégoire. Ce sont les fils de saint Colomban qui se multiplient. Sa règle, protégée par les Mérovingiens Clotaire II et Dagobert, mystique, animée d'un certain esprit d'opposition envers les doctrines unitaires du Saint-Siége [4], se pose même en rivale de la règle de Saint-Benoît, plus pratique et plus positive, instrument de domination entre les mains des pontifes de Rome, et qui parut fleurir surtout en Ostrasie. Nous constatons année par année, dans les annales ecclésiastiques, les progrès de la règle du fondateur de Luxeuil et de Bobbio. On l'attaque parfois ; les annalistes sacrés du temps croient devoir la protéger en racontant que, pour l'avoir calomniée, quelques moines ont été dévorés par les loups,

1. D. Bouquet, V. 3, p. 514. — 2. Lecointe. Ann. 622, n° IX — 3. Lecointe. Ann. 623, n° IX. — 4. Michelet. *Hist. de Fr.*, t. II.

d'autres frappés des coups de la foudre [1]. Ces châtiments d'en haut aident sans doute à ses progrès. Voilà que saint Donat, évêque de Besançon, fonde dans le Jura et soumet à la règle de Saint-Colomban deux monastères d'hommes et un de femmes [2]; deux autres disciples de Colomban, Magnoald et Théodore, se mettant en marche vers l'Orient, laissent sur les bords du lac de Constance le monastère de Bregentz; cheminant plus avant, ils établissent celui de Kempten sur les rives de l'Iller, et vainqueurs sur le Lech d'un mystérieux dragon, fondent à la place qu'il gardait le couvent de Roshaupten, que Magnoald abandonne pour aller encore porter plus loin celui de Fuessen [3].

Dagobert lui-même et sa cour paraissent être à la tête de ce mouvement. Son entourage prend un aspect austère, qui contraste avec ce que l'on sait des mœurs de ce prince. Les hommes qui l'environnent sont les plus graves et les plus pieux de son temps. Parmi eux, la postérité connaît mieux que Pépin ou Æga, maires du palais, l'un pour l'Ostrasie, l'autre pour la Neustrie, et grands officiers que Dagobert redoute plus qu'il ne les aime, deux hommes de plus humble naissance et que leur talent et leurs vertus ont élevés jusqu'à Dagobert. Ils sont sa société favorite, à ses heures de gravité : ce sont saint Ouen et saint Éloi.

Unis d'une étroite amitié, ils vivaient sous le même toit. Le premier, né à Soissons, gardait l'an-

1. Lec. A. 624, X. — 2. Lec. A. 625, LXV. — 3. Lec. A. 628, XXIV, XXV, XXVI. — 629, X.

neau royal et en scellait les édits. « D'un sens profond et d'une élocution abondante, dit un chroniqueur, il était homme de bon conseil et de prévoyance, avait une belle stature, un beau visage, mais se faisait surtout remarquer par sa piété. Cher au roi, vénéré de tous les princes et grands, il voyait le palais tout entier obéir à un signe de sa tête. Les grands et le roi Dagobert lui-même écoutaient ses conseils comme des oracles divins [1]. »

Si nous connaissons mieux encore saint Éloi, c'est grâce au même saint Ouen, qui nous a laissé une vie de son ami [2]. Né à Limoges, après avoir été de bonne heure mis par son père en apprentissage chez un orfèvre du nom d'Abbon, qui surveillait en même temps la fabrication des monnaies publiques, Eligius ou Éloi fit la connaissance de Didier, trésorier du roi Clotaire II. C'est grâce à la position de ce dernier qu'il fut chargé par le roi de la fabrication d'un trône en or massif, et qu'ayant trouvé moyen d'en faire deux avec la matière qui lui avait été donnée pour un seul, il gagna par l'honnêteté, le goût d'économie et l'adresse que révélaient ce travail, la faveur de Clotaire. Celui-ci, à une époque où le travail des métaux précieux conduisait naturellement à la gestion des deniers de l'État, le préposa à ses finances; et, sous Dagobert, après la retraite de Didier, il devint trésorier du roi.

Mais Éloi ne borna pas là ses fonctions. Ce fut auprès de Dagobert un vrai ministre des bienfaisances

1. Lec. A 631, XXII. — 2. *Vit. S. Elig. ap. Spicileg. Acherii*, v. 5, ch. XII.

royales et des arts religieux, et il consacra au service de son maître, des pauvres et de l'Église même, sa fortune privée et son talent d'artiste. « Il était, » dit son biographe, « de forte et large stature, un peu rouge de visage; il avait une chevelure abondante et frisée, la main belle et les doigts longs; l'expression de sa physionomie était angélique; son regard franc et réfléchi. Dans sa jeunesse, il aimait la parure de l'or et des joyaux, et portait des ceintures richement ornées, des bourses émaillées de pierres précieuses et brodées en or. Plus tard il renonça à ces goûts, et le roi lui reprochait doucement son excès de simplicité, disant « qu'il n'était pas convenable de voir ceux qui ne vivaient que pour le siècle s'avancer avec de somptueux vêtements, et les serviteurs du Christ ne pas se faire assez remarquer et honorer. » Mais Éloi donnait tout aux pauvres et ne gardait rien pour lui; sa maison était le rendez-vous de toutes les misères; « les malheureux, » dit son historien, « y affluaient en aussi grand nombre que les abeilles à leurs ruches, » et il les soulageait de son propre bien et des secours qui lui venaient de tous côtés pour eux, comme au grand distributeur des aumônes. Quelquefois même le secours d'en haut ne lui était pas inutile : un jour, dépouillé de tout ce qu'il portait sur lui, il ne savait que répondre aux malheureux qui se pressaient autour de sa personne, *quand*, portant la main à son sein, il y trouva, suivant la légende, une somme d'argent venue là miraculeusement.

Une charité faible et aveugle n'est point d'ailleurs son fait. Sa bienfaisance est toute pratique. Il remplit ses ateliers de pauvres auxquels il apprend à travailler. Il poursuit surtout la destruction d'un des vestiges les plus odieux de l'ancien monde, l'esclavage. Il rachète de ses propres deniers les captifs que l'on amenait par cargaison sur des vaisseaux, comme cela se pratiqua longtemps encore, pour les mettre en vente. Et ce n'étaient pas les chrétiens seuls dont il faisait tomber les chaînes; il recueillait aussi les païens, cherchait à les convertir, et jamais il ne se croyait plus amplement récompensé de ses peines que lorsqu'il en décidait quelqu'un à entrer dans l'Église qu'il servait si puissamment, sans en faire même encore partie. Travaillant toujours d'ailleurs de ses mains au milieu des devoirs qu'il s'impose, il cisèle l'or, l'argent, taille les pierres précieuses, et orne d'admirables chefs-d'œuvre de l'orfévrerie, qui fut en si grand honneur pendant le moyen âge, tous les grands édifices religieux : il élève même des monuments qui ont laissé la réputation de merveilles, comme le tombeau de saint Martin de Tours.

L'œuvre commune la plus célèbre qui réunit ces noms de Dagobert et d'Éloi, c'est l'abbaye de Saint-Denis, où furent transportés les corps des trois martyrs qui avaient autrefois protégé le roi contre le courroux de son père. Ses splendeurs, en même

1. *Vit. S. Elig.*, c. x.

temps qu'elles nous font apercevoir alors un certain développement des arts du luxe, nous apprennent encore comment l'Église savait parler aux yeux et aux imaginations. « Les monuments des martyrs, » dit l'auteur de la vie de Dagobert, « furent ornés d'or pur et de pierres précieuses; et quand le roi eut merveilleusement décoré à l'intérieur l'église, qu'il fit construire lui-même depuis les fondements (a. 630), il couvrit aussi d'argent pur l'extérieur de la voûte sous laquelle étaient déposés les corps des martyrs.... Derrière l'autel, qui était en or, s'éleva une grande croix d'or pur, ornée de pierres précieuses et merveilleusement travaillée. Le bienheureux Éloi, qui passait alors pour le plus habile orfévre du royaume, aidé aussi sans doute par sa sainteté, exécuta avec un art et un génie admirables, tant cette croix que tous les autres ornements de cette basilique. Les orfévres d'aujourd'hui disent qu'il n'y a plus un homme qui soit capable de tailler et d'incruster de la sorte l'or et les pierres précieuses, la science de fondre ces rares métaux étant tombée en désuétude. Le roi fit suspendre dans toute l'église, aux parois, aux colonnes, aux arceaux, des draperies tissues en or et ornées d'une infinité de perles. » Saint Éloi, enfin, maria l'or et l'argent, le marbre et les pierreries, dues aux profusions de Dagobert, pour faire un digne mausolée au saint qui devint le patron des rois de France.

Aussi cette basilique, décorée de toutes les belles choses de ce monde, et brillante d'un éclat incomparable, surpassa-t-elle en magnificence tou-

tes les autres églises[1]. Rien que pour ses luminaires, Dagobert lui assigna cent sous d'or, pris sur les droits de douanes que lui payait chaque année la ville de Marseille. Les agents du roi, à mesure que le payement se faisait, devaient acheter de l'huile comme pour le service du roi lui-même et la remettre aux envoyés de l'église. Les six voitures qui portaient cette huile étaient exemptées de tout droit jusqu'à leur arrivée dans la basilique. Outre des donations, dont les moines plus tard augmentèrent encore religieusement le nombre et l'étendue[2], il donna à ladite église, et pour en couvrir le toit, huit mille livres pesant du plomb qui lui revenait tous les deux ans sur le produit des mines. Il ordonna que ce plomb serait amené par les charrois, soit de ses propres domaines, soit de ceux qu'il avait donnés au saint monastère. « Il voulait ainsi couvrir pieusement la basilique des saints martyrs, afin que, par leur intercession, le Dieu tout-puissant le couvrît lui-même de l'ombre de ses ailes[3]. »

Tout n'est pas cependant pour l'éclat extérieur; la maison de Dieu ne doit pas seulement éblouir, par sa richesse, les yeux du pauvre; il doit y trouver assistance. « Dagobert, » ajoute le moine de Saint-Denis, « fit placer dans l'église, en face de l'autel, un tronc d'argent pour recevoir les aumônes offertes

1. *Gesta Dagob.*, XVII, XVIII, XX. — 2. On ne peut guère douter que tel n'ait été le but du *Gesta Dagoberti* écrit après la perte du cartulaire et qui contient l'indication de tant de chartes reconnues fausses. — 3. *Ibid.*, XL.

par les fidèles, et qui devaient ensuite être distribuées aux pauvres, de la main même des prêtres, afin que, selon le précepte de l'Évangile, ces aumônes demeurassent secrètes, et que le Dieu tout-puissant, qui voit toutes les choses cachées, les rendît au centuple dans le ciel. Il ordonna qu'annuellement, d'un mois de septembre à l'autre, il enverrait lui-même à cette cassette cent sous d'or, et voulut que ses fils et tous les rois Francs ses successeurs, n'oubliassent jamais d'y faire porter chaque année le même nombre de sous. Le roi voulait que, tant que durerait le royaume, moyennant cette offrande des rois et ce qu'il plairait à Dieu d'y faire ajouter par d'autres personnes, les pauvres et les voyageurs trouvassent toujours là un asile ou des secours[1]. » Bientôt même la foule des pèlerins qui se rendirent à Saint-Denis et le nombre des miracles qui s'y passèrent furent pour la piété et le zèle bienfaisant de Dagobert comme un nouveau stimulant. Il y fit construire un hôpital et un hospice pour les pèlerins, et d'autres établissements, afin que les pauvres des deux sexes, ou ceux que les saints avaient jugés dignes de recouvrer la santé, soutenus pour le reste de leur vie par les aumônes de l'Église, pussent, s'ils le voulaient, et en témoignage d'actions de grâce, se vouer à son service[2].

Dagobert, Éloi, ne sont pas seuls à fonder des monastères; d'illustres personnages, hauts seigneurs et nobles dames[3] en font autant, surtout au

[1] a Dagob., XIX. — 2. XXII. — 3. Lec. A. 631, XXIV, sqq.

centre de la Gaule, dans ce diocèse de Bourges, dont les évêques semblent hériter l'un de l'autre du don des miracles [1], et parlent aux rois avec une si souveraine autorité. Saint-Ouen aussi, un des principaux officiers de Dagobert, fonde, à la gloire de Colomban, le monastère de Rebais, et ses deux frères, Adon et Radon, ceux de Jouarre et de Ruel-sur-Marne [2]. Vers le même temps, la grande province ecclésiastique de Bourges voit encore s'élever dans son sein l'abbaye de Millepec ou Miobec, bâtie par l'archidiacre Sigirannus; le roi Dagobert en rédige les statuts [3]. Quelques-uns enrichissent de leurs générosités d'anciennes fondations, comme cet Ermembertus et sa femme, qui donnent tous leurs biens au monastère de Saint-Bénigne [4].

D'autres font profiter de leur munificence l'Église séculière. Après la mort de son fils, tué par accident à la chasse, un certain Alanus, noble et riche, donne à l'église du Mans une grande partie de ses terres [5]. L'église de Verdun, exception bien rare à cette époque, était si pauvre qu'elle était obligée de faire célébrer ses messes par des prêtres des églises voisines; un parent de Dagobert, Grimon, par la cession de presque tous ses biens, la met à l'abri de cette humiliante nécessité [6]. Souvent les évêques eux-mêmes, de leur fortune particulière, enrichissent leur église ou ornent leur diocèse; ainsi Sonnatius de Reims [7], qui se dépouille de tout ce qu'il

1. Lec. A. 624, V. VI. — 2. A. 624, XI, sqq. — 3. A. 635, XII. — 4. A. 632, XXIV. — 5. Lec. A. 625, CXXXVIII. — 6. Lec. A. 631, XIII. — 7. Lec. A. 631, XIV.

possède ; Ansericus, évêque de Soissons, qui construit l'église de Saint-Étienne[1] ; enfin Didier, célèbre par la vaste correspondance qu'il entretient avec les autres évêques et le roi, son ancien maître, et par le nombre des églises qu'il fonde dans son diocèse de Cahors et dans celui d'Alby, où il était né[2].

La ferveur religieuse ne se manifeste pas seulement par ces fondations. On se détache des plus brillants emplois à la cour des rois pour s'engager dans les rangs de la milice ecclésiastique. Les Vandregesile, comte du palais[3], les Didier, trésorier du roi[4], et, plus tard, après la mort de Dagobert, saint Ouen, son référendaire, et saint Éloi, qui administrait ses finances, croient ne pouvoir mieux terminer leur vie qu'en entrant dans l'Église.

L'ancienne Gaule devient un foyer de propagande : Sigbert, frère de Carpwald, roi d'Estanglie, exilé en France, s'y convertit ; et l'Estanglie même verra bientôt un évêque Franc, Félix, débarquer au milieu de son peuple et continuer l'œuvre entreprise par saint Grégoire le Grand dans la Grande-Bretagne[5]. C'est encore à un Franc, saint Amand, né en Aquitaine, évêque de Worms, apôtre des Flandres, qui sait parler ferme et haut à Dagobert au milieu de ses débordements[6], que l'Église doit la conversion des Slaves[7], et saint Éloi finira en évangélisant, au péril de sa vie, dans les marais de la Flandre.

Si cette cour ecclésiastique de Dagobert entre en

1. Lec. A. 634, XVIII. — 2. Lec. A. 632, II, sqq. — 3. Lec. A. 627, III. — 4. Lec. A. 629, III. — 5. Lec. A. 627, XXI — 631, XXI. — 6. Lec. A. 629, VIII. — 7. Lec. A. 628, XXVIII.

relations avec une puissance étrangère, ou si elle a quelque guerre à soutenir, on ne s'étonnera pas, au moment où l'unité chrétienne s'étend et se fortifie, de voir les intérêts religieux y jouer déjà un rôle presque prépondérant. Dagobert, au commencement de son règne, envoie une ambassade à l'empereur d'Orient Héraclius, célèbre par ses victoires sur les Perses, et charge de cette mission les Gallo-romains Servatus et Paternus; présentés à Héraclius dans la ville d'Edesse, en Syrie, ils écoutent raconter les exploits de l'empereur, voient les trophées conquis par ses armes, et entendent, non sans étonnement, parler de sa fameuse alliance avec les Turcs Khazares, peuple scythique établi vers les rivages de la mer Caspienne; puis ils reviennent (629), avec une crédulité naïve, répéter à la cour de leur maître les contes que leur ont débités les Grecs et que nous retrouvons dans Frédégaire [1]; ils apprennent aux fils de Mérovée, tout ébahis d'une pareille découverte, qu'eux aussi descendent des Troyens.

Les Grecs de Byzance ne sont pas plus embarrassés que ceux d'autrefois pour entourer de fables le berceau d'un nouveau peuple; leurs pères avaient fait descendre les Romains d'Énée, ils font descendre les Francs d'un autre chef Troyen, et, pendant qu'ils y sont, les Turcs aussi, leurs nouveaux alliés. Ils racontèrent aux ambassadeurs de Dagobert qu'après la ruine de Troie, les vaincus, sous la conduite d'un chef nommé Friga, émigrèrent du

1. Frédeg., 62, sqq.

côté de l'Europe. Friga s'arrêta avec une partie de sa nation au nord de la Grèce, dans une contrée que l'on appelait la Macédoine ; d'eux sont sortis les illustres rois Philippe et Alexandre. Une autre colonie s'établit sur les rives du Danube et se donna pour chef Turquot, le premier souverain de la puissante nation des Turcs. Enfin, une troisième colonie s'avança jusqu'aux extrémités occidentales de la Germanie ; elle se fixa sur les bords du Rhin et choisit pour roi Francion, qui se rendit illustre par son courage et eut l'honneur de donner son nom aux futurs conquérants de la Gaule [1]. Ainsi les envoyés rapportent des contes, des légendes, mais de traité d'alliance, de commerce, point ! l'esprit des rois est ailleurs. Héraclius a découvert par l'astrologie que l'Empire serait dévasté par les nations circoncises ; il se contenta, dit Frédégaire, « d'envoyer vers Dagobert, roi des Francs, pour le prier d'ordonner que tous les Juifs de son royaume fussent baptisés, ce qui fut aussitôt exécuté par Dagobert. » Remarquable accord ! c'est là une mesure adoptée alors dans presque toute la chrétienté. Une prédiction funeste pour ces malheureux annonçait que l'empire du monde allait appartenir à un peuple de circoncis. Pour les Juifs aussi, le moyen âge commence.

Les fils de Mérovée, devenus les fils de Francion, n'en sont pas moins, malgré l'éclat extérieur de Dagobert, à la veille d'une décadence que l'Église

1. Dom Bouquet, t. I, p. 461.

même ne voile pas. Dagobert intervient assez heureusement au milieu des dissensions intestines du royaume visigothique d'Espagne; il favorise le prétendant Sisenand contre le roi Swintila (630-631)[1], et se fait à cette occasion payer un tribut par l'Espagne. Il obtient, par l'intermédiaire de saint Éloi, qui s'employa fort habilement dans cette négociation, la soumission de Judicaël, duc des Bretons[2], Celui-ci vient en personne lui prêter hommage dans sa villa de Clichy; mais, frappé des désordres de cette cour, cependant dévote, il la quitte bientôt, non sans lancer quelques reproches[3], et se retire dans un monastère (635). Le patrice Villibald, sur les ordres du roi, va soumettre les Vascons qu'il poursuit jusque dans les gorges des Pyrénées; Dagobert ne fait grâce de la vie à leurs députés que parce qu'ils se sont mis sous la protection de saint Denis[4]. Voilà qui montre que Dagobert est assez maître chez lui dans la Gaule.

Il n'en est pas de même dans la Germanie, sur toute cette frontière orientale, que ses prédécesseurs avaient toujours surveillée avec un soin jaloux. Là les Saxons, défaits, dit-on, par les Francs, se dispensent pourtant de livrer à Dagobert les cinq cents vaches qu'ils payaient jusque là tous les ans[5]; Clotaire II avait été également obligé de remettre le tribut aux Lombards pour une somme une fois payée[6]. Les Vénèdes, peuple slave de la Bohême, affranchis des Avares par le marchand Samo, élevé

1. *Gesta Dagob.* — 2. *Vita S. Elig.*, c. XIII. — 3. Frédég., c. 78. — 4. Frédég., c. 78-79. — 5. *Gesta Dagob.*, c. I. — 6. Frédég., c. 45.

chez les Francs, formaient une république commerçante et guerrière dont le voisinage était gênant. C'étaient d'ailleurs des païens, et Dagobert, à ce titre, les traitait volontiers de chiens. — « Oui, répondit un jour Samo, nous sommes les chiens de Dieu pour mordre aux jambes ses mauvais serviteurs. » Dagobert fit marcher contre eux trois armées, des Francs, des Bavarois, des Lombards. Expédition mal combinée; car dans l'armée franque elle-même, les Ostrasiens ne marchaient pas volontiers. Samo, avec ses Vénèdes, défit successivement les Francs, les Bavarois et les Lombards[1], bien que le moine de Saint-Denis change audacieusement en triple victoire cette triple défaite de Dagobert[2]. Enfin, les Bulgares de Pannonie, chassés par les Avares avec leurs femmes et leurs enfants, viennent implorer du roi un asile en Bavière; Dagobert le leur accorde; mais, quand ils sont dispersés dans les maisons des Bavarois, il enjoint aux Francs de les exterminer tous dans une nuit, et se débarrasse ainsi d'hôtes païens dangereux et haïssables pour une monarchie affaiblie et ecclésiastique[3].

Dagobert a le sentiment de cette décadence. A la fin de sa vie, il réunit une assemblée générale pour régler entre ses deux fils le partage de ses États. Il était assis sur un trône d'or, couvert de la dalmatique byzantine et la couronne en tête. Ramené encore au cercle vicieux dans lequel n'avait cessé de tourner la politique mérovingienne, il avait

1. Frédég., c. 48. — 2. *Gesta Dagob.*, c. XXVII. — 3. Frédég., c. 72.

donné comme son père Clotaire II, un roi particulier à l'Ostrasie (633) mécontente. C'était Sigebert III; mais comme il avait un autre fils, Clovis, le vieux roi n'eut pas le courage de sacrifier les droits de cet enfant à l'unité du royaume, pour laquelle il avait cependant autrefois tant fait; et, en assurant à ce dernier né la couronne de Neustrie, il prépare après lui de nouveaux troubles, où sa dynastie devait s'abîmer.

On peut après cela, apprécier à sa juste valeur, sous ses réticences, le jugement du moine de Saint-Denis, qui a si complaisamment écrit la vie de son roi : « Dagobert, dit-il, était un prince extrêmement adroit, et d'un esprit rusé, doux envers ceux qui lui étaient fidèles, mais terrible envers les rebelles et les perfides; tenant fermement le sceptre royal, et se montrant plein de bonté pour les hommes sages, il s'élevait comme un lion contre les factieux, et, par la bravoure de son cœur il triompha souvent de la férocité des nations étrangères. Il prodiguait largement ses dons aux églises, aux prêtres, aux pauvres et aux pélerins. S'adonnant assidûment à la chasse et aux exercices virils, il était incomparable pour l'agilité et la force du corps. Accablé par le poids du gouvernement et entraîné par la vivacité de la jeunesse, il fit bien quelques actions répréhensibles selon la religion, et moins sages qu'il n'eût fallu, car nul ne peut être parfait. Cependant il est à croire que tant d'aumônes et les prières des saints dont il orna les monuments et enrichit les églises plus qu'aucun des rois ses prédécesseurs, afin de racheter son âme,

lui auront sans peine obtenu le pardon du Dieu très-miséricordieux [1]. » Le chroniqueur ecclésiastique lui prête aussi une fin un peu solennelle. Il lui fait rassembler à son lit de mort les grands de son royaume et ses fils, pour leur tenir, sur leurs devoirs et sur la piété, un discours bien placé dans la bouche du roi que l'Eglise aurait voulu avoir, sinon de celui qu'elle avait eu. Dagobert fut assez brusquement enlevé, d'un flux de ventre, le 19 janvier 638.

L'Église elle-même n'a pas pris sur elle d'absoudre ce roi sans réserve. « L'illustre défenseur de l'église de Poitiers, Ansoald, » dit son biographe, « s'acquittait d'une mission du côté de la Sicile, quand il aborda à une petite île où un vénérable vieillard, nommé Jean, menait une vie solitaire. Poussé par la volonté de Dieu, vers le séjour du saint homme, Ansoald s'entretenait avec lui des joies célestes, lorsque le vieillard, ayant appris d'où et pourquoi il était venu, lui demanda de lui raconter les mœurs et la conduite de Dagobert, roi des Francs. Ansoald l'ayant fait avec soin, le vieillard lui dit qu'un certain jour, comme il se livrait au repos, un homme à cheveux blancs et d'un aspect vénérable, s'était présenté à lui et, l'ayant éveillé, lui avait ordonné de se lever promptement, et d'invoquer la clémence divine pour l'âme de Dagobert, roi des Francs, qui, le même jour, rendait son esprit à Dieu. Comme il se disposait à obéir, il vit, à peu de distance sur la

1. *Gesta Dagob* XXIII.

mer, les noirs esprits de l'abîme entraînant à travers les flots le roi Dagobert, lié sur une barque, et le frappant de coups pour le précipiter dans l'empire de Vulcain. Mais tout à coup la foudre gronda dans le ciel, souleva sur la mer les tempêtes, et au milieu de ces éclats, le solitaire vit apparaître des hommes d'un glorieux aspect, et couverts de vêtements blancs. Il leur demanda en tremblant qui ils étaient. « Nous sommes, lui répondirent-ils, Denis, Maurice et Martin, que Dagobert a appelés à son secours, afin que, l'enlevant aux enfers, nous prissions soin de le déposer au sein d'Abraham. » Les ennemis du genre humain poursuivaient de toutes leurs forces l'âme qu'ils tourmentaient de leurs coups et de leurs menaces; mais les saints, l'ayant saisie, l'enlevèrent avec eux au ciel en chantant : « Heureux, o Seigneur, celui que vous avez choisi et pris à votre service; il demeurera dans votre temple; nous serons remplis des biens de votre maison. Votre temple est saint, merveilleux à cause de la justice et de l'équité qui y régnent[1]. »

Dagobert se trouvait quitte envers le ciel à bon marché. L'histoire a vu en lui, avec quelque raison, le Salomon des Francs. Du roi Juif, il a la puissance, l'éclat, les mœurs dissolues, la mollesse qui annoncent la décadence. Meurtrier de Caribert, comme Salomon de son frère Adonias; d'abord persécuteur de l'Église, comme Salomon du grand prêtre Abiatar; et puis grand bâtisseur de temples, il est,

1. *Gesta Dagob.*, c. 44. — Col. Guizot, p. 311.

comme lui, adonné aux femmes, et précède une époque de trouble et de désordre. C'est un roi ecclésiastique, un roi selon le cœur des prêtres, qui ne regrettent en lui que ses incontinences et quelques velléités d'indépendance. Mais l'Église n'adoucit, ne dompte parfois la royauté barbare qu'à la condition de l'énerver, de l'affadir, de briser sa vigueur. La tradition, dans des milieux si différents et à des époques si éloignées, a bien fait à chacun sa part en prêtant un reflet de grandeur au fils de David, et au fils de Clotaire II un renom de débonnaireté ridicule. Le héros de la chanson populaire fait mince figure auprès de l'auteur présumé des *Proverbes*, de l'ami de la reine de Saba ; et les légendes qui ont rendu populaire le souvenir de l'un et de l'autre marquent bien la distance. La condescendance de Dagobert pour son ministre Éloi ne comporte pas la comparaison avec le jugement de Salomon. C'est la différence d'une époque réellement lettrée et civilisée à une époque barbare. N'oublions pas cependant que Dagobert se fit enterrer, le premier, dans les caveaux de l'église qu'il avait bâtie, et que, par sa vie et sa mort, il commence, entre la vieille royauté et la vieille église de France, cette alliance et comme cette communauté de pénates qui, à l'ombre de l'oriflamme de Saint-Denis, a assuré à l'une et à l'autre une durée plus longue et plus solide, sinon une gloire plus universelle, qu'à la postérité temporelle de David et au temple de Salomon.

CHAPITRE XVIII.

HÉRACLIUS. — LE PREMIER DES CROISÉS.

(610-648.)

Caractère nouveau de l'empire byzantin. — Héraclius empereur. — Guerres avec les Avares et les Perses. — Prise de Jérusalem. — Exaltation religieuse; une croisade avant les croisades. — Siége de Constantinople par les Perses et les Avares. — Victoires du patriarche Sergius et de l'Empereur. — Dissensions théologiques et misères de la fin du règne d'Héraclius[1].

Un trait caractéristique distingue l'Empire byzantin de l'Empire romain, le Bas-empire de celui qui l'a précédé. Né de la lutte des ambitions personnelles et des rivalités de classes, sorti des guerres civiles, l'Empire romain, sous ses formes différentes, a été une œuvre essentiellement politique; politiques ont été les révolutions qui l'ont agité, les transformations qu'il a subies. Né, avec Constantinople, sa capitale, au milieu d'une lutte morale des croyances, sorti d'une révolution religieuse, l'Empire byzantin est une œuvre presque tout ecclésiastique.

« La monarchie fondée sur la divinité, » disait Georges Pisidès, un écrivain de ce temps, « est une

1. Voir l'*Héraclius* de M. Drapeyron, thèse accueillie avec faveur par la Faculté des Lettres de Paris. Paris, Thorin, 1869.

belle institution. » C'est la théorie de l'Empire byzantin. L'empereur y est le lieutenant de Dieu, ὑποστράτηγος ; le patriarche de Constantinople est le second personnage de l'Empire, quelquefois le premier, puisqu'il en dispose ; le Sénat, l'armée, bien qu'ils jouent leur rôle dans les révolutions byzantines, y sont souvent effacés par le patriarche. On tient plus de compte à un candidat à l'Empire de ses opinions religieuses que de ses talents politiques. Les médailles des empereurs byzantins sont surchargées de croix ; il y en a sur la tête du César, dans sa main, entre sa figure et l'exergue. Cette figure a une immobilité tout hiératique. A partir du neuvième siècle, l'effigie impériale sera parfois remplacée par celle du Christ ou de la *Panagie ;* l'exergue est envahi par les légendes pieuses. L'État s'efface, partout se montre l'Église. Par là, on ne doit point s'étonner que la religion ait été pour beaucoup dans les grandeurs et dans les misères, dans les gloires et dans les hontes de l'histoire byzantine. Quand le patriotisme s'enflamme à Byzance jusqu'à produire de grandes choses, c'est qu'il s'inspire du plus pur sentiment religieux. L'ergotage théologique, cette maladie byzantine, condamne trop souvent l'Empire à la discorde et à la faiblesse. Mais au dernier jour de Byzance on verra s'exalter encore sur ses ruines les qualités et les défauts des grands et des mauvais jours, quand le peuple refusera les secours, qui lui sont odieux, de l'Église latine, pour aller mourir sur les murailles assiégées par les Turcs de Mahomet II.

De tous les règnes de l'histoire byzantine celui qui représente le mieux ce double aspect de la société est sans contredit le règne d'Héraclius. Justinien est un César de transition entre le Haut et le Bas Empire; le protecteur des *Bleus* est encore un conquérant, un bâtisseur, un législateur. Le spectacle s'amoindrit après lui, et le règne d'un César à la fois héroïque et mélancolique, patriote et dévot, guerrier et théologien, qui perd Jérusalem et donne comme le signal d'une croisade, qui commence en Alexandre et finit en roi fainéant, semble appartenir plus spécialement encore à Byzance. Il est le héros d'une médiocre tragédie faite par un grand génie que Rome inspirait mieux. Pour nous, comme contemporain de saint Grégoire le Grand et de Dagobert, il achève de faire connaître ce siècle.

Depuis Justinien, l'Empire n'avait guère changé. Il s'était transmis par les mêmes procédés, tantôt légaux, tantôt violents. Justin II avait adopté et pris pour successeur son neveu Tibère. Celui-ci en avait fait autant pour son successeur Maurice. Brave soldat, Maurice avait tenu vaillamment tête aux deux peuples qui étaient alors les ennemis les plus redoutables de l'Empire byzantin, le peuple sauvage des Avares, reste des Huns qui pesaient sur la frontière du Danube, et le peuple vieilli des Perses qui menaçait celle de l'Euphrate. Quelques pratiques superstitieuses, des manies d'avare gâtèrent sa vieillesse. Un centurion de l'armée, Phocas, Cappadocien de naissance, roux de chevelure, ivrogne d'habitude,

cruel de caractère[1], profita du mécontentement pour se faire proclamer par les soldats, acclamer par les *Verts*, et crut affermir son trône en faisant massacrer sous les yeux de leur père les cinq fils et les trois filles de Maurice, avant de donner l'ordre de l'égorger lui-même. Ayant ainsi commencé, ce monstre ne semblait vouloir régner qu'en diminuant le nombre de ses sujets, tant il multipliait chaque jour les victimes, lorsque, le 3 octobre 610, apparut dans le Bosphore une flotte de guerre qui amenait un nouvel empereur.

Parmi les gouverneurs de province ou exarques qui refusaient de reconnaître Phocas se trouvait l'exarque d'Afrique, qui avait, par de bons services, gagné ce gouvernement. Son opposition était dangereuse, parce qu'il empêchait les expéditions de blé, si nécessaires, à Constantinople, au peuple et au monarque. Phocas, pour se venger, fait arrêter la femme de l'exarque, qui était alors à Constantinople, avec la fiancée que celui-ci destinait à son fils Héraclius, et les enferme dans un cloître. De là à la mort peut-être, avec Phocas, il n'y avait pas loin. L'exarque d'Afrique confie une armée à son neveu Nicétas pour soulever l'Égypte, la Syrie, l'Asie Mineure, et à son fils Héraclius une flotte bien équipée pour aller droit à Constantinople délivrer sa fiancée et l'Empire. Pour donner une nouvelle force aux sérieux et solides préparatifs de son père, le jeune Héraclius arbore au mât du vaisseau amiral une

1. Cedrenus. I, p. 708. col. Byz. de Bonn.

image sainte et vénérée de la ville d'Édesse, dont sa famille était originaire. C'est ainsi qu'il arriva dans le Bosphore. L'image d'Édesse ne lui fut pas inutile. A Héraclée, qui commandait la Propontide, il voit Étienne, métropolitain de Cyzique, lui apporter, comme une promesse, une couronne consacrée à la Vierge. Il passe enfin le château des Sept-Tours, et entre dans la Corne-d'Or. Le peuple arrive en foule; les *Verts* se prononcent; le gendre même de Phocas, Priscus, tourne avec les troupes que lui a confiées son beau-père. Héraclius débarque; et, tandis que ses soldats traquent Maurice dans son palais, le promènent mutilé dans la ville, et le massacrent, le patriarche Sergius, couronne le nouveau venu et sa fiancée, Eudoxie, dans l'oratoire de Saint-Étienne. Pour faire quelque chose, les *Verts* brûlent dans le cirque l'image de Phocas et la bannière des *Bleus;* et, ainsi, Héraclius, « le libérateur d'une vierge et du monde, » empereur et époux le même jour, reste maître de ce beau château de Blakherne, d'où « l'on découvre, dit Procope, les deux rives qui semblent s'avancer amicalement l'une vers l'autre pour se donner un baiser fraternel. »

La famille d'Héraclius, originaire d'Édesse, avait longtemps habité la Cappadoce, province limitrophe de l'empire persique, théâtre de guerres fréquentes entre la religion de Jésus et celle de Zoroastre. Son père et son grand-père s'étaient distingués dans ces luttes nationales et religieuses. Tout jeune il avait assisté peut-être à une grande bataille, près de Melitène, entre le Christianisme et le Magisme.

L'image d'Édesse était une propriété et comme le talisman de cette pieuse famille. On sait que cette image était, selon la tradition, une impression miraculeuse du visage du Christ sur un morceau de toile, que les habitants d'Édesse avaient, en manière de fresque, appliquée au-dessus d'une des portes de la ville. Une lampe brûlait toujours devant elle. Le portrait miraculeux avait le don de se reproduire quand on y appliquait des étoffes, des toiles, du linge. Si l'image originale avait le don des miracles, les reproductions le possédaient aussi, quoique à un degré moindre. C'était une reproduction de ce genre que possédait Héraclius.

Héraclius lui-même, âgé de trente-cinq ans, faisait un beau César, avec sa large poitrine, ses grands yeux bleus, ses cheveux blonds, sa peau blanche, sa longue barbe qui eût fait envie à un ermite. Il était dévot, sensible, bienveillant, passionné, enthousiaste, vaillant, beau parleur et sujet aux mystiques rêveries, toutes qualités qui formaient un caractère où ne manquaient pas les plus étonnants contrastes. C'était à la fois comme un héros et un voyant[1]. On admirait déjà en lui un Achille, un Ulysse, un Nestor, un Chrysostôme, et un moine. Ses débuts firent connaître les contrastes de son caractère.

Dévoué à l'Église et reconnaissant envers Sergius, le patriarche de Constantinople, qui n'avait pas été étranger à son avénement, Héraclius réserva aux

1. Cedren. I, p. 714. — Εὐσεβής, φιλάνθρωπος, φιλόστοργος, dit çà et là, Georges Pisidès.

tribunaux ecclésiastiques le droit exclusif de juger les prêtres. Après avoir été deux années heureux avec sa femme Eudoxie, qu'il avait arrachée au cloître et peut-être à la mort, il épousa, à l'instigation de sa mère, Martine, sa nièce, malgré les canons de l'Église, qui interdisaient si sévèrement alors ces unions. Le patriarche Sergius adressa au souverain de vives admonestations; l'empereur passa outre. « Que les sueurs qu'il a versées, » s'écrie son panégyriste Georges Pisidès, « le purifient de ses péchés. » Héraclius avait envoyé dans un grand commandement sur les frontières de Perse le gendre de Phocas, Priscus, qui s'était déclaré en sa faveur; mais il avait prodigué les honneurs à son propre frère Théodore et à son cousin Nicétas. Priscus, mécontent, s'échappait en paroles imprudentes; Héraclius l'attira à Constantinople. « Celui qui manque de respect à l'empereur, lui dit-il, qui offense-t-il? — Dieu lui-même, répondit Priscus. — Et quel châtiment mérite-t-il? — Il est indigne de toute pitié divine et humaine. — Eh bien, toi qui as trahi ton beau-père, pouvais-tu rester fidèle à un ami? » Et il le fit saisir, tondre et plonger dans un monastère. Il appelait cet acte de despote une « énergie philanthropique. »

C'est dans la politique extérieure, où les événements le jetèrent, que Héraclius devait se faire connaître tout entier.

Jamais l'Empire, entre les Avares et les Perses, entre les païens et les Mazdéens, n'avait été dans une situation aussi critique. L'historien Théophane

nous peint la situation d'un mot : « La domination romaine, dit-il, était ébranlée. Les Avares avaient fait de l'Europe un désert ; les Perses avaient ruiné l'Asie de fond en comble, et déporté au loin des villes entières. »

Arrêtés un instant par les victoires de Maurice et par la mort du fondateur de leur fortune, les Avares, sous leur nouveau Khakan, Baïan, étaient redevenus la terreur de l'Empire en temps de guerre et même en temps de paix. Fortifiés dans le bassin moyen du Danube, entre la Theiss et le Maros, et occupant le pays jusqu'aux Carpathes, destructeurs des Gépides, vainqueurs des Lombards, alliés des Bulgares, maîtres des Slaves, disposant de toute cette barbarie turbulente, ils se faisaient un jeu, comme autrefois les Huns, des tourments et des misères de l'Empire grec. Avaient-ils déclaré la guerre, ils franchissaient le Danube, les Balkans, comme une trombe, incendiaient les villes, massacraient les habitants, empalaient, crucifiaient les prisonniers. La muraille d'Anastase elle-même ne les arrêtait pas ; ils détruisaient les villas, les jardins de la banlieue de Constantinople jusqu'à ce qu'on leur eût payé tribut. Avaient-ils signé la paix ? tantôt ils envoyaient au delà du fleuve leurs bons amis les Bulgares, cavaliers rapides qui apparaissaient tout à coup, jetaient le lacet dont ils étaient armés, sur l'ennemi, et l'entraînaient avec eux dans une course furieuse jusqu'au Danube, pour le massacrer et le dépouiller ; tantôt, à coups de fouet, ils chassaient devant eux, comme des troupeaux ou des

chiens de chasse, des bandes de Slaves désarmés, et les jetaient dans les provinces riveraines. Ceux-ci, barbouillés de suie, se cachaient le jour dans les bois, les marécages, et tout à coup, la nuit, fondaient sur les villages pour massacrer les habitants, et s'établir à leur place; c'étaient de nouveaux sujets, un nouveau territoire que le Khakan pouvait réclamer. Ainsi, sans avoir perdu sa frontière du Danube, l'Empire subissait dans ses provinces du nord les ravages d'un flux et d'un reflux continuel de barbarie, mille fois plus funeste aux vieilles populations qu'une véritable et permanente inondation.

Ce n'est point sous les coups d'une sauvagerie féroce, mais d'un effroyable fanatisme, que succombaient les provinces orientales de l'Empire. La guerre des frontières avait pris de ce côté une tournure religieuse qui annonçait comme une révolution nouvelle dans les croyances. Depuis qu'une prophétie promettant l'empire de la terre à un peuple de circoncis s'était accréditée en Orient, il y avait là une recrudescence étrange d'exaltation mystique, d'animosité et de prosélytisme religieux. Peu de temps auparavant, dans la Perse, un certain Mazdac avait essayé de réformer le Magisme et excité par là contre lui la haine des prêtres, adorateurs du feu. On entendait parler vaguement de l'apparition de nouveaux prophètes au fond du désert de l'Arabie. Les Juifs, si nombreux, si honnis en Orient, comme ils allaient bientôt l'être en Occident, privés par les *Novelles* de Justinien des honneurs et des avantages des curiales, presque des droits sociaux, se sentaient

de nouveau saisis de la passion de la propagande et paraissaient dangereux à tous. L'empereur Phocas, « pour envelopper des filets du Christ cette race circoncise et de cœur obstiné, » ordonna un jour à ceux de Syrie et de Palestine de se rendre à Jérusalem; là, l'évêque et le préfet les attendaient avec des soldats; on les baptisa de force[1]. Ils s'en retournèrent furieux; bientôt ils se révoltèrent, massacrèrent à Antioche le patriarche et, un jour, se saisirent de Tyr, où ils voulaient reconstituer leur nation. On les accabla, on les poursuivit sans merci. Alors ils poussèrent un cri de détresse qui retentit dans l'Empire perse, et, implorant le secours des mages, de Khosroës, promirent d'ouvrir les portes des cités. Les armées persanes arrivèrent, fanatisées aussi par leurs mages, entrèrent dans les villes, massacrèrent les chrétiens, ou les emmenèrent en captivité, pour peupler le territoire persan, comme au temps de Nabuchodonosor. Apamée, Édesse, Damas eurent ce sort, et les Juifs occupèrent Césarée de Cappadoce, abandonnée par les chrétiens. Déjà les Persans faisaient des reconnaissances en Asie Mineure et se montraient sur les rives du Bosphore, à Chrysopolis (Scutari), en face de Constantinople.

Constantinople, avec Scutari sur l'autre rive, une seule et même ville, est comme le lien des deux parties de l'Empire et des deux fonds de population, orientale et occidentale, que sépare la mer. C'est la force d'attraction qui les unit, qui les soude, qui as-

1. Theoph. chron. p. 248. — Cedren. t. I, p. 466.

simile en les transformant, les éléments si disparates des provinces d Asie et d'Europe; tout l'Empire n'est qu'une sorte de banlieue de cette ville extraordinaire. Mais alors la banlieue immédiate était ravagée, occupée, la ville elle-même menacée. D'où lui viendrait le salut? Nous avons vu que, sous Justinien, Sainte-Sophie et ses splendeurs d'art et de liturgie, le sacré palais et ses intrigues, l'hippodrome et ses passions, étaient les trois centres d'activité de Constantinople. Le coup de génie d'Héraclius fut de subordonner un instant toutes ces activités à une seule, et de les faire tourner au profit de l'Empire.

Khosroès II, petit-fils du grand Nourschiwan, était le rival naturel d'Héraclius. Raffermi sur le trône de Perse par les services de Maurice, il avait tout oublié. « Les Perses, disait-on à Constantinople, sont un peuple faux et injuste. » Le Persan Merkhoud a vanté la fermeté du gouvernement de Khosroès, la sagesse de ses vues, son intrépidité dans l'exécution, ses puissantes armées, ses richesses, la sûreté des chemins sous son règne, la rapidité et l'exactitude avec lesquelles il se faisait obéir. Vrai roi oriental, ayant dans son sérail « douze mille jeunes filles aussi belles que la lune, aussi suaves que l'odeur de l'ambre, » et, pour favorite constante, Schirin, une chrétienne du Liban, qui réunissait les « quarante qualités d'une beauté parfaite, » il surpassait ses prédécesseurs en orgueil, exigeait qu'on l'adorât comme Ormuz, et s'appelait lui-même « Maître des nations et dieu

très-illustre. » La vieille religion zoroastrienne, dans ses rites, dont on avait perdu le sens, tournait, comme le paganisme romain vers le déclin de l'Empire, au culte du maître de la terre, du *Grand Roi*; et Khosroès II, en cherchant à reconstituer l'ancien empire de Darius, à substituer partout les temples du feu aux églises du Christ, ne songeait qu'à étendre le culte de son pouvoir, l'adoration de sa personne, en même temps que sa domination. Mais Constantinople aussi se croyait l'héritière de Rome, appelée « à gouverner toute la terre et toute la mer par la protection divine[1] »; l'empire grec se considérait aussi comme une monarchie universelle; et Héraclius, son maître (δεσπότης), son roi (βασιλεὺς), le chef de ses armées (ἡγέμων), « qui sanctifie la victoire[2] », entouré de sa divine hiérarchie, était tout au moins dans son sacré palais, placé, selon les croyances byzantines, le plus près de Dieu. On l'appelait saint, Ἅγιος; et, de plus, cet empire, cet empereur étaient chrétiens. Voilà les raisons qui mettent aux prises la Perse et Byzance, Khosroès et Héraclius.

Au milieu de ses ennemis, dans Constantinople presque isolée du reste de l'Empire, Héraclius semblait d'abord perdu. Un jour qu'il passait la revue de ses troupes, il ne trouvait que deux légionnaires qui eussent servi sous Maurice, mort seulement depuis huit ans. Le reste n'était que de jeunes re-

1. Lydus. de *Magistr.*, II, 24, p. 189.
2. Δι' οὗ τὸ νικᾶν ἐστὶν εὐσεβέστερον. Pisid. — exp. Pers. Acr., I, v. 99.

crues barbares, Slaves, Arméniens, Huns, Maures, venant de tous les pays pour se faire tuer sous tous les climats, mais sans exercice et sans discipline. Héraclius avait sacrifié ses deux meilleurs généraux, Priscus, nous avons vu comment, et Narsès, par suite de défiances analogues. De l'argent, il n'y en avait pas non plus dans le trésor; les provinces, ruinées ou occupées par l'ennemi, n'en pouvaient plus envoyer à Constantinople. L'industrie de la capitale elle-même, sans aliments, ne rendait plus au gouvernement; on ne pouvait rien demander à la capitale, sans exaspérer les factions. Héraclius se résigna à s'humilier, à plier.

L'empereur s'adressa d'abord au Khakan des Avares, et lui demanda une entrevue. Celui-ci ne manquait pas d'hommes, il était à la source; et l'argent, il l'extorquait à l'Empire. L'entrevue fut indiquée pour Héraclée, non loin de la grande muraille d'Anastase. Héraclius espérait éblouir le barbare par les pompes de la majesté impériale, le gagner par des présents, l'étourdir par des spectacles, des jeux, et en être quitte pour une augmentation de tribut. Mais, tandis que Sa Majesté Impériale, partant de Selymbrie, s'avançait, couronne en tête et drapée dans son manteau de pourpre, avec une faible escorte, le rusé chef des Avares faisait, par des chemins détournés, filer silencieusement des cavaliers vers la muraille d'Anastase, afin de couper la retraite à l'empereur et de l'enlever. Quelle bonne prise pour ces rôdeurs ! Averti à temps par des paysans qui avaient tout vu, Héraclius n'eut que le temps de se

côuvrir d'un manteau de paysan, de passer sa couronne à son bras et de s'échapper à toute bride. Le Khakan, désappointé, se dédommagea en enlevant 270 000 captifs, et s'excusa sur une méprise.

Après avoir échoué de ce côté, Héraclius se tourna vers Khosroès. Celui-ci avait de bons généraux, entre autres Razatès, qu'Héraclius trouva plus tard devant lui, Saën qui était alors à Chrysopolis, en face de Constantinople, à la tête de 70 000 hommes, et surtout Shaharbarz, qu'on surnommait le Sanglier royal, à cause de sa fougue et de sa cruauté. De l'argent, il en avait prélevé sur les provinces de l'Empire grec. Héraclius envoya à ce roi des rois, qui légitimait habilement son agression en mettant en avant un fils de Maurice, sauvé, disait-on, du massacre de sa famille et pris sous sa protection, une lettre bien humble, qui rejetait sur les péchés des Byzantins les récentes convulsions de Constantinople, excusait sa propre élévation, implorait la paix, et s'en remettait à la protection de son Dieu. « Le plus noble des dieux, le maître et le roi de toute la terre, le fils du grand Ormuz », Khosroès, répondit durement à Héraclius, « son esclave insensé et vil » : « Je te pardonnerai, lui dit-il, si, prenant avec toi ta femme et tes enfans, tu viens t'agenouiller devant moi. Ne te laisse point abuser par un vain espoir en ce Christ, qui n'a pas pu se sauver lui-même des mains des Juifs qui l'ont crucifié. Si tu descends dans les profondeurs de la mer, j'étendrai la main, je te saisirai et tu me verras

alors sans le vouloir[1]. » Héraclius, il est vrai, dans le même temps, avait, de son vaisseau cette fois, tenté de disposer en sa faveur le Persan Saën, établi sur les rivages de Chrysopolis, et avait obtenu de lui qu'il interviendrait auprès de Khosroès. Le roi de Perse mécontent fit écorcher vif le malheureux. L'Empire grec n'avait à attendre aucune pitié du fils du grand Ormuz.

Une nouvelle terrible retentit tout à coup dans Constantinople et dans tout l'Empire grec, mais y détermina la commotion, d'où vint le salut.

En l'année 614, la ville de Jérusalem, la cité sainte de la civilisation qui, déjà décrépite à Byzance, était dans toute la verdeur de sa jeunesse en Occident, avait été surprise par Shaharbarz, le sanglier royal, guidé par les Juifs exaspérés. La Jérusalem chrétienne avait subi le sort de la Jérusalem juive sous Titus : les maisons avaient été incendiées, les habitants massacrés ou emmenés en captivité. Les Juifs, assure Théophane, avaient racheté aux Persans 70 000 chrétiens pour avoir la joie de les égorger. Enfin, ô sacrilége ! les plus saintes reliques, la lance qui avait percé le flanc du Christ, l'éponge qui l'avait abreuvé de vinaigre, enfin la croix sur laquelle il avait expiré, que la mère de Constantin, Hélène, avait découverte et fait enfermer dans un étui d'argent ciselé, dont le patriarche avait la clef, le bois sacré, *le bois*, comme on disait crument et dévotement, tout cela était au pouvoir des vainqueurs ! Ainsi l'Empire

1. Chronique Pascale. p. 707. — Sépêos.

grec avait perdu le palladium que la mère de Constantin lui avait assuré. Quel serait le sort du souverain, de l'Empire, qui avaient laissé tomber aux mains des infidèles ces saintes reliques ! Rien n'arrêterait plus les ennemis maintenant. Une armée perse s'étend partout, au midi et au nord, traverse le désert de Péluse, se répand dans la vallée du Nil et pille Alexandrie ; une autre traverse l'Asie mineure et reparaît sur les rives du Bosphore à Chrysopolis. Si le Khakhan arrrivait maintenant du Danube avec ses hordes, tout était perdu.

Héraclius le crut un instant. Il songea à Carthage, qu'il avait quittée pour tomber dans tous ces périls, et fit embarquer ses trésors, pour y retourner avec sa femme Martine, comme avait voulu faire autrefois Justinien, lors de la sédition Nika. Ce ne fut point une femme cette fois, mais l'Église elle-*même qui* sauva l'empereur et l'Empire. Ce grand désastre religieux avait surtout jeté l'effroi, la colère, l'exaltation dans le clergé et chez les moines, si nombreux en Orient ; il les avait frappés au cœur. Saint Jean l'aumônier, patriarche d'Alexandrie, gagnait son surnom à soulager les misères de l'invasion persane en Égypte. Le patriarche de Jérusalem, Zacharie, suivait au milieu de la Perse et malgré toutes les avanies, les reliques du Christ, pour savoir où les déposeraient les vainqueurs. Le patriarche de Constantinople, Sergius, ne fit pas moins qu'eux. Il alla trouver l'empereur Héraclius dans son palais, l'entraîna à l'autel de la chapelle de saint Étienne où il l'avait sacré, et lui fit jurer de mourir à son poste.

Une tempête assaillit les premiers vaisseaux qui partirent chargés des trésors d'Héraclius, les fit échouer sur la côte asiatique et tomber entre les mains des Perses, présage menaçant! Mais bientôt on vit arriver à Constantinople, comme un encouragement du ciel, l'éponge et la lance, que le patriarche Zacharie avait rachetées d'un officier Persan et envoyées par le général Nicétas. Le saint homme faisait en même temps savoir à Héraclius que les Persans avaient transporté la croix à Gandzac (Tebriz), au milieu des montagnes de l'Arménie, centre du Magisme, pays sacré des adorateurs du feu. Il n'en fallut pas davantage aux populations impressionnables et mobiles de l'empire de Byzance. « Dès que la foi, cette Vierge céleste, dit Pisidès, s'empare de l'âme, elle revêt l'espérance qui descend d'en haut avec une blancheur éclatante[1]. » Héraclius avait été atterré, il avait douté ; maintenant il crut, il espéra, il se releva, et son peuple avec lui.

Sergius, le patriarche, fit exposer dans les églises de Constantinople la lance et l'éponge, et lire dans les chaires la lettre insolente que Khosroès avait écrite en réponse aux propositions de paix d'Héraclius. On prêcha les malheurs, les périls de la croix ; on répéta aux fidèles que Khosroès voulait faire des Grecs autant d'adorateurs du feu. Pour conjurer ce péril, cette honte, il fallait aller reconquérir, arracher aux mains des mages, dans leur pays même, cet emblème sacré du salut de l'Empire, ce bois sa-

1. Pisid. *De exped.. pers..* Acr. I, v. 130.

cro-saint. Il ne s'agissait plus d'une guerre défensive, mais d'une guerre offensive, non d'une lutte politique pour telle ou telle province, pour une frontière à déplacer ici ou là, mais bien d'une guerre religieuse, sainte. Héraclius n'était plus le défenseur de l'Empire, mais le soldat de Dieu. N'en possédait-il pas la sainte image? l'idée de la croisade était pour la première fois trouvée. Quelque temps auparavant on n'avait pas de soldats, point d'argent dans l'Empire; l'Église en fournit. Une loi limita le nombre des diacres, des moines; ceux-ci accoururent, remplirent les cadres de l'armée. C'était leur guerre à eux; il ne fallait pas la confier à des barbares, à des païens. Sergius apporta le trésor de Sainte-Sophie au palais impérial, et les autres églises de Constantinople en firent autant; l'exemple donné fut imité bon gré mal gré dans tout l'Empire. L'empereur promit de restituer la valeur de ces offrandes à la paix. On frappa monnaie avec l'or, l'argent et le cuivre des églises. Enfin on profita du moment pour supprimer les distributions de blé. Les riches, qui étaient obligés à les faire, se rachetèrent par une somme une fois donnée, et les pauvres y renoncèrent pour entrer dans l'armée[1] grossie d'autant.

Quand tous les préparatifs furent à peu près terminés, Héraclius, laissant le peuple byzantin « à ses affaires, » c'est-à-dire au cirque, fit pendant l'hiver de 721 à 722, une sorte de retraite, partagée entre les dévotions monacales et les études militaires. Il

1. Nicéph. p. 26. — Théodore I, p. 463.

jeûna, pria avec Sergius, comme un futur chevalier, relut avec des savants l'expédition d'Alexandre et l'expédition des Dix Mille de Xénophon, et, le printemps venu, partit de la Corne d'or, avec sa flotte et ses recrues, « ayant revêtu la cuirasse recouverte d'un manteau noir surmonté d'un capuchon, et chaussé les brodequins noirs du soldat, pour les rougir dans le sang des Perses. » Le patriarche Sergius, après lui avoir donné la communion, le bénit sur le port ainsi que son armée ; l'empereur prit lui-même la sainte image du Christ d'Édesse, « œuvre divine, peinture faite sans couleurs, dessinée sans pinceau, par le Verbe qui crée, » et il mit à la voile. Il laissait Constantinople exposée, par son départ et celui de l'armée, aux tentatives de Shaharbarz, qui était aux aguets près de Chrysopolis, et aux excursions possibles du Khakhan des Avares. Mais il la confiait au patrice Bonus, avec une bonne garnison, à l'expérience et à la foi du patriarche Sergius, surtout à la protection de la Vierge, dont Constantinople possédait aussi une image, un portrait, recueilli, disait-on, par saint Luc. Après avoir contourné les rivages de l'Asie-Mineure, Héraclius débarque entre la Cilicie et la Syrie, et va se poster avec son armée, au débouché des Portes Syriennes, dans l'étroite vallée d'Issus, illustrée par la victoire du conquérant Alexandre sur Darius.

Quel était le dessein d'Héraclius? recueillir les garnisons de vieux soldats qui tenaient encore dans les forteresses, pour en renforcer ses recrues, les exercer les uns et les autres, et menacer de couper

la retraite à Shaharbarz, ou tenter quelque chose à travers l'Arménie sur la Perse. Il réussit. On vint le joindre dans cette espèce de forteresse naturelle, d'où il pouvait passer à son gré en Asie-Mineure ou en Syrie. Il rendit alors son armée plus solide par la distribution intelligente des anciens et des nouveaux soldats dans ses cadres, l'exerça aux manœuvres de plaine et de montagne, et l'enflamma surtout de son esprit. « Combattons, » leur disait-il, au rapport de Pisidès, « sous la protection de cette sainte image qui nous fait tous frères et compagnons. Ils veulent, les impies, couper jusqu'à la racine cette vigne que nous avons plantée. Marchons contre des ennemis qui adorent les créatures au lieu du créateur. » Il quitta bientôt les Portes Syriennes pour entrer en Cappadoce et en Phrygie. Allait-il se jeter dans le pays chrétien d'Arménie qui obéissait à regret aux Perses ? Déjà on ne tremblait plus dans les provinces qui avaient été traversées par les troupes de Khosroès ; on s'encourageait à la résistance contre le Grand Roi. Ceux-là même qui avaient favorisé les succès de Khosroès, les Manichéens, les Nestoriens, et les Juifs, ménagés tant qu'ils avaient été utiles, maintenant aussi malmenés, revenaient à l'empire d'Orient. Shaharbarz, qui, de Chrysopolis, n'avait pu surprendre la Corne d'or, abandonna le Bosphore et marcha contre Héraclius.

Les deux rivaux manœuvrèrent quelque temps avec habileté sur les plateaux et dans les défilés du Taurus, pour se surprendre. Ils se rencontrèrent enfin face à face ; impossible de s'éviter.

Héraclius avait pour lui l'avantage de la position, le soleil dardait ses rayons dans les yeux de ses adversaires. L'empereur lui-même combattit avec ses soldats, la lance d'une main, le bouclier de l'autre; l'image d'Édesse était aux premiers rangs. Les incantations et les sortiléges des Mages ne purent rien contre elle. Shaharbarz vaincu essaya de sauver son armée à travers les montagnes escarpées, et vit les siens, poursuivis sur les rochers comme des chèvres ou des daims, tomber sous les flèches chrétiennes. Héraclius, libérateur de Constantinople et vainqueur, fit hiverner son armée dans le Pont, et alla recueillir dans Byzance les applaudissements de son peuple et du patriarche Sergius, qui le salua comme un nouvel Hercule et un nouveau Moïse.

L'année suivante, 623, Héraclius, changea de plan avec les circonstances. Il vint, avec de nouvelles recrues, reprendre son armée laissée à Trébizonde, et, cette fois, se transporta, par l'ancienne Colchide, au pied du Caucase, au milieu des peuplades sauvages, mais chrétiennes, des Lazes, des Abasges et des Ibériens. Il voulait les entraîner à travers l'Arménie, ravager le pays sacré des Mages, reconquérir la croix, tourner les sources du Tigre et de l'Euphrate, et, de l'Ararat biblique, tomber de tout l'effort du christianisme de ces contrées au milieu de la Perse, et menacer les villes royales de Dastagerd et de Ctésiphon. C'était l'œuvre de plusieurs années; mais Héraclius, ayant alors de grandes pensées, soutenu par de fortes passions, croyait au long avenir.

Les récits des Grecs eux-mêmes donnent une teinte légendaire de croisade aux cinq années de cette guerre. Appuyé pendant l'hiver au Caucase, se recrutant parmi les barbares qui l habitent, et plongeant même jusqu'à la Hunnie pour y chercher au besoin des auxiliaires, Héraclius, trois ans durant, pendant l'été, occupe les hauteurs des monts Niphate et de Kour en Arménie, et de là porte partout ses ravages. Il glisse au milieu des armées de Saēn, de Shaharbarz, de Khosroès même, qui cherchent à l'envelopper, les repousse avec perte quand elles l'atteignent, et tombe tout à coup dans les plaines, tantôt de Médie, tantôt de Cilicie et de Cappadoce, pour y exercer ses ravages, y faire du butin, lasser et épuiser l'ennemi. L'Aberbaïdjan, la terre de feu, était le pays sacré de la religion mazdéenne, ; là s'élevaient, bâtis sur des sources de naphte, nombre de temples ou pyrées dont le feu éternel brûlait pour ses adorateurs. Là Zoroastre, en contemplant cette flamme subtile, pénétrante, exhalant des flocons de fumée avec des parfums, avait écrit, disait-on, à Ormiah, ce livre de l'Avesta qui dégage des ombres d'une superstition toute orientale quelques divines étincelles; voilà le pays où Héraclius porte de préférence ses ravages, le pays où les chrétiens avec joie, avec fureur, renversent les temples, bouleversent les pyrées, éteignent le dieu dans le sang de ses adorateurs.

Tout cela n'était ni sans mécomptes fréquents, ni sans périls sans cesse renouvelés, ni sans fatigues souvent cruelles. Héraclius soutenait toujours son

armée de son enthousiasme. Ses auxiliaires, Lazes, Abasges et autres, après avoir fait du butin, s'éloignaient quelquefois, quand on avait le plus besoin d'eux, la veille d'une bataille. « Dieu, disait Héraclius, veut réserver pour nous seuls le martyre. » Une autre fois il était, en face d'un ennemi supérieur, obligé à livrer bataille. « Frères, amis, disait-il, combattons pour venger les injures de Dieu, et Dieu combattra avec nous. Que la multitude des ennemis ne vous effraye point. Si Dieu le veut, un homme en vaincra mille. Sacrifions-nous donc à Dieu pour nos frères, et saisissons la couronne du martyre! » Toujours en avant, l'épée et le bouclier à la main, donnant l'exemple, il terrassait un jour un géant, un autre jour tuait douze ennemis. « Tu vois, » disait le Persan Shaharbarz à un transfuge, « c'est devant ton César au noir manteau que nous fuyons. »

Le ciel réglait les mouvements de cette armée chrétienne. On était indécis en 623 sur le lieu où on hivernerait. Héraclius prescrit à ses soldats un jeûne de trois jours, consulte les évangiles et reste en Albanie. Après tout, cette éloquence et cette tactique sacrée, tirée de l'Écriture sainte, « donnait des ailes aux soldats chrétiens et aiguisait leur glaive. » Dans une bataille, le Sanglier royal perdit son bouclier d'argent, son épée, sa lance, sa ceinture d'or et de diamants, ses satrapes, ses femmes et l'élite de ses soldats. Khosroès voulut tenir tête dans l'Aberbaïdjan, le pays sacré, aux « adorateurs du bois, » et prit le commandement d'une armée. Battu, il s'enfuit à temps pour ne pas voir dévaster dans Tauris le palais où

sa propre statue était entourée de génies ailés représentant la lune et les étoiles, et bouleverser Ormiah, la patrie supposée de Zoroastre. Les chrétiens eurent cependant la douleur de s'assurer que Khosroës avait du moins dans sa fuite emporté le bois de la vraie croix.

Après quatre années de cette guerre persévérante Héraclius avait l'Empire perse à sa discrétion. Maître des sources du Tigre et de l'Euphrate, et des vallées de l'Arménie, ouvertes sur la Mésopotamie, il pouvait aller menacer Khosroès dans Dastagerd et Ctésiphon. Le descendant des Sassanides fit, en 626, un effort désespéré pour reprendre tout le terrain qu'il avait perdu et sauver son empire en déchaînant la cupidité et la haine du Khakhan des Avares sur Constantinople même. Shaharbarz marcha à travers l'Asie-Mineure, avec une armée de 50 000 hommes, sur Chrysopolis; le Khakhan, à qui l'on promit le pillage de Constantinople, fit appel à toute la barbarie et prit en 626, avec des Avares, des Slaves, des Bulgares, la route de la grande muraille, pour surveiller et occuper Héraclius. Khosroès envoya encore Saès, un autre de ses généraux, en Arménie; et lui-même échelonna la garde aux lances d'or sur la route qui menait à sa capitale. C'est dans cette occasion qu'Héraclius se montra vraiment grand.

Le soldat de l'image d'Edesse ne lâcha pas prise, il eut foi; une partie de son armée seulement alla augmenter la garnison de Constantinople. Son frère Théodore resta en Arménie pour maintenir la position

prise ; lui, il garda l'élite de ses troupes pour surveiller les événements, et battit Saès, qui mourut de désespoir et ne laissant que son cadavre exposé aux insultes de Khosroès. La route de Ctésiphon était ouverte. Mais les nouvelles de Constantinople étaient graves. En face de Sharharbarz, arrivé sur la côte asiatique à Chrysopolis, le Khakhan des Avares s'était emparé du bourg de Mésantiade, tout près de la muraille théodosienne de Constantinople ; machines de guerre, tours roulantes, monoxyles ou canots faits d'un tronc d'arbre, rien ne leur manquait pour un siége en règle. Les Perses et les Avares, séparés seulement par le Bosphore et les trirèmes de la Corne d'or, pouvaient communiquer par signaux. Héraclius recula jusqu'au Caucase et à la Colchide pour enflammer de là les Constantinopolitains, « comme le feu allume le bois », et être prêt à tout. Il assembla là, « comme Jupiter, » un orage qu'il pouvait diriger à sa volonté sur les Avares ou sur les Perses, pour leur faire lâcher prise. Des Khazares, barbares de race tartare, sous un chef du nom de Ziebel, passaient le défilé de Derbend pour aller aussi ravager la Perse. Aller à leur rencontre en personne, adopter ce chef barbare comme fils d'arme, en lui posant un moment sa couronne sur la tête, et lui proposer pour femme sa propre fille Eudoxie, dont il lui montre inopinément le portrait, c'en fut assez pour mettre à la disposition d'Héraclius cette réserve barbare ; il n'en eut pas besoin.

Le patriarche Sergius suffit à la défense de la capitale. A la première nouvelle de l'arrivée des bar-

bares, les habitants, sur son ordre, font une confession générale; il les rassure en déployant comme un étendard l'image de la Vierge de saint Luc. Elle les protègerait, comme l'image de Jésus menait leur empereur à la victoire, et « ni les fureurs de Scylla bouillonnant en Europe avec les Scythes, ni celles du Charybde des Perses, sur la rive asiatique, ne prévaudraient contre elle. » A la grêle de pierre que les barbares font pleuvoir sur les murailles, et aux tours qui s'avancent, Sergius oppose l'image de la Vierge, qu'il fait promener sur les remparts; le patrice Bonus suit avec les Byzantins, tous en armes; et les flèches, la poix enflammée repoussent les assaillants, brûlent les tours. « J'aurai votre ville, » s'écrie le Khakhan furieux; « pour m'échapper il vous faudrait nager comme des poissons ou voler comme des oiseaux. » Il parvient à s'entendre avec Shaharbarz, dispose sa flotille de monoxyles à l'embouchure du Barbyssus, y jette les Slaves, pour les joindre aux navires persans et forcer avec eux le port de la Corne d'or; en même temps un grand assaut sera donné par terre à la muraille. C'est une attaque de nuit; des feux allumés à Blakherne au dessus du temple de la Vierge donneront le signal. Mais, Bonus, le patrice, a tout deviné; il prend ses dispositions, fait filer les bataillons aux pieds des murailles et glisser doucement vers Blakherne ses birèmes et trirèmes bien montées. Le signal part de la plateforme saint Nicolas, allumé par Bonus lui-même; la lumière éclatante laisse encore les murailles et le port dans l'ombre, va tromper les Slaves et les

Perses, et les attire au milieu du Bosphore, pour les y faire tomber sous les coups des trirèmes byzantines, tandis que la Vierge elle-même, « une femme richement vêtue, » disaient plus tard les historiens, « apparaît sur les murailles, émousse les traits des assaillants et aiguise l'épée victorieuse des assiégés. » Shaharbarz et le Khakhan lâchèrent prise. Quand les Byzantins, après le départ des Avars, virent que l'église de la Vierge de Blakherne avait été épargnée au milieu des incendies que les barbares avaient allumés avant de partir, ils se persuadèrent d'autant plus que la mère du Sauveur avait été leur salut.

Héraclius fit plus avec l'image d'Édesse. Au printemps de l'année 627 il se jette sur la rive gauche du Tigre. Razatès veut l'arrêter près des ruines de Ninive. « Si tu ne peux vaincre, » lui avait dit le grand roi, « tu peux mourir. » Il mourut en effet, et de la main même d'Héraclius, à temps pour ne pas voir la déroute de son armée. Ce n'est plus une invasion, c'est une marche triomphale. Entre le mont Zagros et le Tigre, sur ces terres blanches, entrecoupées de sources de gypse, de naphte et de pétrole, les chrétiens armés de Byzance portent l'image d'Édesse sur les traces d'Alexandre, de Xénophon, de Crassus et de l'empereur Julien. Les Arabes nomades, les troupeaux d'autruches, effarouchés, fuyent à leur approche. Les *paradis*, oasis de palmiers, de dattiers et de verdure, aux bords des sources rafraîchissantes, forment les étapes des guerriers de la croix. Ils y célèbrent leurs fêtes religieuses ; au paradis de Be-

clal, un cirque improvisé les distrait de leurs glorieuses fatigues. Khosroès n'attend pas l'ennemi dans son séjour favori, son paradis de Dastagerd; il s'échappe de nuit, à l'insu de ses ministres, de ses gardes, avec ses femmes et ses enfants, par une brèche faite à dessein à son palais; il n'ose rester dans Ctésiphon, où les Mages disaient qu'il devait périr, et ne s'arrête que derrière les montagnes du Khousistan (ancienne Susiane). Les vainqueurs pénètrent dans « cette cité bâtie comme une haute tour, par Artaxerce, pour servir de rempart à son impiété. » Ce ne sont que grands parcs plantés de hautes futaies, rafraîchis par des fontaines jaillissantes, où les lions et les léopards, les chevreuils, les onagres, les paons, bêtes de grande et de petite chasse, errent en liberté. Dans le palais brûle le feu sacré, confié aux soins des Mages. Les colonnes de jaspe et de marbre, les tentures de soie, les tapis, les lustres dorés ornent les appartements du maître; dans la grande salle de réception, la voûte d'azur, parsemée d'étoiles de rubis, au-dessous de laquelle sont suspendus des globes d'or et d'argent, figurait le monde, comme pour persuader à Khosroès qu'il en était bien le maître. Le feu anéantit ces superstitions, et détruit ces richesses avec le trône de Khosroès.

Rien ne peut mieux achever de faire connaître le caractère de cette guerre que le bulletin de victoire (κέλευσις), envoyé dans cette circonstance à Constantinople par Héraclius, et lu le jour de la Pentecôte, du haut de l'ambon de Sainte-Sophie : « Bénissez Dieu par toute la terre, servez le Seigneur avec

joie, avancez-vous en sa présence avec allégresse, et reconnaissez que Dieu est vraiment le Seigneur, que c'est lui qui nous a créés et non pas nous, et que nous sommes son peuple et les brebis de son troupeau. Entrez dans ses tabernacles en chantant des hymnes; confessez-le; louez son nom, parce que Christ est le Seigneur, que sa miséricorde s'étend sur toute la durée des siècles, et que sa vérité subsiste de génération en génération. Que les cieux se réjouissent! que la terre et la mer tressaillent d'allégresse, et tout ce qui est en elles! et que tous les chrétiens, louant et célébrant, rendent grâce au Dieu unique et se réjouissent d'une grande joie au sujet de son saint nom. Car il est tombé, le superbe Khosroès, l'ennemi de Dieu! il est tombé, et il a été précipité dans les abîmes souterrains, et sa mémoire a disparu de la terre, lui qui marchait la tête haute, l'injustice à la bouche, dans son orgueil et son mépris pour notre Seigneur Jésus-Christ, le vrai Dieu, et sa chaste mère, notre maîtresse bénie, Marie mère de Dieu et toujours vierge. L'impie est tombé avec fracas ; ses œuvres se sont retournées contre lui et son injustice est retombée sur sa tête.... Il s'en est allé par la voie de Judas Iscariote auquel notre Seigneur tout puissant a dit : « Il vaudrait mieux pour cet homme n'être point né[1]. »

La victoire était complète. Comme toujours, dans les revers des monarchies absolues, les Satrapes, Sharharbarz en tête, se révoltèrent et opposèrent à

1. Chron. pasc.

Khosroès vaincu son fils Siroès. Pris, enfermé par les révoltés dans une tour, avec la vue des trésors qu'il avait amassés, pour toute nourriture, le malheureux roi fut tué après quatre jours de souffrance. Héraclius traita avec son successeur.

C'était bien une guerre religieuse qu'il avait faite. Les frontières des deux empires restèrent les mêmes. Il se contenta de redemander à Siroès la vraie croix, pour laquelle il avait combattu. C'est avec elle qu'il vient triompher à Constantinople, et la population, ivre de joie et d'enthousiasme, dans les rues jonchées de fleurs, a beaucoup plus d'yeux pour ce bois sacré que pour les étendards reconquis de Crassus, de Valérien et de Julien qui l'accompagnent. C'était le 14 septembre 628 ; la fête de l'exaltation de la croix en garde encore aujourd'hui le souvenir dans la chrétienté tout entière, qui retentit ce jour là du nom d'Héraclius. L'empereur croisé ne crut pas encore tout fini ; il partit pour l'Asie, afin de réintégrer à Jérusalem le symbole du salut de l'Empire. Il porta lui-même sur le Calvaire le précieux fardeau, et le remit aux mains du patriarche Zacharie, que la paix avait également délivré. Un nouveau pacte d'alliance, croyait-il, était fait entre la religion et l'Empire, entre le ciel et Byzance, et on le croyait avec lui. Le chef des Turcs Khazares et le roi des Francs Dagobert, envoyaient au libérateur de la croix une ambassade de félicitation. Georges Pisidès commençait un poëme en son honneur, l'Héracléïde; il n'y avait pas assez des gloires du paganisme hellénique et romain, des saintetés de l'Ancien et du Nou-

veau Testament, pour nommer Héraclius, qui était à la fois, un Hercule et un Moïse, un Scipion et un Saint-Jean. Il touchait presque à la divinité ; n'avait-il pas eu comme elle, ses six années de labeur pour se reposer glorieusement la septième?

C'est de ces triomphantes hauteurs de l'idéalisme byzantin qu'il faut retomber cependant dans la triste et la honteuse réalité de la fin du règne d'Héraclius. La cause même de sa chute est dans celle de son succès et de sa grandeur; le fanatisme religieux, qui l'avait porté si haut, le mit à bas. Devant le grand malheur de la perte de la croix, toutes les dissensions théologiques habituelles à l'Empire de Byzance s'étaient effacées. On avait discontinué d'équivoquer sur le grand sacrifice de la croix, et de disséquer à coup d'arguties la grande victime qui y était morte, pour reconquérir le bois sacré. La sainte relique reconquise, on revint à ces querelles.

Il y avait en Orient, les Nestoriens qui voyaient en Jésus deux personnes distinctes, et qui se trouvaient surtout en Syrie et en Égypte ; les Monophysites qui ne voulaient admettre en lui, qu'une seule nature, divine, incorruptible, et qui dominaient en Arménie ; enfin les Jacobites, plus récents, qui essayaient de concilier ces doctrines diverses, en ne reconnaissant dans le fils de Dieu qu'une volonté. Les libérateurs de la croix ne devaient-ils point trouver dans leur victoire de nouvelles lumières? Quels personnages devaient se croire plus propres à décider de ces questions redoutables que le César, protégé par l'image d'Édesse, et Sergius, le patriarche, assuré de la pro-

tection de la *Toute Sainte*, de la Panagie? Une certaine intolérance avait suivi le triomphe d'Héraclius : à Jérusalem, il interdisait aux Juifs d'approcher à plus de trois stades des portes de la ville; à Tibériade, il fit baptiser de force le plus riche Juif de la ville, et rendit aux orthodoxes l'église que les Nestoriens avaient occupée avant l'invasion persane. Bref, Héraclius et le patriarche, qui penchaient vers les Jacobites ou Monothélites, s'avisèrent de vouloir ramener l'Empire à l'unité de foi en poussant aux patriarcats d'Antioche et d'Alexandrie de purs Monothélites. Mais un rude adversaire de cette doctrine, Sophronius, après la mort de Zacharie, arriva au patriarcat de Jérusalem, et porta résolûment la guerre dans le camp de ceux qui se croyaient déjà vainqueurs; il en appela au pape. Pour se défendre en vrais byzantins, le César et l'évêque de Constantinople rédigèrent un nouveau formulaire de fo qui pour concilier toutes les opinions, en créa une de plus, et l'Empire byzantin retomba dans la plus affreuse confusion qu'on eût jamais vue.

Ce fut au milieu de ces misères que l'ambassadeur d'un prophète arabe, du nom de Mahomet, vint sommer l'empereur d'embrasser une religion nouvelle, et, sur son refus, commença contre l'Empire une nouvelle guerre sainte, dans laquelle l'empereur devenu de héros théologien, et l'Empire divisé, devaient succomber. Nous renvoyons aux chapitres suivants, dans le récit des progrès du Mahométisme et des conquêtes arabes, l'histoire de cette chute, dont il

suffit ici d'indiquer les causes. Après avoir été battu en personne, par les Arabes, dans la Syrie, où les rivalités théologiques sont au comble, après avoir de ses yeux vu tomber Antioche, religieusement divisée contre elle-même, Héraclius va chercher à Jérusalem, pour le rapporter à Constantinople, le bois de la croix, qu'il ne se sent plus de force à reconquérir.

Revenu à Herée sur les rives du Bosphore, le héros de Ninive craint de faire sur mer ce court trajet. Il est saisi de vertige, le sol tremble sous ses pieds. Il faut jeter pour lui sur le Bosphore un pont de bateaux, dont le haut parapet, tout de feuillage, lui dérobe la vue des flots agités. En sûreté dans son palais, ce n'est plus qu'un tyran de sacristie; il fait attaquer par des sicaires à Rome le pape Séverin, qui ne veut pas recevoir son formulaire de foi, tandis que Damas, Jérusalem, Alexandrie, dont souvent les dissidents ouvrent les portes, tombent au pouvoir des sectateurs de Mahomet. Il venge ses défaites sur son frère Théodore. Ceux qui essayent de mettre ses fautes sous ses yeux, comme le patriarche Cyrus, il les envoie à la torture. Dans les derniers jours seulement, condamné (641) par un concile à Rome, et défaillant, il rétracte l'Ecthèse, son œuvre théologique. Ce n'est pas même repentir, c'est faiblesse. Par un acte de la même époque de sa volonté, il laisse tous ses trésors à sa femme Martine, sous le joug de laquelle il était retombé, au risque de laisser au dépourvu son fils Héraclianus; et celui-ci, en revanche, trois mois après les obsèques de son père, fait enlever de sa

tête la riche couronne qu'il avait un temps défendue en héros et perdue en théologien.

Selon un proverbe byzantin, il n'est que le diamant pour fendre le diamant. Dans un moment d'enthousiasme religieux, un empereur du Bas Empire avait suffi pour triompher d'une monarchie vieillie comme celle de la Perse, et d'une religion usée comme le Magisme. Contre le peuple et la religion également jeunes des Arabes, le patriotisme et la foi des Byzantins devaient être impuissants. Contre le Mahométisme, il fallait la dureté du monde germain et la pureté de la foi latine. Héraclius n'en complète pas moins, comme saint Grégoire le grand et Dagobert, cette époque du moyen âge à laquelle on pourrait étendre le titre que Grégoire de Tours et le vénérable Bède donnaient à leurs récits sur les Francs et sur la Grande Bretagne, celui d'Histoire ecclésiastique. La foi allait devenir le plus puissant mobile des actions humaines, et les futurs historiens des croisades ne se tromperont pas, trois siècles plus tard, en regardant Héraclius comme le premier des croisés.

LIVRE SIXIÈME.

LE MAHOMÉTISME ET LES ARABES.

CHAPITRE XIX.

MAHOMET. — UNE RELIGION NOUVELLE.

L'Arabie. — Le Hedjaz, Le Nedjed, le Yaman. — La race arabe; les tribus. — La poésie arabe. — Jeunesse de Mahomet. — Les fêtes du désert. — La Mecque et Yathrib. — Mahomet apôtre et chef d'État. — Le Coran. — La guerre sainte. — La Caaba. — Puissance de Mahomet. 622-632. — Sa mort.

Il était heureux que l'Europe, au commencement du VIIe siècle, sous saint Grégoire le Grand, eût retrouvé quelque force politique et quelque unité morale. C'est alors en effet que, du fond d'un pays qu'on croyait non-seulement désert, mais presque inhabitable, sort une invasion d'un nouveau genre. Moitié religieuse, moitié guerrière, elle couvre tout à coup, comme une marée furieuse, l'Asie, l'Afrique, et une partie de l'Europe. Chose plus extraordinaire, quand cette inondation s'arrête, il en sort

une civilisation raffinée, délicate, qui eût laissé bien loin derrière elle le développement lent et grossier de la société germaine et chrétienne, si elle n'eût été marquée au coin d'une périlleuse précocité. Nous voulons parler du mahométisme et de la civilisation arabe qui jetèrent tout leur éclat du VII[e] au X[e] siècle.

L'auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène*, frappé de l'apparition subite et inexplicable de Mahomet dans l'histoire arabe et de la fortune plus extraordinaire encore des conquérants, ses successeurs, supposait que ces deux phénomènes devaient être dus à l'existence, soit d'une civilisation arabe antérieure que nous ne connaissions pas, soit de quelque événement important qui n'était point arrivé jusqu'à nous. Le coup d'œil du génie ne s'y est point trompé. Nous le savons aujourd'hui, de science certaine, Mahomet est le dernier terme d'une espèce particulière de civilisation qui s'est obscurément, mais de longue main, développée en Arabie, le dernier fruit brillant et mûr de cette floraison âpre et cependant savoureuse, éclose au milieu des sables et sous le souffle sec et brûlant du simoun au désert. C'est là la cause de l'étonnant prestige exercé par Mahomet sur ses contemporains, de l'influence immense qu'il a eue sur les destinées de toute la race arabe et de la révolution extraordinaire qui s'accomplit tout à coup par la religion et par la guerre en Orient.

On se représente trop communément les Arabes avant Mahomet, bédouins ou sédentaires, ceux qui

parcouraient le désert à dos de chameau et dressaient leurs tentes près des sources, ou ceux qui habitaient dans les vallées rocheuses ouverte sur la mer Rouge et dans les villes poudreuses de la Mecque et de Médine, comme des barbares ou des demi-barbares, divisés en tribus ennemies les unes des autres et condamnées à une éternelle guerre ; on leur prête les défauts ordinaires, mais poétiques de l'état sauvage, et quelques qualités particulières, originales, comme par exemple, une affection tendre et dévouée pour l'animal patient ou pour l'agile coursier du désert. On nous les montre tout au plus réunis par une superstition commune, pour le temple de la Caaba, étrange panthéon où l'on rencontrait à côté des fétiches les plus grossiers et les plus immondes, la statue d'Abraham avec les flèches épointées du Sort dans la main, et une Vierge byzantine avec l'enfant *Jésa* sur les genoux. Le portrait n'est pas complétement vrai, au moins pour les Arabes du ve et du vi^e^ siècle.

Le vaste pays qu'ils occupaient dans la grande presqu'île orientale de l'Asie méridionale, l'Arabie, explique assez bien leurs destinées obscures d'abord et ensuite si brillantes, mais d'un éclat peu durable. Il est formé par un vaste plateau central qu'ils désignent eux-mêmes du nom commun de Nedjed, pays élevé, légèrement onduleux et sillonné de vallons étroits où se cachent quelques rares cultures ou plants de palmiers, et qui regarde, comme d'un camp retranché, vers tous les points de l'horizon à la fois, la Syrie, la mer Rouge,

l'Océan indien et le golfe Persique. L'Arabe, en effet, de là peut descendre en quelques jours, au couchant, dans le Hedjaz, un peu moins stérile et plus montueux sur le bord de la mer Rouge, au midi, dans le Yaman ou Yemen, pays plus heureux de la myrrhe et de l'encens, en face de l'Abyssinie, dans le Hadramaut, en face de l'Océan indien, ou vers le nord dans les régions moitié persanes, moitié syriennes, qui furent le royaume de Hira et l'empire des Ghassanides. Ainsi le plateau de sable qui couvre et défend les extrémités de l'Arabie, baignées par la mer et moins dépourvues de végétation, forme de toute la contrée, dans sa diversité même, un ensemble cependant harmonieux qui la distingue des régions plus riches et arrosées par de grands fleuves, qui l'avoisinent. C'est un désert inondé surtout par le sable, brûlé par le soleil, ravagé par le terrible vent Khamsin, ou Simoum, coupé ou terminé exceptionnellement par des oasis, propre surtout à la vie aventureuse des pasteurs nomades ou des conducteurs de caravanes, ou à l'établissement de villes de transit, d'entrepôts de marchandises dont le commerce est toute la vie.

De même l'Arabe, qui paraît d'abord isolé, fait partie d'une famille, d'une tribu, d'une nation toujours prête à le secourir ou à le venger. Cays se nomme Cays, fils de Khatîm, de la tribu d'Aus et de la branche des Nabît. Les membres d'une même famille, ennemis la veille, combattent côte à côte pour la tribu; toutes les tribus se réunissent quand il s'agit de la race, parce qu'elle descend d'une seule

souche; Ismaël, fils d'Abraham, et toutes les nations n'en feront plus qu'une quand Mahomet leur aura révélé la destinée commune de la race entière.

Dans le Nedjed, primitivement soumis aux rois du Yaman, puis aux satrapes de Hira, dominaient au VIe siècle, des tribus princières, toujours en guerre l'une contre l'autre, fières de leurs chevaux, les plus rapides du désert; on les voit continuer pendant vingt ans, une guerre qui éclata en 568, à la suite d'une course entre le cheval Dahis et la jument Chabra, qui appartenaient aux Abs et aux Dobyans.

Le Hedjaz, souvent traversé par les caravanes de Syrie, et plus marchand que guerrier, n'avait pas les chevaux rapides du Nedejd, mais un centre religieux, la Mecque, dont la sainteté remontait jusqu'au temps d'Abraham. Ibrahim ou Abraham était venu dans la vallée de la Mecque; il y avait abandonné Ismaël et Agar. Le jeune Ismaël, en frappant la terre du pied, suivant la légende arabe, avait fait jaillir la source Zemzem encore existante, et plus tard, il avait, de concert avec son père, bâti l'enceinte de la Caaba en l'honneur du Dieu unique. Pour marquer l'angle du temple où devaient commencer les tournées religieuses, *tawaf*, l'ange Gabriel avait apporté du ciel une pierre d'une blancheur éclatante devenue noire par l'attouchement des pécheurs; il avait même institué les principales cérémonies du pèlerinage, la mortification préparatoire et l'immolation des victimes. Cette tradition subsistait, bien que les tribus du Hedjaz, devenues païennes comme celles

du Nedjed, eussent placé chacune son idole dans l'enceinte de la Caaba.

Tous les ans, un nombre considérable de pèlerins y venaient vénérer les dieux et déposer des présents. La garde de la Caaba était d'une extrême importance, et les plus grandes familles du Hedjaz s'en disputaient l'honneur. Elle constitua même, entre les mains de Cossay, de la famille de Koraïsch, une véritable royauté. Avant lui, on n'avait point osé bâtir autour de la Caaba : il y fit élever une ville pleine de ses parents et de ses clients. Lui-même vivait dans un palais où se traitaient les affaires publiques. Au commencement d'une guerre, il distribuait les drapeaux aux chefs de sa tribu; il avait imposé et il recueillait une taxe destinée à secourir les pèlerins pauvres; il répartissait les eaux entre les habitants de la ville. Il fit encore réformer le calendrier et fixer les mois sacrés pendant lesquels il y aurait trève. Après lui, ses fils se partagèrent ses fonctions avec son héritage; mais son souvenir demeura toujours vivant dans la famille de Koraïsch et on ne saurait s'étonner que Mahomet, le prophète et l'organisateur de l'Arabie, soit né précisément dans cette famille de Koraïsch à l'ombre de la Caaba.

Non loin de la Mecque et de la Caaba s'élevait Yathrib où dominaient les Abs. Là, de nombreuses forteresses, *outoum*, isolées et bien défendues, gardaient les trésors et les femmes de chaque famille. On ignore d'où venaient les premiers juifs, qui introduisirent leur religion dans ces sauvages de-

meures. Persécutés d'abord, massacrés en partie, ils avaient lassé, puis gagné leurs maîtres. Yathrib était donc riche, commerçante, et les juifs étendaient autour d'elle une sorte de propagande qui, limitée au Nord par la sainteté de la Mecque, s'était facilement répandue dans le Sud, du côté de Nadhir et de Kaïbar.

Le Yaman avait été converti au christianisme dans la personne de ses souverains, les Tobba Hymiarites; et sur cette terre, patrie de l'encens et des parfums, où la ville de Saba rappelait tant de splendeur et de gloire, avaient éclaté les plus sauvages violences du fanatisme religieux. Le roi Dhon-Nowas s'était jeté sur une petite colonie chrétienne, la ville de Nardjan, l'avait prise par trahison et en avait brûlé dans une fosse tous les habitants. Le roi chrétien d'Abyssinie les avait vengés et avait massacré les guerriers du Yaman; puis les Persans étaient venus, avaient succédé aux Abyssins, et avaient mêlé la religion des mages à celle du Christ.

Au Nord du Nedjed, dans la Syrie, sur le territoire des Arabes Ghassanides qui professaient le christianisme et se trouvaient depuis longtemps soumis aux Romains, ou dans le riche royaume à demi-chrétien de Hira, presque toujours en guerre avec les Persans, des querelles de famille, de dynasties, pour des trônes éphémères, remplaçaient les dissensions religieuses ou les rivalités de tribus. C'était du reste un pays frontière, de races et de mœurs mêlées, et plutôt asiatique qu'arabe.

Toutes ces tribus, nomades ou sédentaires, bar-

bares ou presque civilisées, chrétiennes, juives, idolâtres, se disant également filles d'Abraham, étaient comme on le voit bien divisées. Mais elles avaient quelques traits de caractères, quelques traditions et quelques sentiments communs d'où leur vint un jour l'unité qui fit leur force.

Tandis qu'ils défendirent pendant des siècles, contre les conquérants grecs, romains ou perses, leur indépendance menacée, les Arabes surent exprimer la poésie de la contrée qu'ils habitaient, dégager la moralité de leur existence de race. L'indépendance est la mère des grandes choses, et il n'est point de nature si disgraciée qui ne renferme une étincelle supérieure. A l'esprit de guerre ou de convoitise qui jetait le Bédouin sur la frontière du désert pour y chercher des ennemis et faire du butin, ou qui y amenait à travers mille périls la caravane de l'Arabe de la Mecque et de Yathrib, pour y échanger quelques marchandises, il faut joindre un instinct délicat et profond de sociabilité qui les poussait à recevoir l'étranger sous leur toit, à épouser même sa querelle, et qui allait jusqu'à leur faire partager avec leur hôte la dernière provision de dattes ou verser pour lui la dernière goutte de leur sang. A l'excès, ou plutôt au dispersement des affections conjugales de l'Arabe, puisque, comme la plupart des Orientaux, il pratiquait la polygamie, il faut ajouter un sentiment vif, exquis, de l'honneur de la femme et du devoir de la défendre. Mal dirigé, cet instinct pouvait faire passer ceux qui en étaient animés de l'héroïsme au crime. Il n'était point de jeune

et de vaillant descendant d'Ismaïl, à l'âge du dévouement et des sentiments généreux, qui ne pût chanter comme le poëte Antar, en vrai chevalier : « Nous avons défendu nos femmes à la bataille d'Elfourouck. Quand le sang ruisselait du poitrail de nos coursiers, nous leur avons juré de ne point nous reposer qu'elles ne fussent à l'abri des sauvages mains de nos ennemis. L'honneur de nos femmes est à la garde de nos épées. » Mais il n'était guère alors aussi d'Arabe pauvre, qui, pour sauver ses filles du déshonneur auquel les condamnerait sans doute la pauvreté, n'aimât mieux, quand elles lui naissaient, les enterrer toutes vives.

Sans doute l'esprit d'orgueil, de jalousie, de rivalité, naturel aux familles et aux tribus patriarcales, et l'hostilité des Bédouins pauvres contre les Arabes sédentaires plus riches, armait trop souvent les Arabes les uns contre les autres; l'appétit du sang, de la vengeance pour une mince querelle, une chamelle prise, une insulte légère à une femme, un prix de course frauduleusement gagné, une caravane pillée, perpétuait des guerres ruineuses pour tous. Mais tous avaient un respect religieux pour les conventions loyales de l'état de guerre, pour cette espèce de *trève de Dieu*, par exemple, qui suspendait toute guerre pendant les trois mois consacrés au pèlerinage du temple de la Caaba, déjà établi comme fête religieuse, commerciale et poétique, et ils gardaient une fidélité entière, sans réserve et sans bornes à la parole donnée, au serment. De ces deux traits opposés du caractère arabe, voici un seul exemple. La

chamelle d'une femme nommée Baçous avait été tuée par le chef des Toghlibites, Koulaïb-Waïl. Le beau-frère de celui-ci, de la tribu des Benou-Bekr, qui avait été l'hôte de cette femme, tue Koulaïb. Aussitôt la guerre éclate entre les deux tribus : elle durait depuis quatre ans, quand un guerrier d'une des deux tribus, Mouhalhil, tombe entre les mains de Harith, chef de l'autre tribu, dont il venait justement de tuer le fils dans un précédent combat. « Qui que tu sois, dit Harith à son prisonnier, si tu me fais connaître Mouhalhil, le meurtrier de mon fils, je te promets la liberté. — Tu m'en donnes ta parole. — Je te la donne. — Eh bien, c'est moi qui suis Mouhalhil. » Harith, après un moment d'hésitation, tire son sabre, se contente de couper à celui qui avait tué son fils deux mèches de ses cheveux et lui dit : « Va dire à ta tribu que j'ai tenu mon serment. » Cet acte de générosité finit la guerre.

Mais le trait le plus spécial de l'état de civilisation auquel était arrivée alors la race arabe, c'était un goût particulièrement vif et délicat pour la poésie, cet art divin de l'esprit qui transforme à son image les spectacles extérieurs de la nature ou les mouvements intérieurs de l'âme. Que les différentes tribus arabes, à certaines époques de chaque année, se réunissent dans la ville de la Mecque pour y faire échange de marchandises, ou dans l'enceinte sacrée du temple de la Caaba pour y adorer chacune l'image de leur Dieu, il n'y avait là rien que n'expliquassent et l'unité de la race arabe et ses fréquents rapports avec ses voisins au-delà du désert. Mais le vrai com-

merce, la vraie fête, la vraie religion des Arabes, c'était le commerce de l'esprit, la fête de la langue, la religion de la poésie ; ils la célébraient en commun dans la vallée d'Okhad, disposée en amphithéâtre, lorsque, toutes armes déposées, toutes haines oubliées, ils prêtaient une attention soutenue aux longs poëmes à rimes redoublées que les plus habiles récitaient sur un tertre élevé, et acclamaient, pleins d'enthousiasme, l'œuvre divine qui avait l'honneur d'être suspendue, gravée en lettres d'or sur une longue toile de lin, dans le temple de la Caaba.

Quelques-uns de ces poëmes ou Moallakats nous sont restés, et on peut, en les lisant, se faire une idée de ces récitations théâtrales de la poésie au désert. Ils donnent une idée plus complète et plus vraie que ne le saurait faire l'histoire même, de la vie et de la civilisation arabe à cette époque. Un jour, Lebid raconte le désert avec ses mirages et ses accidents journaliers, le sable qui éclate sous le soleil ou qui poudroie sous le khamsin, le coursier qui passe rapide comme la colombe altérée pour se précipiter vers la source rafraîchissante, le chameau dont la structure a la solidité d'un pont romain, dont la vitesse est celle du torrent, et la gazelle mère qui, les mamelles pendantes et arides, parcourt nuit et jour les bois et les vallées, demandant avec des cris plaintifs le faon que les loups lui ont dévoré. Un autre jour, le sceptique Tarifa, pour qui la vie est un trésor de jouissances variées dont chaque jour enlève une partie, narre ses longs voyages et ses

plaisirs quand les litières qui portent les femmes lui apparaissent au milieu du mirage comme des barques sur la mer. « Je me suis livré, dit-il, au vin et aux joies, j'ai vendu ce que je possédais ; j'ai dissipé les biens que j'avais acquis moi-même et ceux dont j'avais hérité. Censeur, qui blâmes ma passion pour les plaisirs et les combats, as-tu le moyen de me rendre immortel ? Si ta sagesse ne peut éloigner de moi l'instant fatal, laisse-moi donc prodiguer tout pour jouir avant que le trépas m'atteigne. »

Le poëte et le guerrier par excellence c'est Antara, fils d'un esclave arabe et d'une négresse. « La moitié de ma personne, dit-il, est du pur sang de la tribu d'Abs ; l'autre moitié, j'ai mon sabre pour la faire respecter. » Condamné à mille entreprises périlleuses avant d'épouser sa cousine Abla, il en triomphe, et chante : « Quand j'ai vu nos gens, s'excitant les uns les autres s'avancer en masse pour me soutenir, alors je me suis précipité sur l'ennemi avec ardeur. Tandis que nous combattions, nos femmes blanches et belles se tenaient derrière nous et nous excitaient à les sauver de l'esclavage et de la honte. De tous côtés on criait : « Antara ! » et les lances, semblables à de longues cordes à puits, se plongeaient dans le corps de mon coursier noir. Il renversait avec son poitrail tout ce qui se présentait à lui, et bientôt il était couvert comme d'une housse de sang. » A la fin, Antara meurt percé d'une flèche, et Mahomet dira : « Le guerrier bédouin que sa réputation m'eût fait le plus désirer de voir, c'est Antara. » Rabia, de la tribu de Kinâna, dans le même poëme, respecte et protége

les femmes comme un paladin du moyen âge : « Laisse passer, dit-il, la femme libre et inviolable, car tu as rencontré Rabia entre elle et toi. » Pour défendre le précieux convoi qui lui a été confié, affaibli déjà par vingt blessures saignantes, il se porte encore sur son cheval dans un étroit défilé; appuyé sur sa lance et les yeux menaçants, il donne à la caravane qui escorte les femmes le temps de fuir, et contient les ennemis de son regard mourant, jusqu'à ce que l'un deux s'approche et fasse tomber le cadavre de celui qui a protégé l'honneur de la femme arabe dans la mort comme dans la vie.

Il ne manquait pas non plus de voix qui fissent déjà entendre des accents plus graves en s'adressant aux instincts religieux et moraux des Arabes. C'est le propre de la poésie de monter toujours, d'élever le cœur avec elle; après avoir essayé de reproduire dans ses conceptions l'homme et la nature, elle arrive jusqu'à Dieu, qui embrasse la nature et l'homme. Waraca, Othman, qui se firent chrétiens, Obeidallah et Zaïd, étaient alors des poëtes graves qui puisaient leurs inspirations à l'origine de leur race, là où les peuples rêvent souvent la perfection, pour essayer de se rendre meilleurs : « Vous êtes sortis de la véritable voie, disaient-ils aux Arabes; quels sont ces dieux de bois et de pierre que vous adorez? » Et, rappelant le Dieu annoncé par le patriarche Abraham qu'ils avaient oublié, ils parlaient de cet être « immense, infini comme le désert, haut comme le ciel, clément et miséricordieux, et dont le culte était rafraîchissant comme la source trouvée à l'ombre du

palmier. » Zaïd, fils d'Amz, était le plus écouté. On l'entendait souvent répéter, appuyé sur la Kaaba : « O Allah, si je savais quelle est la forme d'adoration qui te plaît le mieux, je la pratiquerais; mais je ne la connais pas. Je ne cesse de t'adresser louange, honneur et parole reconnaissante, à toi le roi des rois, qui n'as au-dessus de toi ni maître ni dieu qui en approche. O homme, pense à la mort : tu ne peux rien cacher à Dieu. C'est lui qui par bonté et par miséricorde envoyait un messager à Moïse pour qu'avec Aaron ils appelassent ensemble à Dieu le Pharaon infidèle. Quel autre que lui aurait pu étendre la terre et la faire tenir telle qu'elle est sans appui, et élever si haut le ciel sans colonnes. Dites donc à qui l'on doit le soleil le matin pour que la terre soit éclairée! »

Le premier poëte cependant qui appliqua avec succès la puissance de son inspiration aux instincts religieux de la race arabe et à ses intérêts politiques, les dépassa tous. Waraca et Zaïd n'étaient que des poëtes; lui, il devint à la fois prophète et fondateur d'un État. En gravant ses enseignements religieux et politiques en lettres de feu au cœur de la race arabe tout entière, il fit dans la nation une révolution religieuse et politique qui l'arracha au désert, pour la jeter au milieu des vieilles nations de l'Asie et de l'Afrique. Elle entama le christianisme et l'Europe même, et ses conséquences comptent aujourd'hui encore dans le monde. Ce poëte n'est rien moins que Mahomet.

Mahomet ou Mohammed était fils d'Abdallah, et

petit-fils d'Abd-el-Motalled, de la tribu des Koraïschites, qui avait le privilége de l'intendance de la Kaaba. Un de ses ancêtres (Hasehem, celui qui rompt le pain) avait nourri les pauvres de la Mecque dans une disette, et institué les deux caravanes annuelles du Yaman et de la Syrie. Son père avait failli être immolé par Abd-el-Motalled comme autrefois Isaac par Abraham. Orphelin à l'âge de cinq ans, il fut nourri et élevé au désert. Faible et délicat dans ses premières années, il était sujet à des attaques d'épilepsie, et la tradition a entouré son enfance comme sa naissance d'événements merveilleux. On raconta plus tard qu'un jour deux anges le renversèrent par terre dans les champs, lui enlevèrent le cœur pour le laver et le purifier de la tache originelle, et y mirent à la place la lumière prophétique. A quinze ans, après avoir pris part à côté de ses oncles à la guerre de Fidjar, et ramassé leurs flèches dans les batailles, il fut emmené par son oncle Abou-Taleb en Syrie, et devint conducteur de caravanes. Dans ses voyages, il apprit à connaître les différentes tribus arabes qui habitaient le désert, les religions chrétienne, juive, sabéenne, païenne, qui se le partageaient, et il put juger de la faiblesse des empires romain et perse qui étaient limitrophes de l'Arabie. A vingt-cinq ans il épousa une riche veuve du nom de Kadidja, dont la fortune lui donna le loisir de se livrer à la méditation qu'il aimait par-dessus tout.

Mahomet avait de bonne heure associé le culte de la poésie à l'amour des voyages et faisait particulièrement ses délices de la compagnie des poëtes les

plus graves, entre autres de Waraca. Il était dans le mouvement d'idées supérieures qui avait jailli, en Arabie, de la rencontre de tant de religions différentes et qui entraînait les esprits et les cœurs vers un nouvel avenir. C'était l'un des principaux membres d'une association qui venait de se former, celle des Fadhouls, qui juraient de prendre la défense des opprimés et de poursuivre la punition des coupables tant qu'il y aurait une goutte d'eau dans l'Océan. La générosité de ses sentiments, la sincérité de ses discours, l'avaient fait nommer dans sa famille, *El Amin*, le fidèle. Il avait souvent récité de ses poésies à l'assemblée d'Okhad, et elles avaient été admirées pour l'élévation des sentiments.

Après avoir vécu plus solitaire quelques années, et s'être retiré pendant le mois de Rhamadan dans une caverne du mont Hérat, de poëte qu'il était, Mahomet passe enfin prophète. Il y a un état des esprits où la réalité et le rêve se confondant, la poésie est sœur de la prophétie, et où la religion naît de l'inspiration poëtique : « Je dormais profondément, dit-il, lorsqu'un ange m'est apparu en songe; il portait une immense pièce d'étoffe de soie, couverte de caractères d'écriture; il me la présenta en disant : « Lis. — Que lirai-je? » lui ai-je demandé. Il m'enveloppa de cette étoffe, de manière que je me sentis étouffer. Puis il répéta : « Lis. » Je répétai ma demande : « Que lirai-je? » Il répondit : « Lis; au nom de Dieu qui a créé toutes choses, qui a créé l'homme de sang coagulé. Lis : la générosité de ton Seigneur est sans bornes; c'est lui qui a enseigné l'écriture; il a appris

aux hommes ce qu'ils ne savaient pas. » Je prononçai ces mots après l'ange, et il s'éloigna. Je m'éveillai; les paroles qu'il m'avait fait lire étaient comme gravées dans mon cœur. Je sortis pour me remettre de mon émotion, et m'avançai sur le penchant de la montagne. Là j'entendis au-dessus de ma tête une voix qui disait : « O Mohammed! tu es l'envoyé de Dieu, et je suis Gabriel. » Je levai les yeux et j'aperçus l'ange. Je demeurai immobile à ma place, les regards fixés sur lui, jusqu'à ce qu'il disparût. » — Quand Mahomet vint annoncer cette vision à sa femme : « Dieu est mon appui, répondit Kadidja, il ne permettra pas que tu aies le malheur d'être un poëte en qui personne ne doive avoir confiance, ni un possédé des Djinns; » et le vieux Waraca, instruit de ce qui se passait, s'écria : « C'est le grand Namous, celui qui portait jadis à Moïse les ordres du Seigneur, qui est apparu à Mahomet; Mahomet sera le prophète des Arabes. » La croyance vient en effet à lui; bientôt quarante-cinq de ses amis confessent sa foi dans un banquet, et son cousin Ali déclare qu'il veut être son second, son vizir.

L'originalité particulière de Mahomet, qui appartenait à la tribu sacerdotale et dominante des Arabes, c'est d'avoir rencontré l'expression la plus complète et la plus exacte de son pays et de sa race; il sut saisir, pour dominer celle-ci, l'améliorer même, et la réunir en une nation, ses passions bonnes avec lesquelles il corrigea ou dirigea ses mauvaises, et il fit, par conséquent, d'une race dispersée, indisciplinable, sans croyances, et où le mal l'emportait en-

core sur le bien, une nation une, homogène, et où le bien prit le pas sur le mal. Le secret de la puissance qu'il exerça sur ses contemporains, et de la durée de son influence sur la nation arabe et sur les autres qui embrassèrent ses dogmes et ses lois, c'est d'avoir jeté ses enseignements religieux et civils dans le creuset d'une langue toute nouvelle pour l'Arabe, qui n'était ni la prose ni la poésie, mais une sorte d'éloquence cadencée, avec les attraits de l'une et l'utilité pratique de l'autre, et qui associait, d'une certaine façon, dans un mélange barbare quelquefois, mais puissant, les ressources de la raison qui enseigne à celles de l'imagination qui peint. C'est là évidemment l'ange Gabriel, l'inspiration heureuse, qui saisit Mahomet, dans ses retraites de la caverne du mont Hérat, à ces instants où l'homme commence à cesser d'être poëte sans être encore orateur; c'est la source de ces récitations chaleureuses, pressantes, qu'il savait faire valoir encore par sa parole et par son geste, de ces surates du Coran, révélées, promulguées au jour le jour, et dont le prestige fut si puissant sur l'esprit étonné et ravi des Arabes, qu'ils ne se refusèrent pas à croire que ce livre fût d'origine divine.

Voilà ce qui a fait de Mahomet le prophète de son pays et de sa nation; il a dit le mot du pays et de la race tel qu'il devait être dit, pour être saisi, compris par la nation arabe tout entière et être regardé par elle comme une loi. Je ne sais si le désert, comme on l'a dit, est bien *monothéiste*, puisqu'il y avait depuis si longtemps 365 idoles dans le temple

de la Kaaba. Toujours est-il qu'il parle d'un dieu immense, écrasant par sa puissance, mais sec, aride et qui ne se manifeste aux yeux de l'homme que par une nature qui ne se communique point. A la stérilité de ce dieu, il semble qu'on ne puisse rien arracher; il vous surprend, comme le simoum qui soulève le sable et engloutit les caravanes, par ses brusques arrêts de destruction. Aussi le dieu de Mahomet est-il un dieu un, mais reculé, qui ne descend pas jusqu'à l'homme. Il a la forme d'un immuable destin qui a tout prévu, arrêté à l'avance, contre la prescience duquel on ne peut rien, et dont la volonté ne change jamais. Le fatalisme est au fond de la religion de Mahomet.

En présentant son dieu aux Arabes comme le dieu d'Abraham, l'auteur de leur race, oublié depuis longtemps, Mahomet marque d'un sceau divin l'unité de sa nation et la rappelle, en lui faisant abjurer ses divisions, à elle-même, à son unité, à son culte. Fidèle à l'inspiration d'une nature monotone, sans accident, sans variété, à l'idée d'une religion primitive qui ne conçoit qu'une seule manière d'exprimer son adoration, il n'institue d'autre cérémonie du culte que la prière, à laquelle le muezzin convoquera bientôt du haut du minaret comme si sa voix descendait du ciel; et cette prière même n'essaye point de s'élever jusqu'à ce dieu immuable, de le fléchir, de l'attirer, elle est un simple acte d'adoration, une prosternation devant sa puissance, tout au plus un appel à sa miséricorde. « Dieu est grand! Dieu est grand! Il n'y a point d'autre dieu que Dieu,

et Mahomet est le prophète de Dieu. Venez à la prière, venez au salut. Dieu est grand; il n'y a pas d'autre dieu que Dieu. » C'est bien là le culte du dieu de l'Arabie, parent de celui qu'Israël avait rapporté du désert, mais qui se perfectionna sur le sol sacré de la Judée, grâce à Jésus que Mahomet voulut bien reconnaître aussi comme un de ses précurseurs, mais sans adopter toute sa doctrine.

C'est avec un instinct très-vif ou une connaissance profonde du caractère arabe que Mahomet fait servir les enseignements et les exemples moraux de la religion juive et chrétienne à modifier, à limiter ou diriger les plus mauvaises passions de la race arabe par ses meilleures qualités. Pour faire cesser le vol et l'usure, auxquels la poussaient ses instincts de brigandage et de mercantilisme, il ne se contente pas de les frapper d'une interdiction religieuse, il met à profit les instincts de générosité et d'hospitalité de la nation; il fait de l'aumône un devoir qui oblige. Il oppose à la violence de la passion de l'Arabe pour les femmes, l'instinct de l'honneur de celle-ci et le sentiment chevaleresque de la protection qu'il doit aux faibles; il ne lui permet que celles qu'il peut honorablement nourrir et protéger avec les enfants qu'elles lui donnent, et il lui impose pour premier devoir de conserver ses filles : « L'homme, dit-il, est supérieur à la femme, mais seulement parce qu'il peut la nourrir et la défendre; c'est pour cela que sa femme et ses enfants lui doivent obéissance: mais c'est à lui de les bien et également traiter. » Enfin, il élève au-dessus de toutes les rivalités de

famille et de tribu le titre de *croyant*, qui doit les faire disparaître toutes, et impose à ses adeptes, en dépit de toute cause et de tout prétexte de haine, le serment de respecter la vie les uns des autres depuis qu'il les a enfantés les uns et les autres à une foi nouvelle. « Il est de toute impossibilité, dit-il, qu'un croyant tue un croyant. » Tel est l'Islam ou la foi qui sauve par la soumission en Dieu. Cette foi est renfermée tout entière dans le serment que Mahomet fait prêter à ses premiers fidèles; « Vous n'adorerez qu'un Dieu, vous ne déroberez point, vous ne tuerez point vos filles, vous ne commettrez ni adultère ni fornication, vous vous aiderez les uns les autres, vous ne vous ferez point la guerre, vous obéirez à tout ce que dira le prophète. — Et quel sera notre récompense ? » dirent les Moslems ou Musulmans, ainsi qu'ils s'appelaient déjà. — « Le paradis. » Mahomet admet dans l'autre vie les peines et les récompenses; un pont étroit mène aux unes ou aux autres. Le paradis a toutes les jouissances intellectuelles et physiques : son enfer a sept cercles. Au plus profond, Mahomet place avec ironie les hypocrites de toutes les religions.

La mission de Mahomet est toute morale et pacifique pendant dix années. Sa seule arme est une prédication presque toujours exempte, non pas de superstition, mais de charlatanisme. Quand le prophète n'était pas en retraite sur la montagne ou en prière dans sa maison, les Koraïschites le voyaient venir gravement faire le tour de la Kaaba, en mémoire d'Abraham, puis s'asseoir au milieu d'eux.

Accueilli le plus souvent par les railleries de la foule, questionné par ses parents, qui le croyaient ambitieux ou sorcier, il répondait qu'il était envoyé d'Allah pour leur annoncer les récompenses ou les châtiments qui les attendaient. S'ils acceptaient, ce serait leur félicité dans ce monde et dans l'autre : « Fils de mon ami, lui disait Otba, si le but de ta conduite est d'acquérir des richesses, nous nous cotiserons tous pour te faire une fortune plus considérable que celle d'aucun Koraïschite. Si tu vises aux honneurs, nous te créerons notre Sayd et nous ne prendrons aucune résolution sans ton avis. Si l'esprit qui t'apparaît s'attache à toi et te domine, de manière que tu ne puisses te soustraire à son influence, nous ferons venir des médecins habiles, et nous leur prodiguerons l'or pour qu'ils te guérissent. — Est-ce tout? demandait Mahomet. — Oui. — Eh bien, écoute à ton tour : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Voici ce que m'a révélé le clément, le miséricordieux : c'est un livre dont les versets distincts forment un Coran arabe, un livre qui contient des promesses et des menaces; mais la plupart s'en éloignent et ne veulent pas l'entendre. Nos cœurs, disent-ils, sont fermés, nos oreilles sourdes à tes paroles; un voile s'élève entre nous et toi; fais à ta guise, nous à la nôtre. Je leur réponds : Je suis un homme comme vous, mais un homme à qui il a été révélé que le Dieu votre maître est un Dieu unique ; marchez droit à lui, implorez son pardon. » Quelqu'un lui demande des miracles : « Dieu, répond-il, ne m'a pas envoyé pour cela; il m'a envoyé

pour prêcher sa loi, je remplis ma mission. Si vous rejetez mes avis, Dieu vous jugera. » Le seul signe de Mahomet, pendant longtemps, c'est sa parole; et il paraît, d'après les effets qu'elle produisait souvent, qu'elle était douée d'une grande puissance. Omar, un guerrier de la Mecque, était parti un jour de sa maison pour tuer le prophète. En chemin, il rencontre un de ses parents qui l'engage à aller voir plutôt ce qui se passe chez lui; il retourne et voit, en compagnie de son beau-frère, sa sœur qui dérobait quelque chose à sa vue : c'étaient quelques versets du Coran. Il les arrache à sa sœur avec colère, il les lit, est ému, convaincu, et reprend le chemin de la maison du prophète. » Quel motif t'amène, fils d'El Khattab, lui dit Mahomet, persévéreras-tu dans ton impiété jusqu'à ce que le ciel tombe sur toi ? — Je viens, répond Omar, déclarer que je crois en Dieu et en son prophète. »

Mais ce qui prouve mieux cette puissance extraordinaire de la parole de Mahomet, et ce qui, aux yeux des Arabes, confirma surtout sa mission, c'est qu'il vainquit, gagna, convertit presque tous les poëtes. Waraca, qui avait étudié dans les livres juifs, avait été comme son précurseur. Les adversaires de Mahomet, à la Mecque, craignaient surtout la conversion des poëtes, ces hommes si puissants parmi les Arabes. Abou-Sofyân, l'intendant du temple de la Kaaba, fait retourner dans le désert, au prix de cent chameaux, un de ces enchanteurs qui venait faire hommage à Mahomet. Il n'importait. Mahomet trouvait assez de poëtes pour témoigner

en sa faveur. Une tribu tout entière, avant de reconnaître Mahomet, lui envoie son poëte pour disputer avec lui d'éloquence et d'enseignement; après avoir écouté quelques surates du prophète, le poëte s'avoue vaincu, et retournant vers les siens : « Je ne sais, dit-il, ce que j'ai entendu, si c'était prose, si c'était vers, mais c'était quelque chose de pénétrant. » Les Arabes se reconnaissent, se mirent dans ce type qui réfléchit leur propre image; c'est le secret de la puissance du prophète. C'est aussi sa faiblesse.

Mahomet ne parvient pas à étouffer en lui le vieux levain du ressentiment de l'injure et de l'appel à la violence. Pendant dix années de pacifiques prédications, il avait rencontré bien des obstacles, essuyé bien des injures, affronté bien des périls; il voyait lutter contre lui l'intérêt étroit d'Abou-Sofyân, intendant de la Kaaba, et des Koraïschites, tribu dominante de la Mecque. Maintes fois insulté, bafoué, il était venu se jeter découragé sur sa natte, enveloppé dans son manteau, et il ne se relevait pas toujours réconforté, ranimé, comme lorsqu'il récita cette belle surate : « Allons, homme enveloppé dans ton manteau, lève-toi et marche; les méchants t'ont insulté, méprise-les et prêche les bons qui échapperont à la colère céleste. »

On le décriait auprès des tribus voisines. Ses fidèles, peu nombreux encore, étaient frappés, déchirés par le fouet, jetés en prison. Belâl, fils de Riah, était exposé la face au soleil, une pierre énorme sur la poitrine; la mère d'Ammar expirait dans les

tortures. Leur constance intrépide soulevait tous les jours de nouveaux orages, et c'est à peine si quelques-uns, les plus puissants et les plus respectés, osaient prier en public sous la protection du terrible Omar. Seize d'entre eux se virent forcés d'émigrer en Abyssinie à la cour du Nedjâchi chrétien qu'ils convertirent.

Mahomet lui-même fut un jour indignement frappé. Il était réduit à ne plus paraître près de la Kaaba, et, l'irritation grandissant encore, il dut enfin sortir de la Mecque avec ses fidèles. Son exil dura trois ans. Quelques mois après son retour, son oncle Abou-Taleb et sa femme Khadidja vinrent à mourir. Le premier l'avait toujours défendu contre la fureur des autres Koraïschites, bien qu'il eût refusé de se convertir. « Fils de mon frère, lui avait-il dit, tiens les discours que tu voudras ; jamais, je te le jure, je ne te livrerai à tes ennemis. » Et il avait tenu sa parole. Khadidja l'avait toujours soutenu de son affection et de ses conseils. Elle était le seul lien qui le retînt encore dans sa patrie. Désormais sans protecteur, sans consolation, menacé dans ses partisans, dans ses biens, dans sa vie, il ne croit pas que sa mission et sa puissance consistent à souffrir jusqu'au bout l'outrage, la spoliation, la mort même. Loin de là, Mahomet va s'enfuir de la Mecque ; il désertera sa vraie tâche de prophète pour se réfugier dans l'autorité, dans la puissance. Il va commander au lieu de prêcher, faire la guerre au lieu de persuader ; il deviendra roi au lieu de rester prophète. C'est la seconde partie de la vie de Mahomet.

Il y avait non loin de la Mecque une autre ville que l'on appelait Yathrib et qui se trouvait justement en rivalité de voisinage avec elle. Mahomet, qui récitait ses surates à la Mecque, à la foire d'Okhad et dans les villes voisines, trouvait souvent plus de créance auprès des étrangers que des siens. Il avait eu beaucoup de succès auprès des habitants d'Yathrib, qui voyaient en lui le rival d'Abou-Sofyân, intendant de la Kaaba. Une première fois, sur la colline d'Acaba, des Arabes de la tribu d'Aas, lui avaient solennellement promis de n'adorer qu'un seul Dieu, de ne point dérober, de ne pas tuer leurs enfants, de ne commettre ni adultère ni fornication, de s'abstenir de propos calomnieux, d'être dociles à tout ce que le prophète leur commanderait de juste. Des femmes, plus libres alors qu'aujourd'hui, s'étaient engagées comme les hommes par ce premier serment qu'on appelle aussi le petit serment. Une seconde fois, sur la même colline, un plus grand nombre de Yathribites invitèrent Mahomet à quitter la Mecque, s'engageant à le défendre contre ses adversaires. Mahomet leur donna la main, et jura de vivre et de mourir avec eux; puis il choisit douze chefs puissants, « Nakib », pour les constituer ses agents et ses délégués dans les tribus, comme les apôtres étaient les délégués de Jésus. C'était une association politique autant que religieuse.

On pouvait d'ailleurs surpendre déjà quelques changements dans les dispositions du prophète. Il avait perdu au bout de vingt ans sa femme Khadidja, la seule qu'il avait encore eue, et il l'avait particu-

lièrement aimée. Plus tard, une de ses femmes lui demandait si Allah ne lui avait pas donné de quoi lui faire oublier la vieille Khadidja : « Non, répondit-il. Quand j'étais pauvre, elle m'a enrichi ; quand les autres m'accusaient de mensonge, elle crut en moi ; quand j'étais maudit par ma nation, elle me resta fidèle, et, plus je souffris, plus elle m'aima. » Elle morte, Mahomet épousa plusieurs femmes, mais aucune d'elles ne savait plus le consoler par des paroles de tendresse et raffermir sa foi ébranlée. Il en prit quelques-unes par l'entraînement de la passion, mais d'autres pour s'allier avec de puissants chefs de famille ou de tribus. Enfin, quand ses ennemis tiennent conseil pour savoir s'ils l'empoisonneront ou le mettront à mort, et se décident pour l'assassinat, il se décide à partir. Il aurait pu consentir peut-être à être jugé, condamné, assassiné non. Il fait donc coucher Ali dans son lit et sort de la Mecque, accompagné d'Abou-Beckre. Ils se réfugient dans la caverne du mont Thour et y demeurent pendant trois jours. Les Koraïschites viennent jusqu'à l'entrée de la caverne ; mais des toiles d'araignée en interceptent l'étroit passage. « Si quelqu'un s'était introduit ici, disent-ils, les toiles seraient rompues, » et ils s'éloignent. Un guerrier qui les poursuit tombe frappé par une main invisible. Le prophète gagne enfin la ville de Yathrib, qui prend depuis le nom de Médine ou ville du refuge. C'est ce qu'on a appelé l'hégire ou la fuite, et les mahométans ont daté de là leur ère, puisque c'est de cette année en effet que commence la puissance politique de Mahomet (622).

Il y avait non loin de la Mecqu … eulement
l'on appelait Yathrib et qui se … érant, un
rivalité de voisinage avec elle. … culte en
ses surates à la Mecque, à la foi … our, et en
villes voisines, trouvait souven … iques, les
près des étrangers que des sie … s viandes,
coup de succès auprès des hal … e une na-
voyaient en lui le rival d'Al … slems, la
de la Kaaba. Une première fois, … dut, dès
ha, des Arabes de la tribu d' … ormais
nellement promis de n'adorer … us ou
ne point dérober, de ne pas t … cause
ne commettre ni adultère ni f … ême
nir de propos calomnieux, d' … uit-
que le prophète leur comma … isté
femmes, plus libres alors qu' … on
engagées comme les hommes
ment qu'on appelle aussi le p
conde fois, sur la même colline,
de Yathribites invitèrent Maho
que, s'engageant à le défendre c
Mahomet leur donna la main,
mourir avec eux ; puis il choi
sants, « Nakib », pour les const
délégués dans les tribus, comm
les délégués de Jésus. C'était
tique autant que religieuse.

On pouvait d'ailleurs surp
changements dans les disposit
avait perdu au bout de vingt an
la seule qu'il avait encore eue

; il jette
e les infi-
» dit-il,
fard le
mbat de

, Maho-
mbre de
prendre
Syrie à
rmée de
les plus
près du
re long-
u et lui
es périr
s adoré
les de
l'ange
nemi
ion ; »
« Qui
ra de
s. —
faut
-là ! »
i don-
ns qui
geances
Abbas ;
i Abou-

Depuis ce moment, Mahomet n'est plus seulement un prophète, c'est un chef d'État, un conquérant, un législateur. Il n'organise pas seulement le culte en exigeant du mahométan cinq prières par jour, et en consacrant comme prescriptions hygiéniques, les ablutions, le jeûne et l'abstention de certaines viandes, il fonde un gouvernement nouveau; il crée une nation nouvelle, la nation des croyants, des moslems, la nation musulmane, au nom de laquelle il conclut, dès les premiers jours, des traités d'alliance. Désormais tous les musulmans, issus de Koraïsch ou d'Aus ou de Kasradji, et tous ceux autres qui feront cause commune avec eux, formeront un seul et même corps. Tout musulman dans l'impuissance d'acquitter une rançon ou une amende, aura droit d'être assisté par ses frères. Ils frapperont tous de réprobation l'auteur d'un crime, d'une injustice, d'un désordre. Toute contestation élevée entre les musulmans sera soumise à Mahomet. Un musulman ne prendra jamais le parti d'un infidèle contre un musulman, car les croyants sont tous les alliés les uns des autres, à l'exclusion des hommes d'une autre religion. L'état de paix ou de guerre est commun à tous les musulmans. Point de paix particulière, individuelle avec les ennemis des croyants. Pour rendre la fraternité plus étroite entre les musulmans, les uns émigrés de la Mecque, *Mohadjir*, les autres auxiliaires de Médine, *Ansar*, il les unit deux à deux de telle sorte qu'ils soient plus que parents l'un pour l'autre, et ne reviennent pas l'un sans l'autre de la bataille. On ne fera de paix avec les tribus voisines que sur ces bases:

Mahomet prépare ainsi la guerre sainte; il jette Médine contre la Mecque, les croyants contre les infidèles. « Le paradis est à l'ombre des épées, » dit-il, et encore : « La poussière du combat est le fard le plus agréable au Seigneur; combattez le combat de Dieu. »

Après quelques expéditions insignifiantes, Mahomet emmène un jour avec lui un certain nombre de Mohadjîr et d'Ansâr dans le dessein de surprendre la caravane d'Abou Sofyân qui revenait de Syrie à la Mecque. Il la manque et livre bataille à l'armée de secours venue de la Mecque et commandée par les plus illustres et les plus acharnés de ses ennemis, près du puits de Beder. Au commencement, il demeure longtemps à genoux comme Moïse, invoquant Dieu et lui disant dans son ardente prière : « Si tu laisses périr cette petite troupe de fidèles, tu ne seras plus adoré sur la terre. » Abou-Beckre lui couvre les épaules de son manteau. Tout à coup il se lève. Il a vu l'ange Gabriel. Il jette une poignée de sable contre l'ennemi en disant : « Que sa face soit couverte de confusion ; » il s'élance au milieu de ses fidèles et s'écrie : « Qui d'entre vous combattra vaillamment et mourra de blessures reçues par devant, ira en paradis. — Quoi, répond Omayr, fils de Hamman, il ne faut pour aller en paradis qu'être tué par ces gens-là ! » et il court au devant des Koraïschites qui lui donnent la mort, mais il ouvre le chemin aux siens qui mettent les Koraïschites en fuite ; et les vengeances commencent. Mahomet épargne son oncle Abbas ; mais il ordonne d'achever son ancien ennemi Abou-

Djahl. Le musulman Abdallah lui en présente la tête: « Tu jures que c'est bien elle. — Je le jure. » Des fils avaient combattu contre leurs pères. Otba, voyant pousser dans un puits le cadavre de son père Abou Hodhayfa, manifeste quelque trouble. « Le sort de ton père t'émeut? Ta foi serait-elle ébranlée? — Non, mais en le voyant ainsi, mort dans l'idolâtrie, je ne puis m'empêcher de m'affliger. — C'est bien. »

La bataille d'Ohud fut plus sanglante encore. Mahomet y fut vaincu, et les femmes Koraïschites s'entourèrent les bras et le cou d'oreilles coupées sur les cadavres des guerriers musulmans. Jamais cependant les fidèles ne déployèrent plus de dévouement et de fanatisme. Mahomet était tombé blessé, la lèvre inférieure fendue et deux dents brisées; les anneaux de son casque étaient entrés dans la chair de ses joues. Un musulman lui fit un rempart de son corps, recevant dans le dos les flèches destinées au prophète; un autre se brisa les dents en arrachant de ses joues les anneaux de fer; un troisième suça et but le sang de ses blessures. « Celui qui mêle mon sang au sien, dit-il, ne sera pas atteint par le feu de l'Enfer. » Quand il se releva, un Ansâr percé de plusieurs coups se traîna jusqu'à lui et vint expirer la tête appuyée sur ses pieds. Ce fanatisme rétablit bientôt la fortune du prophète. On le vit surtout dans la guerre des nations ou du Fossé. La ville juive de Nadhir était assiégée par le prophète. De nombreuses tribus accoururent pour la délivrer. Mahomet cerna la ville de fossés et se couvrit lui-même de retranchements contre lesquels vinrent échouer les nations arabes. La cause du pro-

phète était gagnée. On l'accabla de témoignages de respect, d'adoration. Quand Mahomet avait fait ses ablutions, l'on s'empressait de recueillir l'eau dont il s'était servi. Il s'appliqua lui-même à relever sa dignité et son autorité personnelle. Désormais nul ne fut admis à voir les femmes du prophète : on leur parla à travers un voile. Il se fit graver un cachet portant : « Mahomet apôtre de Dieu. »

Mais c'est surtout la possession de la Mecque que convoite le prophète. Il comprend, et que sa nouvelle religion doit être greffée sur les anciennes superstitions de la Kaaba, et que cette ville déjà sainte, peut seule servir de capitale aux Arabes réunis en un seul État. Après la guerre du Fossé, les Koraïschites avaient conclu un traité avec le prophète. Ils le violent eux-mêmes. Mahomet prépare son expédition avec un secret profond et une religieuse solennité. Son armée ne comprend pas moins de dix mille hommes, Ansâr et Mohadjîr. Pendant une partie de la route, on observe le jeûne du mois de Rhamadân. Abou Sofyân, frappé de terreur, se rend auprès du prophète pour abjurer l'idolâtrie, et contemple l'effrayant défilé, la puissance plus que royale de Mahomet. « Quels sont ces hommes, demande-t-il à Abbas, en voyant la garde bardée de fer du prophète ? — C'est l'apôtre de Dieu environné de Mohadjîr et d'Ansâr. — En vérité, la royauté du fils de ton frère est imposante. — La royauté ! répliqua Abbas. Que dis-tu ? As-tu déjà oublié que le fils de mon frère n'est pas un roi, mais un prophète ? » Il entra cependant dans la ville,

non pas seulement en prophète mais en souverain. Il fit promptement cesser le massacre qu'avaient commencé ses fidèles. Monté sur sa chamelle, il accomplit sept fois le tour de la Kaaba, toucha de son bâton la pierre noire, entra dans le sanctuaire, détruisit les images qu'adoraient les Koraïschites, puis, sortant du temple, fit jeter à terre les trois cent soixante idoles qui en couronnaient le faîte. « La vérité est venue, dit-il ; que le mensonge disparaisse ! » Désormais la mosquée de la Mecque est l'habitation du Dieu invisible et sans représentation dont Mahomet est le prophète, et c'est en l'honneur d'Allah seulement que s'accomplira le pèlerinage que tout bon musulman doit faire au moins une fois en sa vie à la ville sainte. Ce n'était cependant pas seulement un prophète que le conquérant de la Mecque.

La plus grande preuve que Mahomet donna de sa puissance ce fut de faire renoncer, après sa victoire, la ville de Médine, celle où il avait trouvé refuge, dans l'exil, au privilége de le posséder et de devenir la capitale de l'Arabie nouvelle.

Un jour que les Médinois, les Ansâr, murmuraient : « Je connais, leur dit-il, les discours que vous avez tenus et le chagrin que vous éprouvez. Dieu le sait, si l'hégire n'avait pas dû s'accomplir, j'aurais voulu naître parmi vous. Si les hommes avaient dû entrer daus une voie et les Ansâr dans l'autre, la voie des Ansâr eût été la mienne. Mais quand je suis venu à vous il y a huit années, vous étiez dans l'erreur, et Dieu vous a dirigés ; vous

souffriez, Dieu vous a fait prospérer. Cela n'est-il pas vrai, répondez-moi? — Oui, nous étions plongés dans les ténèbres; tu nous as apporté la lumière. Tes bienfaits ont droit à toute notre reconnaissance. — Vous eussiez pu me répondre autrement et me dire : « Tu es venu à nous fugitif, et nous t'avons accueilli; accusé d'imposture, et nous avons cru à ta parole. » — Ah, s'écrièrent les Ansâr, tu ne nous dois rien ; c'est nous qui devons tout à Dieu et à toi son apôtre. — Amis, vous êtes affligés de n'avoir point participé aux dons que j'ai faits de quelques biens périssables à des hommes qu'il fallait gagner à notre cause. Que d'autres emmènent chez eux des troupeaux de brebis et de chameaux : ne vous suffit-il pas, à vous, de retourner dans vos foyers, ayant au milieu de vous la parole du prophète? Par celui qui tient en ses mains l'âme de Mahomet, j'appartiens aux Ansâr, je serai toujours avec eux. Mon Dieu, sois propice aux Ansâr et aux enfants des Ansâr! »

Des larmes baignaient tous les visages, et on lui cria de tous côtés : « Prophète de Dieu, nous sommes contents de notre partage. »

Il semble dès lors que Mahomet n'ait qu'à étendre la main sur toutes les tribus de l'Arabie pour les courber devant lui. Ses succès prodigieux enflamment ses missionnaires conquérants qui portent avec la rapidité de l'éclair la puissance et la foi du prophète à travers le Nedjed, le Yamân, l'Oman, le Hadramant. La religion juive est définitivement réduite dans Khaybar. Les plus farouches idolâtres

viennent l'un après l'autre reconnaître l'apôtre de Dieu et lui prêter leur redoutable concours. Les chrétiens de Nadjran eux-mêmes n'osent pas venir disputer contre lui et se soumettent volontairement à un tribut. Il adresse un message au schah de Perse Kedra, ou Khosroes Parwis, et quand il apprend que ce dernier a déchiré sa lettre, il s'écrie : « Que ton royaume soit ainsi déchiré. » Il envoie des ambassadeurs au Nedjochi d'Abyssinie, au gouverneur d'Égypte. Tous deux les accueillent favorablement. Le premier fait reconduire avec honneur en Arabie les émigrés musulmans; le second comble de présents les envoyés du prophète. Heraclius lui-même, sur son déclin il est vrai, fait mettre avec respect sur un coussin une dépêche semblable de Mahomet. Enfin, Mahomet veut faire franchir à la foi les limites de l'Arabie, et il organise une expédition contre la Syrie. Il en charge un jeune homme de vingt ans qu'il nomme et qu'il consacre. Sa double mission est achevée.

Mahomet, en devenant chef politique, attache cependant son œuvre religieuse à une ville, puis à sa nation, à sa race; son livre, le Coran, n'est plus un livre de dogme et de morale, mais une constitution politique et un code, double faiblesse! Œuvre politique autant que religieuse, le Coran renonce à présenter un type pur de beauté morale, une image fidèle de Dieu; il se borne à codifier, en les améliorant s'il se peut, les vieilles coutumes arabes. Tout livre sacré doit présenter un symbole fixe, immuable; ses arrêts descendus du ciel sont parfaits;

on ne saurait les changer; tout code, au contraire, répondant à un certain état de civilisation, peut changer avec cette civilisation même. Mais un livre, qui est à la fois un *Credo* et un code, offre ce double péril d'immobiliser de simples coutumes en leur donnant le caractère sacré d'une prescription divine, et de compromettre le dogme en communiquant aux enseignements du Dieu lui-même la faiblesse et la caducité des œuvres humaines.

Livre incohérent et contradictoire, où le ciel et la terre se heurtent, où le dogme enchaîne et arrête la loi, où la loi obscurcit et abaisse le dogme, le Coran offre en effet plus de défauts que de qualités. Après avoir déclaré la guerre au mal, il le sanctifie, sous prétexte d'établir le bien. En faisant une obligation de l'aumône, il tue la vraie vie de la charité, c'est-à-dire la liberté; en limitant la polygamie, il la consacre. Incapable de s'élever jusqu'à ce principe qu'il faut rendre le bien pour le mal, il se contente de recommander que le mal rendu soit proportionné au mal reçu; et, s'il ajoute une fois : « Essaye, si tu peux, de rendre le bien pour le mal, afin de faire de ton ennemi un ami, aie patience, » il affaiblit encore ce conseil par cette remarque : « *Mais la patience est difficile.* » Aussi admet-il la peine du talion et les représailles, mitigées seulement par la composition ou le prix du sang. Pourquoi? si ce n'est parce que Mahomet, homme politique autant que prophète, dans le Coran, loi civile autant que religieuse, ne peut proposer aux hommes le type idéal de la moralité pure qui leur fait faire de

grandes choses, justement parce qu'ils désespèrent de l'atteindre.

Tel qu'il fut cependant, on ne peut refuser à Mahomet d'avoir exercé une influence heureuse sur ceux qui embrassèrent sa croyance et suivirent ses lois; il les améliora dans une certaine mesure. Au point de vue politique, il rendit un grand service à la race arabe en élevant le sentiment et la force de son unité au-dessus des haines séculaires qui la divisaient; et, s'il la jeta par là dans une voie d'agression et de conquête au dehors, où elle serait peut-être entrée sans lui, ce fut beaucoup peut-être de lui avoir fait faire la guerre pour une idée et non pour une passion, une guerre sainte au lieu d'un brigandage sur une grande échelle. Sa religion donne, en effet, des lois à la guerre; et, si elle ordonne la conversion par le glaive de l'idolâtre qui n'avait qu'à gagner en adoptant le Coran, elle impose du moins aux conquérants, en retour d'un faible tribut, le respect des peuples du Livre, chrétiens, juifs, sabéens, par un vif sentiment de l'affinité de l'islamisme avec ces différentes religions. Mahomet savait les avoir pillées, plagiées, en vrai Bédouin, qui croit prendre son bien partout où il le trouve.

Mahomet a amélioré la condition, la vie physique des Arabes par des préceptes d'hygiène admirablement appropriés au climat qu'ils habitaient, et perfectionné leurs rapports civils en donnant une sanction divine à ses lois contre l'usure, le vol et la fraude. Il ne pouvait élever le niveau de la moralité de la

nation sans réformer autant qu'il était en lui la famille. C'est du moins ce qu'il essaya. Il sut réellement faire sortir du sentiment délicat de l'honneur de la femme et de la protection du faible, un nouvel ordre de devoirs pour le père et le mari et de droits pour la femme. L'homme doit une dot à sa femme, et il la lui rend s'il la répudie; le père s'engage envers ses futurs enfants, et les enfants sont engagés envers leurs mères; « le paradis, dit Mahomet est aux pieds des mères. » Les exemples ne manquent pas pour prouver cette amélioration générale des Arabes par le Coran, et Mahomet lui-même peut se donner quelquefois en exemple.

Le prophète est un excellent père de famille, et, bien qu'il ne soit pas, comme on sait, un modèle de continence, il est un excellent époux. Simple dans ses mœurs, il fait danser ses petits enfants sur ses genoux; il attend dans la mosquée que l'un d'eux soit descendu de son dos où il est monté, pour commencer la prière. Un des chefs des Benou-Temin nouvellement convertis le trouve couvrant de baisers une petite fille qu'il tenait sur ses genoux : « Qu'est-ce que cette brebis que tu caresses? demande-t-il. — C'est mon enfant, répond Mahomet. — Par Dieu! reprit Cays, j'en ai eu beaucoup de petites filles comme celle-ci; je les ai toutes enterrées vivantes, sans en caresser aucune. — Malheureux! s'écrie Mahomet, il faut que Dieu ait privé ton cœur de la plus douce jouissance qu'il soit donné à l'homme d'éprouver. » Un jour, un Arabe vient lui raconter la pauvreté à laquelle l'a réduit sa propagande

contre les pères qui tuent leurs enfants. Il avait fait serment que toutes les fois qu'il entendrait parler d'une fille condamnée par son père à être enterrée vivante, il la rachèterait au prix de deux chamelles nouvellement mères et d'un chameau. Depuis lors il avait racheté trois cent soixante jeunes filles. « Tu as reçu ta récompense, lui dit Mahomet, en embrassant l'*Islam*, la foi qui sauve. » Un fils, emporté par son fanatisme et son dévouement pour le prophète, vient offrir de faire rouler à ses pieds la tête de son père qui s'est révolté : « Va demander pardon, lui dit Mahomet, aux pieds de ton père. »

Mahomet avait fixé à quatre le nombre des femmes des musulmans; il en prit pour lui jusqu'à quatorze. « Après la prière, disait-il lui-même, il préférait les femmes et les parfums. » Sans doute la politique n'était pas étrangère à ces alliances, mais la passion n'y était point indifférente. Abou-Sofyân, son ennemi, qui avait défendu la Mecque contre lui, est obligé de lui donner sa fille. « Le prophète, dit-il, est un fougueux étalon. » Il était ardent, mais débonnaire. L'une de ses femmes, Aïescha, la fille d'Abou-Beckre, portée un soir dans une litière, en était sortie tout à coup pour chercher un collier qu'elle avait perdu. Des Bédouins passent, et, reconnaissant la litière d'Aïescha, l'enlèvent croyant emporter la fille d'Abou-Beckre, tant elle était légère. Aïescha revient, se voit seule, prend peur, appelle et se laisse tomber sur le sable. Un jeune guerrier arrive, la trouve endormie, et veille près d'elle jusqu'à ce qu'il la ramène au matin

dans la maison du prophète. Mais les parents des autres femmes accusent Aïescha; elle se défend, proteste que le jeune guerrier l'a trouvée dévoilée, il est vrai, mais endormie. Mahomet, juge et prophète, s'enveloppe dans son manteau, et, après quelques minutes, se découvre, essuie son front couvert de sueur et s'écrie : « Rends grâce à Dieu, Aïescha, il m'a révélé ton innocence; » et il édicte un verset qui punit de quatre-vingts coups de fouet quiconque accusera d'adultère une femme vertueuse sans pouvoir produire quatre témoins.

Un rare mélange de simplicité et de grandeur, de raison et d'enthousiasme, de sincérité et de rôle semble faire le fond du caractère de Mahomet. Conservant, dans la richesse, sa frugalité, dans sa puissance, son affabilité première, il vit de dattes et de fruits, racommode lui-même son manteau, soigne ses chamelles et ses brebis, reste d'un abord facile, et admet tous les jours à sa table les pauvres et les hommes du ban qui n'ont d'autre demeure que les pierres disposées autour de la mosquée. D'une physionomie bienveillante et d'une humeur égale, il ne dédaigne pas la plaisanterie. Un jour, une vieille femme vient le prier de demander pour elle à Dieu le paradis, il répond que le paradis n'est pas fait pour les vieilles femmes. La malheureuse se prend à pleurer; « Non, dit-il, le paradis n'est pas fait pour les vieilles; car avant de les y admettre, Dieu les rend jeunes et belles pour l'époux céleste qui leur sera destiné. » S'il a, pendant la guerre, enflammé les siens par les brûlants versets qui leur promettaient

le paradis, il est humain et clément pendant la paix. Maître de la Mecque, où il a eu tant d'ennemis, il n'en excepte que deux de l'amnistie, un poëte et une femme qui l'avait injurié; et encore ceux-ci ayant embrassé l'islamisme qui lave tout à ses yeux, il leur fait grâce. En face de l'étranger il sait jouer son rôle. Un envoyé d'une tribu vaincue, des limites du désert, vient demander grâce pour elle; il porte la main à la barbe de Mahomet: « Si tu tiens à la vie, dit un fanatique qui se trouvait là, respecte la barbe du prophète ! » Mahomet sourit et gourmande cet excès de zèle; de retour auprès des siens, l'envoyé leur dit; « J'ai visité Chosroês dans Ctésiphon, et César dans Constantinople, et n'ai point vu de souverain obéi par ses sujets comme Mahomet par ses compagnons. »

Ce qui a manqué à Mahomet, et devait lui manquer, c'est une belle mort. Si c'est là quelquefois une heureuse fortune pour consacrer la mémoire et la puissance d'une souveraineté politique, on peut dire que c'est, pour confirmer un apostolat, une nécessité. Mahomet sut cependant disposer sa mort avec un certain art. Dans la dixième année de l'hégire, comme il sentait qu'il s'affaiblissait, il fit à la Mecque ce pèlerinage solennel d'adieu qui contient le résumé de toute sa doctrine: « O hommes, dit-il, écoutez mes paroles, car je ne sais si, une autre année encore, il me sera permis de me retrouver avec vous en ce lieu. Soyez humains et justes entre vous. La vie et les biens de chacun doivent être sacrés pour les autres, comme ce mois et ce jour sont sacrés

pour tous. Vous paraîtrez devant notre Seigneur et il vous demandera compte de vos actions.

« Que tout dépositaire restitue fidèlement le dépôt qui lui a été confié. Désormais plus d'usure : le débiteur ne rendra que le capital reçu. L'intérêt des sommes prêtées est supprimé, à commencer par l'intérêt de toutes les sommes dues à mon oncle Abbas, fils d'Abd-el-Mottalled. Il est interdit de poursuivre la vengeance des meurtres commis dans le paganisme à commencer par le meurtre de mon cousin Rabiâ fils Hârith, fils d'Abd-el-Mottalib.

« O hommes, vous avez des droits sur vos femmes, et vos femmes ont des droits sur vous ! Leur devoir est de ne point souiller votre couche par un commerce adultère. Si elles manquent, Dieu vous permet de ne plus cohabiter avec elles et de les battre, mais non jusqu'au point de mettre leur vie en danger. Si elles se conduisent bien, vous devez les nourrir et les vêtir convenablement. Traitez-les avec bonté et affection. Souvenez-vous qu'elles sont dans votre maison comme des captives qui ne possèdent rien en propre. Elles vous ont livré leurs personnes sous la foi de Dieu ; c'est un dépôt que Dieu vous a confié !

« Écoutez mes paroles et fixez-les dans vos esprits. Je vous laisse une loi qui, si vous y restez fermement attachés, vous préservera à jamais de l'erreur ; une loi claire et positive, un livre dicté par le ciel.

« O hommes, écoutez mes paroles, et fixez-les dans vos esprits ! Sachez que tous les Musulmans sont frères. Nul ne doit s'approprier ce qui appartient à son frère, à moins que celui-ci ne le lui concède

de son plein gré. Gardez-vous de l'injustice; elle entraînerait votre perte éternelle. »

Il termina en s'écriant : « O mon Dieu ! ai-je rempli ma mission. » Mille voix s'élevèrent pour lui répondre : « Oui, tu l'as remplie. » Il ajouta : « O mon Dieu, entends ce témoignage ! »

De retour à Médine, Mahomet tombe malade le onzième mois de l'année 632. Il était alors dans la maison de Zaïnab, fille de Jashch; car il passait tour à tour une nuit chez chacune de ses femmes. Son état ayant empiré le jour où il se trouvait dans la maison de Maïnouna, fille de Harith, il les fit toutes rassembler, leur demanda à rester désormais chez l'une d'elles et leur laissa désigner celle qui lui donnerait les derniers soins. Toutes le portèrent dans la maison d'Aïescha, fille d'Abou-Beckre. Là, un jour qu'il pensait à la mort, il dit à Aïescha : « Ne voudrais-tu point mourir avant moi pour être ensevelie par les mains et avec les prières du prophète ? — Oui, répondit Aïescha, pour que tu ailles ensuite t'ébattre avec quelqu'une de mes compagnes. » Mahomet, malgré la violence du mal, ne put s'empêcher de sourire.

Il voulut une dernière fois, avant de disparaître, parler aux croyants. Il se fit transporter sur la place publique : « O vous qui m'écoutez, dit-il, si j'ai frappé quelqu'un sur le dos, voici mon dos : qu'il frappe ; si j'ai nui à quelqu'un dans sa réputation, qu'il se venge sur ma réputation ; si j'ai dépouillé quelqu'un de son bien, voici mon bien, qu'il se paye. » Un homme se leva et réclama trois drach-

mes. Mahomet les lui fit remettre en le remerciant de les lui avoir demandées dans ce monde plutôt que dans l'autre. Après l'homme, voilà bien le politique.

Le prophète parut jusqu'au dernier moment. Mahomet avait toujours dit qu'Allah n'appelait jamais à lui un de ses favoris, sans lui avoir laissé le choix de rester encore sur la terre ou de recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux. A ses derniers moments, le prophète d'Allah épuisé, trempait sa main dans un vase plein d'eau et se touchait le front ensuite pour se rafraîchir : tout à coup, sa tête plus pesante tombe sur l'épaule d'Aïescha, son regard devient fixe et il murmure tout bas : « Je choisis le compagnon d'en haut ! » Ce furent ses dernières paroles.

On voit ce qui manque à Mahomet et ce qui manque au Coran. Mahomet a voulu être roi et prophète, et il n'a été ni l'un ni l'autre. C'est un poëte religieux, moral et guerrier qui a joué un grand rôle dans son temps, et exercé une grande influence sur sa race. Le Coran a la prétention d'être un livre de religion et un code de lois, et il ne répond ni à l'une ni à l'autre exigence. On reconnaît un livre religieux à ce signe que, n'étant fait ni pour une nation ni pour un temps, il donne dans ses préceptes et dans ses exemples le type de la pure beauté morale. On consent à voir un homme divin dans celui que les royaumes de ce monde ne tentent point ; son amour pour les hommes n'est limité ni par le temps ni par l'espace ; il fait rentrer l'épée dans le fourreau au lieu de la tirer, et il n'a d'au-

et brillante s'épanouira dans les contrées qu'elle a couvertes et jettera le plus vif éclat. Mais cette domination et cette civilisation même seront aussi éphémères que brillantes.

Les mahométans, pour qui Dieu est partout, dans le trait envenimé qui leur donne la mort, ou dans leur épée qui la donne à l'ennemi, deviennent d'abord les plus irrésistibles conquérants. Leur trépas est écrit là-haut sans qu'ils puissent en retarder ou en avancer l'heure ; mourir ne leur coûte pas plus que vaincre, et mourir est aussi une victoire : car le paradis des braves les attend, et, comme celui d'Odin, il ne se conquiert que par le glaive : « Le combat ! le combat ! Le paradis ! le paradis ! » tel est le cri qu'ils répètent sans cesse.... L'un des conquérants de l'Afrique, Akbah, après avoir porté la loi de Mahomet jusqu'à l'extrême frontière de l'Afrique occidentale, au delà même des Colonnes d'Hercule, s'arrête enfin devant l'Océan. Il reste quelque temps à contempler cette mer qui borne ses conquêtes, puis, poussant son cheval dans les flots jusqu'au poitrail, il s'écrie : « Allah, si cette mer profonde ne me retenait, j'irais porter jusqu'aux extrémités du monde ta loi et la gloire de ton saint nom. » Mais la décadence est aussi bien écrite là-haut que la conquête, et la mort qui atteint le mahométan décrétée à l'avance aussi bien que celle qu'il donne. Aussi, quand le premier élan de foi du croyant s'est épuisé, quand la vigueur s'est éteinte dans cette race qui dégénère, la torpeur et l'apathie succèdent à l'ardeur de l'enthousiasme, et les descendants de

ceux qui ont élevé si haut la puissance mahométane ne font plus rien pour arrêter sa ruïne.

Ce fut pour la religion de Mahomet une heureuse fortune de trouver, pour la faire prévaloir dans tout un hémisphère du monde connu, une race aussi bien douée de la nature que celle des Arabes. Un tempérament bouillant et une imagination ardente, un courage à toute épreuve, développé au milieu des mille dangers du désert, et des goûts littéraires, cultivés obscurément pendant une longue suite de siècles, aidèrent beaucoup à la conquête, et plus encore à l'éclosion d'une civilisation qui devait couvrir tant de ruines d'une si éclatante parure. La race arabe dut à la religion de Mahomet cette redoutable unité, cette irrésistible impulsion qui lui soumirent tant de peuples; mais l'islamisme n'eût été qu'un torrent dévastateur, si les Arabes n'y avaient mêlé comme un limon fécondant, d'où devait sortir la civilisation qui porte leur nom. Cependant les Arabes eux-mêmes furent vite épuisés par l'islamisme. La religion de Mahomet prendra encore d'autres races que les Arabes à son service; mais celles-ci, toutes sauvages et moins bien douées, n'y puiseront que le génie des conquêtes et l'amour des ruines sans compensation. Les Turcs, qu'elle répandra plus tard dans l'Asie antérieure, qu'elle jettera dans Constantinople et qui ont un instant menacé l'Europe aussi bien que l'Asie, attendent que l'Europe moderne, qui ne les tolère que par ses rivalités, prononce l'arrêt de leur ruine.

Après la mort du prophète, grand était l'embarras de ses compagnons et de ses partisans les plus zélés, qui voulaient assurer la durée et le succès de sa mission. Un prophète n'a point de successeur, il ne fait point souche. Ce n'est point que les tentatives pour recueillir l'héritage de cet apostolat aient manqué après la mort de Mahomet. Dans l'Yémen, le Yémana, d'autres provinces encore, les prophètes sortent de terre; on voit s'élever même des prophétesses. A côté du poëte Moseilammah, la prophétesse Thejia veut faire secte. L'Arabie est menacée de plusieurs Corans à la fois, c'est-à-dire de sectes nouvelles et de schismes nombreux. Au fond, ces révoltes sont plus politiques encore que religieuses. Les dissidents se préoccupent bien plus de recouvrer leur indépendance politique que de repousser la loi nouvelle. Mais la politique sauve la religion du prophète.

« Musulmans, dit Aboubeckre en parlant aux compagnons du prophète, si vous adoriez Mahomet, sachez que Mahomet est mort; si c'est Dieu que vous adoriez, Dieu est vivant, il ne meurt point. » Comme le prophète avait constitué les premières familles de la Mecque et de Médine gardiennes de sa doctrine, et attaché leur suprématie sur le reste de l'Arabie au succès de sa religion, celles-ci comprirent qu'il fallait étouffer tout nouveau prophète, tout schisme, et reconnaître, après la mort de Maho-

met, non pas un nouveau prophète, mais un lieutenant, un vicaire du prophète, chargé de maintenir sa religion, de faire observer sa parole et d'organiser sa loi, dans la paix comme dans la guerre. Ce calife, ou commandeur des croyants, revêtu, bien qu'à un moindre degré, comme l'avait été Mahomet, de l'autorité religieuse et politique, lui succéderait sans le remplacer, et, au lieu de changer son œuvre, la consoliderait.

Mais, ce premier point décidé, le double caractère de l'autorité à constituer offrait une autre difficulté. Comme il paraît dans la nature des choses, et au moins dans la pratique presque constante des anciens peuples, que l'autorité politique soit héréditaire, il paraît naturel aussi, et dans la pratique constante des religions, que l'autorité spirituelle soit élective. Si l'on conçoit que les éléments de l'autorité temporelle, comme les trésors, les richesses, les armées même, et, jusqu'à un certain point, l'habileté qui les conserve et les exploite, se transmettent de père en fils, la vertu, l'apostolat, qui sont le fond du pouvoir spirituel, paraissent de leur nature essentiellement intransmissibles. Mais le califat participait des deux natures; les compagnons du prophète l'adjugeraient-ils à la naissance ou au mérite? Mahomet lui-même avait hésité souvent entre Aboubeckre, le fidèle témoin, le plus âgé, le plus ancien, le plus vertueux de ses compagnons, et Ali son cousin, époux de sa
érie Fatime, et père de ces deux petits-fils
ait caressés si tendrement et souvent montrés
les du haut de la chaire de la mosquée. Si le

prophète avait eu un fils, il est probable qu'il eût hésité davantage encore. Mais enfin le prophète avait mis son anneau au doigt d'Aboubeckre; le conseil de ses compagnons préféra donc celui-ci à Ali. Ils considéraient surtout le califat comme une fonction religieuse, élective; et, malgré les vertus mêmes d'Ali, ils l'éloignaient parce que sa parenté avec le prophète, et surtout le sang qui coulait dans les veines de ses enfants, pouvaient le porter à considérer le califat comme une fonction héréditaire et par conséquent politique. Ajoutons, pour achever de caractériser le califat à son origine, que ceux qui le créèrent ne furent pas éloignés d'en faire une institution démocratique, mais absolue. Omar, chargé d'emporter de gré ou de force l'adhésion d'Ali et de ses partisans, ne trouva pas de moyen plus expéditif que la menace de mettre le feu à la maison où ils s'étaient renfermés. « Eh! quoi, lui dit Fatime, oseriez-vous, fils de Khattab, mettre le feu à la maison de la fille du prophète? — Oui, certes, je le ferai, répondit Omar, si vous ne vous rendez pas tous aux vœux de la multitude. »

Aboubeckre, le premier des califes, méritait, sinon par la supériorité, au moins par la solidité et le juste tempérament de sa vertu, d'être préféré à Ali. « Il n'y a pas dans tout mon peuple, avait dit Mahomet, un homme plus charitable qu'Aboubeckre; » et une autre fois : « Celui qui ressuscitera le premier au jour de la résurrection, c'est Aboubeckre. » Les premières paroles du calife furent dignes de ce qu'on attendait de lui. « Me voici, dit-il, chargé de

vous gouverner. Je ne suis pas le meilleur d'entre vous, j'ai besoin de vos avis. Si je fais bien, aidez-moi; si je fais mal, redressez-moi. Tant que j'obéirai à Dieu et à son prophète, obéissez-moi; si je m'écarte de leurs lois, je cesse d'avoir droit à votre obéissance. » Il parut considérer, ainsi que le voulaient ses électeurs, ses fonctions comme essentiellement religieuses. L'extérieur ascétique du calife répondait à ce moral austère : il avait la taille élevée; sa barbe peu épaisse recouvrait à peine ses joues amaigries; il avait les yeux enfoncés dans leur orbite, le front haut; ses membres étaient grêles et son dos voûté[1].

C'est par l'esprit religieux qu'il s'attacha d'abord à reconstituer l'héritage politique de Mahomet, compromis par les dissensions intestines. Son premier soin fut de rassembler les paroles du Coran, éparses sur des feuilles de palmier ou des peaux de brebis; il fit déposer le tout chez Hafsa, fille d'Omar, qui avait été l'une des femmes de Mahomet, et de toutes peut-être la plus croyante. Maître du pouvoir politique, il ne prit par jour que trois dirhems dans le trésor public; il ne changea point l'habit qu'il portait, le chameau dont il se servait et l'esclave qui en prenait soin. « Je lègue aux musulmans, dit-il à sa mort dans son testament, la terre qui est à tel endroit comme indemnité des frais que je leur ai occasionnés. »

Dans l'organisation même du sanglant héritage de

1. Voy. Aboulféda. *Ann. Moslem.* p. 420.

Mahomet, de la guerre sainte, il parle, il agit encore comme un pontife :

« Fidèles serviteurs de Dieu et de son prophète, dit-il aux chefs qu'il envoie contre les infidèles, gardez-vous de traiter durement vos soldats, car vos soldats sont mes enfants. Rendez à tous une égale justice; les injustes ne prospéreront point. Combattez vaillamment et mourez, s'il le faut, la face tournée vers l'ennemi; mais qu'il ne vous voie jamais fuir devant lui. Si vous êtes vainqueurs, épargnez les vieillards, les femmes, les enfants. Ne coupez pas les palmiers, ne brûlez pas les moissons, et ne prenez du bétail que ce qu'il en faudra pour votre nourriture. Si vous trouvez sur votre route des hommes vivant dans la solitude et la méditation, ne leur faites pas de mal; si vous en trouvez d'autres dont la tête tonsurée présente une couronne de cheveux au-dessous d'un sommet rasé, frappez-les. » Et il termine en ordonnant de respecter les peuples du Livre, en vertu des mêmes égards que Mahomet avait eus pour ces Saintes Écritures qu'il avait si souvent méditées.

Telle fut la guerre que les mahométans portèrent hors de l'Arabie, dès qu'Aboubeckre eut défait dans les premiers mois de son califat les prophètes et les prophétesses qui menaçaient l'œuvre de Mahomet. Ce fut pour Aboubeckre la manière la plus efficace de calmer l'agitation intérieure. Il reprit les projets de conquête que le prophète se préparait à mettre à exécution quand la mort l'avait arrêté. Les deux empires qu'il avait devant lui, celui des Grecs

et celui des Perses, étaient en décadence. Ils venaient de s'épuiser par une longue guerre, où l'empereur grec Héraclius avait déployé une énergie que malheureusement pour lui il ne devait pas conserver contre les Arabes. On sait combien la foi était ébranlée en Orient par les hérésies qui mettaient toujours les Grecs aux prises avec leur gouvernement. La religion de Zoroastre chez les Perses était également travaillée par des sectes. Politiquement, le trône des Césars byzantins et celui des Sassanides étaient aussi minés par des rivalités et des usurpations fréquentes. Ces deux États n'avaient pour eux que leur antiquité, leur richesse et des armées accoutumées à la discipline, mais sans élan.

Les Arabes, pauvres, mal couverts, presque nus, sachant à peine fortifier leur camp ou se mettre en ligne devant l'ennemi, n'étaient encore qu'une agrégation assez désordonnée de tribus tout à l'heure ennemies les unes des autres. Mais pour eux il s'agissait d'une guerre sainte. Ils obéissaient à une idée qui leur était présentée sous les formes les plus variées et les plus enthousiastes de la poésie religieuse. Au nom d'Allah et de son prophète, le commandeur des croyants était alors toujours sûr d'être obéi, et la foi nouvelle n'admettait ni division ni secte. Le musulman, soldat au service de Dieu, s'enrôlait par conscience. Et tous ne pouvaient point s'enrôler. Pour qu'un croyant eût le droit de joindre l'armée, il fallait qu'auparavant il payât ses dettes, pourvût au sort de sa famille et s'équipât pour la campagne. L'enthousiasme militaire avait gagné jus-

qu'aux femmes. On vit une troupe de ces héroïnes accompagner les Arabes en Syrie. Ces amazones étaient placées sur les derrières de la ligne de bataille, avec ordre d'atteindre de leurs flèches ou de passer au fil de l'épée tout musulman qu'elles verraient fuir.

La Syrie fut la première province attaquée. Abou-beckre y avait envoyé, comme lieutenant, Abou-Obeyda, assisté de Yezid, fils d'Abou-Sofyân, avec 20 000 guerriers, et le farouche Khâled, qui, après avoir fait mettre à mort l'un des révoltés de l'Arabie, venait de conquérir sur les bords de l'Euphrate le royaume d'Hira. Bosra, sur la frontière, trahie par son gouverneur, Romanus, qui perça les murailles de la ville, auxquelles son palais était adossé et fit entrer les ennemis par cette brèche, tombe au pouvoir des musulmans, qui se dirigent aussitôt sur Damas. Héraclius, établi à Antioche, marche à son secours avec une armée de 60 000 soldats. Il trouve devant lui Khâled avec 20 000 musulmans. C'est le fanatisme et l'élan qui triomphent du nombre. A la bataille d'Aiznadin, 50 000 Grecs périssent; aveuglés par la poussière qu'élevait un vent violent du midi, ils ne se voyaient plus l'un l'autre et tombaient sous le sabre des Arabes sans apercevoir le bras qui les frappait; le reste se sauve avec peine sous les murs de Damas ou d'Émèse (633). Héraclius peut dire, en s'embarquant à Antioche, un éternel adieu à la Syrie.

Vainqueurs, les Arabes reviennent sur Damas. Les habitants comprennent que c'en était fait d'eux. Ils

n'en résistèrent pas moins héroïquement sous la conduite d'un gendre de l'empereur, nommé Thomas. Aussi bon archer que général, celui-ci lançait incessamment de longues flèches dont chacune portait la mort dans les rangs musulmans. Il frappa à mort l'époux d'une de ces vaillantes amazones qui, aux premiers temps de l'Islamisme, voulaient conquérir, à force de valeur, une place dans le paradis de Mahômet : « Heureux, dit-elle, en apprenant sa mort, le guerrier qui va se reposer dans les bras du Seigneur ! Dieu nous avait unis, Dieu nous a séparés ; que son nom soit béni ! Je ne murmurerai pas contre ses décrets, mais je vengerai la mort de l'époux que j'ai perdu, et jamais aucun autre n'aura de droits sur ma personne. » A ces mots, elle prend un arc et court sur le champ de bataille. Elle perce d'une flèche le Grec qui portait l'étendard des chrétiens ; une seconde flèche, lancée de la même main, blesse le gouverneur au visage et lui perce un œil. On l'emporta dans la ville, la victoire échappait aux chrétiens ; il fallut négocier. Abou-Obeydah accorda aux habitants la vie sauve ; mais, au même moment, Khâled force une porte opposée et pénètre dans la ville en faisant main basse sur ses défenseurs. Abou-Obeydah a beaucoup de peine à lui faire remettre l'épée dans le fourreau.

Abou-Beckre mourut dans la seconde année de son califat, en désignant Omar pour son successeur : « Musulmans, dit-il au peuple, je désigne Omar pour mon successeur ; ce choix ne m'est inspiré que par l'intérêt public. » D'une voix unanime, les assistants

répondirent : « Nous l'acceptons. » Omar hésitait encore, et priait le calife de ne point penser à lui, prétendant qu'il n'avait pas besoin de la dignité du califat ; Abou-Beckre lui dit : Je le sais, mais cette dignité a besoin de toi. » La femme du calife Asima, fille des Benaïça lava son corps. On le porta ensuite sur le même lit qui avait servi au prophète, et il fut enterré près de lui, la tête placée à la hauteur des épaules de Mahomet. Omar alors pria pour lui.

Omar était un musulman accompli : simplicité, justice, foi ardente et douceur d'âme, telles étaient ses principales qualités. Il fallait le voir entrer dans la mosquée, coiffé de son long bonnet noir, sous sa tunique de coton bordée de jaune et de brun, un fouet à la main, pour en donner les coups prescrits, dans la poche quelques dirhems pour distribuer aux pauvres, au milieu desquels il s'endormait quelquefois sur la dalle, pendant la chaleur du jour. Il se rappelait toujours ce qu'il avait été. Un jour qu'il passait dans une vallée voisine de la Mecque : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, dit-il à ses compagnons, et il favorise qui il lui plaît. Dans cette même vallée, où je passe à présent, j'ai fait paître les chameaux de mon père, El-Khattab, qui me nourrissait à peine lorsque j'avais fait mon devoir avec zèle, et me frappait sans pitié quand j'étais en faute ; et voici que j'en suis arrivé au point d'être, après Dieu, le premier sur terre. » Il était le premier aussi pour la simplicité et la justice. « Je ne t'obéirai plus, disait un jour un musulman à Omar, dans l'assemblée.—

Pourquoi? dit le calife. — Tu ne devais avoir, comme tous les musulmans, qu'une pièce de drap dans le partage des toiles de l'Yémen. Or il n'y a pas dans une pièce de quoi faire un habit, et voici que toi qui es grand de taille, tu en es vêtu des pieds à la tête. — Abdallah, dit Omar à son fils, réponds à cet homme. — Comme la pièce échue au prince des croyants était trop courte, dit celui-ci, je lui ai donné la mienne pour qu'il s'en pût faire un vêtement. — A la bonne heure, repart le musulman ; à présent, calife, nous t'obéirons. »

« O vous qui m'écoutez, avait dit Omar en prenant possession du califat, sachez bien qu'il n'y aura jamais d'homme plus puissant à mes yeux que le plus faible d'entre vous, quand il aura pour lui la justice, et que jamais homme ne me paraîtra plus faible que le plus puissant parmi vous, s'il élève des prétentions injustes. » Il tint parole. Un jour, le chef des Ghassanides, tribu puissante qui, après avoir combattu les musulmans, avait adopté leur foi et accepté leur empire, Djalabbah, avait frappé rudement au visage, dans la mosquée, un pauvre croyant, qui, par mégarde, avait marché sur son long manteau. « Tu as fait une mauvaise action, lui dit Omar; je suis obligé de t'appliquer la peine du talion. Cet homme, en présence du peuple, te frappera au visage. — Quoi, un homme du peuple portera la main sur un chef de tribus? — Tel est l'Islam, reprit Omar, tous sont égaux devant lui. » Pour échapper à cette égalité, Djalabbah s'enfuit à Constantinople et redevint chrétien. Mais il s'en repentit,

et, comme il était poëte, il déplorait un moment d'orgueil et regrettait l'Arabie.

« La noblesse de Ghassan, disait-il, est redevenue chrétienne, pour échapper à la honte d'un soufflet. Ah! j'aurais mieux fait de me soumettre à cette humiliation.

« Plût à Dieu que ma mère ne m'eût point engendré, ou que je me fusse soumis à la décision d'Omar. Voici que j'ai échangé la lumière contre les ténèbres.

« Plût à Dieu que je fusse pasteur de chameaux dans un désert de Syrie, ou captif des enfants de Rabiah ou de Modhar, ou dans une condition plus humble encore, pourvu que je vécusse au milieu des Arabes mes frères! »

C'est Omar qui imprima au prosélytisme musulman ce double caractère de discipline et d'enthousiasme qui a fait tout son succès. Aussi est-ce sous lui que les musulmans firent les plus grandes et les plus rapides conquêtes.

Au moment où Omar devenait calife, Khâled préparait en Syrie une grande bataille contre plus de cent quarante mille Grecs. Le matin du combat, un courrier, arrivant de Médine, traverse les rangs des musulmans, et, parvenu près de Khâled, lui annonce secrètement la mort du calife Aboubeckre et l'avénement d'Omar. Khâled recommande au courrier de ne communiquer cette nouvelle à personne, et, mettant dans son carquois, pour être ouverte après la bataille, la dépêche qui vient de lui être apportée, il ordonne l'attaque. Les Arabes de Ghassan, au service d'Héraclius, rompirent d'abord la cavalerie musulmane; elle prit la fuite, et aurait entraîné dans sa déroute l'armée tout entière, si les femmes, frap-

pant au visage les fuyards avec les piquets des tentes, ne les eussent forcés par leurs coups et leurs injures de retourner au combat. Après trois jours d'une lutte indécise, les Grecs se lancèrent pour poursuivre un corps d'Arabes à un endroit de la rivière où on leur avait indiqué un gué qui n'existait pas. Quarante mille Romains périssent sous l'épée des musulmans ou dans les eaux de l'Yarmouk, qui donne son nom à la bataille. Après la victoire, Khâled ouvrit la lettre venue de Médine, il y trouva sa destitution du rang d'émir. Omar, son ennemi, le mettait sous les ordres d'Abou-Obeydah. La première fois qu'il fut obligé de commander à Khâled, Abou-Obeydah hésitait, il ne savait s'il le trouverait obéissant. « J'obéirais à un enfant, dit le fils de Walid, si le calife lui avait donné le commandement de l'armée ; comment ne vous respecterais-je pas, vous qui m'avez précédé dans la voie de l'Islam. » Voilà pour la discipline.

Les historiens arabes, et surtout Wakedi, sont pleins du récit des exploits des soldats et des chefs, même des femmes arabes qui font de ces premières guerres l'époque vraiment héroïque de cette histoire. A la prise d'Émèse, qui précéda la bataille de l'Yarmouk, et dont le siége dura deux mois, dans une sortie désespérée des habitants, Khâled, ayant vu son épée se rompre sur l'armure d'un cavalier qui le combattait, saisit son adversaire dans ses bras, le brise dans une étreinte désespérée, et le rejette mort sur le sable.

La conquête de la Syrie est achevée sous Omar. Jérusalem, après une résistance désespérée, est con-

trainte pour la première fois d'ouvrir ses portes aux infidèles; mais elle ne capitule qu'à la condition que le commandeur des croyants lui-même viendra prendre possession. On n'est pas accoutumé à croire à la clémence du calife Omar; son fameux dilemme sur la bibliothèque d'Alexandrie lui a beaucoup nui. On admire son entrée à Jérusalem où il vient à travers le désert monté sur un chameau de poil roux, entre une outre d'eau et un sac de dattes. A son entrée dans la ville il aperçoit de simples soldats revêtus de robes de soie qu'ils avaient pillées dans les riches cités de la Syrie; il les leur fait déchirer sur le dos, répétant ces paroles du prophète: « Ne portez pas d'habits de soie; celui qui s'en revêt dans le monde ne s'en revêtira pas dans l'éternité. » Il faut admirer davantage sa conduite devant l'église de la résurrection. Le patriarche Sophronius était allé au-devant de lui, s'écriant en langue grecque que c'était là l'abomination de la désolation prédite par Daniel. Lorsqu'il rencontra le calife, c'était l'heure de la prière pour les mahométans. Le patriarche, embarrassé, offre à Omar d'entrer dans l'église: « Si j'acceptais ton offre, répondit celui-ci, les musulmans s'empareraient aussitôt de ce temple, et rien ne pourrait les empêcher de prier à leur tour dans le lieu où leur calife aurait fait sa prière. » Mais il demanda aussitôt après au patriarche en quel lieu il pourrait faire élever une mosquée pour les musulmans. Sophronius le conduisit à l'endroit où Jacob avait eu le songe de l'échelle miraculeuse. Une pierre en indiquait la place qui depuis longtemps était

devenue le réceptacle des immondices de la ville. Omar, pour donner l'exemple aux ouvriers, remplit les pans de sa robe du fumier qu'on transportait loin de là. C'est là que s'élève encore le dôme brillant de la mosquée d'Omar.

La conquête de l'Égypte et de la Perse accompagne ou suit de près celle de la Syrie, et la rapidité de la victoire s'explique, là comme ailleurs, par les mêmes raisons.

Un Arabe, à la fois guerrier et poëte, Amrou, marchait de la Syrie vers la vallée du Nil, quand le calife Omar lui adresse un message. Amrou, prévoyant ce qu'il renferme, continue sa marche et n'en prend connaissance que lorsqu'il est en Égypte : « Reviens sur tes pas, lui disait Omar, si tu es encore en Syrie; si tu es en Égypte, continue ta marche. » Amrou livre donc bataille au gouverneur grec de l'Égypte, non loin de Péluse, le bat et marche sur la ville de Babylone qui s'élevait alors non loin de l'antique Memphis. La garnison grecque l'arrête sept mois; mais l'ancienne population des Coptes, qui remontait au temps des Pharaons et qui avait embrassé l'hérésie d'Eutychès, alors proscrite à Constantinople, voyait dans les Grecs des étrangers et des persécuteurs. Ils espéraient mieux des Arabes. Le plus puissant d'entre eux, Mokawkas, traite avec Amrou et lui livre Babylone, à la condition que les anciens habitants conserveraient leur religion en payant deux dinars par jour.

Les Grecs ne tenaient plus dès lors qu'Alexandrie sur la mer. Pour la conserver, ils eussent volontiers

consenti à payer un tribut considérable qu'offrit l'empereur Héraclius; Amrou ne voulut rien entendre : « Vois-tu cette colonne, répondit-il au gouverneur en lui montrant un obélisque de granit élevé là par Cléopatre; nous lèverons le siége quand tu l'auras avalée. » Alexandrie était encore d'une grande richesse : elle comptait quatre mille palais, autant de bains publics, et quatre cents cirques où théâtres. Après quatorze mois de siége obstiné, Amrou entra dans la ville (22 décembre 641) et interdit le pillage. On ne manque jamais de rappeler qu'Omar condamna à la destruction par son dilemme trop célèbre la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, qui avait déjà beaucoup souffert d'incendies et de catastrophes précédentes. Ce qui valait mieux, Amrou éleva au milieu d'Alexandrie, après le départ des Grecs, la mosquée de la Miséricorde.

Depuis la mort de Siroës, en Perse, sept princes avaient été successivement élevés sur le trône et renversés. Le dernier de ces souverains, Jesdegerd, fort jeune, réussit cependant, grâce à l'habileté de son vizir Roustem à expulser les musulmans de l'Irak-Arabie. Le calife se porta en personne sur la frontière; il voulait prendre le commandement de l'armée ; il y renonça sur les observations des plus sages de ses conseillers, et choisit pour chef Saad, fils d'Abouwaccas, l'un des musulmans qui avaient combattu avec le plus de valeur pour défendre la vie de Mahomet à la journée d'Ohud. Les préparatifs de la guerre sont poussés avec vigueur; Saad

partage son armée en divisions, subdivisions et compagnies fractionnées en escouades de dix hommes, ayant chacune un chef particulier, à l'imitation de ce que Mahomet avait coutume de faire dans ses expéditions. Tous les officiers sont choisis parmi les plus anciens musulmans, et surtout parmi ceux qui avaient combattu sous le prophète. Saad envoie alors au roi de Perse une députation pour le sommer de choisir entre l'Islamisme, le tribut ou la guerre à mort. Jesdegerd répondit en faisant venir un sac de terre: « Voici tout le tribut que vous aurez de moi, dit-il. Retournez vers votre général et dites-lui que, sous peu de jours, Roustem l'aura enterré lui et toute son armée dans le fossé de Cadesiah. Qu'on charge ce sac sur les épaules du chef de la députation. » Acim, fils d'Amrou, s'avança avec joie pour recevoir le fardeau. Les députés firent diligence, et tandis que Roustem les faisait poursuivre, Acim déposait le sac aux pieds de son général en s'écriant: « La terre des Persans est à nous! »

Vainement le vizir Roustem, pour réveiller le vieux patriotisme des Persans, déploie en guise d'étendard le tablier de cuir du forgeron Ardschir, fondateur de la dynastie. L'enthousiasme manque aux Perses; il est du côté des musulmans. Les Arabes ont donné un nom à chacune des trois journées de la longue bataille qu'ils livrèrent d'abord aux Perses non loin de l'Euphrate (636); la première est celle du choc, où les deux ennemis s'ébranlent; la seconde est celle du secours: un vent violent soulève la poussière et la pousse contre le visage des Perses

pour favoriser les Arabes. Roustem, accablé par le poids du jour et la fatigue du combat, est surpris et mis à mort au moment où il se reposait à l'ombre des chariots où se trouvait le trésor de l'armée. La troisième journée est celle de la fuite des Perses. Ctésiphon, la capitale du vieil empire, Madaïn aux blanches murailles, comme l'appelaient les Arabes, tombe au pouvoir des vainqueurs, et les pauvres Bédouins du désert restent maîtres des immenses richesses qui y étaient accumulées depuis des siècles, et de ces dômes étincelants dont le prophète leur avait promis la possession. Parmi les pièces les plus précieuses du butin, se trouvait un tapis long et large de soixante coudées qui représentait un parterre dont chaque fleur, formée de pierres précieuses, s'élevait sur une tige d'or. Saad, le vainqueur, en fit présent au calife; il avait sans doute oublié la scène de la mosquée dans laquelle le calife s'était défendu d'avoir pris des dépouilles de l'Yémen plus de grosse toile rayée qu'il ne lui en fallait pour se faire une robe. Omar ordonna de couper le précieux tapis en autant de parts qu'il y avait alors de musulmans à la cour de Médine; Ali put vendre pour vingt mille dirhems à des marchands de Syrie le lambeau qui lui échut en partage.

Une dernière bataille sanglante, livrée peu de temps après à Nehavend, non loin de l'endroit où Alexandre avait, sept siècles auparavant, pour la troisième fois vaincu Darius, est nommée par les Arabes avec raison la victoire des victoires; car elle met fin à l'empire des Sassanides. Le dernier de ses souve-

rains, poursuivi, s'en va mourir sur les frontières de la Chine, et la plus grande partie de l'Asie tombe au pouvoir des vainqueurs. C'est un satrape prisonnier qui reconnaît lui-même, en présence d'Omar, la force qui a brisé cette vieille monarchie. « Tant que Dieu a été neutre, dit-il au calife, nous vous avons vaincus, j'en atteste la longue série de nos triomphes ; si vous avez vaincu à votre tour, il faut bien qu'un dieu ait combattu en votre faveur. » La Perse en succombant envoie cependant contre Omar, comme vengeur, un assassin qui perce de trois coups celui dont l'empire s'étendait déjà du Nil à l'Indus.

Le successeur du prophète, au nom duquel on venait de conquérir la Syrie, l'Égypte, la Perse, qui commandait à Damas, à Alexandrie, à Ctésiphon, avait maintenant à gouverner, à administrer le monde conquis, à partager ses riches dépouilles, à établir les vainqueurs, à contenir les vaincus ; il était tellement envahi par les nécessités de son gouvernement politique, qu'il lui restait bien peu de loisirs pour songer aux devoirs du pontificat, et qu'il devait avoir peine à se défendre de laisser le souverain l'emporter sur le pasteur.

On ne s'en aperçut pas trop encore sous Omar. C'est cependant par ce calife, le premier qui prit le titre d'émir Al-Moumenim (commandeur des croyants), que furent tentés les premiers essais d'une organisation politique et administrative du nouvel empire des Arabes. En même temps que Bassorah était fondée sur les bords du golfe Persique, pour faciliter les relations commerciales entre l'Inde et

l'Asie antérieure, Coufa, plus rapprochée que la Mekke ou Médine, ses nouvelles conquêtes, était élevée sur les bords de l'Euphrate pour être le centre du gouvernement des provinces orientales. La solde des différentes charges civiles et militaires était pour la première fois fixée, et par l'établissement des divans, c'est-à-dire de la chambre des finances et de la chancellerie d'État, l'administration centrale se trouva organisée.

Cependant le gouvernement du premier commandeur des croyants ne perd presque rien du caractère patriarcal et familier qu'il conservera longtemps encore. Vêtu d'une robe tellement usée, qu'elle avait quelquefois, dit Aboulféda, jusqu'à douze morceaux, Omar se tenait, tout le jour, sur les marches qui conduisaient à la mosquée, rendait une égale justice à tous ses sujets et écoutait avec la même bienveillance le chef de tribu et le chamelier du désert. Voici encore un trait touchant de sollicitude et de charité que nous raconte le même historien arabe. Le calife alla réveiller une nuit Abderraman, un des principaux personnages musulmans : « J'ai appris, lui dit-il, que des étrangers arrivés tard dans la ville reposent près du marché, et j'ai craint qu'ils ne fussent victimes de quelque vol ; viens m'aider à veiller sur eux. » Tous deux, en effet, s'entretenant ensemble et assis dans un coin de la place publique, assurèrent par leur vigilance pendant toute la nuit le repos des voyageurs.

« C'est assez, dit en mourant Omar à ses enfants, qui convoitaient déjà son héritage, c'est bien assez

pour les enfants d'El-Khattab qu'il y en ait eu un parmi eux chargé de rendre compte au Seigneur du sort de tant de croyants confiés à ses soins. » Et, fidèle à la tradition d'électivité qui semblait s'établir pour le califat, il confie le soin de désigner son successeur à six des plus anciens et des plus fidèles compagnons du prophète. C'est cependant cette élection qui introduisit dans le califat la proportion d'éléments temporels et politiques qui devaient bientôt l'envahir tout entier, et faire d'une dignité jusque-là presque entièrement religieuse, une souveraineté presque toute politique. Il était dans la nature du mahométisme qu'il en arrivât tôt ou tard ainsi. Mahomet lui-même l'avait voulu, en appelant le glaive au secours de la parole, en attachant la conversion des âmes à la conquête des pays.

Que les six compagnons du prophète désignés par Omar pour choisir le troisième calife aient tenu plus de compte après sa mort des intérêts politiques de la domination arabe, que des intérêts religieux, il n'y a rien là qui ne soit fort explicable; mais la majorité des électeurs choisis par Omar écouta bien plus encore les calculs de l'intérêt personnel que ceux de la religion ou du peuple conquérant, en portant son choix, aux dépens d'Ali, sur Othman, vieillard faible, dont plusieurs étaient parents, et à l'ombre duquel ils espéraient profiter des avantages alors fort grands du califat (644).

Le règne d'Othman présente un singulier contraste entre la puissance extérieure de l'empire

arabe, qui ne cesse de grandir et l'affaiblissement intérieur qui annonce une dissolution prochaine. L'élan de conquêtes, n'est pas émoussé en Asie, la Byzacène, province de l'empire d'Orient, tombe au pouvoir d'Abdallah-ben-Saad. La ville capitale, Iacouba, sur l'emplacement de laquelle gisent encore les débris de deux arcs de triomphe, de trois temples, de thermes, d'aqueducs, de chapiteaux richement ouvragés, de pavés en mosaïque, est entièrement pillée par les vainqueurs. A l'autre extrémité de l'empire arabe, la mort du roi Jezdegerd qui s'était réfugié chez les Turcs de la Transoxiane et qui périt chez eux, assurait la conquête de la Perse; et déjà le croissant s'était avancé en Arménie jusqu'au mont Ararat. La vallée de l'Indus est explorée, l'île de Chypre conquise par les Arabes, qui affrontent pour la première fois les flots de la Méditerranée. Comment l'homme qui présidait à de si vastes entreprises pouvait-il n'être pas respecté à l'intérieur de son empire?

Othman, le troisième calife, comme Ali l'avait prévu, ne fit que trop au gré de ses électeurs. Il distribua à ses parents, à ses amis, les commandements à la tête des troupes, les gouvernements sur les provinces, aux dépens de ceux qui avaient été nommés par ses prédécesseurs, et il leur partagea surtout les trésors et les dépouilles des vaincus. Le désappointement non-seulement des personnes lésées, mais des vieux Arabes du désert, des mahométans sincères des villes de la Mekke et de Médine, fut grand; le successeur de l'apôtre, élu pour rendre justice à

chacun, avait des préférences et oubliait qu'il était pontife pour faire le souverain. « Tes deux prédécesseurs, disaient-ils avec amertume à Othman, avaient élevé un phare dont la lumière guidait les hommes vers le bien ; ce phare, tu l'as éteint. » Bientôt, du désert, de Bassorah, de Coufa, de l'Égypte, les mécontents se rendent à Médine pour déposer le calife infidèle, entre les mains de qui dépérissait la succession du prophète (655). Ce n'est pas, pour achever de peindre cette époque d'anarchie intérieure, un des faits le moins dignes de remarque, que la facilité avec laquelle ces bandes d'insurgés, venus de points si différents, traversèrent l'empire sans encombre, pour se retrouver le même jour aux portes de Médine. Il ne servit de rien à Othman d'avoir donné la première édition authentique du Coran.

Cette habile tentative pour ramener à l'unité de doctrine les sectes différentes et raffermir ainsi l'unité de l'empire, fut au contraire une des causes qui donnèrent au soulèvement des provinces contre le calife un caractère particulier d'animosité. En vain il s'écria dans la mosquée : « Peuple de Médine, n'étiez-vous pas attentif autrefois aux paroles que, du haut de cette chaire, prononçait votre prophète ? ses accents n'étaient-ils pas écoutés dans le plus religieux silence ? Pourquoi couvrir aujourd'hui la voix de son calife ? » On ne reconnaissait plus en lui le vrai calife, et, dans un dernier soulèvement, le Coran qu'il mit sur sa poitrine ne défendit pas le malheureux contre le fer des révoltés qui proclamèrent enfin à sa place celui qui, trois fois déjà, avait

manqué le califat, le vizir du prophète et son gendre Ali, fils d'Abou-Taleb.

Ali était, sinon, comme Omar, le calife sévère, pratique, tel qu'il le fallait aux Arabes, au moins l'idéal de la perfection du calife, tel que l'imagination arabe pouvait le rêver. Une bravoure à toute épreuve et une foi d'enfant; le prosélytisme le plus fanatique, et la plus extraordinaire douceur de cœur le distinguaient entre tous. Prenant possession du califat en vrai successeur d'Omar, il entra dans la mosquée sous son turban vert, qui faisait ressortir sa figure illuminée et vénérable, tenant d'une main ses pantoufles pour ne pas fouler avec elle le sol sacré, et de l'autre s'appuyant sur cet arc redoutable qui lui servait de bâton. Il était, à la grande satisfaction des Arabes, à la fois guerrier et poëte. Depuis longtemps, on ne voulait plus se mesurer avec lui : « Ne sais-tu pas, disait un de ses adversaires, à qui l'on conseillait de le combattre, que personne n'est jamais descendu dans la lice où combattait Ali, sans y mesurer la terre sous les coups de ce grand pourfendeur de guerriers ? »

Ali excellait surtout dans la poésie, quand il s'agissait, la veille d'un combat, d'improviser quelque chant de guerre, ou, dans les mosquées, de formuler d'une manière concise quelque sentence morale ; les Persans en ont conservé tout un livre.

L'opposition que fit à Ali Aïescha, veuve du prophète, en entraînant contre lui deux illustres croyants, Thola et Zobaïr, fit éclater davantage encore la force

de son bras et la clémence de son cœur. Aïescha prit en personne le chemin de Bassora où se trouvait Ali. Elle guidait l'armée, désignait qui des chefs ferait la prière. Elle semblait être dépositaire de l'autorité patriotique et religieuse en attendant que le prophète eût trouvé un légitime successeur. Ali fut vainqueur dans la bataille qui se livra entre Bassora et Coufa; sa victoire lui coûta cher. Aïescha, montée sur un chameau, assistait à la mêlée. Après avoir renversé devant eux l'avant-garde, les partisans d'Ali arrivèrent en vue d'Aïescha; mais chaque fois que l'un d'eux voulait mettre la main sur le frein de l'animal qui la portait, il avait le bras coupé par le cimeterre des défenseurs d'Aïescha. Enfin Ali donna ordre d'atteindre l'animal au jarret. Aïescha tomba alors au pouvoir de son ennemi. Le nouveau calife montra sa clémence ordinaire : « Hélas! dit-il, je ne puis contempler sans une vive douleur le corps d'un Koreïschite, victime de la guerre civile! N'est-ce pas d'ailleurs celui dont un poëte a dit : s'il est comblé des biens de la fortune, il appelle ses amis de toutes parts ; s'il est malheureux, il s'isole! » Il pardonna à tous les vaincus, et sa clémence désarma Aïescha elle-même, femme, belle-mère et veuve du prophète!

L'opposition véritable au califat d'Ali ne lui vint pas d'Arabie, mais de Syrie, non du pays conquérant, mais du pays conquis. Le gouverneur de Damas, descendant d'une famille depuis longtemps rivale de celle de Mahomet et d'Ali, Moaviah, fils d'Abou Sophian, entouré de partisans zélés, avait, après la mort d'Oth-

man, pris en plein pays conquis le titre de calife. C'était moins cependant comme pontife des croyants, que comme souverain et dominateur du pays soumis qu'il avait agi ; et il voulait moins usurper le pouvoir spirituel que la souveraineté politique. De fait, les immenses conquêtes des Arabes avaient complétement changé les conditions de leur existence politique. Ils avaient passé de la pauvreté à la richesse, et d'une indépendance parfois précaire à une domination presque universelle. La vieille ville sainte, la Mekke, située au fond de l'Arabie, ne convenait plus à la situation nouvelle des conquérants. Damas, à portée de la Perse et de l'Égypte, en Syrie, était la capitale du moment, et une capitale politique. Avec Ali et Moaviah, il s'agissait de savoir qui l'emporterait, du califat religieux ou du califat politique, de la Mekke ou de Damas.

Les deux adversaires se rencontrèrent sur les frontières de la Syrie et de l'Arabie, dans les plaines de Siffin, près de la ville de Racca, sur la rive droite de l'Euphrate. Les armées restèrent en présence pendant cent dix jours, qui eurent quatre-vingt-dix combats indécis. Dans une action sanglante, Ali, entraîné jusqu'au milieu de l'armée ennemie et voyant tout fuir devant lui, s'écriait : « Eh quoi ! j'égorgerais les soldats de Moaviah comme un vil troupeau, et il ne viendra pas les défendre en personne ! Épargnons désormais le sang de tant d'Arabes : combattons seul à seul, fils d'Abou-Sophian, et que Dieu très-haut donne la victoire à la bonne cause ! » Moaviah repoussa le défi, et les deux armées

s'attaquèrent dans cette guerre civile avec encore plus de fureur qu'elles ne chargeaient les infidèles. Ali, s'il faut en croire les récits légendaires du temps, poussa quatre cents fois le cri de « Allah-Akbar! Dieu est grand! » et chaque fois un ennemi roula à ses pieds. Les deux armées étaient lasses, quand Amrou, le conquérant de l'Égypte, qui combattait dans l'armée de Moaviah, éleva le Coran entre elles en signe de paix. Il tenta une transaction. Elle ne réussit point; la guerre recommença, mais traîna en longueur, surtout par la tiédeur des partisans d'Ali, sur lesquels s'étendaient aussi les effets de la conquête. Ali s'en exprimait lui-même d'une façon touchante : « Si je vous appelle aux armes, disait-il, dans le cœur de l'hiver, vous craignez les rigueurs du froid; si c'est en été, vous ne pouvez supporter les ardeurs du soleil; tous les temps sont mauvais pour vous dès qu'il s'agit de combattre, car ce n'est ni le froid, ni la chaleur que vous craignez, c'est l'épée de l'ennemi, et cependant vos femmes sont insultées, vos troupeaux enlevés; et on dit que je ne sais pas faire la guerre!... Mais, hélas! il faut, pour pouvoir vaincre, commander à des soldats qui sachent obéir. » Les Arabes, en effet, avaient appris à désobéir; comment en aurait-il été autrement? Mis entre deux califes, entre deux pouvoirs où ils n'en avaient vu qu'un seul, les mahométans ne savaient plus où était la vérité, où était le vrai maître.

C'est dans le trouble étrange où cet embarras jeta les Arabes, que fermentèrent les premiers germes

de cette secte d'incrédules farouches, qui, mettant en doute l'autorité du ciel et de la terre, et ne voulant plus reconnaître ni Dieu, ni souverain, se firent les instruments d'une fatalité aveugle dont ils exécutaient les terribles arrêts, pour précipiter les événements vers un but qu'ils se faisaient gloire d'ignorer. Il faut y voir une protestation de l'ancienne indépendance religieuse et politique contre la formation de cet empire qui, en échange de la liberté et du sang courageusement versé, n'assurait même pas l'unité et la tranquillité intérieures. Trois de ces Caréjites empoisonnèrent leurs poignards pour supprimer le même jour les trois hommes qui faisaient obstacle à l'unité et à la fortune du mahométisme, Moaviah, Amrou et Ali. Le premier fut blessé, il reçut dans les reins un coup d'épée qui ne le tua pas; l'assassin qui s'était chargé d'Amrou se trompa; Amrou était malade, il assassina dans la mosquée l'officier qui avait été chargé de dire la prière.

« Quel est celui à qui tu voulais donner la mort, demanda Amrou au meurtrier amené devant lui.

— C'était Amrou-ben-el-As.

— Et tu as tué son lieutenant Kharidja.

— La volonté de Dieu soit faite, répondit l'assassin, je voulais Amrou, Dieu a voulu Kharidja. »

Le malheureux Ali seul succomba. Le vendredi, dix-septième jour du mois de Rhamadan, il sortit de bonne heure, animé de tristes pressentiments, pour se rendre à la mosquée; la cour de sa demeure était remplie d'une troupe d'oiseaux domes-

tiques qui fit entendre des cris confus à son approche. Un esclave du calife courut sur eux le bâton à la main pour les faire partir, mais le calife l'arrêta en disant :

« Laissez ces oiseaux en paix, leurs cris lugubres sont pour moi un chant de mort. »

L'un des conjurés, à son entrée dans la mosquée, frappa un coup d'épée qui n'entama que la porte du temple, un second atteignit Ali à la tête et le renversa blessé à mort. Quelque temps après le calife expirant recommandait à ses deux fils Hassan et Hoçaïn d'épargner à son assassin toute souffrance dans son supplice. Moaviah, resté vainqueur, parlait un jour de sa rivalité avec Ali, et disait : « Deux choses m'ont donné l'avantage : Ali était d'un esprit ouvert, et moi j'étais impénétrable. Ali commandait à des troupes indisciplinées, et les miennes obéissaient au moindre signal. »

Ainsi finit le califat parfait, le califat des quatre amis, comme disent les Arabes. Ainsi le poignard d'un assassin fit, du cadavre du dernier des califes religieux, le marchepied du trône des califes politiques et héréditaires de la dynastie des Ommiades dont Moaviah est le fondateur à Damas.

L'Arabie cependant et les villes de la Mekke et de Médine ne se laissèrent pas dépouiller de la prééminence qu'elles devaient à Mahomet et à ses premiers successeurs, sans résistance; et le califat parfait ne périt pas sans une touchante grandeur. La ville de Coufa voulut encore un peu plus tard oppo-

ser un fils d'Ali, Hoçaïn, au fils de Moaviah. Le malheureux jeune homme trouva dans quelques jeunes gens et dans de vieux croyants de la Mekke des partisans ardents, mais peu nombreux. Il espéra qu'en arborant l'étendard d'Ali dans l'Irak, non loin de l'Euphrate, il verrait accourir tous les fidèles. Mais il fut bientôt entouré avec sa petite troupe. Après un jour de combat, le soir, il dormait dans sa tente quand le prophète lui apparaît en songe et lui dit : « Prends patience, Hoçaïn, bientôt tu reposeras avec nous. » Le lendemain, ses amis étaient si peu nombreux que leurs adversaires, dédaignant de les approcher, se contentaient de cribler de loin de leurs flèches ces malheureux qui tentaient en vain de les joindre. Hoçaïn lui-même, las de la lutte, s'asseyait à la porte de sa tente, tenant dans ses bras son plus jeune fils, quand une flèche atteignit l'enfant; Hoçaïn se lève pour prendre quelques gouttes d'eau dans l'Euphrate et laver sa blessure; une flèche l'atteint lui-même. Il tombe. Les ennemis arrivent, et l'un d'eux, pour l'achever, lui donne de son bâton sur le visage. « Hélas! » s'écrie un vieux musulman qui était là, « j'ai vu collées sur ces lèvres les lèvres du prophète. »

Il est resté de cette révolution, de cette sorte de divorce entre le califat religieux et le califat politique, une trace ineffaçable dans le mahométisme. Sous le nom de Schiites, les partisans d'Ali formèrent une secte séparée des Sunnites qui ont usurpé et changé le califat.

CHAPITRE XXI.

LE CALIFAT DE DAMAS.

(660-750.)

Les califes Ommiades. — Moaviah, Jezid, Soliman. — Conquête de l'Afrique et de l'Espagne. — Bataille de Xérès. — Cour des Ommiades. — Leur chute.

La mort d'Ali, qui mit fin au califat parfait, et l'avénement de Moaviah, chef de la dynastie des Ommiades, sont en même temps que le triomphe des attributions temporelles du califat sur son caractère religieux, une dernière conséquence de la lutte commencée dès la naissance de l'islamisme entre la famille des Koreischites et celle de Mahomet. Le fils d'Abou-Sophian devenait le chef de la religion jadis proscrite par son père et s'élevait à la place des successeurs du prophète.

Établis à Damas, les Ommiades deviennent de véritables souverains orientaux; le régime populaire des premiers califes, qui avaient conservé la simplicité patriarcale, disparaît. Le califat, d'électif qu'il était, devient héréditaire chez les descendants de Moaviah. Vainement on objecte à celui-ci que Mahomet n'avait point désigné son successeur et qu'Omar, éloignant ses fils, avait chargé six mu-

sulmans de l'élection du calife après sa mort. Moaviah sentait qu'il était plutôt l'un des souverains les plus puissants du monde que le successeur du prophète. Il dit à son fils, en lui transmettant le pouvoir : « Vois, mon fils, tout ce que j'ai fait pour t'assurer un trône dont la possession m'avait déjà coûté tant d'efforts. Sortis de l'Arabie, nous voici établis à Damas, et c'est parmi les habitants de la Syrie que nous avons trouvé nos plus fidèles soutiens. Reste donc dans ta patrie d'adoption; mais souviens-toi que tu es Arabe, et sois toujours plein de déférence pour ces nobles tribus dont tu tires ton origine. » Le califat, comme on voit, n'était plus aux vainqueurs, mais aux vaincus; la prépondérance était passée des Arabes aux Syriens.

L'esprit conciliant et l'habileté politique du premier des califes ommiades, qui ménage l'Arabie, tout en prenant son point d'appui en Syrie, et qui ne cherche à forcer l'adhésion de personne à son gouvernement, lui rendent facile la transmission de son pouvoir à son fils. Il l'avait déjà fait reconnaître comme futur calife dans les pays qui lui étaient le plus dévoués, lorsqu'il mourut (680).

Jezid n'usa pas des mêmes ménagements que son père vis-à-vis des opposants au nouveau califat, à la nouvelle dynastie. Il se montra surtout impitoyable pour les vieux Arabes restés fidèles à l'Arabie et à la race de Mahomet. Il donne à son parent Walid l'ordre d'exiger de chacun des habitants de Médine le serment de fidélité. « Si quelqu'un d'entre eux, ajoutait-il, refuse de me reconnaître, fais-lui

couper la tête et envoie-la moi immédiatement. » Les habitudes cruelles et despotiques de la race des Ommiades commencent avec ce prince. Après la mort d'Hoçaïn, un ambitieux chef de tribu, Abdallah-ben-Zobeïr relève les espérances de l'Arabie et revendique la succession du prophète. Jezid annonce qu'il est décidé à ne rien épargner pour soumettre ce dangereux compétiteur. Il envoie à la Mecque des émissaires chargés de le ramener à Damas. « Eh quoi! dit Abdallah à l'un d'eux, ne suis-je pas ici comme une des colombes de la Mecque? Oserais-tu tuer un de ces oiseaux? » L'envoyé prit une flèche, la posa au milieu de son arc, et, la dirigeant sur une des colombes de la mosquée : « Colombe, est-il vrai que le calife Jezid soit adonné au vin? Si tu dis oui, par Allah, je te percerai de cette flèche. Colombe, prétends-tu dépouiller de la dignité de calife Jezid, fils de Moaviah, te séparer du peuple de Mahomet et rester dans la maison sainte jusqu'à ce que tu sois livrée à l'insulte et à l'outrage? Si tu le fais, par Allah, je vais te percer de ce trait aigu. » Et, se tournant vers Abdallah qui lui faisait observer que l'oiseau ne pouvait répondre : « Non, dit l'envoyé, mais toi tu le peux; je jure au nom de Dieu que tu prêteras serment à Jezid ou que tu verras les drapeaux des Ascharis flotter dans cette vallée; et peu nous importeront alors les priviléges que tu réclames pour ces lieux. » L'effet suivit de près la menace. Quelques mois après, une armée syrienne s'emparait de Médine et mettait le siége devant l'autre ville sainte, la Mecque. Les

murs furent battus sans succès pendant plusieurs mois par les machines de guerre. Dans une attaque, un soldat abyssin qui les manœuvrait, fit pleuvoir sur la Kaaba des vases remplis de bitume allumé, qui eurent bientôt brûlé les voiles sacrés dont elle était couverte. Ce sacrilége découragea profondément les assiégés, qui, à la nouvelle de la mort de Jézid, regagnèrent précipitamment la Syrie (682).

Malgré les difficultés que rencontra l'établissement de la nouvelle dynastie, la résistance de l'Arabie et les dissensions intestines qui, après la mort de Jezid, agitèrent la famille même de Moaviah, pendant un siècle, de 660 à 752, les conquêtes du mahométisme continuèrent, quoique avec moins de rapidité que sous les premiers califes; mais les mœurs changèrent surtout plus vite,

La conquête des côtes de la Syrie et de l'Égypte avait mis des vaisseaux à la disposition des Arabes. Déjà, en 647, l'île de Chypre avait dû payer un tribut. Les îles de Crète, de Cos avaient été conquises, ainsi que celle de Rhodes, où les musulmans purent contempler gisant sur le sol le colosse, qui depuis près de neuf cents ans y avait été précipité par un tremblement de terre. Moaviah qui, en sa qualité de gouverneur de Syrie, présidait à ces conquêtes en fit dépecer l'enveloppe de bronze et put en vendre à un Juif d'Emèse la charge de neuf cent quatre-vingts chameaux.

Déjà une bataille navale avait eu lieu en 655 entre les vaisseaux musulmans et ceux de l'empereur grec Constantin II, sur les côtes de Syrie.

Au printemps de 672, Constantinople subit pour la première fois un siége par terre et par mer. Mahomet, suivant la tradition, avait déclaré que tous les péchés seraient remis à l'armée musulmane qui parviendrait à s'emparer de la ville capitale des Césars. Mais au bout de sept années d'efforts inutiles et de sanglants assauts donnés aux murailles, Moaviah dut abandonner son entreprise devant les ravages du feu grégeois.

Dans le même temps, tout le nord de l'Afrique, la Cyrénaïque et Carthage, qui appartenaient encore à l'empire d'Orient, tombent au pouvoir des Arabes. Les haines religieuses et politiques des anciens habitants, donatistes pour la plupart, livrent le pays; et c'est la connivence des Berbers, habitants de l'Atlas, qui facilite encore cette conquête sur les Grecs. Les Romains et les Grecs, en effet, n'avaient jamais été que des étrangers sur le sol où ils s'étaient établis, au milieu de populations qu'ils n'avaient jamais complétement soumises. Ces Berbers étaient toujours les cavaliers fameux de Carthage et de Massinissa, qui montés sur des coursiers rapides « traversaient comme des aigles des espaces sans fin, » et semblaient fuir devant la civilisation de toute la vitesse de leurs chevaux. La conformité des mœurs et peut être la communauté d'origine devaient rendre durable la fusion religieuse et politique des Arabes et des Berbers. Il y avait longtemps que cette conquête avait été prédite par Mahomet. Pendant qu'Omar était calife, six Berbers, les cheveux et la barbe rasés, étaient venus le trou-

ver, lui demandant à embrasser la religion de l'islam; ils dirent qu'ils descendaient de Mazig et que le caractère de leur race était de haïr les villes et de ne pas placer de signes sur les chemins pour guider les voyageurs. « Allah est grand, s'écria alors Omar; je me souviens qu'étant un jour auprès du prophète, je regardais en pleurant le petit nombre de troupes qui le suivaient, quand le prophète me dit : « Ne pleure point, Omar; Dieu nous donnera « pour défenseur un peuple qui habite le Magreb, qui « n'a ni villes, ni places fortes, ni marchés, et qui ne « place point de signes sur les chemins. Louange à « Dieu, ajouta-t-il, qui m'a fait la grâce de voir des « hommes de cette nation! » Enrôlés sous les drapeaux du prophète, ces néophytes devinrent en effet conquérants à leur tour au profit de l'islamisme. Mais il ne fallut pas moins de cinq expéditions et de soixante-sept ans de combats pour soumettre cette race, de tout temps récalcitrante au joug.

C'est le guerrier Akbah qui termine la conquête de l'Afrique septentrionale ; il s'avance jusqu'au delà des colonnes d'Hercule et ne s'arrête, comme on sait, que devant l'Océan. C'est en vain qu'une héroïne, Kahinah, reine et prêtresse des Berbers, avait essayé dans une lutte désespérée de résister à l'invasion. Livrée au vainqueur, elle repousse fièrement le joug du calife et la foi de Mahomet; elle paye de sa vie son invincible obstination, et sa tête embaumée, envoyée au calife, lui apprend la soumission d'un nouveau continent. Comment résister à ces guerriers? Leur foi en eux-mêmes est si forte,

qu'ils veulent forcer la nature à se placer sous la loi de Mahomet et leur volonté toute-puissante. Akbah, après avoir conquis l'Afrique, lui donne une capitale, Caïroan, qui fut pendant longtemps un centre de civilisation où fleurit l'étude des sciences et des lettres. L'emplacement choisi était un vallon touffu, peuplé de reptiles et de bêtes féroces. Les compagnons d'Akbah s'effrayaient : « O vous, s'écria alors le wali, serpents et bêtes sauvages, sachez que nous sommes les compagnons du prophète de Dieu ! Retirez-vous du lieu que nous avons choisi pour nous établir ! » Et la tradition rapporte que pendant toute la journée, les Musulmans virent les animaux féroces et les bêtes venimeuses se retirer au loin, emmenant avec eux leurs petits.

La conquête morale n'est véritablement achevée que par le célèbre Musa-ben-Noseir. Soldat invincible, musulman enthousiaste et politique consommé, il met fin aux dernières résistances, impose ou fait accepter l'islamisme à toutes les peuplades berbers, et met à profit leurs instincts pillards en même temps que l'ardeur d'une foi nouvelle, pour les déchaîner sur l'Espagne et entamer par l'extrémité occidentale cette Europe convoitée, que le vieil empire de Constantinople protégeait encore du côté de l'Orient.

L'Espagne, comme la plupart des autres contrées, se livre elle-même. Il y avait chez les Goths qui la possédaient encore, des dissensions civiles et religieuses. Le roi Witiza, qui avait voulu secouer le joug énervant des conciles de Tolède et affermir son

pouvoir en abaissant celui des grands, succomba sous la double coalition du clergé et de la noblesse, et fut remplacé sur le trône par Roderic, dont le père avait été mis à mort par son ordre (709). Mais les fils de Witiza et le comte Julien, gouverneur de Ceuta, outragés par le nouveau roi, s'unirent contre lui, et, ne se sentant pas assez forts, demandèrent la protection des Arabes. L'Espagne était aussi livrée à des rivalités d'Églises, et les juifs et les ariens, persécutés depuis que les rois étaient devenus orthodoxes, cherchaient des libérateurs. L'occasion était favorable. Musa écrivit au calife de Damas pour lui demander la permission d'ajouter à son empire une terre « qui l'emportait sur la Syrie pour la douceur du climat et la pureté de l'air, sur l'Yemen, pour la richesse du sol; sur l'Inde, pour ses fleurs et ses parfums; sur le Katan, pour ses mines précieuses; sur l'Aden enfin, pour ses ports et ses beaux rivages. » Puis il y envoie son lieutenant Tarik à la tête d'une armée de Berbers recrutés dans l'Atlas; Tarik débarque à un endroit qui prit de son arrivée le nom de Gebel-al-Tarik (Gibraltar), pas de Tarik. Il renvoie ses vaisseaux : « Au nom d'Allah, marchons en avant! dit-il alors, l'ennemi est devant vous, la mer est derrière. »

On voit encore près d'Algésiraz les ruines du château fort où le comte Julien, dont l'esprit passe pour hanter ces ruines afin d'y garder des trésors enfouis, reçut comme hôtes ceux qui allaient conquérir l'Espagne (30 avril 711).

Le brave Théodmir, chargé par Roderic de défen-

dre l'Andalousie, voyait croître sans cesse le nombre des assaillants. Il se décida à demander au roi des secours contre ces étrangers, « venus, lui écrivait-il, on ne sait si c'est du ciel ou de la terre. »

Roderic réunit toutes ses forces, qui pouvaient monter à quatre-vingt-dix mille hommes, et marcha contre les Arabes. Les deux armées se rencontrèrent vers la fin de juillet de l'an 711. Avec ses douze mille fanatiques, Tarik défait l'armée des Wisigoths sur les bords du Guadalète, dans les plaines de Xérès. Le combat dura pendant trois jours. Ni le nombre ni les armes n'étaient en faveur des Arabes, vêtus de leurs longues draperies blanches, l'arc à la main, la lance au côté et l'épée pendue au cou. Les Goths, tout hérissés de fer, couverts de leurs boucliers, résistaient du haut de leurs forts chevaux andalous, par la lance et l'épée, aux attaques de la légère cavalerie des ennemis. Le troisième jour, la désertion préméditée des fils de Witiza et une attaque désespérée de Tarik décidèrent du sort de cette sanglante bataille. Roderic, vaincu et abandonné de tous les siens, se précipita dans le fleuve sur son bon cheval Orilla. Mais il sombra sous le poids de ses armes et fut englouti par le courant. Suivant l'usage des rois barbares, tous ses trésors le suivaient au combat et devinrent la proie des vainqueurs.

Marchant en avant et bien décidé à ne point laisser aux fils de Witiza la couronne qu'ils avaient trahie, Tarik fait appel à la conciliation, promet la tolérance, et soumet successivement Malaga, Grenade, Cordoue.

Cette dernière ville se défendit avec un héroïsme digne de Sagonte et de Numance. Tarik avait appris d'un berger l'existence d'une brèche dans le mur auprès de la rivière. Pendant la nuit, il la fait traverser par mille cavaliers portant chacun un fantassin en croupe. Ceux-ci escaladent sans bruit les murailles mal gardées, en massacrent les défenseurs et ouvrent les portes à la cavalerie. La ville tombe au pouvoir des Arabes; mais quatre cents habitants avec le gouverneur de la ville se fortifient dans une église et y soutiennent un siége opiniâtre où ils périrent jusqu'au dernier au milieu des flammes qu'eux-mêmes avaient allumées. Tarik ne s'arrête point à Tolède, malgré les ordres de son chef. Il s'y empare des vingt-cinq couronnes d'or déposées successivement par chacun des rois goths dans le trésor royal. Jaloux de son lieutenant, Musa part d'Afrique, le fait saisir et fustiger pour sa désobéissance, puis parcourt l'Espagne en tous sens, prend Séville, Mérida, dompte toute la Lusitanie, et refoule les Visigoths, sous le roi Pélage, dans les montagnes des Asturies. Les vainqueurs vont bientôt passer les Pyrénées pour se répandre dans la Gaule, et les successeurs de Moaviah règnent des bords de l'océan Indien et de l'Hymalaïa à ceux de l'Atlantique et aux Pyrénées.

Mais ces califes puissants sont maintenant des despotes, livrés à la mollesse et jaloux de leur pouvoir. Musa-ben-Noseir est mandé à Damas par le calife walid avec Tarik. Celui-ci arrive, pauvrement ccompagné, à Damas; Musa, qui amenait de gran-

des richesses et de nombreux captifs, et qui était fier de ses victoires, entre triomphalement dans la capitale des Ommiades. Mais Soliman, qui venait de succéder à son père et qui aurait voulu ménager ce triomphe pour son avénement, accuse l'orgueilleux de concussions, le condamne à une amende de deux cent mille pièces d'or, qui le réduit à la pauvreté, et le fait battre de verges et exposer tout un jour au brûlant soleil de Damas, sur la place publique. Tandis que celui qui avait eu en main tous les trésors de l'Espagne était contraint d'aller mendier son pain de tribu en tribu, en Arabie, son fils, Abdel-Aziz, demeurait encore en Occident, et se faisait aimer des Espagnols et des Arabes par son courage et sa générosité. Mais Soliman, craignant qu'il ne voulût venger son père, le fait égorger. La tête est portée à Damas, dans une boîte remplie de camphre. Soliman la reçoit avec joie, et pousse la cruauté jusqu'à la montrer à Musa. « Reconnais-tu cette tête? lui dit-il avec ironie. — Oui, je la reconnais, s'écrie le père, que la malédiction d'Allah soit sur celui qui a fait périr celui qui valait mieux que lui! »

L'Espagne a été si rapidement conquise grâce à l'élan de cette race nouvellement convertie, les Berbers. Quant aux Arabes mêmes, ils sont déjà comme épuisés; les califes Ommiades les lancent encore aux frontières pour élargir leur vaste empire; mais ils vont se heurter inutilement contre des dominations qui ne leur eussent pas résisté dans le premier moment de leur enthousiasme religieux et

guerrier. Quelques territoires sont conquis sur l'Indus; mais les Arabes n'osent approcher des sources du Gange. Ils sont encore moins heureux dans leurs attaques contre l'empire d'Orient.

En 717 les succès remportés sur l'Occident inspirent au calife Soliman la pensée d'en finir avec Constantinople. Dix-huit cents voiles sont dirigées vers le Bosphore. Une magnique armée couvre de ses innombrables tentes bariolées tout le rivage depuis la Corne-d'Or jusqu'à la Propontide. Le calife lui-même part de Damas pour diriger le siége, mais il meurt en route. Son frère Omar, qui lui succède, donne 'ordre à la flotte égyptienne de se rendre à Constantinople avec des armes et des vivres. Le feu grégeois avait déjà cruellement éprouvé les assiégeants, lorsqu'arriva la flotte de secours. Mais au lieu de s'unir aux Arabes, elle entra voiles déployées dans le port de Constantinople, aux cris de vive l'empereur des Romains. Les Byzantins, qui n'avaient pas été avertis de la trahison, dirigent sur ces hôtes inattendus tous les traits de leurs machines de guerre et une pluie de feu grégeois, et les Arabes voient se consumer sous leurs yeux toutes les ressources sur lesquelles ils comptaient pour continuer le siége. Décimés par la famine, détruits en détail au milieu des piéges de toute nature que leur tendent les Grecs, ils voient la flotte assiégeante elle-même détruite par une tempête. Il ne rentra en Syrie de cette brillante armée que quelques misérables débris.

La dynastie des Ommiades qui ne devait jamais être heureuse dans ses tentatives sur l'empire

d'Orient eut toujours de graves inquiétudes du côté de l'Arabie. Abdallah ben Zobair s'était fait proclamer calife à la mort de Yezid et avait étendu son autorité jusqu'à Coufah et à Bassorah qu'il faisait gouverner par son frère Mosab. C'est seulement sous le troisième successeur de Yezid, Abdel-Melek, que ce schisme devait cesser. Mosab est tué dans un premier combat et sa tête exposée sous une arcade du palais de Coufah. « J'ai vu, disait devant cet horrible spectacle, un des officiers d'Abdel-Melek, j'ai vu dans ce même endroit la tête de Hoçaïn placée devant Obaïdallah-ben-Ziad; ensuite la tête de celui-ci devant Mokhtar, puis la tête de Mokhtar devant Mosab, et enfin je vois la tête de Mosab exposée devant toi. » Ces discordes sanglantes et les massacres qu'elles entraînent ébranlent même chez les partisans des Ommiades et la foi religieuse et la fidélité. Quand le chef qui avait coupé la tête de Mosab vint la présenter au calife, celui-ci se prépara à rendre grâce à Dieu. Au même instant, le porteur du sinistre présent, mettant la main sur la garde de son épée, la tira presque entièrement du fourreau dans l'intention de tuer le calife tandis qu'il était prosterné; mais il s'arrêta tout à coup. Dans la suite Obeidallah répéta souvent : « L'audace n'existe plus parmi les hommes, puisque j'ai médité un coup hardi et ne l'ai point exécuté; j'aurais eu l'honneur de tuer dans l'espace d'une heure Mosab et Abdel-Melek. » Ainsi cette dynastie fondée sur l'assassinat ne vivait que par le crime, qui devait l'anéantir à son tour. Pour venir à bout d'Abdallah, il fallut faire de nou-

veau le siége de la Mecque, qui après un long et pénible siége tomba en 692 au pouvoir du lieutenant d'Abdel-Melek, Hadjaj ; mais ce succès déconsidérait même le calife au point de vue religieux ; la gloire militaire en revenait à son lieutenant. Car les peuples chantaient : « Quelle main a étouffé le schisme ; quelle valeur est comparable à celle de Hadjaj ? »

Les califes ommiades renouvellent à Damas le luxe et les habitudes des anciens rois d'Asie dont ils sont les successeurs. Le despotisme, en changeant de main, ne change pas de caractère. Oublieux des préceptes du Coran, ne faisant plus la prière, ils vivent au fond de leurs palais, entourés d'esclaves. Les poëtes, dernier signe de triomphe ! passent avec le reste du côté de ces califes voluptueux, et leur personne et leurs œuvres montrent que tout a dégénéré en passant de la Mecque à Damas.

Il n'y a plus de poëte du désert, de la nature ou de la divinité. On chante la louange du maître et la saveur des plaisirs. Akhtal, Farazdak et Djérir, les trois poëtes favoris de l'Ommiade Abd-el-Malek et de ses fils étaient trois poëtes de cour, qui ne se lassaient de solliciter la générosité du calife. Abd-el-Malek récompense un jour Djérir avec un présent de cent chamelles de la plus belle espèce : « Calife, reprend Djérir, je crains qu'elles ne s'échappent si elles n'ont pas de gardiens. — Je t'accorde huit esclaves pour les garder. — C'est bien, il ne me manque plus qu'un vase pour les traire, ajoute Djérir en regardant de grands vases d'or placés devant le calife. »

Abd-el-Malek sourit et lui en donne un. Les poëtes, avant Mahomet, se contentaient de l'honneur de voir leurs œuvres en lettres d'or dans le temple de la Caaba.

Les poëtes sont cependant les seuls dans la bouche desquels on trouve encore quelques paroles libres et fières. Dans son pèlerinage à la Mecque, le calife Hescham, n'ayant pu se frayer un passage à travers la foule des croyants qui cherchaient à s'approcher de la pierre noire, se fit élever une estrade pour considérer ce spectacle animé qui s'offrait à ses yeux. Tout à coup, les rangs pressés des pèlerins s'ouvrirent pour laisser passer un homme qui vint faire ses dévotions. « Quel est cet homme auquel on témoigne un si grand respect, dit Hescham. —Nous ne savons, répondirent ceux qui l'entouraient. —Je le sais, moi, dit alors le poëte Farasdak. » C'était l'iman Zein, fils de Hocaïn, fils d'Ali. « C'est celui, chanta le poëte, que ce temple et tous ces lieux sacrés ou profanes connaissent.—C'est un fils du plus excellent des serviteurs de Dieu; c'est le pieux, le pur, le savant. — C'est le fils de Fatime, s'il faut te l'apprendre; il a pour aïeul le dernier des prophètes.— Celui qui connaît Dieu, connaît le rang éminent de ce personnage, dont l'illustre maison a donné la religion aux peuples : » Le calife fit jeter en prison l'audacieux; mais il lui rendit bientôt la liberté et sa faveur.

Akhtal était le poëte favori d'Abd-el-Malek. Le calife ne lui refusait rien. Cet Akhtal avait cela de particulier qu'il était chrétien. Un jour qne le calife le

priait de chanter : « J'ai le gosier sec, dit-il — Qu'on lui donne de l'eau, dit le calife. — C'est la boisson des ânes. — Qu'on lui donne du lait. – Il y a longtemps que je suis sevré. — Et que veux-tu donc? — Du vin. » On lui donna du vin et il chanta si bien que le calife, qui croyait que sa puissance s'étendait à tout, lui dit : « Veux-tu que je décrète que tu es le premier des poëtes arabes? — Il me suffit, dit Akhtal plus raisonnable, que le prince des croyants m'ait rendu ce témoignage. » A quelque temps de là, un des rivaux d'Akhtal le voyait prosterné sur le seuil d'une église, aux pieds d'un moine, qui, après l'avoir tenu huit jours en cellule pour ses péchés, lui administrait encore la discipline. « Quoi, lui dit celui-ci, toi, le favori, le poëte du calife, tu t'abaisses devant ce moine, jusqu'à lui baiser les pieds. — C'est la différence qu'il y a, répondit Akhtal, de ta religion à la nôtre. » Le poëte chrétien du commandeur des croyants avait mis le doigt sur ce qui faisait à cette époque la supériorité de la religion chrétienne sur la mahométane.

La ferveur religieuse, l'esprit de discipline et d'obéissance s'affaiblissent en effet de jour en jour parmi les disciples de Mahomet en Occident comme en Orient; l'unité de leur empire ne tardera pas à en souffrir. Dans le même temps l'unité chrétienne se constituait redoutable en face de l'islamisme. L'autorité religieuse du pape, vénérée, obéie dans toute la chrétienté s'appuyait sur l'influence politique et militaire de la famille de Pepin de Landen et préparait avec eux au monde né de l'invasion

germaine contre de nouveaux barbares d'invincibles défenseurs.

Quelle pouvait être la force du lien religieux qui avait jadis uni les Arabes dans une commune pensée de prosélytisme et de conquête, lorsque le chef de la religion lui-même donnait l'exemple de la mépriser? Walid, successeur d'Hescham (742) fait de son pèlerinage même à la Mecque une occasion de scandale. Il fait courir ses chiens de chasse sur le territoire sacré, et, dans l'enceinte même de la ville se livre au milieu de l'ivresse à des orgies sacriléges. Une réaction bien naturelle ramenait les esprits des musulmans vers cette famille d'Ali, si cruellement ébranchée par les Ommiades et préparait dans l'histoire du califat une nouvelle révolution dynastique.

L'Espagne n'avait pas échappé à ces causes de division; elle en trouvait d'autres encore dans son sein. La conquête s'y était installée facilement grâce aux lois tolérantes qu'avaient édictées les vainqueurs. La résistance ne s'était organisée et ne fut durable que dans les montagnes des Asturies. Mais la prodigieuse diversité de races et de nations, les haines de peuple à peuple, de tribu, à tribu, soigneusement transplantées sur le sol conquis livrèrent bientôt l'Espagne à la plus sanglante anarchie. Les émirs succédèrent aux émirs au milieu des guerres civiles; il n'y a plus de pouvoir reconnu, obéi; et lorsque, cherchant à retremper dans une nouvelle conquête leur ardeur et leur force, ils passent les Pyrénées pour conquérir la Gaule, Charles Martel

trouve dans l'indiscipline de ces bandes une nouvelle chance de succès.

La dynastie des Ommiades et leur capitale Damas furent victimes d'une fatalité semblable à celle qui avait condamné le califat parfait et sa vieille capitale, la Mecque. Les califes de Damas ne sont plus à proximité de leurs nouvelles conquêtes; et parmi les conquêtes, les unes feront scission, comme l'Afrique et l'Espagne qui cherchent sous des dynasties particulières l'ordre et la sécurité que Damas ne peut leur assurer; d'autres seront le point de départ des protestations contre le pouvoir usurpé des califes Ommiades ou confisqueront le califat à leur profit.

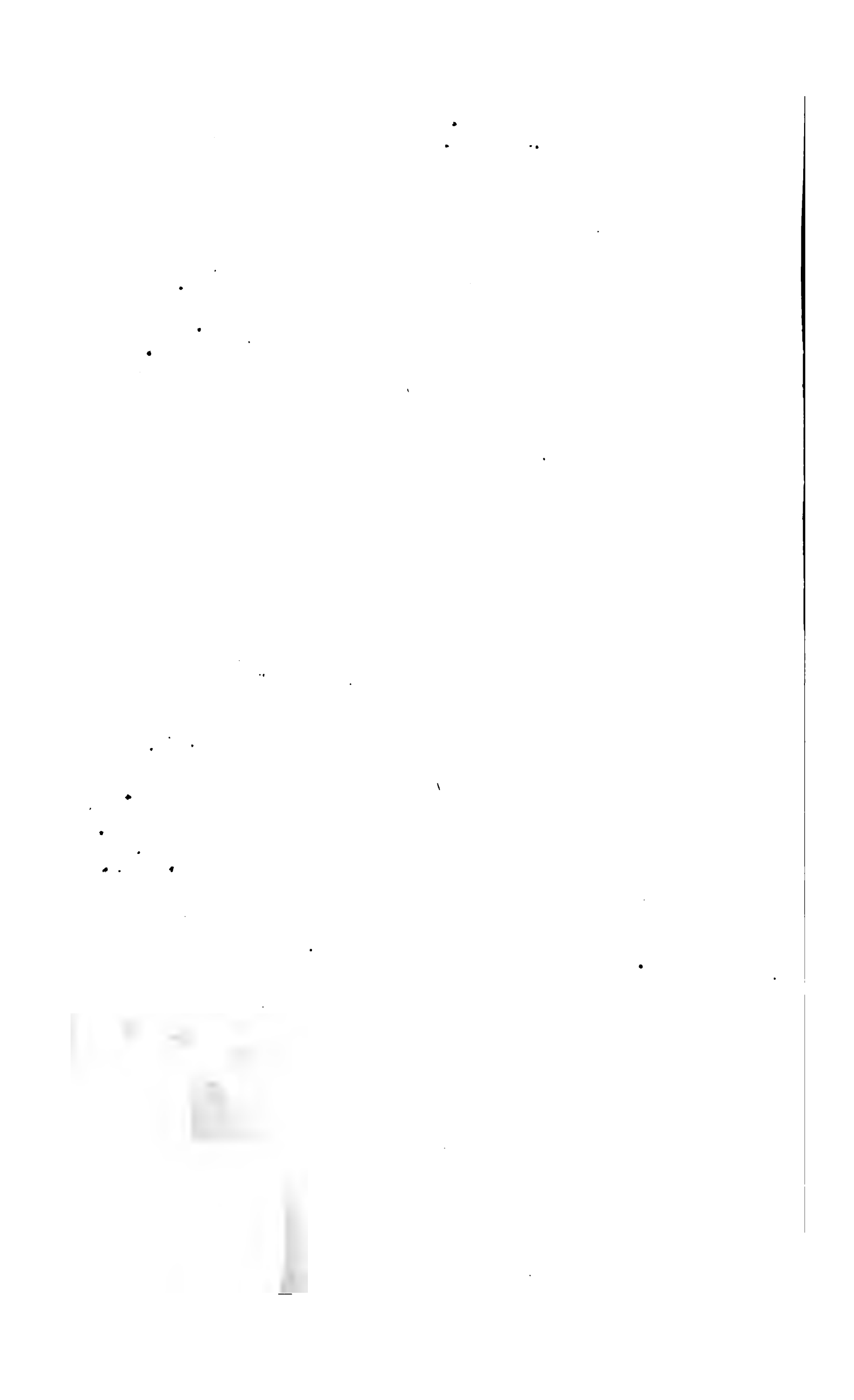
La race des Abbassides, sectateurs d'Ali et descendants d'Abbas, oncle du prophète et aïeul d'Ali, se tenait depuis longtemps prête à profiter du mouvement religieux et politique qui se manifestait en leur faveur. Ils avaient fait de la province du Khorazan le centre de leurs intrigues. « J'ai vu des étincelles briller sous la cendre, disait au dernier des califes Ommiades, Morvan, le gouverneur de cette province, et de ces étincelles peut naître un vaste incendie; hâtons-nous de les éteindre. Pourquoi faut-il qu'en voyant l'indifférence du calife, j'aie à me demander si les enfants d'Ommiah veillent encore, ou si un sommeil de plomb ferme leurs yeux? »

Les Abbassides sous le commandement d'Aboul-Abbas levèrent enfin leurs étendards noirs et marchèrent contre le calife. Morwan jeta un pont sur le

Zab et rencontra l'armée ennemie sur l'autre rive. Il fut rapidement acculé à la rivière et perdit trente mille hommes. Dans sa fuite, il erra en Syrie, et repoussé de toutes les villes, passa en Égypte où ayant voulu tenter encore une fois le sort des armes il perdit la vie dans le combat. Aboul-Abbas s'empara du califat en 749.

Parun étrange caprice de la fortune, tandis que le nouveau calife poursuivait sans merci tous les descendants de l'usurpateur Moviah, un dernier Ommiade, réfugié d'abord au désert, Abderrahman, passait en Espagne et voyait venir à lui tous les scheiks Andalous, altérés du besoin de la paix, pour lui proposer de régner sur l'Espagne. Hs se rangèrent autour de lui à la tête de leurs tribus, lui jurèrent obéissance en lui prenant la main, suivant l'usage arabe, et le peuple salua de ses cris de joie l'avénement du souverain qui, à Cordoue, leur promettai le repos, 755.

Ainsi, devant l'unité chrétienne, se trouva démembré le califat. Les Ommiades à Cordoue, les Abbassides à Bagdad poursuivirent séparément leurs destinées, et c'était juste le moment où l'Europe chrétienne de l'Occident arrivait à l'unité à la fois religieuse et politique, sous le pape de Rome et la dynastie franque des Carlovingiens.



LIVRE SEPTIÈME.

ROME CATHOLIQUE. LES FRANCS AUX SEPTIÈME ET HUITIÈME SIÈCLES.

CHAPITRE XXII.

ROME SACERDOTALE ENTRE LES BYZANTINS ET LES LOMBARDS.

606-641.

Transformation des temples en églises à Rome. — L'orthodoxie nationale et l'hérésie étrangère; l'indépendance italienne et la tyrannie byzantine.

Les chroniques italiennes nous apprennent que Rome et l'Italie souffrirent d'une disette et d'une peste lamentables, l'année où finit le pontificat de saint Grégoire le Grand, mort en 604[1]. Ainsi le septième siècle qui suivit le sixième dont ce grand pape, cette âme intrépide et sainte, avait illustré la

1. Paul Diacre. *Vit. S. Greg.*, c 23, et Gesta Long. IV, c. 30.

fin, est avare de grands événements et riche de souffrances et de misères, à Rome et en Italie comme en Gaule ; et la société européenne, un instant raffermie et unifiée par saint Grégoire le Grand, paraît tomber en dissolution. La papauté, l'Église, les royaumes franc et lombard sont arrêtés dans leur croissance ; l'empire byzantin, depuis Héraclius, menacé, démembré par les Arabes, continue à descendre les honteux degrés de sa décadence. On peut craindre que la société européenne ne périsse, pendant que le mahométisme avance « ses deux cornes menaçantes » à l'Orient et à l'Occident, sur les Dardanelles et les Pyrénées ; et il faut attendre jusqu'au huitième siècle pour retrouver de grands événements et de grands hommes, et voir renaître la société européenne d'Occident à l'espoir et à la vie.

Le pontificat de Grégoire Ier avait fait du saint-siége l'un des éléments les plus puissants de la société italienne et même européenne. Après ce grand pape cependant, la papauté, comme la puissance franque après Dagobert et, l'empire byzantin après Héraclius, tombe dans une faiblesse et dans une impuissance relatives, et, entre la tyrannie byzantine et la menace de la domination lombarde, elle court les plus grands périls. Sans doute les successeurs de saint Grégoire sont élus d'une façon assez indépendante par la *très-heureuse armée* (exercitus felicissimus), composée des troupes soldées et des citoyens honnêtes (cives honesti), par le *clergé véni-*

rable et par le *peuple* de Rome ; mais, comme Rome dépend de l'exarchat de Ravennes, de l'empire de Byzance, ils doivent faire part de leur élection à l'exarque qui possède par là sur elle une grande influence, et ils sont tenus d'échanger avec l'empereur de Constantinople une profession de foi, *synodika*, dont l'approbation ou le rejet leur promet un pontificat plus ou moins paisible. Ils jouissent encore, grâce à leur prestige, à l'autorité de leur personne, à leurs richesses, d'un pouvoir qui n'est plus exclusivement religieux. On les appelle quelquefois, dans les histoires du temps, les *ducs du peuple* (duces plebis), quoique des magistrats grecs portent à Rome ce titre officiel. Dans une province de l'empire qui n'est guère bien administrée, entre le royaume lombard qui n'a pas renoncé à s'étendre, et les duchés turbulents de Spolète ou de Bénevent qui avoisinent Rome, cette situation cependant les expose à compromettre leur personne et le saint-siége même dans les événements les plus importants de la politique italienne et même européenne. On le comprend, les empereurs de Constantinople au-dessus d'eux, et, en face d'eux, les rois lombards de Pavie, maîtres du royaume du nord, sont les plus redoutables adversaires de l'autorité, on peut déjà presque dire, double du saint-siége.

Nous connaissons ces Césars de Byzance qui disposent non-seulement du gouvernement, mais de la religion chez eux, grands ergoteurs et regratteurs de dogme, sous lesquels l'empire vivait entre les

querelles théologiques et les factions du cirque. Depuis la chute de l'arianisme, qui n'avait voulu reconnaître qu'une personne en Jésus, et du Nestorianisme qui ne consentait à y trouver qu'une nature, Eutyches était venu enseigner qu'il n'y avait au moins en lui qu'une seule volonté. Aux *Ariens* et aux *Monophysites* avaient succédé les *Monothélites*. Jésus n'avait pas souffert sur la croix de plus cruelles tortures que sur ce nouveau Golgotha. Quel maître pour le successeur de saint Pierre, déclaré déjà à Rome, par un concile, le premier des évêques, que ce souverain de Constantinople, qui, prenait une part active dans le jugement de ces querelles et prétendait ordonner et défendre, non-seulement dans le domaine de la loi, mais dans celui de la foi ! Le pape lui-même voulait-il résister, le maître de Constantinople répondait à l'évêque de Rome : « Je suis empereur et pontife ; l'État et l'Église c'est moi, ὅτι βασιλεὺς καὶ ἱερευς ειμι. »

Certainement l'empire byzantin, en prenant possession d'une partie de l'Italie, et de Rome, sous le nom d'exarchat, servait à arrêter les progrès des conquérants lombards. Mais des exarques, pour la plupart incapables, disposant à Ravennes de troupes insuffisantes et surtout de fort peu d'argent, étaient une faible défense. Au roi Lombard Rome était obligée la plupart du temps d'opposer les ducs lombards aussi de Spolète et de Bénévent, qui voulaient garder leur indépendance. Mais c'était là une ressource dangereuse, si le roi de Pavie venait à dompter ces ducs qu'il regardait comme des vas-

saux, ou à se réunir avec eux contre Rome. Qu'adviendrait-il alors du souverain pontife, qui visait déjà depuis Grégoire au gouvernement universel de l'Église? Le monde reconnaîtrait-il son maître spirituel dans l'évêque d'un simple roi lombard, et Rome chrétienne, la ville de saint Pierre et de saint Paul, d'où partaient récemment encore ceux qui convertissaient les barbares, resterait-elle la capitale religieuse du monde en devenant la capitale politique d'un royaume italien?

C'est cependant le sentiment de ces deux périls, c'est la nécessité de la lutte contre ces deux adversaires, qui grandit la papauté, consacre de nouveau Rome et leur assure au moyen-âge une si étonnante fortune. Dépositaire de la tradition religieuse, gardien de l'orthodoxie, le pape met dans ce rôle toute son indépendance. Mais il attaque par là l'empire grec dans ce qu'il a de plus cher, dans ce qui le constitue, à savoir l'hérésie. L'empire grec n'est plus en effet un empire militaire ou administratif comme autrefois l'empire romain; c'est un empire ecclésiastique, c'est une souveraineté théologique. Le souverain y est à la fois empereur et prêtre. Mais comme l'évêque de Rome, bien que sujet encore de l'empereur, prétend être le premier des prêtres, et l'interprète suprême de la foi, il est l'adversaire naturel, le rival du césar théologien de Byzance; il peut le surprendre, le constituer en état presque permanent d'hérésie. Par là, il le dépasse et le domine.

Autre situation de Rome sous les papes. Condamnée à un rôle politique inférieur vis-à-vis de

Constantinople et même de Ravennes dans l'exarchat, exposée au péril d'être attaquée, prise par les Lombards du nord pour capitale, Rome tend à se dépouiller dans son rôle, dans ses mœurs, dans ses monuments, de tout caractère, de toute physionomie politique, pour prendre des traits et revêtir un extérieur exclusivement religieux, chrétien. Ville orientale, byzantine, elle ne saurait l'être ; lombarde, elle ne veut le devenir. Elle se fait européenne, universelle. Ce n'est plus la ville des puissants, ce sera la ville des humbles ; ce n'est plus la ville des vivants, ce sera la ville des morts, des martyrs. Tous les monuments païens deviennent des églises, des couvents, qui sont autant de nouveaux centres de population, d'activité ; tous les apôtres, les missionnaires, les martyrs du christianisme, qui ont converti l'Europe, trouvent là leur chapelle, leur culte, souvent leurs tombeaux, leurs reliques ; et, dans le martyrologe, se fait, jour par jour, cette glorieuse histoire, qui est celle de l'Europe chrétienne. Rome fermera ses portes aux Lombards, jettera peut-être dehors les soldats de Byzance, mais elle s'ouvrira aux pèlerins de toutes les nations.

Voilà où le saint-siége puise sa force contre les Grecs et contre les Lombards, de l'empereur hérétique de Byzance au septième siècle à l'empereur franc orthodoxe d'Aix-la-Chapelle, au huitième. Hôte d'une ville universelle, chrétienne entre toutes, faible en apparence puisqu'il tremble sous la main d'un exarque ou devant une poignée

de Lombards, il est tout-puissant en réalité, parce qu'il est un personnage universel, européen; il intéresse toute la chrétienté à sa cause, il peut appeler à son aide les foudres du ciel ou les armées de Charlemagne, et ainsi s'égaler presque à l'un et à l'autre. Comment le pape arriva-t-il, à travers le septième et le huitième siècles, de cette faiblesse à cette grandeur, c'est ce qu'il faut voir, si l'on veut comprendre, à l'un de ses moments les plus considérables, l'histoire même du moyen âge.

I

Rome la ville de tous les saints et martyrs.—L'empereur Constant II et le pape Martin. — Coustantin Rhinotmète et Sergius Ier.

Ce n'était pas un régime tranquille que celui de l'exarchat, sous lequel vivaient le pape et Rome. Peu de temps après la mort de saint Grégoire le Grand, qui avait imposé tant de respect aux empereurs et aux exarques, sous le pontificat d'un de ses successeurs, les Ravennates, exaspérés des exigences de l'empereur byzantin, se révoltent contre l'exarque Isaac (Lemigius) et le massacrent avec sa femme et les serviteurs qu'il avait amenés de Constantinople. Éleutherius, nommé à sa place, parvient à rétablir l'ordre, mais se révolte à son tour contre Byzance. Pendant ces troubles, qui laissent les Romains indifférents, un pape, Boniface III, obtient de l'empereur Phocas un rescrit qui établit la primauté du siége de Rome; et son successeur, Boniface IV arrache au même empereur la remise et la disposition du

Panthéon d'Agrippa[1], qui était fermé depuis près de deux siècles et dont les lourdes portes de bronze ne laissaient pénétrer personne sous cette voûte dorée qui recevait par une ouverture les rayons du soleil ou la clarté des étoiles; et il en fait l'église de tous les martyrs. Dans ce genre d'événements est l'histoire romaine à cette époque.

Au milieu du Champ de Mars désert et dépeuplé, mais où tombaient encore de vétusté ou d'abandon tant de beaux monuments comme les thermes d'Agrippa, l'Iseon, l'Odéon, etc., les papes voyaient depuis longtemps avec peine entre les deux Eglises de Saint-Laurent, *in via lata* et *in Damaso*, qui s'étaient bâties de ces ruines, le Panthéon, qui résistait le mieux par sa solidité au temps, aux inondations et aux orages, élever inutilement sa rotonde imposante et si bien appropriée au culte. Les statues des anciens dieux se dressaient encore dans les niches et les œdicules de l'intérieur, et elles faisaient dire au peuple que c'était le dernier refuge des démons. C'était donc une œuvre doublement chrétienne de le purifier et de le consacrer au christianisme. Le pape Boniface III, après avoir enlevé ce qui pouvait offusquer les yeux chrétiens, posa la croix et le bénitier sur ces portes de fer en signe de prise de possession, entra le premier, à la tête d'une solennelle procession dans l'édifice, le consacra au culte de la Vierge-Mère, qui remplaça Cybèle, à la révération de tous les saints qui remplacèrent les an-

1. Anastase in Bonifacio, IV; Paul Diacre, de gest. Long. IV, 37.

ciens dieux ; il bénit le sol ainsi que les murailles; et,quand le *Gloria in excelsis*, entonné par les fidèles enthousiastes, retentit sous cette magnifique voûte, répercuté par les échos, les assistants purent croire que les démons, effrayés par cette harmonie inconnue, s'échappaient pour jamais à travers la voûte ouverte. C'est là comme le résumé de ce qui se passa sous ce même pontificat où le temple de Romulus et de Remus devint l'Église de Saint-Cosmas et de Saint-Damien la diane de l'Aventin Sainte-Sabine et le temple de Mars l'église de Saint-Sébastien et de Saint-Georges, par une appropriation heureuse et conforme au temps, qui sauvait de la destruction les monuments antiques en les consacrant à un culte vivant.

Le pape Honorius Ier (625-638), de noble famille romaine, fils d'un consulaire, semblait un politique. Il portait un grand esprit conciliateur dans ses rapports avec le royaume troublé des Lombards et avec un empereur monothélite à Constantinople, et il fit beaucoup pour continuer en Angleterre la conversion des Anglo-Saxons. Sous lui Rome devient de plus en plus religieuse et chrétienne. On peut juger à ses dépenses de la richesse du patrimoine de Saint-Pierre à cette époque. Saint-Pierre de Rome était l'objet de ses prédilections. Il renouvela tous ses vases sacrés ; il couvrit sa confession d'un revêtissement d'argent de 187 livres, et la porte d'entrée du milieu qui depuis s'appela Argentée de lames d'argent de 975 livres, que les Sarrasins volèrent

plus tard en 846. Devant le tombeau de Saint-Pierre tout resplendissant d'or brûlèrent désormais deux grands flambeaux de 272 livres. La brillante toiture dorée du temple de Mars et de Vénus, bâti par l'empereur Adrien, faisait envie au pape qui voulait faire rivaliser Saint-Pierre de Rome avec Sainte-Sophie de Constantinople. Il obtint de l'empereur Héraclius la permission de la transporter, sans craindre d'endommager ce beau monument, pour en couronner sa chère basilique. Il faut que les souvenirs même de Rome comme ses splendeurs tournent à l'avantage du christianisme. Au pied de l'Aventin, dans ce quartier qui avait vu naître Rome, un ancien temple de Romulus est consacré à saint Théodore, martyr d'Amasea, et c'est à ce saint que les mères chrétiennes viennent présenter leurs enfants malades comme autrefois les mères païennes à Romulus[1].

Tout ne va pas continuellement ainsi au gré du désir des papes de Rome. L'éclat que le pontificat d'Honorius Ier avait jeté, faisait croire qu'il avait des trésors considérables. Aussi, à sa mort, le cartulaire Maurice, probablement commandant des troupes byzantines soldées à Rome, vient-il assiéger le patriarcat de Latran où on les croyait conservés. Il met au moins sur les portes le sceau impérial et appelle l'exarque de Ravennes, qui, procédant régulièrement au vol, lève les scellés, prend le tout, paye les soldats avec une partie de ce qu'il trouve,

1. Anastase in Honorio.

en envoie autant à l'empereur Héraclius et garde le reste pour lui-même.

On dut s'attendre bientôt à Rome à de plus graves sévices contre les personnes et les croyances, quand, après la mort d'Héraclius, on vit le patriarche monothélite Pyrrhus empoisonner le fils même de l'empereur, et substituer ainsi à l'orthodoxe Constantin, Héracléonas, le monothélite, qui devait d'ailleurs être renversé bientôt par une autre faction religieuse et avoir le nez et la langue coupés pour faire place au fils de Constantin, Constant. Il n'y avait rien de bon à attendre d'une pareille cour, si l'on entrait en conflit avec elle. C'est ce qui arriva sous cet empereur Constant II et sous le pape Martin Ier.

Ce Constant II, « empereur et prêtre aussi, » et possédé comme ses prédécesseurs de la manie de la théologie, promulgua un *type* ou *formulaire* (648) suspect d'hérésie et il tenait beaucoup plus à le faire adopter par Rome qu'à recouvrer ses provinces conquises par les Arabes. L'Italie jouissait alors du bénéfice de la paix, grâce au sage et habile roi Autharis (636-652), sous lequel les Lombards faisaient de grands progrès dans l'orthodoxie et se donnaient enfin un code qui commençait à fixer sinon à adoucir toujours leurs coutumes barbares. Le nouveau pape Martin Ier pouvait donc compter sur l'appui de l'Italie lombarde ou pontificale; il rassemble un concile en 649; cent cinquante évêques ou prêtres

1. Labbex concil., t VII, p. 76.

de l'Italie et des îles se trouvent rassemblés, le 5 octobre, à Saint-Jean de Latran, pour condamner le type et tous ses adhérents, même le patriarche de Constantinople, Sergius. L'exarque Olympius envoyé avec les ordres de l'empereur pour appréhender le pape au corps et disperser le concile, s'arrête devant les dispositions de l'armée composée de Romains, quoique soldée par l'empereur ; et la papauté paraît, pendant quelque temps, avoir gain de cause, lorsqu'un exarque plus entreprenant et d'ailleurs soutenu d'une armée byzantine, Théodore Calliopas, arrive en 653.

Cet Exarque descend au palais des Césars, tandis que le pape défiant, essaye de se fortifier dans Saint-Jean de Latran. On pouvait craindre un conflit sanglant. Mais l'*armée très-heureuse* (*exercitus felicissimus*) et le peuple de Rome prirent peur. Théodore Calliopas ouvrit de force les portes de Latran. Le pape était couché, retenu au lit par la maladie, devant le principal autel de la basilique, éclairé par des cierges et entouré de ses prêtres tremblants. Théodore Calliopas déploya le décret impérial de déposition. Les prêtres répondirent par l'anathême ; mais les soldats dégaînèrent, éteignirent les cierges et, au milieu du tumulte, saisirent le pape, le conduisirent par le Tibre à un vaisseau, qui l'amena à Constantinople et de là, condamné à l'exil, à Cherson, où il mourut de faim, martyr de l'orthodoxie et de la primatie romaine en 655.

1. Labbe concile VII, p. 66. Epit. Martin. ad. Théod.

Constant II voulut, quelques années après, assurer encore sa victoire à Rome. Peut-être même pensait-il y fixer sa résidence. Pour y réussir, il avait cherché à adoucir par des présents les successeurs de Martin, d'ailleurs frappés de terreur. Mais ce petit fils d'Héraclius, vrai type d'empereur byzantin, imbécile et fanatique, meurtrier, incapable et pillard, qui avait tué son frère après l'avoir jeté dans un cloître, causé la mort du pape Martin, et coupé la langue à un abbé orthodoxe, ne promettait rien de bon à Rome et à l'Italie. Il s'embarqua à Constantinople en 662.

L'Italie toute entière était dans l'attente. Après la mort du législateur orthodoxe Rotharis, le royaume des Lombards était tombé, entre les rois d'origine lombarde ou bavaroise, dans des querelles de dynasties et des compétitions de pouvoir que les chutes subites, les restaurations et les drames les plus sanglants rendaient encore plus abominables, s'il est possible, que la fin de l'époque mérovingienne. C'était le temps des Aripert et des Pertharite. On pouvait croire que, débarquant à Tarente à la tête d'une armée, l'empereur byzantin Constant II tenterait quelque chose ; il avait fait alliance avec les rois francs de la Gaule contre les Lombards, et paraissait concevoir de vastes desseins. Le duc de Bénevent, Grimoald, laissant un fils en bas âge dans son duché, venait de s'emparer du trône de Pavie et n'y était pas encore affermi. Constant II commença par attaquer Bénevent; il fut battu dès le début, et, avec une armée découragée, se dirigea, découragé lui-

même, vers Rome. Reçu avec honneur par le pape Vitalien, quoique Grimoald fit inquiéter ses troupes et battit les Francs ses alliés dans les Alpes, il s'efforça par les dévotions assidues et les présents qu'il fit à Saint-Pierre de Rome, à Sainte-Marie Majeure et à Latran, d'apaiser les remords que lui causaient la mort de son frère et d'obtenir du clergé romain l'oubli de la fin du pape Martin, et du peuple un efficace appui.

Mais Rome chrétienne se sentait humiliée, insultée par cette visite et ces présents d'un César hérétique, fratricide et persécuteur. Il ne lui manquait plus que de voir Constantinople, la nouvelle Rome qui vivait de ses gloires passées, lui infliger cette honte, et de se sentir déshonorée par ses anciens esclaves au moment ou elle relevait si difficilement ses ruines. C'est au moins le sentiment qu'exprimait alors un poëte[1] :

Constantinopolis florens nova Roma vocatur
Mœnibus et muris Roma vetusta cadis;
Mancipibus subjecta jacens macularis iniquis
Inclyta quæ fueras nobilitate nitens.

Constant en eut-il la conscience? Toujours est-il que le spectacle de Rome, moitié croulante et moitié rebâtie, parut bientôt l'exaspérer. Il ne s'était pas bien trouvé dans le palais des Césars encore habitable mais déjà déclinant, et les Romains qui contemplaient avec effroi ce César de Byzance au milieu des ruines de leurs forums déserts et envahis par l'herbe et les

1. Muratori. Antiquit. med. ævi dissert. XXI.

broussailles, ne lui faisaient pas, malgré leur timidité un accueil aussi effrontément scandaleux que leurs ancêtres païens au parricide Néron. Il reprit donc bientôt les présents qu'il avait faits, et, nouveau Vandale, fit enlever la toiture de bronze dorée du Panthéon récemment dédié à la Vierge-Mère, les voutes dorées de plusieurs basiliques, emballer les ouvrages qui pourrissaient d'ailleurs dans les bibliothèques en ruines, et partit pour la Sicile où il voulait, près de Syracuse, cacher ces trésors volés dans l'île d'Ortygie, lorsqu'il mourut d'accident dans un bain, comme frappé par les Euménides qui l'avaient poursuivi de ruine en ruine.

L'impression laissée par cette fin misérable de Constant II paraît avoir été favorable à l'autorité du Saint-Siége. Voici que, sous le pape Agathon, en 678, l'archevêque de Ravenne, rival du pontife romain, court s'humilier devant lui et consent à ce que désormais ses successeurs viennent dans les huit jours qui suivront leur élection se faire ordonner à Rome. C'était assurer une assez grande influence au Saint-Siége dans la ville de l'exarque qui jusque-là avait fait sentir la sienne à Rome, même dans l'élection du pontife. Agathon, fut plus heureux encore contre l'hérésie byzantine. L'empereur grec Constantin Pogonat ayant rassemblé, en 680, le sixième concile œcuménique pour décider en dernier ressort dans l'affaire du monothélisme, le pape Agathon envoie pour tenir tête aux ergoteurs byzantins, des évêques italiens, simples, ignorants même, mais fermes, qui font triompher décidément l'opinion romaine et

l'orthodoxie. Aussi est-ce comme en signe de triomphe que ce pape imitant ses prédécesseurs fait élever aussi un autel à saint Sébastien, et une basilique dans le vieux Velabre à Saint-Georges, ces deux figures guerrières et chevaleresques qui représentent comme les deux dioscures grecs dans le martyrologe romain dont les légendes se multiplient et se fixent aussi à cette époque, en même temps que s'élèvent en leur honneur tant de nouvelles basiliques.

Il semble qu'il commençât d'ailleurs à se dessiner dans l'exarchat une sorte de mouvement national en faveur de Rome et du Saint-Siége. L'élection de Sergius Ier n'est ni parfaitement tranquille ni pure en 687. Deux partis s'étaient emparés de Saint-Jean de Latran et y défendaient leur candidat, quand Sergius, l'un d'eux, envoya demander à l'exarque de Ravenne, Jean Platina, de lui prêter main forte. Celui-ci vint et exigea cent livres d'argent pour le service. Ce Sergius était d'ailleurs un Syrien d'origine, né à Palerme. Mais l'origine et l'élection n'empêchaient rien. Une fois élus et papes, tous ces successeurs de Pierre sont de purs Romains, animés du même esprit d'orthodoxie, qui leur vient de la tradition de l'apôtre, et de la même ambition de pouvoir qu'ils tiennent comme un héritage de l'ancienne Rome; et les Romains sont avec eux. On en a la preuve sous Sergius Ier.

Une hérésie ne disparaissait à Constantinople que pour faire place à une autre, comme si les Grecs

voulaient épuiser toutes les armes de la sophistique pour ébranler le rocher de saint Pierre. Dans un concile tenu à Constantinople, en 691, dans la vaste salle du palais qu'on nommait la coupole (in Trullo), sous Justinien II, les prêtres grecs s'avisent de condamner la coutume qui devenait tous les jours plus générale, particulièrement en Occident, du célibat des prêtres, et la représentation déjà fort en vogue aussi de Jésus sous la forme d'un agneau. Sergius refuse sa signature à cet acte, et en défend la lecture publique. Justinien crut avoir raison de lui comme un de ses prédécesseurs avait eu raison de Martin Ier.

Après avoir fait saisir à Rome deux conseillers du pape, ce césar ordonne au protospathaire Zacharie de Ravennes d'aller le saisir lui-même dans Rome. Mais un nouveau phénomène se produit. Non-seulement la milice civique de Rome refuse de prêter son concours à l'évêque, mais celle de Ravennes, capitale de l'exarchat et des cinq villes maritimes de l'Adriatique, Ancone, Sinigaglia, Fano, Pesaro, Rimini, bien que payées par Byzance, prennent les armes et se dirigent en troupes sur Rome pour défendre le pape contre l'autorité byzantine. Dans sa résistance à Constantinople, le pape trouvait le pouvoir, et les villes de l'exarchat l'indépendance; ils pouvaient s'unir. Le protospathaire, saisi de peur, fait fermer les portes de la ville; mais la milice ravennate, traversant le pont d'Adrien, pénètre par la porte de Saint-Pierre dans Rome, se dirige vers le palais de Latran, au milieu des cris joyeux du peuple et le protospathaire cherche refuge dans la chambre et jus-

que sous le lit du pape. Sergius 1er le fait évader et bénit ses libérateurs. Quelque temps après une révolution éclate comme contre-coup à Constantinople, en 695. Justinien II, renversé, traîné dans l'hippodrome, a le nez et les oreilles coupés. C'est le pape à Rome qui renverse maintenant les empereurs à Constantinople. Le pape Martin Ier est vengé.

Les quatorze années du pontificat de Sergius sont pour le Saint-Siége comme un vrai triomphe. C'était la victoire de l'apôtre Pierre, possesseur titulaire de tant de domaines et de biens offerts dans toute l'Europe par la générosité des fidèles, du maître théocratique de Rome, qui faisait des Romains son peuple de prédilection pour le remettre au gouvernement de ses successeurs. L'Occident, qui se tourne du côté de Rome, semble déjà le reconnaître. Jamais le tombeau de Pierre, tout éclatant d'or, symbole de l'Église et du salut, n'avait été le but d'aussi nombreux pèlerinages de la part des pays les plus éloignés et des puissants de la terre. C'est de la Grande-Bretagne où les Anglo-Saxons, récemment convertis depuis Grégoire-le-Grand, deviennent à leur tour foyer de mission, que Rome, sous Sergius 1er, en reçoit davantage. Le vénérable Bède, auteur de l'histoire ecclésiastique de la nation anglo-saxonne, y vient probablement fortifier sa foi sinon sa science ; et un roi du Wessex, Ceadwalla, jeune guerrier de trente ans, après s'être illustré dans des guerres contre l'Écosse, veut y recevoir le baptême dans la cuve de porphyre de Constantin. Il y meurt quelque temps après et y laisse ses restes que recouvre une inscrip-

tion romaine. Son sort n'effraye point deux autres rois, Conrad de Mercie, et Offa de Sussex qui, un peu plus tard, y échangent la pourpre royale contre l'habit de moine, consacrent leur longue chevelure à l'apôtre et meurent volontairement au monde.

Rome chrétienne et pontificale revoyait sous une autre forme les spectacles de Rome païenne et impériale. Des rois venaient apporter leurs hommages aux pieds de son maître maintenant spirituel ou s'enrôler dans les saintes milices qui marchaient à une autre conquête du monde. Elle s'enrichissait des dons des pèlerins, elle grandissait de leurs respects. Comment ne se serait-elle pas donnée à l'apôtre Pierre et à son successeur, pour entraîner après elle l'Europe occidentale ; mais, aussi, comment une évolution aussi considérable pouvait-elle être prise par le maître et pontife de Byzance, l'empereur de l'Orient ?

Au fur et à mesure que l'on approche de la fin du septième siècle, l'abîme semble se creuser entre Constantinople et Rome. Sous le pape Jean VI, lorsque l'empereur Tibère Absimar veut envoyer l'exarque de Sicile, Théophylacte, à Rome, les milices de toute l'Italie, dit le biographe pontifical, se lèvent comme un seul homme pour le défendre, *in unum convenerunt*. Justinien II Nez-coupé (Rhinotmetos) remonté, il est vrai, sur le trône de Constantinople en 709, avec le secours des Bulgares, cherche à remettre en honneur, sous Jean VI, le concile *in Trullo*, et ensuite, sous le pape Constantin, envoie subitement par mer avec un nouvel exarque une armée qui débarque à

Ravennes, surprend la ville, la remplit de meurtre, et y fait nombre de prisonniers qui sont obligés de venir demander pardon à l'empereur, assis, tout resplendissant d'or sur son trône. Le pape Constantin lui-même, frappé de terreur, est contraint de s'embarquer à Ostie et d'aller comme un suppliant, en 711, la mître en tête, offrir ses hommages et la communion à Rhinotmete couvert du sang des Ravennates, pendant que l'exarque fait décapiter quelques Romains. Mais Ravennes éclate de nouveau. Elle met à sa tête un certain George, fils d'un poëte qui avait payé de sa tête la révolte précédente et, avec cette sorte de capitaine du peuple, *capitano del popolo*, massacre l'exarque.

Il semble voir poindre déjà le moyen âge pour les villes libres d'Italie. Ravennes organise ses compagnies de milices ou *bandi* sous les bannières des différents quartiers. Elle forme une sorte de confédération avec les autres villes de la Pentapole, et la liberté nouvelle se met comme sous la protection du saint-siége. Vainement un nouvel usurpateur, à Constantinople, Philippicus Bardane, renverse de nouveau Rhinotmete, et, pour qu'il ne revienne pas cette fois, lui fait couper la tête qu'il envoie mutilée à Rome. Ce nouvel empereur était aussi un hérétique. Le pape Constantin fait représenter dans la basilique de Saint-Pierre, dans une sorte de vaste peinture murale, *pancarea*, la résolution orthodoxe des quatre grands conciles œcuméniques. Le peuple accourt, no-

1. Anastase in Joann. VI, apud Fossatum, dit-il.

blesse, clergé, armée, et prend la résolution de ne point reconnaître ni le nom, ni les décrets, ni l'effigie, de l'empereur[1]. Il nomme même un duc du peuple pour proclamer déjà son indépendance ; et c'était un fait grave ; car, l'indépendance de Rome entraînait celle de toute la campagne de Rome, des Apennins à Terracine ; et quand on songe que, il n'y avait pas bien longtemps, le peuple de Venise avait aussi constitué son indépendance en se donnant avec Paoluccio Anafesto son premier doge, on saisit l'ensemble du mouvement. Une sorte de guerre civile éclata à Rome. Un duc nommé par Constantinople, un duc *hérétique*, se défend encore dans le palais croulant des Césars contre le duc populaire. Mais le pape Constantin ne croit pas le moment venu; il sépare les combattants en faisant passer au milieu d'eux une procession pieuse et apaise la guerre par cet acte de sa souveraineté toute religieuse.

La mort de Philippicus Bardane qui a un orthodoxe pour successeur met fin au conflit. Mais il allait recommencer, et cette fois pour aboutir, à l'avénement de l'empereur Léon l'Isaurien et du pape Grégoire II, sous lesquels se préparent les grands événements du huitième siècle. Ce double avénement avait lieu, en effet, quand arrivaient aussi à la tête de la puissance franque, en Gaule, le célèbre Charles Martel, et à la tête du royaume Lombard le célèbre Luitprand. Les temps approchaient.

1. Anastase. Vit. Const. nequaquam heretici nomen, aut Chartas vel figuram solidi suscipere.

II

La querelle des Images. — Grègoire II et Grégoire III, entre Léon l'Isaurien et Luitprand, les Grecs et les Lombards; 715-741.

Après sept papes d'origine grecque ou syrienne, c'était un Romain, et de noble naissance, qui montait sur la chaire de saint Pierre avec Grégoire II. Sous les papes précédents, Sergius et Constantin, il s'était montré comme diacre, dans les débats avec Constantinople, l'un des soutiens les plus éloquents et les plus résolus de l'orthodoxie, et en même temps de l'indépendance. Dès le début, saint Grégoire le Grand, dont il avait pris l'illustre nom, parut être son modèle. Il fit relever à tout événement les murailles de Rome, en ouvrant des fours à chaux; il soutint de son activité et de ses ressources les Romains pendant une inondation du Tibre qui couvrit la *via lata* à hauteur d'hommes. Le rachat de la ville de Cumes que le duc lombard de Bénévent, le plus remuant de tous, avait surprise, la réparation du monastère du mont Cassin qu'il avait ruiné, montre l'intérêt qu'il portait à tout l'exarchat.

Dans la chrétienté, il voit le parti qu'on pouvait tirer du zèle des néophytes anglo-saxons pour la propagation du christianisme en Germanie et donne les premiers pleins pouvoirs, avec une lettre de recommandation (723) pour Charles Martel, au célèbre Boniface, qui devait faire pour le saint-siége la conquête spirituelle de la Germanie. Mais Gré-

goire II arrivait dans des temps difficiles. Il fut à la hauteur.

Le nouvel empereur d'Orient, Léon l'Isaurien, (717) un brave soldat, avait débuté en repoussant les Sarrasins qui avaient voulu attaquer par mer Constantinople. Les entraînements du temps en firent aussi un théologien. C'était le moment où les victoires récentes du Mahométisme et la recrudescence du Judaïsme en Asie, deux religions qui n'admettent point de représentation extérieure de la divinité, déterminaient en Orient un courant d'opinion défavorable à la multiplication des images en pierre ou en peinture de Jésus, de la Vierge et des saints, et qui semblait donner raison à la conception théologique et au culte de ces deux religions ennemies.

Depuis qu'on avait cessé d'adorer uniquement la croix après les siècles de Constantin et de Théodose, les images miraculeuses, comme le saint suaire de Véronique, où l'on pouvait voir déjà alors les traits imprimés du Christ dans une chapelle de Saint Pierre à Rome, les portraits de Jésus ou de la Vierge, faits par les anges ou par l'apôtre Luc, ceux qui n'étaient point faits de main d'homme, ἀχειροποίητοι, et tous ceux que multipliait l'art grec et italien, pour rappeler les exploits religieux des saints et des martyrs, décoraient les basiliques, s'enchassaient dans les brillants reliquaires, et se dressaient sur leurs tombeaux. Si l'Église n'admettait pas l'adoration outrée que la foule adressait quelquefois à ces images extérieures et matérielles,

elle favorisait au moins cet enseignement qui parlait aux yeux des ignorants, pour que, selon les expressions mêmes de saint Grégoire le grand, « ceux qui n'étaient point lettrés pussent au moins voir sur les murailles ce qu'ils ne pouvaient point lire dans les livres. » Il pouvait y avoir là aussi un danger pour la pureté et la spiritualité de la foi chrétienne. C'est pour obéir au courant nouveau qui soufflait d'Orient contre les images que l'empereur Léon l'Isaurien, compromettant aussi son autorité dans les matières religieuses, fit paraître en 726 cet édit de proscription contre les images qui lui valut, dans la postérité, le nom d'Iconoclaste.

Les images étaient chères aussi à la chrétienté de l'Occident qui était plus éloignée du contact arabe et juif. C'était aussi une partie de son culte. Rome y poussait depuis que les papes transformaient les temples en églises et peuplaient leur ville des souvenirs et des restes des saints et des martyrs du monde entier. Dans l'atrium de la basilique de Saint-Pierre particulièrement, se dressait un Saint Pierre de bronze qui datait probablement de Léon Ier, et dont on admirait la main droite étendue pour bénir et la gauche portant les clefs mystiques. Il offrait ses pieds à la vénération respectueuse de la foule. Sur sa base était une inscription en langue grecque et latine qui invitait le pèlerin pieux à con-

1. S. Gregor. Ep. 110, VII, ind. 2 ; « Ut hi qui litteras nesciunt, saltem in parietibus videndo legant quæ legere in codicibus non valent. »

templer « le Verbe divin, le rocher de Dieu fait avec le bronze doré, sur lequel Pierre ne saurait être ébranlé[1]. » C'était maintenant le palladium de la ville, et déjà comme la pierre angulaire de la chrétienté d'Occident. Rien d'étonnant que là dessus se soit élevé le suprême conflit où la séparation de Rome et de Constantinople, et la toute-puissance de la papauté en Occident trouvent leur origine.

Le Romain Grégoire II se sentit attaqué comme dans la chair de sa chair quand un ordre de l'empereur prescrivit d'enlever les images des églises. Enlever saint Pierre de la basilique à Rome, c'était, comme au quatrième siècle, sous Théodose, enlever la statue de la Victoire de la salle du sénat romain! Le pape fit observer à l'empereur, dans une réponse dogmatique, qu'il ne lui appartenait point de toucher aux choses de la foi et de bouleverser les doctrines et les usages de l'Église. Quant à l'Église elle-même et à la population italienne, elles prirent feu contre cet empereur qui prétendait que le christianisme ramenait autant d'idoles qu'il en avait détruit au temps des païens. Les églises s'emplissaient de la foule qui venait admirer ou vénérer ces héroïques souvenirs des temps de lutte, ou adorer les traits chéris de la Divinité. Beaucoup de moines vivaient de la création, de la copie ou de la reproduction de ces images, et le génie italien se sentait comme attaqué dans sa future gloire. Enfin, c'était un nouveau motif d'antipathie et d'opposi-

1. Mabillon, *Veter. Anal.* IV, p. 519 : « Deum intuemini Petram, auro divinitus sculptam in quæ stabilitus non concutior. «

tion qui venait corroborer encore la haine de Rome et des Italiens contre ces tyrans de l'Orient qui, sans les protéger, ne savaient que vider leurs bourses par les impôts, dépouiller les monuments ou opprimer les consciences. L'édit n'avait pas été exécuté dans l'Orient même sans résistance; quand l'empereur menaça le pape de déposition, il s'aperçut, mais trop tard, que celui-ci avait pour lui l'appui de l'Italie et la sympathie de l'Occident.

Grégoire II, il faut le dire, soit indépendance et zèle religieux, soit ambition, se mit à la tête du mouvement. Il défendit à Rome et à l'Italie d'acquitter les impôts. C'était répondre par un coup aussi sensible à l'empereur que celui qu'on lui avait porté. Excitée par ses prêtres et ses moines, toute l'Italie du Pô jusqu'à la Calabre fut debout. Le peuple de Rome massacra le cartulaire Jordan qui avait voulu saisir le pape. Quand l'exarque Paul de Ravennes marcha sur la ville de Saint-Pierre avec une armée, il vit même les Lombards de Spolète et de Toscane lui barrer le passage, et à son retour trouva toutes les villes de la Pentapole en révolte sous des ducs de leur choix. Le duc de Naples voulut faire reconnaître l'autorité de l'empereur; moins heureux encore dans sa pointe contre Rome, il fut tué avec son fils, et les Romains exaltés jurèrent de verser leur sang et de donner leur vie pour Grégoire. Quel était le dessein du pape? Il était encore assez difficile de le saisir. Déjà maître réel de Rome il recommandait au peuple de ne pas se détacher de l'empereur, mais il écrivait à celui-

ci en termes destinés à lui montrer sa toute-puissance[1]. Dans une première lettre où, après l'avoir félicité de la fidélité qu'il avait montrée jusqu'ici à la foi, il s'attachait à prouver l'authenticité des images, il finissait par le prendre violemment à parti.

« Délivre ton âme, lui disait-il, des imprécations dont tout le monde t'accable ; car même les petits enfants rient de toi. Entre dans une école où l'on enseigne l'a b c, et dis: « Je suis celui qui proscris et persécute les images ; et à l'instant ils te jetteront leurs tablettes à la tête. Nous qui tenons notre force et notre autorité de saint Pierre, nous voulions t'infliger une punition ; mais comme tu t'es toi-même accablé de malédictions, que cela te suffise, à toi et à tes conseillers.... Mais tu cherches à nous effrayer, et tu dis : « Je veux envoyer à Rome détruire l'image de saint Pierre ; je veux faire enchaîner et emmener le pape Grégoire, comme autrefois Constant le pape Martin. Tu devrais cependant savoir que si tu nous approches de trop près avec de présomptueuses menaces, nous n'aurons pas besoin d'en venir à un pareil combat ; car si le pape de Rome va seulement de vingt-quatre stades dans la campagne, tu pourras chercher de quel côté vient le vent.... Tous les peuples de l'Occident regardent avec foi et vénération celui dont tu nous menaces si orgueilleusement de renverser et de détruire l'image : saint Pierre. Pour

1. Anastase in Greg. II : « Ne desisterent ab amore, vel fide Romani imperii. »

eux, c'est un Dieu sur la terre. Si tu envoies tes soldats en Italie avec l'ordre de toucher seulement à son image, nous te le déclarons : nous sommes innocents du sang qui coulera à flots, mais *il* retombera sur ta tête. » Une autre lettre distingue très-nettement le spirituel du temporel, l'Église du palais : « le juge qui décide par l'épée des choses de ce monde, qui punit les corps par la prison ou la mort sans pitié, et l'évêque supérieur qui, sans armes et nu, frappe les âmes pécheresses des punitions de l'Église, non pour les tuer sans miséricorde, mais pour les élever de la mort à la vie de Dieu. » Mais lui-même, Grégoire II, en chassant Léon l'Isaurien comme un intrus du domaine religieux, ne va-t-il pas s'établir à Rome sur le terrain politique? La querelle en était là quand un tiers survint.

C'était le moment où Luitprand rendait aux Lombards la paix et la puissance. Il réunissait avec distinction dans l'exercice de l'autorité les qualités du législateur Rotharis et de l'orthodoxe Grimold. Ses additions au code du premier témoignaient du désir d'approprier davantage les coutumes lombardes à la nature et aux vieilles institutions du pays. L'abaissement du taux de la composition, l'affranchissement facilité, les filles appelées à succéder, à défaut des frères, à la totalité de l'héritage paternel, la substitution de peines nouvelles à l'esclavage dans certains cas, étaient les signes non équivoques d'un adoucissement des mœurs germaniques. L'orthodoxie du roi ne laissait rien à désirer. Il confir-

mait au saint-siége la possession de ses domaines dans les Alpes cottiennes. Il poursuivait avec rigueur, parmi les Lombards, les derniers restes du paganisme, les magiciens et les sorciers, les sacrifices au pied des arbres et les prières au bord des sources; il prêtait l'appui de son bras temporel aux prescriptions ecclésiastiques et couvrait le sol de tant de fondations pieuses que les artistes de Côme (*magistri Comacini*) ne suffisaient point à élever les basiliques pour le culte et les cloîtres pour les congrégations. Sous l'empire d'une foi commune, le mélange des populations devenait plus actif; les affranchissements, les mariages entre Lombards et Romains se multipliaient; la langue germanique et la langue italienne se pénétraient l'une l'autre; les anciens habitants reprenaient, par l'ascendant des lumières et de l'habileté pratique, ce qu'ils avaient dû céder d'abord à la supériorité physique de leurs vainqueurs.

C'étaient, dit un historien italien[1], les temps les plus florissants et les plus pacifiques de la royauté lombarde. Pour elle, avec ce roi, le temps, l'occasion semblaient venus de réunir l'Italie entière, presque sans violence, sous la domination lombarde. Luitprand l'essaya en variant ses moyens. Les Ravennates avaient repoussé une nouvelle flotte byzantine, poursuivi celle-ci dans le port avec des chaloupes et massacré l'exarque. Ils redoutaient ce-

1. « I tempi piu floridi nell intorno piu pacifici della dominatione longobarda. » *Capponi, sulla dominatione dei Longob. in Ital. Arch. Stor. Ital.* App. I, 215.

pendant encore une vengeance, quand Luitprand entra sur leur territoire et, moitié par trahison moitié par force, prit possession de la ville. Bologne n'attendit pas l'attaque; elle se donna elle-même. Le Lombard eut de la même manière, à peu près, les autres villes de la Pentapole, et, déjà, mettant le pied sur le territoire du duché de Rome prit Narni et Sutri, qui résistaient. C'était le moment décisif, tout l'avenir de la révolution était là. Rome deviendrait-elle, de byzantine, lombarde? Le pape Grégoire parut. Il envoya avec des présents des lettres suppliantes à Luitprand; et celui-ci, employant la modération après l'énergie, fit don, pour se faire bien venir, aux apôtres Pierre et Paul de la ville et du territoire de Sutri, sur lesquels le pape avait fait revendiquer quelques prétentions. C'est la première donation de ville faite[1] au saint-siége. Luitprand, par des générosités à l'Église, espérait gagner Rome.

Le pape avait pressenti cependant un nouveau danger pour sa puissance. Allait-il échanger l'empereur lointain et faible de Constantinople contre un roi italien, si près de Rome même, peu porté à l'hérésie sans doute, mais habitué à être obéi et assez puissant pour imposer l'obéissance; et le cadre d'un royaume italien était-il fait pour contenir cet empire spirituel qui grandissait tous les jours en Occident? Le zèle religieux n'excluait pas dans Grégoire II l'habileté mondaine. On le vit bientôt; et il se montra politique aussi délié qu'il avait été prêtre

1. Anast. *ibid.* « Facta donatione beatissimis apostolis Petro et Paulo restituit et donavit. »

hardi. La ville de Venise récemment libre avait tout à craindre de Luitprand. Une ambassade du pape va exciter le doge contre la « fétide nation longobarde, » et une flotte vénitienne ramène l'autorité grecque avec un exarque à Ravennes. Parmi les ducs Lombards, ceux de Spolète avaient presque toujours marché d'accord avec le pape romain ; et il n'y avait pas longtemps qu'il savaient, à son instigation et avec son concours, fondé le monastère de Farfa, qui devait accumuler des trésors de renseignements pour l'histoire italienne. Grégoire ne tourne pas seulement ce duc contre Luitprand, mais même celui de Bénévent, qui lui avait toujours été ennemi. Ce premier essai de la politique d'équilibre devenue depuis toute pontificale et italienne, et qui consiste à chercher l'indépendance dans l'antagonisme de deux maîtres faillit coûter cher au premier pape qui l'ait inaugurée.

Instruit par l'exemple du pape, l'empereur furieux se rapproche des Grecs et du nouvel exarque Eutychius, bat avec lui le duc de Spolète qui s'enfuit à Rome, envoie son neveu contre Bénévent et revient sur Rome, devant laquelle il campe dans le champ de Néron, entre le Tibre et Saint-Pierre (729). Que faire ? Le pape était déjà, de fait, un prince indépendant, *fu di fatto principe independente*, dit un historien italien. Mais il n'avait rien compromis. Le duc byzantin de Rome, surveillé dans son palais, était toujours là, représentant l'autorité byzantine qui n'avait pas été déclarée déchue. Que veut donc le roi Luitprand en prêtant main-forte à l'exarque ? Gré-

goire II redevient prêtre et retrouve tout son prestige. Il sort de Rome hardiment et va trouver Luitprand au milieu des Lombards qui le laissent passer. Ce n'est pas à César qu'il résiste dans Rome, c'est à l'hérétique. L'orthodoxe Luitprand prêtera-t-il les mains à la destruction des images? Le roi lombard tombe à genoux, et le pape triomphant le conduit au tombeau de l'Apôtre et aux pieds de sa statue de bronze, lui fait déposer son manteau, son épée et sa couronne, tandis que les prêtres font retentir les voûtes d'un *Alleluia* et d'un *Te Deum* qui étaient pour eux un vrai chant de triomphe. Voilà les exploits que faisait la nouvelle Rome pontificale et chrétienne. Le roi des Lombards ne sera pas roi d'Italie; et, en se réconciliant avec l'exarque Eutychius, le pape sauve la statue de bronze de saint Pierre et les images. C'est le service que rendit Grégoire II au saint-siége.

Le successeur de cet adversaire hardi de l'empire d'Orient, Grégoire III, Syrien de naissance, mais dévoué à la même cause, poursuit son œuvre avec une remarquable souplesse. La naissance était indifférente; dès qu'on s'asseyait dans la chaire de saint Pierre, on était Romain. Grégoire III garde la position ambiguë que son prédécesseur avait prise. *Père de la sainte république*, comme on aimait à le nommer, il prend le gouvernement vacant; mais il l'exerce surtout en pontife. Un concile de quatre-vingt-treize évêques italiens, assisté du clergé et des

1. Balbo, *Sommario della storia d'Italia.*
1. Anast. in Greg. III, n. 92.

nobles Romains, excommunie les destructeurs d'images. C'est le signal d'un zèle nouveau pour l'ornementation des églises et la glorification des saints. Six colonnes d'Onyx rehaussent encore la confession de Saint-Pierre. Le cloître de Saint-Chrysogone s'élève dans Transtevère et l'église de Saint-André près de Saint-Pierre même. Comme pour protester contre Byzance qui, sous prétexte d'échapper au polythéisme, se confinait dans la sèche argutie du dogme, la peinture surtout semble créer, au-dessus du triste champ des tombeaux et des reliques, un royaume de l'idéal où les terreurs et les souffrances du sacrifice se transfigurent et se glorifient pour adoucir la barbarie et l'ignorance superstitieuse par le sentiment du beau et l'aspiration vers l'éternelle et infinie béatitude. Les dissidents de l'Orient, fugitifs qui arrivent sur les rivages de l'Italie, sauvant leurs chères images comme des dieux pénates, et, apportant avec eux les types traditionnels, règlent, sans enchaîner l'indépendance du génie italien, cet élan mystique qui d'un même coup sauve l'art et entretient la foi. C'est alors qu'est apportée l'image miraculeuse du Christ, conservée dans le Saint des Saints de Latran comme un trésor d'authenticité qui ne pouvait venir de la main des hommes.

Le nouveau *père de la république romaine* ne perdait cependant pas de vue la terre. Quoique Léon l'Isaurien, furieux, fit confisquer les biens de l'Église romaine en Sicile et en Italie, et lui infligeât ainsi

1. Cenni *Monumenta Dom. pont.*, p. 14 : « Gregorius III, sanctam empublicam instituit. »

une perte considérable, il achevait, à tout événement, de relever de ses deniers les murailles de Rome qui devaient défendre tant de richesses mystiques. Sous lui aussi, et probablement à son instigation, le duc de Bénévent Thrasamund et le duc de Bénevent Gothschaltk occupent un peu à leurs dépens l'activité du roi lombard Luitprand. C'était là cependant une situation qui ne pouvait durer.

En 739, le roi lombard, après avoir châtié les ducs rebelles, exerce dans les environs de Rome des ravages qui rappellent les premiers temps de la conquête des compagnons d'Alboin. Il fallait s'assurer une protection efficace et durable contre les Lombards. A opposer les Grecs aux Lombards et réciproquement, on jouait un jeu bien dangereux. Mais, en se détachant de l'Orient, le pape, Rome, s'étaient rapprochés de l'Occident. Grégoire II avait menacé seulement ses ennemis de l'intervention des rois et peuples puissants de l'Occident; Grégoire III l'invoqua. Il écrit le premier à Charles-Martel, défenseur comme lui du christianisme d'Occident contre les Arabes, ces autres iconoclastes et qu'il avait battus à Poitiers.

La négociation était des plus délicates. Cet adversaire des Saxons païens et des Arabes infidèles avait reçu contre ces derniers, dans la Provence, les secours des Lombards; et il n'aimait pas à avoir chez lui des évêques ou des vassaux rebelles. Aussi le pape cherche-t-il comme à se disculper en écrivant au puissant chef des Francs : « Quelle douleur, lui écrit-il, si un fils aussi grand que toi n'osait

défendre notre mère spirituelle, la sainte Église de Dieu, et le peuple qui lui est soumis! Sans doute, ô cher fils, le prince des apôtres est en état, par le seul secours que lui fournissent les hommes, de défendre sa demeure et son peuple et de punir les ennemis; mais il veut éprouver les cœurs des fidèles. Ne donne, ô mon fils, aucune croyance aux faux avis de ce roi lombard : car ce qu'il avance est faux, à savoir que les ducs de Spolète et de Bénévent sont coupables. » Il prie donc Charles-Martel d'envoyer vérifier sur place son assertion, et il lui envoie les clefs d'or du tombeau de saint Pierre, comme pour remettre entre ses mains la protection et la garde « des biens de Pierre, le prince des apôtres[1]. » Une guerre allait éclater peut-être où, l'empire d'Orient, l'Italie et la Gaule pouvaient être aux prises, quand la mort emporta, la même année, Grégoire III, Charles-Martel et Léon l'Isaurien (741). Ces morts précipitées laissèrent à d'autres le soin de résoudre les questions pendantes. Elles le furent, en effet, par le pape Zacharie et le roi des Francs Pepin, père de Charlemagne.

1. Muratori ad annum, 741. Cermi, *Monum. dom.*, p. 2.

CHAPITRE XXIII.

LES MAIRES DU PALAIS.

Le mahométisme repoussé de la Gaule et le christianisme porté en Germanie.

636-741.

Le septième siècle est aussi un siècle de misère et d'attente pour la Gaule et la monarchie franque.

Depuis la mort de Dagobert, en Gaule, où *la monarchie* et l'Église gauloises avaient grandi l'une par l'autre, les successeurs de ce Salomon des Franks, frappés déjà d'une caducité précoce, et d'ailleurs appauvris par les distributions qu'ils avaient faites de leurs domaines aux guerriers et aux évêques, étaient tombés dans la dépendance de leurs premiers officiers ou maires du palais. A l'ombre de ces officiers, les leudes et les prélats opprimaient les hommes libres et les petits et formaient décidément une aristocratie fière et turbulente. Mais comme il n'y avait plus alors d'autorité, les vieilles haines de race se donnaient carrière. Les Franks de l'est ou Ostrasiens, sur les bords du Rhin, fiers de leur indépendance, attaquaient les Francs de l'est ou Neustriens,

plus amollis par l'obéissance et par le contact des Romains ; entourés de leurs nombreuses arhimanies, se disant tous libres, tous égaux, tous descendus des Ases, reconnaissant un Pepin de Landen ou un Pepin d'Heristall, ils s'acharnaient à la ruine de leurs frères de Neustrie gouvernés à la romaine. Tout était au pillage : les biens des guerriers morts et les siéges épiscopaux des vaincus ; les petits étaient livrés à toute la brutalité des puissants, et les progrès que l'ordre avait faits au commencement de la monarchie mérovingienne semblaient indéfiniment ajournés. Ce sont cependant ces maires du palais et ces Ostrasiens qui parvinrent à relever à leur profit la monarchie franque, et sauvèrent la chrétienté de ses nouveaux dangers.

I

Les maires du palais ; l'Ostrasie et la Neustrie. — Les ancêtres de Charlemagne. — Pepin de Landen et Arnulf. — Pepin d'Herstall et Ébroin. — Dangers de la monarchie franque et de l'Église.

A son origine, ce n'était pas une fonction qui parût appelée à un brillant avenir, que celle des maires du palais. Ils n'étaient que les premiers dans la domesticité de la maison du palais du roi : ils y maintenaient le bon ordre. Mais quand ces rois, devenus, par droit de conquête, les plus riches propriétaires du sol, eurent à régir de nombreux domaines, à administrer de larges revenus, l'autorité de l'homme investi de leur confiance, chargé de la

surveillance des officiers de sa maison, fonctions d'abord peu éclatantes et dont la traduction littérale du mot *major domus* rend bien le caractère, grandit peu à peu et devint ensuite considérable. Le chef de la petite cour du roi barbare, du service du prince, placé en tête de la *truste*, de la hiérarchie des officiers royaux, choisi parmi les *leudes* les plus puissants, est bientôt un personnage. Il dispose des faveurs. Élevé au-dessus des *leudes*, et comme le premier de tous, il sert d'intermédiaire entre eux et le roi ; il les récompense, s'ils sont fidèles ; il surveille leurs intrigues, est appelé à déjouer leurs menées ambitieuses, s'ils ne le sont pas. Chef de la *truste* royale, il est le plus précieux agent de la royauté ; elle le choisit où il lui plaît, parmi ceux qui possèdent le plus de terre ou ceux dont les domaines sont le moins étendus ; elle le maintient ou le révoque à sa guise ; en cas de minorité du roi, il exerce presque le pouvoir à sa place ou à celle de la mère du roi. C'est presque un tuteur, un régent, *subregulus*. Quand la royauté s'affaiblit entre l'aristocratie oppressive et les hommes libres opprimés, que ce maire du palais, favorisé par les circonstances, joue le rôle d'arbitre, et, un jour, il deviendra roi.

La mairie du palais, dont la puissance effective ne date que de 614, n'eut sans doute pas eu d'aussi hautes destinées, si elle n'avait pris son développement sur un terrain exclusivement favorable et entre des mains dont l'habileté ne le céda qu'à la persévérance. Elle ne prît de fortes et profondes racines

et n'eut son caractère particulier de pouvoir rival de celui des rois que sur la terre d'Ostrasie; et c'est là ce qui sauva justement la monarchie franque.

Au nord des Ardennes et du plateau de Langres, entre la Meuse et le Rhin, la race conquérante des Francs, arrivée en masse compacte, tout en passant au christianisme et en se pliant en quelque degré à l'organisation romaine, avait plus conservé peut-être le caractère barbare que ceux qui s'étaient établis à l'ouest et au sud de cette limite et qui, jetés comme des colonies militaires au milieu des populations gallo-romaines, prirent assez vite les mœurs, les usages des vaincus et les institutions restées debout après la chute de l'Empire. C'était là une des raisons qui avait mis aux prises l'Ostrasie et la Neustrie. En contact continuel avec la Germanie, souvent renouvelée par elle, la race franque de l'Ostrasie avait conservé davantage ses vieilles traditions politiques, ses vieilles coutumes. Par conséquent, son aristocratie composée de chefs fiers et turbulents, toujours entourés de guerriers puissants dans leurs cantons, juges et commandants militaires qui se réunissaient encore dans les champs de Mars ou de Mai, était la plus homogène, la plus attachée à la pratique de cette indépendance précieuse pour les grands, à charge cependant aux petits, dont les Germains avaient joui longtemps au delà du Rhin. En courbant sa tête sous la royauté romaine et administrative des Mérovingiens, dans la personne de Clother et de Dagobert, elle réclamait toujours à sa

tête de jeunes rois mineurs pour vivre plus à l'aise, sous le maire du palais, l'homme de leur choix, qui représentait mieux pour eux le chef des anciens jours. Le mot de Tacite : « *Reges ex nobilitate, duces ex virtute sumunt*, ils choisissent leurs rois d'après leur noblesse, leurs chefs d'après leur valeur, » n'avait chez les grands d'Ostrasie presque rien perdu de sa vérité. Ils respectaient les Mérovingiens à cause de la noblesse de leur race, de leur origine divine, mais ils cherchaient volontiers ailleurs le chef de guerre, le roi de la valeur ; et rien ne pouvait être peut-être plus menaçant pour la race mérovingienne, que cette fidélité aux vieilles mœurs germaines[1].

C'était entre la Meuse, la forêt Carbonaire et la frontière de Frise au Rhin, au milieu de tribus que le besoin d'union, l'éloignement relatif des rois mérovingiens, groupaient naturellement autour d'une famille, que s'élevèrent les ancêtres de Charlemagne qui possédaient notamment dans le Hasbain, d'immenses domaines. Leur valeur, d'ailleurs traditionnelle, avait été entretenue par la nécessité de protéger la rive gauche du Rhin contre les Barbares, Thuringiens, Saxons, Frisons, que le spectacle d'un riche établissement et d'une prospérité enviée, poussait à continuer le mouvement en avant de l'invasion. Le centre de ce patronage, consenti par une clientèle plus ou moins libre, était autour de Liége.

1. Voir Huguenin, *Histoire du royaume d'Ostrasie*. — Gérard, *Histoire des Carolingiens*. — Bonell, *Anfænge der Carol*. — Waitz, *Deutsche Verfassung*, II° vol.

La riche villa de Landen, où Pépin l'Ancien protégea la jeunesse et puis oublia l'ingratitude de son pupille Dagobert et où il fut enterré, nous montre le côté patriarcal de cette bienfaisante domination. Plus à l'est de la Meuse, faisant face à la frontière rhénane, le roc abrupt et le château fortifié de Heerstall (camp de l'armée), où Pepin le second, qui en a gardé le nom, convoquait chaque année le ban de ses guerriers pour leur donner ses ordres ou partir en guerre, rappelle la puissance militaire, le glorieux rôle qu'il joua contre les Barbares païens d'Outre-Rhin.

Le bassin de la Moselle était, à la même époque aussi, devenu le siége d'une domination analogue à celle dont la famille de Landen avait été investie sur les bords de la Meuse. Une grande famille issue, d'après la tradition, des premiers rois francs, y jouissait également d'une sorte de protectorat sur une des tribus qui s'étaient établies dans le voisinage de la ville de Metz; elle donna, à la mairie du palais d'Ostrasie, le célèbre Arnulf, qui, en quittant les fonctions de la chaire épiscopale de Metz, imprima au patronage politique qu'il exerçait sur tout le pays, un caractère religieux qui en doubla l'importance.

Ce fut vraiment avec un instinct d'ambition bien clairvoyant, que ces deux familles confondirent leurs destinées par le mariage de Begga, la fille de Pepin de Landen, avec le fils d'Arnulf, Angesise. L'épée s'associait à la crosse ; l'alliance était conclue dès lors entre l'église et les maires d'Ostrasie. Qu'on

ne s'étonne pas de cette union! Le but de l'ambition des *leudes* laïques et des *leudes* ecclésiastiques, bénéficiaires, propriétaires à titre viager, titulaires de charges royales, cherchant à immobiliser, entre leurs mains, les terres et le pouvoir, est le même : l'annulation de la puissance royale au profit des souverainetés particulières. La nécessité de comprimer par le fer, l'ardeur de convertir par l'évangile les peuples d'Outre-Rhin, réunissaient encore, sur le même terrain, l'Église et les chefs de l'aristocratie ostrasienne. C'est là ce qui fit leur grandeur commune. Ils commencent par revendiquer leur indépendance vis-à-vis du pouvoir royal, central, de la Gaule; et, par un singulier renversement des rôles, ils aboutissent à une sorte de domination universelle, à la constitution d'un double pouvoir religieux et politique, ecclésiastique et militaire qui dépassera de beaucoup en force et en étendue la royauté mérovingienne du bon roi Dagobert. Pepin de Landen et Arnulf, Charlemagne et le pape Léon III sont aux deux extrémités de la route parcourue.

Originaire d'un pays flottant entre la Germanie plus sauvage et la Neustrie qui se laissait davantage gagner aux mœurs gallo-romaines, la puissance guerrière des Pepins et la puissance ecclésiastique d'Arnulf, hésitent quelque temps entre leur devoir et leur ambition, entre la fidélité qu'ils doivent à la royauté mérovingienne et l'esprit d'indépendance de l'aristocratie Ostrasienne. Sous Chloter II, Pepin

de Landen, tuteur du jeune Dagobert, défend si bien les intérêts de la royauté, que les *Leudes* ostrasiens mécontents conspirent sa mort, et ils n'est sauvé, dit Frédégaire, que par la protection d'en haut. Il faut croire cependant que Dagobert avait déjà quelque crainte de l'ambition des Pepins. Lorsqu'en effet, il laisse à l'Ostrasie un roi particulier, son fils de trois ans, Sigebert II, il retient fort habilement auprès de lui, le maire d'Ostrasie, son maître, son conseiller, et le comble d'honneurs, de respect; en réalité c'était un otage. En son absence, Arnulf, l'évêque de Metz, puis Cunibert, l'évêque de Cologne, gouvernèrent l'Ostrasie. A la mort de Dagobert, Pepin de Landen se hâte cependant de quitter la cour de Paris et retourne exercer, dans la ville de Metz, les fonctions de maire du palais.

Ce Pepin de Landen, un des auteurs de la ruine de Brunehaut, conseiller de trois rois, ayant élevé deux d'entre eux, était trop près de la royauté, qu'il avait mission de défendre, trop au fait de sa caducité pour n'avoir pas été tenté d'essayer la couronne et, sentant qu'elle tenait encore sur la tête des Mérovingiens, pour ne pas l'avoir au moins destinée à sa postérité. « Mais il préférait, » nous dit longtemps après un de ses biographes, « il préférait le Seigneur, roi souverain, au roi des hommes et savait que sa volonté défend d'adorer la face des puissants et de tenir compte, dans les jugements, de la pauvreté ou de la richesse, en sorte qu'il défendait pour le peuple ce qui était au peuple et rendait à César ce qui était à César. »

La puissance de ce Pepin cependant avait été si grande, que l'aristocratie des *Leudes* refusa en partie au moins d'accorder à son fils Grimoald la survivance de la charge de maire de palais en Ostrasie. Les suffrages se partagèrent entre celui-ci et l'ancien gouverneur du roi Sigebert II, Otton, fils de Ver. La carrière de la maison des Pepins parut interrompue. Mais, après la mort d'Otton assassiné (642), Grimoald ressaisit le pouvoir qui avait appartenu à son père. En le voyant prendre en main les intérêts de la royauté, affaiblir les *Leudes*, par la révocation de donations royales qui avaient précédé la majorité de Sigebert, défendre avec énergie les priviléges de la couronne contre toutes les prétentions, même celles du clergé, on pouvait croire à sa fidélité et à sa modération. A la mort de Sigebert II, il prouva combien son administration était peu désintéressée. Il fait tondre et raser le fils du roi précédent, l'envoie dans un monastère d'Irlande, et installe sur le trône, malgré les pressentiments et les menaces du solitaire Romaric, vieil ami de sa famille, son propre fils, qu'il prétend avoir été adopté par le roi défunt.

C'était une tentative prématurée et d'autant plus imprudente, qu'en mécontentant l'aristocratie, Grimoald s'était privé du concours nécessaire pour assurer le succès de l'usurpation. Le roi de Neustrie, Clovis II, fils de Dagobert, l'oncle du prince dépossédé, proteste; sous prétexte de conclure la paix avec lui, les *Leudes* Ostrasiens eux-mêmes emmènent Grimoald à la cour de Neustrie où ils le

livrent à Clovis, qui l'enferme, avec son fils, dans une prison où ils meurent obscurément. Cet échec relève un instant la dynastie mérovingienne, et la Neustrie, mais grâce encore à un maire du palais de ce dernier royaume.

Le nouveau maire de Neustrie, sous un Childéric II et un Clovis II, un homme de basse extraction, mais d'énergie, « un soldat, un monstre d'iniquité, ennemi des dieux et des hommes, » dit un hagiographe défavorable, le célèbre Ébroin, devient tout à coup, sous les rois fainéants, pendant quelque temps, le plus redoutable adversaire de cette ambitieuse aristocratie. Sorti de la classe des hommes libres, et décidé à la protéger, au nom de la royauté, contre les usurpations des grands, il attaque, dans ce pays d'abord, tantôt avec une habileté cauteleuse, tantôt avec une énergie sauvage, la puissance croissante des Leudes. Il les destitue ou les remplace comme ducs, comtes ou centeniers, les frappe, les exile, les emprisonne, les dépouille, et met en leur place des hommes de petite naissance et de petite propriété, dont l'hagiographe accuse l'obséquiosité de caractère ou la faiblesse d'esprit. Un moment, « après avoir fait justice, » dit un autre plus équitable, « de toutes les iniquités et scélératesses qui se commettaient sur la surface de la terre et puni de leurs forfaits les hommes injustes et superbes, il fait régner sur le monde une paix pleine et entière. »

Mais bientôt, en voulant, sans consulter les

cependant que se releva tout à coup la famille de Pepin de Landen.

Deux de ses descendants jouissaient justement alors en Ostrasie, c'était à la fin du septième siècle, du pouvoir que leurs ancêtres avaient eu cinquante années auparavant. C'était Pepin d'Herstall, né d'Angesige, fils d'Arnulf, et de Begga, fille de Pepin de Landen, et son cousin-germain Martin, autre petit-fils d'Arnulf. Ils avaient aussi mérité le pouvoir qu'ils exerçaient en défendant le Rhin contre la Germanie redevenue remuante, à la faveur des désordres de la Gaule franque[1].

Sous ces princes, décorés seulement alors du titre de *ducs des Francs*, l'Ostrasie, privée de toute descendance de la race royale, était constituée comme une sorte de république guerrière, sur un territoire où les souvenirs romains se perdaient davantage comme dans une atmosphère barbare, de Metz à Cologne. C'était au moment où le célèbre maire de Neustrie, Ébroin, redevenu tout-puissant grâce à un retour de fortune, relevait encore une fois en Neustrie la royauté légitime, avec un Mérovingien (Thierry III), (678). La vieille hostilité entre les Francs de l'ouest et ceux de l'est se réveillait sous des chefs puissants. Une lutte était inévitable entre les deux pays et les deux peuples, entre les

1. Gesta. Franc., C. 46. *Decedentibus regibus dominabantur in auster*. — *Ann. Metz*. Hinc Suevos et Baojarios et Saxones crebris irruptionibus, frequentibus que præliis suæ ditioni subjugaverunt.

principes et les hommes qui les représentaient. On s'y préparait des deux côtés.

Le maire de Neustrie, Ébroin, déconcerta par la rapidité de ses mouvements l'attaque des vaillants ducs des Francs de l'Est. Il les assaillit non loin de Toul, à cet endroit où la Meuse et la Moselle sont séparées par la chaîne alors très-boisée des Argonnes orientales, et communiquent seulement par leurs défilés déjà connus qui formaient la limite naturelle entre la Neustrie et l'Ostrasie. Là, s'étaient déjà jetés, l'un contre l'autre, les petits-fils de Brunehaut; c'était le point où venaient presque toujours s'entrechoquer les peuples rivaux qui se partageaient la Gaule. La bataille de Locofao[1] fut terrible et coûta la vie « à une multitude infinie de peuples. » Ébroin fut vainqueur; il coupa en deux l'armée ostrasienne (679), rejeta Pepin sur la Moselle et lui donna la poursuite en dévastant tout le pays; il rabattit les troupes de Martin sur l'Aisne et le força à s'enfermer dans les murs de Laon. Bientôt deux évêques Neustriens vinrent lui garantir la vie sauve s'il consentait à se rendre. Ils avaient juré sur des châsses vides; Martin se livra, fut mis à mort avec les siens. Les haines d'Ébroin étaient implacables. Le maire de Neustrie était le maître. La conquête de l'Ostrasie marchait rapidement; tout pliait devant l'étonnante puissance de ce génie farouche, lorsqu'un *Leude*, dont il avait confisqué les biens pour cause de malversations, assembla

1. Actuellement Lifou-le-grand.—Voir Huguenin, *Roy. d'Austr.*, p. 460.

ses amis, un dimanche matin, et, au moment où le maire de Neustrie se rendait à l'église, s'élança sur lui et lui fendit le crâne d'un furieux coup d'épée (681).

Le sang qu'Ébroin avait versé retombait sur sa tête; les mœurs du temps, bien plus que le personnage, étaient horribles. Sans merci ni pitié pour les grands, pour ses ennemis même vaincus, Ébroin avait, avec la royauté mérovingienne, défendu les Francs de condition inférieure et le peuple des villes qu'il voulait appeler à la jouissance indépendante de la propriété et à l'exercice des fonctions publiques. Si son œuvre eût réussi, c'était la tyrannie féodale, la féodalité elle-même étouffée dans son germe! Après tout, si la famille des Pepins, servie par les circonstances et peut-être par une conduite plus habile et surtout suivie avec plus de persévérance, parvint plus tard à relever, à son profit, le pouvoir royal et l'ordre social qu'elle avait contribué à renverser, il y eut peut-être plus de courage et de vraie grandeur dans cet Ébroin qui tenta d'arrêter cette déchéance et cette dissolution, et qui mourut victime de son impuissance et des difficultés de l'œuvre qu'il avait entreprise et pour laquelle il mourut non sans gloire.

Cette mort fut un coup mortel porté à la dynastie Mérovingienne. Relevée un instant par ce génie de fer, elle retomba inerte, impuissante, condamnée à soixante-dix années d'une triste et lente agonie. Il lui avait rendu assez de prestige pour qu'elle commandât encore le respect. Pepin d'Herstall, que l'assas-

sinat de son vainqueur rendait maître de la situation, n'osa porter la main sur elle. Par la convention de Cologne, il maintint un Mérovingien sur le trône, se contentant du titre de duc des Francs, de maire du palais d'Ostrasie, et laissa cette charge en Neustrie à Waratton, homme de haute naissance et d'un caractère paisible[1]. Mais, à la mort de celui-ci, quand son successeur Berthaire se montre moins docile, le puissant chef Ostrasien, Pepin d'Herstall, entre en Neustrie à la tête d'une armée. Encore une fois, les Ostrasiens et les Neustriens se rencontrent, ce jour-là dans le haut bassin de la Somme, sur les bords de la rivière Daumignon, à Testry, dans une bataille décisive. Pepin avait préparé, sur les flancs de l'armée ennemie, une embuscade qui la rompit complétement dans son mouvement offensif et la mit en déroute (687)[2]. Berthaire fut assassiné dans sa fuite. Ce fut, pour le vainqueur et pour l'Ostrasie une victoire définitive.

Pépin d'Herstall, dès ce moment, laisse rendre les ordonnances et concéder les priviléges, au nom des ombres de rois qui se succèdent, pendant ce qu'on qu'on peut déjà appeler son règne, en Ostrasie et en Neustrie, les Thierry III, les Clovis III, les Childebert III, les Clotaire IV. Il leur abandonne même, comme un dernier privilége, une dernière gloire, l'administration de la justice; et l'un d'eux, Childebert, pourra encore parer du surnom de juste cette

1. *Gesta. Francor.*, C. 47. — Mabillon, III, 1. *Vita Londberti*, C. 6.

2. Huguen. *Roy. d'Austr.*, p. 479.

triste fin de la race mérovingienne, commencement d'une grande chose qu'elle ne fonda cependant pas, la France. Les règnes des Mérovingiens servent encore au calcul des années, mais leurs actes ne les remplissent guère. Ils reçoivent les ambassadeurs des peuples étrangers avec une pompe toute byzantine. Mais ils répondent ce qu'on leur a dicté et ordonné; ils font ce que veut le maire du palais, comme si cela venait de leur propre pouvoir. Tous les ans, ils quittent leurs métairies pour se rendre, dans le char traditionnel, traîné par des bœufs, au Champ de Mars qu'ils président, les cheveux tombant sur les épaules, une grande barbe attachée au menton quand ils sont trop jeunes; ils y reçoivent l'impôt, entendent discuter les affaires communes. Mais, dans ces assemblées, qui reprennent l'importance qu'elles avaient perdue, c'est le maire du palais, debout à côté du trône, qui commande, dirige les délibérations, et exécute les volontés des guerriers, qui sont les siennes. Le pouvoir est passé à une famille nouvelle, celle des Pepins, à un peuple nouveau, les Francs Ostrasiens.

Avec cette fortune cependant de nouveaux devoirs incombaient aux vainqueurs, avant tout, celui de restaurer l'autorité dans les deux royaumes. Pepin d'Herstall dans des assemblées, qui étaient tombées en désuétude et qui reprennent avec lui, n'y paraît

2. *Ann. Laur. Min.*, p: 116. *Quod major domus volebat faciebant.... Major domus precipiebat die illo quidquid a Francis decretum erat.*— Eginhard *vita Car. Responsa quæ erat edoctus vel etiam jussa, ex sua velut potestate redderet.*

pas indifférent. Mais ce qu'il fallait faire d'abord surtout, c'était restaurer au dehors la puissance franque; car, pendant ces guerres civiles des Francs contre les Francs, où ils s'entretuaient dans tant de batailles, leur empire s'écroulait.

En Gaule d'abord, les peuples plus romains du midi de la Loire, apprenant la tuerie des Francs à Dormeille, à Toul ou à Tolbiac, ne voyant plus les armées franques passer le fleuve chaque année pour venir exiger le tribut, retournaient à leur vieille indépendance romaine et municipale. Chaque évêque, chaque comte s'était empressé de s'établir en souverain indépendant dans quelque ville indépendante. L'Aquitaine prenait une physionomie particulière et se rappelait qu'elle avait été royaume. Au besoin déjà, pour être libre, elle aurait pris au hasard quelque prince mérovingien ou prétendu tel. Mais voici que derrière elle, du haut des Pyrénées, les Vascons ou Gascons, dont les ancêtres remontaient aux premiers jours de l'histoire, parlant une langue particulière, descendaient lentement sous leurs ducs, jusqu'à la Garonne, ne voulant plus rien savoir ni des Francs ni des Mérovingiens. Et, derrière ceux-ci, danger plus terrible, les Arabes de Syrie et les Berbères de l'Atlas, maîtres maintenant de l'Espagne, commençaient à passer les cols des Pyrénées, et sur leurs coursiers rapides comme une flèche, sans être vus, sans être entendus, au milieu du fracas de ces grandes batailles du nord, faisaient trembler Marseille pour les reliques de sainte Madeleine, poussaient jusqu'à la Garonne,

dans la vallée même du Rhône, et apprenaient déjà leur nom aux Francs du nord par l'incendie d'Autun.

Au delà du Rhin, autre danger. Les Alamans, les Bavarois du midi de l'Allemagne, les Thuringiens du nord, non-seulement cessaient de payer le tribut, mais, las de suivre sur les bords de la Seine leurs patrons d'Ostrasie, ils pillaient les villages ostrasiens, riches des dépouilles de la Gaule. A eux les troupeaux des colons gaulois, les trésors des cités, les vases d'or des églises. Derrière les Franks enfin les Frisons, dont le nom apparaissait à peine dans les siècles précédents, reprenaient avec leur nom leurs habitudes de piraterie; et les Saxons qui, sous les Mérovingiens, payaient le tribut, timidement resserrés entre l'Elbe et le Wéser, commençaient à déborder vers l'occident : ils élevaient les huttes enfumées de leurs gaws jusque sous les murs de Cologne, la vieille capitale des Francs ripuaires, et s'apprêtaient à commencer la guerre contre ces renégats, s'ils prétendaient encore à les convertir. Enfin l'âge des invasions paraissait près de recommencer. Arabes et Germains semblaient lutter à qui viendrait camper les premiers parmi les ruines des villes mérovingiennes.

Avec la domination Franque l'Église elle-même avait reculé. Elle avait suivi naturellement le sort de l'État. Nous voyons le caractère de l'épiscopat tomber de Grégoire de Tours à saint Léger. Dans ces remaniements si fréquents du territoire, au milieu de tous ces royaumes qui s'élevaient à chaque

partage et qui duraient un jour, les relations entre les évêques devenaient moins étroites. L'autorité des métropolitains disparaissait, les conciles devenaient plus rares. Cette forte hiérarchie qui, au temps des invasions, restée seule debout, avait sauvé le christianisme, n'était plus qu'un souvenir. Dans leur isolement plus ou moins volontaire, les évêques se sentaient plus faibles contre le pouvoir royal, plus faibles contre la contagion de la barbarie. Les rois mérovingiens ou leurs maires abusaient étrangement de leurs droits de confirmer les évêques : dans les longues orgies des villas royales, ils payaient d'un évêché les flagorneries de quelque servile Gallo-Romain, la scandaleuse capacité de l'ivrogne barbare qui leur tenait tête, la bravoure profane de quelque clerc au bras robuste.

La guerre civile était une nouvelle cause de dépravation. Membres de l'aristocratie franque, les évêques partageaient tous les désirs de sauvage indépendance, toutes les passions violentes des leudes austrasiens. Saint Léger n'est qu'un chef de parti qui a voulu ce que veulent, qui a fait ce que font tous les chefs de parti, mais que les vainqueurs ont canonisé. Saint Réolus et saint Angilbert font pis encore dans le camp neustrien : pour livrer entre les mains d'Ébroïn son ennemi Martin, ils enlèvent du reliquaire, sur lequel ils jurent d'épargner son ennemi, les ossements précieux qui étaient la sanction de son serment. Un vrai saint, Amandus, égaré dans ces temps, après ses laborieuses missions de Frise, reçoit en récompense un évêché ;

lorsqu'il eut été témoin des vices et de la sauvage indépendance de ses clercs, il reprend son bâton de missionnaire et va vieillir chez les païens. « En ce temps-là, dit la vie de saint Gall, on commençait à voir les fruits de cette semence inique, à savoir que le sacerdoce fût vendu par les rois et acheté par les clercs. »

Tant de choses à faire dans les pays prétendus catholiques! Faut-il s'étonner que le progrès au dehors se fut arrêté? Les bords de l'Inn, de la Meuse, de l'Escaut étaient redevenus pays païens. Les Frisons, les Franks d'outre-Rhin, les Thuringiens, les Alamans, les Bavarois qui avaient été prêchés déjà sous les enseignes mérovingiennes, étaient retournés à l'idolâtrie. L'ascète Wulfilach jeûnait et priait pour décider les infidèles du pays de Trèves à renverser une statue de Diane en Ostrasie. Au delà du Rhin c'était bien pis. Saint Liewin, successeur d'Amandus, en Flandre, trouvait encore assez de païens pour souffrir le martyre auprès de Gand. Les Thuringiens égorgeaient leurs parents malades afin que, portant la marque du fer, le Walhalla leur fut ouvert. La plupart de ces pays où les missionnaires glanaient, au prix de tant de souffrances, quelques âmes à Jésus-Christ, avaient été presque pays chrétiens. Mais maintenant Geilana, la femme païenne d'un chef puissant sur les bords du Rhin, Gotzberg, lui demandait la tête de l'Irlandais Kilian, qui avait fondé une église à Wurtzbourg, *Herbipolis*.

Partout le christianisme reculait. Après la ruine

des chrétientés de la Germanie, sous une recrudescence de paganisme, et celle des chrétientés de l'Asie, de l'Afrique, de l'Espagne, il n'y avait plus de catholiques que la Gaule, les Iles-Britanniques et l'Italie. Lentement au nord, rapidement au midi, la barbarie germaine ou la civilisation infidèle marchaient à la rencontre l'une de l'autre, effaçant du sol européen, la religion du Christ. Il y eut dans ce siècle un moment d'attente formidable. Le christianisme avait-il refleuri dans la Cappadoce, dans l'Asie grecque, dans la Palestine, dans l'Afrique du nord? Qu'étaient devenues les écoles où étudièrent saint Basile et Grégoire de Nazianze, les siéges épiscopaux de saint Cyprien, de saint Augustin, les grandes villes monastiques, les immenses camps cénobitiques de la Thébaïde? Toutes ces chrétientés avaient été broyées sous les pas des escadrons ismaélites : l'herbe n'a pas repoussé où ils ont passé. Il a fallu six siècles aux chrétiens pour reprendre l'Espagne sur Mahomet : la Septimanie n'a-t-elle pas été musulmane?

Au nord, même danger. Que l'Église gauloise s'assauvagisse encore, que l'Ostrasie déverse sur la Neustrie de nouveaux bans de Germains, que les Saxons et les Thurigiens s'avancent à leur tour dans l'Ostrasie dépeuplée, le temps ne viendra-t-il pas où les bords de la Seine et de la Loire redeviendront, comme ceux du Rhin et de l'Escaut, matière à missions? Alors vivront côte à côte, ou se feront la guerre, des populations païennes jeunes et énergiques et des populations chrétiennes abâtardies; des compromis étranges auront lieu entre ces races et

ces religions, des échanges entre les deux Olympes. Saint Martin de Tours, saint Hilaire de Poitiers, saint Remy de Reims, étrangement travestis, figureront dans les chants des scaldes et siégeront parmi les Ases dans le Walhalla. L'évêque Emmeran de Poitiers, au milieu du VIIe siècle, dans la Bavière évangélisée avant lui par Eustasius et Agilus, ne trouva-t-il pas un peuple qui avait des églises catholiques à côté des temples des dieux, et, suivant le caprice momentané de ses superstitions, passait des uns aux autres? Le même jour, avec le même calice, ils communiaient du sang du Christ et faisaient des libations à Thor. L'Occident odinique ou musulman, voilà ce que pouvait nous amener la fin du VIIe siècle au lieu du magnifique développement de l'empire carolingien.

Heureusement l'étroite solidarité de la *nation* franque et du christianisme n'avait pas encore porté tous ses fruits. Il existait toujours au sein de l'Église, comme de la nation franque, une force latente, mais immense. Ce clergé avait encore en lui les vertus qui devaient en faire l'initiateur des nations de l'occident à la vie sociale; mais il fallait qu'il acceptât cette discipline qui développe les vertus des corps sociaux. L'Ostrasie avait en elle la puissance militaire qui devait, à la fin du siècle, fonder un grand empire; mais il fallait faire succéder chez elle l'ordre à l'anarchie, amener les fiers ducs ostrasiens à reconnaître une autorité. Alors le christianisme pourrait reprendre le terrain perdu et se défendre contre les Arabes qui arrivaient, et recom-

mencer même ses conquêtes. Deux hommes, l'un par la puissance de son épée, l'autre par celle de la parole, ont accompli cette œuvre double, et ainsi remis en marche la civilisation européenne, un instant arrêtée, Charles Martel et saint Boniface.

II.

Charles Martel et saint Boniface, un soldat et un moine chrétiens.

Les deux héros du christianisme au VIIIe siècle, l'homme du glaive et l'homme de la parole grandirent par une éducation bien différente. Charles Martel était le fils vaillant, mais illégitime, de Pepin d'Herstall. Il appartenait à une race qui comptait parmi ses ancètres des évêques et des saintes. Il grandit néanmoins autant au milieu des anathèmes des prêtres que de l'admiration des braves. « L'enfant était beau, valeureux et propre à la guerre : *elegans*, *egregius*, *atque utilis.* » Mais l'Église ne voyait en lui que le fruit d'une union condamnée par elle. Après avoir eu plusieurs enfants de Plectrude, Pepin en effet avait épousé encore, selon les coutumes germaniques, Alféide, belle et noble, issue d'une illustre et puissante famille, dont il avait eu justement ce Karl qui devait continuer son œuvre et en commencer une plus grande. Un jour que dans un festin on présentait à saint Landebert les coupes des convives pour les bénir selon l'usage, il refusa de bénir celle d'Alféide et quitta la table. Ce fut la cause dans la maison du vieux Pepin d'une véritable guerre civile : la famille presque

païenne encore d'Alféide ravagea les terres de l'évêque ; aimée de l'Église, la famille de Plectrude, son fils Grimoald, l'héritier de Pepin, en *tête, s'arma* pour les défendre. Landebert fut tué dans son palais épiscopal enlevé d'assaut; mais un *païen* du parti de Karl passa son glaive au travers du corps de Grimoald, fils de Plectrude. L'indignation et la douleur soulevèrent Pepin sur son lit de mort. Il extermina tous ceux qui avaient trempé dans le complot et fit jeter en prison le fils d'Alféide. Ce turbulent bâtard que nous trouvons dans sa jeunesse honni par les prêtres, faisant sa compagnie de païens ravageurs des biens d'église et meurtriers des évêques, pouvait se souvenir peut-être un jour des amertumes dont son enfance avait été abreuvée par l'Église; mais celle-ci, plus puissante, devait bon gré mal gré l'enrôler à son service.

L'Anglo-Saxon Winfried, tel est le nom germain de Boniface, est tout d'abord l'enfant chéri de l'Église. Il entre dans la maison de Dieu presque à l'âge du petit Joas; il y est heureux et fêté comme dans la maison paternelle. Il n'avait pas cinq ans qu'il parlait à son père effrayé de ses projets de renoncement. Quelques-uns de ces prédicateurs ambulants qui en ces temps parcouraient les campagnes, s'arrêtèrent au pays d'Essex, dans sa maison. L'enfant s'entretint gravement avec eux de sa vocation et fortifia encore sa volonté de leurs encouragements. Le père dut céder : vainement lui parlait-il de ses richesses qui allaient rester sans maître, de sa vieillesse qui allait s'éteindre abandonnée. Au couvent,

l'enfant grandit en science et en sagesse : bientôt ses maîtres n'eurent plus rien à lui apprendre, et la bibliothèque du couvent se trouva épuisée. Il fallut passer dans un autre monastère où il apprit la grammaire, l'art des vers, l'histoire, la philosophie. Il brilla surtout par son talent d'écrivain, sa connaissance des livres saints et sa prédication ardente. La réputation du petit prodige se répandit dans tous les monastères du voisinage : les abbés vinrent le visiter, les abbesses se le firent présenter ; les nonnes voulaient avoir des écrits du jeune théologien et lisaient avec passion ses beaux traités. Bientôt les puissants vinrent le chercher au fond de son cloître. Plus d'une fois ils tirèrent le jeune solitaire de sa retraite et lui confièrent d'importantes missions politiques. Il eut à conseiller les princes, à élever la voix dans les assemblées anglo-saxonnes ; mais c'était vers une autre mission que sa vocation l'entraînait, une mission pour laquelle toutes ces qualités de théologien, d'orateur, d'homme d'État devenaient nécessaires, celle de l'apostolat.

La même année (715), Winfried débarquait sur le territoire des Frisons pour continuer les missions commencées par ses compatriotes en Germanie, et Charles Martel s'échappait de son cachot pour ressaisir contre la Neustrie victorieuse et contre la Germanie révoltée, le glaive paternel. Le missionnaire anglo-saxon voulait voir de quel côté ce peuple des Frisons donnerait accès à l'Évangile. C'était un peuple bon, mais récalcitrant à la foi nouvelle. Leur duc, Radbod, au moment de recevoir l'eau sainte,

demande, par un dernier scrupule, s'il se trouvera dans le même paradis que les Franks, ses ennemis; et, sur la réponse qu'on lui fait, il retire le pied du bassin baptismal en déclarant qu'il aime *mieux* passer l'éternité en enfer avec ses glorieux ancêtres qu'au ciel, avec une poignée de mendiants chrétiens. Ce Radbod était justement en révolte contre les Franks. Winfried est obligé d'abandonner pour quelque temps ses projets : il retourne en Grande-Bretagne et laisse faire l'homme de guerre.

Les Ostrasiens, sous la veuve légitime de Pepin, Plectrude, tutrice d'un enfant en bas âge, étaient foulés par tous leurs anciens ennemis. Frisons païens et Neustriens plus policés allaient se donner la main sous les murs de Cologne pour étouffer la puissance ostrasienne, lorsque le bâtard Karl sort de prison. Il bat les Neustriens à Vincy, au sortir de la forêt carbonaire, les repousse jusqu'à l'Oise, et revient sur le Rhin pour faire rentrer, le fer et le feu à la main, les Frisons dans leurs marais. Le duc des Frisons, Radbod, succombe en voyant les Franks de nouveau maîtres chez lui. Mais, au midi, le duc des Gascons, Eudes, qui avait pris le titre de roi de l'Aquitaine et qui en effet dominait presque toute la contrée, vient prêter main-forte aux Neustriens. Karl atteint le maire de Neustrie et le duc d'Aquitaine près de Soissons sur l'Aisne, et, après une grande tuerie, les poursuit jusqu'à la Loire et se fait livrer le roi mérovingien, au nom duquel ils s'étaient révoltés contre la domination ostrasienne.

Winfried peut revenir, le terrain est plus favora-

ble, l'ordre se rétablit. Nous retrouvons en effet l'apôtre dans les marais de la Frise, en 718 et en 723; après avoir été retremper sa foi à Rome, il reviendra avec le titre d'évêque régionnaire et une lettre dans laquelle le pape priera le puissant chef de protéger son délégué chez les nations barbares. Charles-Martel lui donnera une charte de sauvegarde pour sa sécurité partout où il portera ses pas; et, dès lors, chacun de son côté, l'un suivi de quelques pauvres prêtres, l'autre traînant à sa suite les hordes sauvages des deux bords du Rhin, ils poursuivront leur œuvre qui est la même, quoiqu'ils en aient à peine conscience.

La vie de Charles-Martel se passe comme celle de Charlemagne à courir du nord au midi, frappant tour à tour sur le paganisme germain et sur l'islamisme arabe. Au nord comme au midi, il est « l'apôtre armé de l'Église. » Mais a-t-il bien conscience de son rôle? Au-delà du Rhin, il cherche avant tout à rétablir la puissance militaire des Franks; au-delà de la Loire, il veut surtout des terres et du butin. Lorsque le pape lui recommande, avec force compliments sur sa piété, le moine anglo-saxon, il répond poliment à ces politesses italiennes, accueille de son mieux un étranger qui pouvait servir à ses desseins et lui donne tous les saufs-conduits qu'il pouvait désirer. Mais cela ne l'empêche point de récompenser ses guerriers avec les biens des églises, les seuls dont il puisse disposer. Il arrache de leur siége les métropolitains de Reims et de

Trèves, pour mettre de ses créatures à leur place. Un sien neveu, du nom de Hughe, devient archevêque de Rouen, évêque de Paris et de Bayeux, et abbé de Jumiéges. Nombre d'évêchés sont donnés en bénéfices aux antrustions du puissant chef. Les biens qui appartenaient aux évêchés en sont séparés ou ces évêchés donnés à des guerriers qui ne savent point lire, et qui s'installent avec leurs femmes, leurs soldats et leurs chiens de chasse dans les riches palais épiscopaux et ne s'en croient pas moins évêques quand ils ont coupé en rond sur leurs crânes leurs longs cheveux roux et endossé une chasuble par-dessus leur jaque de fer. Celui qui haïssait dans les Frisons une race rivale plutôt encore que des païens, et qui, en combattant contre les Arabes défendait surtout sa conquête, n'avait guère le secret de cette mission que Charlemagne devait formuler avec tant de netteté : « *Ego miles Christi*, je suis le soldat du Christ. »

Les guerriers franks qui formaient encore la plus puissante des nations chrétiennes n'étaient toujours que des batailleurs sans dessein et sans but. Quand ils portaient les regards au-delà de la Loire, ils s'indignaient sans doute de cette indépendance d'anciens vassaux des Mérovingiens; mais ils se consolaient bien vite en songeant qu'autant valait avoir ces riches pays pour ennemis que pour tributaires. Que leur importait, après tout, cette Gaule romaine du midi. Ce n'était pas là la patrie : c'était une terre bonne surtout à guerroyer, à courir, à piller. Nous voyons deux fois Karl avec ses sau-

vages guerriers traverser la Loire, s'avancer jusqu'à Bourges ou plus loin et revenir plein de joie avec un riche butin, sans garder le pied dans cette région méridionale. Le véritable empire frank, c'était la terre germaine, là où l'on entendait le langage teutonique, là où habitaient de nobles peuples, qui avaient comme eux pour ancêtres les dieux, et comme eux avaient traversé l'Europe « par la force de leurs bras. » Lorsque les Slaves arrivaient jadis sur les bords de l'Inn ou sur les bords de la Saale et qu'ils demandaient quel peuple habitait au delà, on leur nommait les Franks : et alors ils s'éloignaient saisis de terreur. Mais aujourd'hui que les Alamans, les Thuringiens étaient rivaux, on oubliait le nom des Franks; leur renommée s'amoindrissait; les peuples éloignés ne leur envoyaient plus de présents; les Lombards et les Saxons bravaient leur colère depuis qu'ils ne redoutaient plus de voir la Teutonie entière sortir à leur appel de ses forêts, et autour du sanglier salien se grouper des nations inconnues.

C'est donc par point d'honneur barbare que les Francs suivent Charles-Martel lorsqu'il recommence la lutte contre ces révoltés de la Germanie. A leur tête il sonde les marais de la Frise, il parcourt les plaines de la Bavière, il fouille les profondeurs de la forêt alemanique. La lutte est opiniâtre et sanglante. Pas de grandes batailles; des marches pénibles à travers les bois encombrés de ronces, les forêts inondées, les vastes marécages; la piste ennemie laborieusement suivie, jusqu'à ce qu'on arrive

à quelque ravin, à quelque abatis d'arbres, d'où l'ennemi s'élance tout à coup; une guerre d'Iroquois et de Mohicans dans d'immenses forêts vierges, voilà ce qui attend chaque année la valeur des guerriers franks; car c'est toujours à recommencer. En effet, après la surprise de quelque village, après les razzias de troupeaux exécutées dans quelque clairière, après quelque rude tuerie, les Franks restent un instant maîtres du territoire dont tous les jeunes guerriers se sont enfuis. Les anciens arrivent, les sages de la tribu; ils implorent la paix, promettent le tribut et le contingent et livrent en otages quelques jeunes filles. Les Francs se retirent, emmenant avec eux leur agreste butin. Mais aussitôt qu'ils apprennent que le grand chef est occupé au loin contre les Celtes bretons ou les Romains du midi, les bannis reviennent en dépit des prudents avis des vieillards, et vont chercher leur vengeance sur terre franque. Au printemps, tout est à recommencer. Parfois le duc ostrasien désespérant de dompter, essaye alors de détruire. Exaspéré plus tard, en 734, d'une nouvelle incursion des Frisons, il entre dans leur pays et leur fait une guerre d'extermination. Ses colonnes infernales parcourent le pays, brûlant les bois sacrés, renversant les temples, passant au fil de l'épée tout ce qui dépassait la hauteur du glaive. « Ceux qu'ils laissent vivants donnent des otages, » dit avec énergie la chronique.

Mais ce n'est pas là vraiment conquérir : c'est continuer dans la Germanie l'état de nature, l'état de guerre perpétuelle. Il eût fallu, comme autrefois

les Romains, percer des routes à travers ces forêts, jeter des chaussées à travers ces marais, affermir chaque pas, assurer chaque progrès par des constructions, des châteaux, des *castra stativa*. C'est ce que Charlemagne, durant trente années, fera dans la Saxe. Charles-Martel n'en a pas le temps; mais c'es alors même que le moine investi d'une mission par le pape Grégoire II et pourvu d'un sauf-conduit du Franck Karl, prépare les voies par la conquête des esprits.

C'est entre 718 et 723 que nous retrouvons l'apôtre Winfried dans la Frise, où le persécuteur Radbod était mort. Il s'y était passé après son départ ce qui se passe de temps en temps encore de nos jours dans l'extrême Orient, dans l'Annam ou la Corée; les néophytes avaient été tués ou chassés, les livres saints brulés, les autels nouveaux renversés.

Notre Winfried offre de nouveau ses services à Willibrod, et, pendant trois ans, nous le voyons occupé à détruire les temples et à élever des églises. Point de grâce pour la superstition; plus l'idole est vénérée et moins il la ménage : sa chute n'en frappe que davantage les imaginations barbares. Un jour Willibrod arrive dans l'île de Fosite, le dieu national des Frisons : personne n'osait toucher les troupeaux qui y paissaient; on ne puisait qu'avec un religieux silence dans la source qui l'arrosait : c'était chose certaine que le violateur de ce sanctuaire expirait à l'instant sous le courroux des dieux. Willibrod baptise ses néophytes dans ces eaux redoutées

et fait cuire pour son repas un des animaux sacrés: la foudre ne tombe pas. Doux et intrépides, pauvres et nomades comme les apôtres, les missionnaires apparaissent tour à tour dans toutes les îles des bouches du Rhin. Ils campent à la belle étoile, choisissent le champ de quelque riche pour y faire paître leurs bêtes, et disent au maître du champ qu'ils sont les gens du Très-Haut et que leur maître l'en récompensera. Willibrod se faisait vieux : il avait déjà renoncé aux missions. Il offre à Winfried de partager avec lui le fardeau de l'épiscopat; mais celui-ci, invinciblement poussé en avant, demande son congé, s'enfonce dans la direction du sud-est et arrive sur les bords de l'Unstrutt, au pied des monts Métalliques, dans le pays des Thuringiens.

L'Irlandais Kilian avait paru dans cette contrée vers la fin du VIIe siècle : le duc avait consenti à recevoir le baptême; mais comme l'évêque exigeait qu'il se séparât de sa belle-sœur, l'Hérodiade thuringienne le fait enfin assassiner. La chrétienté fondée par lui avait péri. Winfried est obligé de lutter contre de faux docteurs. Il confond les sectaires, ramène les chrétiens qui étaient retournés aux idoles et baptise une infinité de païens. Il peut alors revenir chez les Hessois : là encore il trouve les vestiges d'une chrétienté détruite. « Il les arrache au culte sacrilége des idoles qu'ils adoraient sous les apparences du christianisme, *sub quodam christianitatis nomine.* » Ce fut alors qu'il bâtit une église à Amœnebourg. C'est parce que cette mois-

son était déjà si abondante que le pape Grégoire II, en 723, songeant à l'avenir du pouvoir pontifical autant qu'à l'avenir de la Germanie chrétienne, mande Winfried dans la capitale du monde chrétien. Introduit dans le palais de Latran, humblement et les yeux baissés, celui-ci demande la bénédiction du saint-père et se précipite à ses pieds. Le pape le consacre évêque régionnaire, c'est-à-dire sans limite de juridiction, et lui fait prêter un serment par lequel il s'engage à conserver la pureté de la foi orthodoxe, à ne jamais céder à aucune instigation contre l'union de l'Église commune et universelle, à prêter au contraire tout son concours à l'Église de Rome, à réprimer selon son pouvoir et à dénoncer tout au moins les ennemis de cette union. C'est la première Église si étroitement soumise à Rome.

Fortifié de tous ces secours et décoré du nom de Boniface, l'apôtre reparaît en Thuringe, en Hesse, en Franconie. A Geismar, dans la Hesse, s'élevait un arbre d'une prodigieuse hauteur consacré au dieu Thor. Les néophytes eux-mêmes l'engagent à renverser ce palladium de l'idolâtrie; celui-ci, « s'enhardissant dans la confiance de son âme, met la hache aux racines du chêne. Une grande multitude de païens était là, qui, entre eux, faisaient mille imprécations contre l'ennemi de leurs dieux. A peine l'arbre était-il entamé, qu'un souffle envoyé de Dieu ébranle la masse énorme : ses branches sont fracassées et il tombe. Dieu permet encore que le tronc soit brisé en quatre morceaux : il se trouve

partagé, sans que les compagnons du saint y eussent mis la main, en quatre énormes pièces d'égale longueur. A cette vue, les païens qui tout à l'heure faisaient des imprécations bénissent le Seigneur et croient en lui. » Ainsi, partagés entre l'horreur de la profanation et le secret désir de voir le profanateur leur prouver à ses risques l'impuissance des dieux, ils ne savent plus opposer à Boniface que de timides protestations.

Le christianisme reprenait pied en Germanie et l'Église se raffermissait, quand l'un et l'autre se virent tout à coup menacés d'une manière bien plus redoutable au midi.

Dès les premières années même du règne du maire franc Charles Martel, des cavaliers arabes avaient franchi les Pyrénées pour reconnaître *l'El-Frandjat* ou le pays franc, comme ils nommaient la Gaule. En 716 la ville de Narbonne était prise; les femmes et les enfants étaient emmenés en captivité. En 723, il est vrai, El-Samah tombait en voulant enlever Toulouse au roi d'Aquitaine, Eudes; et ses compagnons jonchaient de leurs cadavres la chaussée des martyrs. Mais en 725 le wali Ambessa s'installe à Narbonne, pénètre jusqu'à Nîmes, soumet toute la Septimanie au kharadj, tribut annuel, entraîne ses rapides cavaliers sur les bords du Rhône et apparaît au milieu des populations effrayées jusque dans les Vosges. Ce qui terrifie surtout les populations que ces ravageurs traversent, c'est que, ces cavaliers, comme s'ils étaient portés sur les ailes

du vent, disparaissent aussi vite qu'ils viennent. Point de bagage superflu, point d'encombrement; le fantassin ne porte que ses armes : la marmite de cuivre et le sac de provisions est à la charge du cavalier. Faut-il courir, l'homme à pied se suspend aux longs crins des cavales et lutte de vitesse avec elles. On commençait à peine à s'entretenir dans la Gaule de ces hôtes étranges qui avaient fait apparition dans les Pyrénées; déjà les flammes de Luxeuil et d'Autun annonçaient leur présence dans le nord. Quand la lourde infanterie germaine s'est enfin rassemblée, ils sont déjà en sûreté avec leur butin.

Comment se fait-il que rien d'abord ne leur résiste? Ils n'ont même pas de cottes de maille à la guerre. La foi leur est une meilleure armure. Au milieu des fatigues de la guerre, le soldat musulman n'est dispensé d'aucun de ses devoirs religieux. Leur général est leur prêtre : lorsque paraît l'aurore, il donne le signal de la prière, rappelle à ses braves les préceptes du Coran, prescrit l'oubli des injures personnelles. Le danger est-il pressant, il ordonne un jeûne. Alors, ivre d'ascétisme et de religion, l'Arabe s'élance : rien ne lui résiste. Jamais ils ne demandent le nombre de leurs ennemis : « Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous? » disait El-Samah à la bataille de Toulouse. Eudes, le roi de la Gaule méridionale, n'espérant point résister, tenta de s'allier d'abord avec un wali arabe, gouverneur des Pyrénées orientales, ennemi de l'émir d'Espagne Abd-el-Rahman, et il donna sa fille à l'infidèle pour s'en faire un rempart contre l'islamisme. Mais cette

politique ne lui réussit point. L'émir Abd-el-Rahman, un vrai Moslem, à la valeur chevaleresque, à la piété fervente, accable le traître Munuza, envoie sa tête et la fille du duc d'Aquitaine au calife de Damas, et s'apprête à conquérir décidément l'El-Frandjat que les Arabes commencent à appeler déjà la terre des Martyrs, et qui exerçait par là même sur eux un véritable attrait.

La guerre sainte est prêchée en 730 et 731 dans tout l'empire arabe. Pendant plusieurs années l'Espagne entière s'épuise en préparatifs ; pendant plusieurs années on voit les aventuriers de toutes les contrées de l'Asie et de l'Afrique franchir le détroit de Gibraltar : mince bagage, espoir immense. Alors Abd-el-Rahman, voyant au loin toute la terre couverte de la multitude de ses soldats, les dirige sur les cols des Pyrénées. Le roi Eudes essaye d'arrêter l'avant-garde de cette invasion au confluent de la Garonne et de la Dordogne ; il est écrasé et voit en fuyant les flammes qui dévorent Bordeaux. Tout était perdu pour lui : il n'avait plus qu'à choisir entre deux esclavages, entre deux barbaries. Il espère davantage de son farouche coreligionnaire et court à Paris se jeter dans les bras du duc ostrasien, Karl.

Heureusement les Arabes se dispersent pour piller et ravager. On voit à la fois leurs éclaireurs dans le Limousin, aux sources du Tarn et de la Garonne, en Bourgogne, en Lorraine. Encombrés de butin, ils mettent trois mois peut-être à s'avancer de la Garonne sur la Loire, pillant les monastères et les

églises avec délices et les démolissant scrupuleusement après les avoir pillées. Mais l'église de Saint-Martin de Tours, le Delphes de la Gaule, la ville d'or de l'Occident, est surtout le but de leur fanatisme et de leur cupidité. L'affaire touchait directement les Franks. Karl, pour sauver « la maison du bienheureux Martin, » dut publier son ban de guerre dans toute sa Francie et dans la Germanie tributaire. Les plus sauvages vallées de la Forêt Noire, les plus profondes chênaies de la Franconie, retentissent des sons de la conque barbare : tous accourent, brûlant de la soif du sang et de l'or. On voit arriver les Alamans, les Thuringiens, même les Saxons. On oublie les haines éternelles jurées sur les autels. Les Gallo-Romains eux-mêmes, devenus braves et barbares comme leurs maîtres, accourent et se lèvent pour combattre ces Asiatiques qui brûlent leurs églises. Tous, réunis à Herstall, viennent se mettre sous les ordres de ce Karl qui se battait et récompensait si bien; et, en le voyant dans ce rustique palais orné de tant de dépouilles, ils croient voir en lui les uns le soldat du Christ et les autres le fils d'Odin; mais ils partent tous pleins d'espoir.

Quand, sur la route de Poitiers à Tours, ces deux armées se rencontrèrent, le sentiment qu'elles s'inspirèrent fut un étonnement mêlé d'horreur. Partis du nord et du fond de l'orient, le Germain et l'Arabe, ces deux destructeurs de l'empire romain, se rencontraient stupéfaits sur les ruines qu'ils avaient accumulées. Les petits hommes du midi, avec leurs

membres grêles et nerveux, le visage brûlé par le soleil, les yeux noirs, mobiles comme la flamme, contemplaient avec effroi ces grands corps blancs, ces géants du nord, à la rouge crinière, aux longues moustaches pendantes, aux yeux bleus transparents et farouches comme ceux du lion. D'un côté, un pêle-mêle de burnous blancs, de draperies d'Orient. Les Arabes de Damas et de Bagdad, qui dans leur séjour au milieu des Grecs industrieux avaient altéré leur primitive simplicité, brillaient sous les bijoux phéniciens, sous les soieries syriennes, que les barbares de la Gaule n'achetaient qu'au poids de l'or aux marchands italiens, sous les gracieuses armures ciselées et damasquinées, sous les coquets turbans de mousseline persane. Ceux de l'Hedjaz et de l'Yémen, venus tard à la guerre sainte et au butin, pauvres et simples comme les contemporains d'Omar, serraient encore avec la corde en poil de chameau un grossier burnous autour de leur tête; leur luxe c'était leur bon cheval, dont ils savaient la généalogie, à l'œil de flamme, à la croupe luisante, svelte et nerveuse comme son maître; ou bien ils arrivaient montés sur leurs rapides dromadaires, tels qu'ils apparurent dans l'Attique au siècle de Thémistocle, brandissant, au lieu du cimeterre de Damas, les longs arcs de palmier que leurs aïeux portaient dans l'armée de Xerxès. Le Berbère, le montagnard à haute taille, au teint plus vermeil, au langage barbare, abandonnant pour le pillage son rude labeur de mineur ou de bûcheron, cheminait gravement sur quelque robuste bidet de l'Atlas.

Tous ces Asiatiques, tous ces Africains, opulents vainqueurs de la Perse et de l'Espagne, ou pauvres aventuriers, nouvellement nés à l'islamisme, ouvraient de grands yeux en songeant que les Franks qu'ils croyaient avoir déjà rencontrés à la descente des Pyrénées n'étaient pas les vrais Franks, mais seulement des Romains comme ceux de la Syrie et de l'Égypte. Les vrais Franks, ils étaient là en face d'eux, poussant de leur poitrine tudesque de sauvages cris de guerre. Maintenant, pour la première fois, les Arabes mettaient vraiment le pied dans l'El-Frandjat.

Toutes les nations de la Germanie étaient accourues au ban du grand Karl. Les historiens arabes assurent que son armée se composait d'hommes de diverses langues. L'historien Rodrigue de Tolède y a convoqué jusqu'aux Gépides. Les Franks, aux larges braies germaniques serrées par des bandes de pourpre entre-croisées, brandissaient la francisque de leurs pères et surtout le hang crochu qui harponnait, perçait et ramenait l'ennemi aux pieds de son vainqueur. Les plus pauvres et les plus barbares, ceux de la Hesse et de la Franconnie, chargeaient leurs larges épaules de peaux d'ours et d'aurochs; les plus riches, ceux qui vivaient à la table du grand chef ou au milieu des industrieux colons de la Gaule, portaient de pesantes cottes de maille, des corselets de plaques d'acier, des casques romains, des tartans gaulois aux mille couleurs, que fabriquait Vannes. Les volontaires saxons s'appuyaient sur l'arme nationale, cette énorme épée à

deux mains, ce *sax* redouté, qui avait conquis la Grande-Bretagne à leurs frères d'outre-Manche, mais qui, sur le Wéser, ne devait point prévaloir contre la francisque. L'Alaman et le Bavarois, comme le lansquenet souabe du moyen âge, comme le confédéré suisse de Morgarten, tenaient fortement par le milieu leur longue et lourde lance, formée d'un pied de la forêt hercynienne. Derrière, des guerriers plus sauvages encore, habitant les dernières marches de la Germanie, les traînards de la barbarie odinique, soigneux héritiers de tout ce que la férocité germanique avait déjà laissé d'elle-même ! ils étaient arrivés nouant, comme les anciens Celtes, leur fauve chevelure au sommet du crâne, se tatouant le visage comme l'Hérule aux joues verdâtres de Sidoine, empoisonnant leurs flèches comme les Franks de Grégoire de Tours, ou teignant en noir leurs armes et leurs corps pour inspirer à leurs ennemis, comme les Lygiens de Tacite, l'épouvante de leur funèbre apparition. Ceux-là n'avaient que leur bravoure, leur bouclier d'osier, leur grossière pique de sapin ou leur lourde massue de chêne : leurs plus précieux ornements étaient la chevelure de leur ennemi pendant à leur ceinture. Mais ils étaient les plus terribles : leur pauvreté trouvait encore à piller, là où les tribus plus favorisées ne voyaient plus rien qui tentât leur convoitise.

Tels étaient les hommes sur la valeur desquels reposait en cette journée l'avenir de la civilisation occidentale. L'évêque de Beja appelle cette armée

l'armée des *Européens*. Au milieu de ces étranges champions du christianisme, guerriers bardés de fer ou sauvages vêtus de peaux, on voyait briller la chasuble des prêtres. De belliqueux évêques, endossant par-dessus la chape la cuirasse de fer, allaient de rang en rang, inspectant les armes et distribuant les bénédictions.

C'était en octobre 732 : sept jours durant, les deux armées s'examinèrent ; sept jours durant, les chefs hésitèrent à donner le signal du grand combat. Le septième jour, les Arabes et les Maures sortirent les premiers de leurs tentes, aux cris des muezzins appelant le peuple à la prière. On s'ébranla. On a peu de détails sur cette bataille. C'était surtout de légère cavalerie que se composait l'armée des mécréants; celle des Germains était au contraire une solide infanterie. Les Arabes vinrent user leurs flèches et les charges de leurs chevaux contre cette phalange, ce coin inébranlable dont nous parle Tacite (*cuneus*); les Germains opposaient à l'ennemi un front hérissé de fer, d'où s'échappait, grandissant avec le sourd mugissement répercuté par les creux boucliers, le *barditus* des héros. « Les nations du nord restaient comme des murailles immobiles, comme un rempart de glace : *glacialiter manent adstricti.* » L'impétueuse cavalerie du midi se brisait contre ces hommes enchaînés les uns aux autres, mais dont le bras, armé de la redoutable francisque, se levait pour retomber en coups terribles sur les assaillants. La nouvelle que le roi Eudes, par derrière, attaquait le camp des Arabes, arrêta

le combat. Ceux-ci coururent à leurs tentes pour sauver le butin qu'ils avaient déjà fait et donnèrent ainsi la victoire aux Franks. « En un clin d'œil, dit Rodrigue de Tolède, les Ostrasiens aux vastes membres, à la main de fer, à la poitrine escarpée, *pectore arduo*, anéantirent les Arabes. » Abd-el-Rahman semble être tombé dès les premiers coups. La nuit vint séparer les combattants.

« Au point du jour, dit Isidore de Beja, les Européens aperçurent les tentes des Arabes toujours en bon ordre et à la même place.... Ils envoyèrent des éclaireurs : les fils d'Ismaël avaient disparu silencieusement pendant la nuit, par les chemins les plus courts ; ils étaient retournés dans leur pays. » Longtemps les Franks hésitèrent à étendre la main sur ce riche butin qui s'offrait à eux. Partagés entre la défiance et la cupidité, ils tournaient autour du camp. Ils finirent par y entrer. Le butin des Arabes à Bordeaux avait dû être considérable. Les historiens des vainqueurs en parlent avec une exagération vraiment orientale. A les en croire, le moindre soldat aurait eu pour sa part force topazes, hyacinthes, émeraudes, sans compter l'or un peu vulgaire en pareil cas. Ce fut un cruel spectacle pour les Aquitains que l'allégresse de ces barbares qui se partageaient leurs dépouilles.

Telle fut cette bataille qui, suivant les uns, sauva l'Occident et la civilisation chrétienne, suivant les autres, ne fut qu'un épisode de cette guerre d'incursions et d'algarades dont les Arabes fatiguèrent la Gaule du midi. Cette armée asiatique qui appa-

rut un jour aux bords de notre Loire, et qui s'évanouit au matin avec le brouillard de la nuit, n'a pas laissé plus de traces de son passage que l'armée fantastique dont nous parle la ballade de Zedlitz. Les archéologues n'ont pu retrouver vestige de ses campements. Quelques chroniqueurs du temps ont entendu parler de cette bataille et nous l'ont contée d'une manière inintelligente et barbare. Les chroniqueurs des siècles suivants ont pu broder impunément sur ce thème et multiplier à plaisir le nombre des mécréants qui tombèrent sous l'épée vengeresse des croisés.

« Au nom de la vertu Notre Seigneur, là fut si grande occision des ennemis de la foi chrestienne, que, si comme l'istoire le témoigne, il (Charles-Martel) en occit en celle bataille trois cent et quatre-vingts mille et leur roi qui avait nom Abdérame. Lors fut primes appelé Martiaux par son nom, car ainsi comme li martiaus débrise et froisse le fer et l'acier et tous les autres métaux, ainsi froissait-il et brisait par la bataille tous ses ennemis et toutes autres nations. Si fut plus grant merveille que il ne perdit en cette bataille de toute sa gent que mille cinq cents personnes. »

En 732, l'année même de la bataille de Poitiers, l'apôtre des forêts germaines recevait de Rome le pallium avec le titre d'archevêque de Mayence et de primat de la Germanie; et il prêtait en retour au pape Grégoire III, pour les fidèles qu'il conquérait à l'Église, et pour les évêchés et les abbayes qu'il

devait fonder, un serment de soumission et d'allégeance qui faisait de la nouvelle contrée chrétienne la fille la plus soumise du saint-siége. Ainsi la Germanie, qui avait versé le flot de ses populations guerrières et sauvages, sous les pieds desquelles avait disparu l'empire des Césars, passait, grâce aux missionnaires, sous l'empire des papes.

Ce n'était pas chose facile cependant que de répandre le christianisme chez ces sauvages toujours à la piste de l'aurochs ou du sanglier, et rebelles à la domination de ces Franks qui avaient abandonné le culte d'Odin pour la religion même qui venait les poursuivre au milieu de leurs forêts. Il fallait fixer au sol ces populations mobiles, fonder des églises, bâtir des monastères, élever des forteresses pour mettre à l'abri les prêtres et les reliques des apôtres qui périssaient victimes de leur zèle. Les missionnaires eux-mêmes sentaient qu'ils avaient besoin du secours du bras séculier. Sans doute il avait suffi de quelques pauvres Galiléens pour faire adopter la religion chrétienne par les intelligences raffinées de la haute société romaine, ou par les masses opprimées alors sous l'iniquité sociale du grand empire. Mais ces chasseurs, ces pillards des marais de la Frise ou des bois de la Saxe, comment pouvait-on avoir prise sur eux? « Sans la crainte du duc d'Ostrasie, écrivait Boniface, je ne pourrais ni diriger le peuple ni défendre les prêtres, les diacres et les suivants du Seigneur. » Il fallait rattacher à une puissance publique redoutable comme celle des Franks, et à une direction universelle comme celle de Rome,

ces efforts et ces travailleurs divers. C'est ce qu'avait compris et ce qu'obtenait Boniface, en demandant l'investiture de Rome.

Ce qui avait manqué aux premiers missionnaires de la Germanie, aux Irlandais, c'était la communauté de génie, de langage, de traditions avec les barbares qu'ils venaient convertir. C'était une grande chance de succès que de se présenter au milieu des Teutons de la Frise et de la Saxe, parlant la langue qu'ils parlaient, tirant d'une poitrine saxonne les rudes sons qu'ils affectionnaient. L'ignorance des traditions mythologiques de la Germanie avait exposé les prédicateurs gaulois ou irlandais à d'étranges bévues. Il faut voir dans Grégoire de Tours par quels singuliers arguments saint Remy cherche à ébranler la foi de Clovis en ses dieux. Il le traite comme un païen de la campagne de Rome ou d'Athènes : il lui fait honte des galanteries de Jupiter et de l'inceste de Junon, dont le roi frank n'a jamais entendu parler. Les Anglo-Saxons, eux, en abandonnant les dieux de la Germanie, n'avaient pas répudié ses traditions. Nul doute que l'enfance de Winfried dans la ferme paternelle du pays d'Essex, n'eût été bercée d'antiques légendes, de vieilles histoires germaniques où revenaient sans cesse les héros de l'Edda. Ces Anglo-Saxons connaissaient bien le côté faible de ces dieux qu'ils venaient renverser. Rien de plus judicieux que les conseils adressés à Boniface par son ancien évêque Daniel : « Vous ne devez point, écrivait-il, vous élever contre les généalogies de leurs faux dieux. Laissez-les répéter

devant vous que leurs dieux naquirent les uns des autres, par l'embrassement de l'époux et de l'épouse. Vous leur prouverez ensuite que des dieux et des déesses, nés d'une naissance humaine, ne sont que des hommes, et qu'ayant commencé d'être, ils cessent d'exister. »

Grâce à Boniface, voici donc que les saints de la Gaule, de l'Italie et de la Grèce sont honorés dans les clairières du Mayn et du Necker : saint Pierre à Geismar, saint Jean à Altembourg, saint Michel à Ordruff. On voit s'élever dans les bois la croix des rustiques cathédrales. Dans ces sombres forêts dont nous parle Tacite, temple sinistre de quelque divinité sanguinaire, le voyageur attristé par l'horreur de ces lieux, entend tout à coup avec allégresse et stupéfaction la cloche d'un couvent perdu dans le fourré. Restait à peupler ces couvents, à remplir ces siéges épiscopaux, en attendant qu'on pût faire de ces barbares des évêques et des moines. Boniface tourne les regards vers sa patrie, l'île des Saints, la savante et religieuse Angleterre. Il demande un nouveau renfort d'ouvriers : des hommes et des femmes. Le christianisme n'avait-il pas à faire aussi l'éducation de la femme germaine ? Boniface, comme ses confrères d'Irlande et d'Angleterre, veut dompter les passions barbares par le spectacle de la virginité. Tandis que les actifs bénédictins, tout en évangélisant les Germains, perfectionnent leur agriculture et défrichent leurs forêts, les femmes germaines vont apprendre auprès de ces religieuses les vertus de leur sexe. Boniface établit Chunihild et

Berald, sa fille, en Thuringe, Chemidrat en Bavière, Thécla à Kitzingen, en Franconie.

La plus illustre de toutes, c'est la belle et savante Lioba. « L'aspect d'un ange, la conversation délicieuse, l'esprit lucide : elle était grande par sa prudence, orthodoxe par sa foi, patiente dans son espérance, expansive dans sa charité. Elle montrait toujours un visage serein, et jamais pourtant sa gaieté n'allait jusqu'au rire. Jamais on n'entendait malédiction sortir de sa bouche; jamais le soleil ne se coucha sur sa colère. » La roideur ordinaire des hagiographes s'adoucit en parlant de la charmante abbesse : le moine Rodolphe a parfois de la grâce comme lorsqu'il nous parle de cette jolie petite coupe où la sobre vierge trempait ses lèvres : « ses sœurs l'avaient surnommée le bijou de Lioba. » Lettrée comme une Anglo-Saxonne, elle ne voulait pas de ces veilles prolongées et inféconde, invention d'un monachisme inintelligent : « Retranchez le sommeil, disait-elle, vous retranchez l'esprit : *vous êtes incapable d'étudier*. » L'intelligente abbesse invitait même ses sœurs à se permettre quelques instants de sommeil dans les chaudes après-midi de l'été. Les heures affranchies par elle d'une pénible lutte contre la fatigue physique, comme elle savait les employer! Elle possède l'Ancien et le Nouveau Testament, les Pères, les conciles, tout le droit canonique. Dans son ardeur pour l'étude, elle se fait lire, dit le biographe, l'Écriture sainte pendant son sommeil : les plus jeunes de ses sœurs se succédaient volontiers pour ce service. Telle était la fille

bien-aimée de Boniface. Le saint eut pour elle une sorte d'amour tendre et mystique. Il recommanda à ses disciples de réunir dans le même cercueil leurs ossements, « afin qu'ils attendissent ensemble le jour de la résurrection, eux qui, pendant leur vie, avaient servi avec un zèle égal la cause du Christ! »

Qu'on songe à cette pléiade de vierges douces, savantes, intelligentes comme Lioba ; qu'on songe à toutes ces vies de femmes employées obscurément à régénérer la nation germaine dans ce qu'elle avait de plus intime, la vie de famille, les vertus féminines! On ne s'étonnera plus que le peuple allemand, dégrossi par ces savantes missionnaires, soit devenu à l'école chrétienne le peuple mystique et songeur qui rêva quelquefois le dieu du moyen âge sous forme féminine, et que les rives poétiques de son Rhin aient vu s'élever à la Vierge les plus *belles* cathédrales de l'âge gothique.

L'œuvre de Boniface est cependant virile aussi dans la Germanie. Il veut, au point de contact de la Hesse, de la Franconie, de la Thuringe et de la Bavière, au centre même de ses conquêtes, élever pour l'Allemagne une sorte de ville cénobitique, non plus anglo-saxonne, comme le monastère de Fritzlar, mais purement germanique. En ce lieu s'élevait alors l'immense forêt vierge de Bochonia. Il chargea le Bavarois Sturm d'aller y chercher l'emplacement du futur monastère. Suivons le hardi missionnaire au milieu des hasards, des rencontres, des émotions de ce voyage de découverte en pleine nature vierge et barbare.

« Sturm ayant un peu respiré dans sa cellule, monta sur son âne, et, prenant le viatique, il partit seul, recommandant son voyage au Christ, qui est la voie, la vérité et la vie. Il commença à parcourir les vastes espaces du désert. Explorateur attentif, il allait examinant les monts, les plaines, les collines, les vallées, les fontaines, les torrents, les rivières. Toujours les psaumes sur les lèvres, il élevait à Dieu les gémissements de son âme, ne se reposant que là où la nuit le forçait de demeurer. Quand il s'arrêtait la nuit, avec la serpe qu'il portait à la main, il coupait du bois et dressait un abri pour protéger son âne contre les bêtes fauves qui abondaient dans ces lieux. Mais lui, s'étant signé le front au nom de Dieu, dormait tranquille.

« Un jour il parvient à une route qui mène de Thuringe à Mayence ceux qui font le commerce. Il y trouve une grande multitude de Slaves nageant dans la Fulde, et l'un d'eux, qui servait d'interprète, lui ayant demandé où il allait, il dit qu'il allait dans la partie supérieure du désert.

« Il continua seul sa course, n'apercevant que des bêtes fauves, des oiseaux et de grands arbres, lorsque le soir, étant parvenu, après le coucher du soleil, au lieu appelé *Ortessera*, où il établit un camp pour lui et son âne, il entendit tout à coup le bruit d'un homme. Tous deux se voyant, se saluèrent. L'homme dit qu'il venait de *Wedereiba* (Wetterau) et conduisait en laisse le cheval de son maître Orsis. Ils passèrent la nuit en cet endroit, et cet homme, qui connaissait beaucoup le désert, indi-

qua à Sturm le nom des lieux, le cours des torrents et des sources. Le matin, ils se bénirent mutuellement, et l'homme séculier prit le chemin de Grappfelt.

« Le serviteur de Dieu se remit en marche, seul, suivant sa coutume, à travers le désert, et il parvint au lieu où se trouve à présent le monastère. Aussitôt l'homme saint, rempli d'une joie pieuse, courait transporté et ravi, et plus il allait en long et en large, plus il rendait grâce à Dieu. Enchanté de la beauté du lieu, et après avoir passé une grande partie du jour à l'explorer, il le bénit, se signa et partit joyeux. »

C'était, écrivait Boniface lui-même, un endroit désert et boisé dans une vaste solitude, *locus silvaticus in heremo vastissimæ solitudinis*, ce qu'il fallait pour la vie ascétique. Il y vint plusieurs fois luimême, quand le cloître fut bâti et commença à se peupler, enrichi bientôt par les dons des princes francs; sur une hauteur voisine, qui a conservé le nom de *Bischoffsberg* (Mont-l'Évêque), il aimait à converser avec son disciple et à instruire ses jeunes recrues. La fondation de Fulde reçut bientôt son institution du Pape et, augmentée de nouvelles recrues, elle devint la lumière de la Germanie du nord, comme Saint-Gall était celle du midi.

Rien de plus curieux, de plus étrange que la situation de Charles-Martel et des Franks, entre le mahométisme qu'ils repoussent au midi et le paganisme qui recule au nord devant les missionnaires

qu'ils protégent. Il fallait récompenser les braves qui aidaient Charles-Martel à dompter le paganisme et l'islamisme. Charles-Martel n'avait rien à donner; mais l'Église était là, richement dotée par les rois mérovingiens. Charles-Martel prend les biens de l'Église. Il la défend, mais il faut qu'elle paye ses défenseurs. Le voilà donc qui fait de ses guerriers germains des évêques et des abbés. Baptisés et ordonnés sommairement, instruits plus sommairement encore, les leudes ostrasiens s'asseyent sur les siéges épiscopaux des saints de la Gaule, tandis que Rigobert, évêque de Reims, est violemment arraché de son siége. L'œuvre de pillage marche de front avec l'œuvre de délivrance. Six chefs bavarois se partagent l'évêché d'Auxerre. L'archevêque de Lyon meurt et n'a pas de successeur. On pille si bien les domaines de l'évêque de Vienne qu'il s'enfuit de douleur dans un monastère du Valais.

Charles-Martel et les Franks n'en sont pas moins, qu'ils le veuillent ou non, les bras armés de l'Église et du Christianisme.

Au midi, les Arabes, malgré leur défaite à Poitiers, prenaient pied dans la Septimanie et la Provence. Ce que les Franks chrétiens trouvaient de plus odieux, c'est que ni la Septimanie ni la Provence n'avaient l'air de se soucier d'être délivrées des Arabes. Ces populations vives et policées du midi accueillaient mieux que les barbares du nord les civilisateurs éphémères de l'Espagne. Ceux-ci se contentaient de lever l'impôt du Kharadj. Pour les droits des seigneurs ou les priviléges des villes, pour tous

ces parchemins ils avaient un respect scrupuleux. Ils ne pillaient pas, ils faisaient la guerre humainement. Ils respectaient les monuments romains: bien mieux, ils rêvaient de doter leur petite Espagne gauloise des bords du Rhône de monuments à *leur* goût. S'ils eussent duré, Narbonne eût eu son Alcazar et Arles son Alhambra. L'Église seule ne s'accommodait pas de cette domination, Église séculière ou régulière. Les mécréants tiraient, en effet, despotiquement la conséquence du vœu de pauvreté et mettaient la main même sur les biens des monastères.

Depuis leur lucrative expédition du Midi, les Germains avaient l'oreille aux aguets. Ils accoururent. Les Gallo-Romains furent terrifiés à l'approche de ces libérateurs qui ne pouvaient se tenir de piller, d'incendier, d'arracher les vignes et de *couper* les arbres. Partout ils firent cause commune avec leurs oppresseurs musulmans. A Arles, ils ouvrirent les portes aux Arabes et les aidèrent à exterminer la garnison franque. Mêmes scènes à Avignon. Aussi le Midi fut-il traité par les soldats de Charles-Martel comme il le fut plus tard au douzième siècle par les soldats de Montfort. Les vengeurs de l'orthodoxie ne respectèrent ni hommes ni monuments. A Avignon, ils passèrent garnison et citoyens au fil de l'épée. A Nîmes, ils veulent détruire les arènes, y entassent toute une forêt et y mettent le feu. Bientôt les Arabes ne possédèrent plus au nord des Pyrénées que la Septimanie ; en Provence, rejetés dans les gorges des Alpes avec leurs

alliés gallo-romains, ils s'y défendirent péniblement contre les Franks et contre leurs alliés lombards. Il y avait là de quoi rendre européenne la puissance du chef glorieux de la famille d'Herstall. On s'en aperçoit bientôt.

Avec l'agrément des principaux Romains, le pape de Rome, Grégoire III, un des successeurs de Grégoire le Grand, envoie en 741 une ambassade chargée de riches présents, entre autres les clefs de la confession de Saint-Pierre, à son très-excellent fils, Charles-Martel, en lui offrant le titre de patrice des Romains. C'était rattacher Rome à l'Occident et mettre le saint-siége et l'Église sous la protection de la puissance politique la plus considérable et la plus chrétienne de ce temps. Le puissant chef des Franks reçoit les présents de Rome avec la plus grande joie et fait assurer le pape par deux députés franks, de son attachement et de sa protection. Charles-Martel, mort la même année, n'a pas le temps de passer en Italie et de commencer ce que devait accomplir plus tard son petit-fils Charlemagne; tout était préparé cependant, et l'on entrevoyait déjà l'union future de l'Église de Rome et de la puissance franque, si favorable à l'unité et à la civilisation chrétienne. Mais par là l'histoire de la famille des Pépin et de Boniface s'élève à la hauteur d'événements européens et nous oblige à nous transporter à Rome, au centre de la chrétienté, pour les bien comprendre; et, quoique nous devions encore retrouver la main de saint Boniface dans ces grands événements politiques et ecclésiastiques,

nous achèverons de faire connaître le missionnaire en racontant avant le temps sa fin glorieuse.

Boniface voulut en effet mourir comme un simple missionnaire, après avoir agi comme un grand homme. Lorsqu'il vit, nous dit son biographe, que tout allait bien au delà comme en deçà du Rhin, « il lui parut aussi, comme à ses amis, qu'il était sur le point de finir par les infirmités sa vie corporelle. » Il voulut du moins mourir en missionnaire : il voulut revoir cette Frise, théâtre de ses débuts, et reprendre à soixante-quinze ans l'œuvre de sa jeunesse. Il fit avec ardeur les préparatifs de ce dernier voyage. A l'abbé Fulrad, le confident des princes, il recommanda dans une lettre touchante ses disciples dispersés sur toutes les frontières de la Barbarie, les vieux prêtres, compagnons de ses travaux. Il fit venir sa chère Lioba et l'exhorta « à ne pas abandonner la terre de son exil, à ne pas laisser défaillir sa vigueur dans la tâche qu'elle s'était proposée. Les heures de ce monde, en effet, sont courtes, comparées à l'éternité : les souffrances de temps méritent-elles d'être comparées à la gloire qui sera révélée en nous ? » A son disciple favori, Lull, il remit l'archevêché de Mayence et recommanda l'achèvement du monastère de Fulde, son œuvre de prédilection. « Pour moi, ajouta-t-il, je me mettrai en chemin, car le jour de mon passage approche. J'ai désiré ce départ et rien ne m'en peut détourner. C'est pourquoi, mon fils, faites préparer toutes choses et placer dans le coffre de mes livres le linceul qui doit envelopper mon vieux corps. »

Le 5 juin 755, le pavillon de l'archevêque fut dressé près de Dorkum, au bord de la Burda. Au lever de l'aurore, « une grande multitude de païens, armés de lances et de boucliers, se précipita vers la tente. Les serviteurs sortirent au-devant des agresseurs et voulurent défendre ces saints, tout à l'heure martyrs, contre l'effort de ce peuple furieux. Mais l'homme de Dieu, entendant le tumulte de cette multitude, appela les clercs autour de lui, s'arma des reliques qu'il portait toujours avec lui et s'avança hors de la tente. Il réprimanda ses serviteurs et leur ordonna de cesser le combat. « Bas les armes, mes enfants ; l'Écriture nous apprend qu'il faut rendre le bien pour le mal et non le mal pour le mal. Il est venu, ce jour désiré, elle est venue, l'heure où va s'accomplir ce que j'ai résolu. Fortifiez-vous donc dans le Seigneur, accueillez avec actions de grâces ce que permet le Seigneur. » Il se tourne ensuite vers les prêtres, les diacres, et les autres qui, dans un ordre inférieur, subissaient comme lui la servitude de Dieu, et, d'une voix paternelle : « Mes frères, leur dit-il, montrez une âme courageuse et ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps, mais qui ne peuvent tuer votre âme immortelle. Réjouissez-vous dans le Seigneur et jetez en lui l'ancre de votre espérance. Dans un instant vous recevrez de lui votre récompense éternelle. Il vous donnera place dans la cour céleste, parmi les anges, ces citoyens d'en haut. Ne vous laissez donc pas séduire par les vaines joies de ce monde, par les adulations caduques des gentils : su-

mier des rois carolingiens. C'est lui qui jeta les bases de cette grande et féconde alliance. Comment parvint-elle à s'accomplir ?

Le pape Zacharie, personnage à la fois prudent et résolu, lettré et éloquent, voit qu'il n'y a d'abord rien à attendre des Francs jetés dans les démêlés de Pépin, fils de Charles-Martel, avec ses frères Carloman et Grippo, et il s'arrange avec le vieux roi Lombard, Luitprand, le grand adversaire de ses prédécesseurs, en lui abandonnant le duc de Spolète révolté, pour trois petites villes de la Toscane romaine qui augmentent la première donation, celles de Narni, Osimo, Ancône, dans la Sabine et l'Ombrie. Ce n'était pas fort honorable, l'honnête Muratori le sent, mais c'était profitable. Arbitre de paix, du reste, il s'interpose encore entre Luitprand et l'exarque, et obtient du *premier* Césène pour prix de l'arbitrage, de sorte que le règne de Luitprand qui avait paru devoir être si funeste au saint-siége, lui devient le plus utile. Le successeur de Léon l'Isaurien au trône de Bysance, Constantin Copronyme lui-même, un iconoclaste *cependant*, saisi de respect, abandonne aussi deux villes au domaine de saint Pierre. Zacharie reçoit de toute main; il semble qu'il soit destiné à recueillir les fruits solides de toutes les semences mystiques de ses prédécesseurs, tout le bénéfice des circonstances favorables du temps, et il en a à la fois le sentiment et l'intelligence pratique.

C'est sous le pontificat de cet homme heureux que le zèle d'embellissement et d'ornementation

jusqu'ici limité à Rome au Vatican, au centre du culte, à la résidence des apôtres, se porte à l'autre extrémité de la ville, au palais de Latran, demeure des papes et centre de leur administration. Le patriarcat déjà formé de l'assemblage de plusieurs églises et de plusieurs cloîtres autour de Saint-Laurent et du Saint des Saints est tout renouvelé. Un portique donne entrée dans cette demeure des papes, dépôt des archives du gouvernement pontifical, et une tour domine le palais qu'on appellera longtemps le palais de Zacharie ou *Casa maggiore*. Une administration alors intelligente qui groupe autour des monastères élevés dans les environs les esclaves affranchis et les nécessiteux dans les métairies ou *domus cultæ*, pour le travail de la terre, comme colons, repeuple et ravive les environs de Rome que le désert et la *mal'aria* avaient commencé à envahir. Mais, sous Zacharie, ce n'est pas seulement l'Italie qui semble venir se mettre sous le patronage du pape, c'est l'Occident qui se range sous son influence.

Le fils aîné de Charles-Martel, Pépin, paraissait vouloir réunir toute la puissance de son père sous sa main. Zacharie est un instant tenté d'intervenir en faveur du plus jeune de ses frères, Grippo qui voulait se faire un apanage de la Bavière près des Alpes. Il envoie un prêtre comme arbitre du nom de Sergius. Pépin ne s'en soucie guère, et, vainqueur, le renvoie assez ironiquement. Mais l'apôtre de la Germanie, Boniface, depuis longtemps intimement lié avec les successeurs de saint Pierre et avec

les ancêtres de Charlemagne, les rapproche et les unit d'abord dans un but commun de réforme ecclésiastique et de civilisation chrétienne, prélude d'une alliance morale et politique plus féconde encore.

Il y avait, écrivait Boniface en 742[1], plus de quatre-vingts ans qu'il n'y avait eu de synodes en Gaule, moins encore en Germanie, et qu'on n'avait institué d'archevêques, fait ou renouvelé de canons; aussi les siéges épiscopaux, dans les villes, étaient-ils en proie à des laïques avides ou à des clercs dissolus et à des publicains, tandis que les campagnes étaient souvent livrées à l'exploitation des faux prophètes et des jongleurs.

C'était l'effet des bouleversements que Charles-Martel lui-même avait apportés dans l'Église, en prodiguant ses biens à ses guerriers. Que pouvait-on attendre pour l'édification morale de ces rudes adversaires germains des païens et des Arabes, quand ils n'étaient plus au champ de bataille, mais à l'autel ou dans la basilique? Gérold, évêque de Mayence, suivait bravement les maires francs contre les Saxons et tombait au premier rang. Son fils Gewielieb fut son successeur et son vengeur. Dans une nouvelle expédition, il envoya défier le meurtrier de son père et lui passa son épée au travers du corps. « Personne ne s'avisa de lui imputer ce meurtre à homicide. » Sous ces prélats guerriers,

1. Jaffé, *Biblioth.*, III, Ep. XLII, p. 112. — Œlsner, *Kaenig Pippin*, p. 15. — Wurdtwein, c. LI, p. 167. — Pertz, *Monum. Germ.*, legg. I, p. 16.

fort amoureux des faucons, des chevaux et des belles femmes, mais point théologiens, encore moins lettrés, la foi et la discipline subissaient une égale décadence. A l'exemple de leurs chefs, on voyait les clercs se livrer à l'ivrognerie et à l'adultère. Pendant ces orgies du clergé légitime allemand, des évêques sans aveu, une sorte de clergé nomade, venant on ne sait d'où, consacré par on ne sait qui, colportait le baptême et l'enseignement. Les mêmes sacrements étaient parfois suspects; plusieurs de ces baptiseurs sacrifiaient à Thor et mangeaient des viandes immolées. Plus suspectes les doctrines encore! Le temps était aux hérésies. L'Irlandais Clément, traînant avec lui ses deux bâtards, s'élevait contre les Pères, les conciles, toute la tradition, et professait cette doctrine « horrible, » que Jésus-Christ, lorsqu'il descendit aux limbes, en avait ramené tous les habitants croyants ou incrédules. Le Gaulois Adalbert montrait les présents qu'un ange, sous forme humaine, lui avait apportés des extrémités de la terre; il bâtissait des oratoires sous sa propre invocation et distribuait ses ongles et ses cheveux en manière de reliques.

Le bien que Charles-Martel avait fait à l'Église, Boniface l'avait partagé. Le mal que le chef franc lui avait fait, l'apôtre anglo-saxon, sous ses fils, le répara. Il s'agissait, en restaurant les conciles, de rétablir dans l'Église, comme dans l'État, la discipline et de placer Rome à la tête de l'Église, comme l'Ostrasie s'était placée à la tête de l'empire franc. Boniface fit un dernier voyage à Rome et prit les

nouveaux ordres de Zacharie, cet heureux successeur de saint Pierre. Jusque-là, il n'avait été qu'un missionnaire. Maintenant c'est un archevêque, dont le diocèse est illimité. Il ne réside précisément dans aucun siége, mais dans la Germanie, dans la Gaule du Nord ; il a le devoir de faire de longues et pénibles tournées (*itinera aspera et diversa*) pour remplir, comme saint Pierre lui-même, la double mission de l'apôtre et de l'évêque. Ce sont les expressions dont se sert le pape en l'instituant. Partout il est, comme archevêque, le nonce (*missus*), le légat (*legatus*) du pape. Il le représente ; il est comme son frère (*fratrem nostrum archiepiscopum*). Les rois francs lui doivent aide et protection[1]. Ces rois, alors Pépin et Karloman, osaient plus que leur père et avaient plus besoin de l'Église. On pouvait obtenir d'eux davantage. Boniface convoqua les premiers conciles dont les canons aient été reconnus sur le sol de Germanie.

Le premier fut tenu dans les États de Karloman et sous son autorité. Les nouveaux évêques institués, ceux de Cologne et de Strasbourg, y assistaient. On y rappela la subordination aux prêtres et aux évêques ; on leur interdit l'usage des armes et des habits laïques. On leur ordonna de procéder contre les païens et il fut convenu que des conciles se réuniraient tous les ans pour tenir la main à l'exécution des canons. Le duc Odilon de Bavière, docile à la voix de Boniface, chassa les faux doc-

1. Jaffé, *Greg.* II, *Greg.* III, ep. 27, 38; *Zacharie*, ep. 51, 67.

teurs et les prêtres indignes de l'ancien patrimoine de saint Séverin et de saint Rupert. Dans les deux conciles qui furent ensuite réunis, l'un à Leptines, dans les Ardennes, en Ostrasie (743), l'autre à Soissons, en Neustrie (744), et où siégeaient, à côté des évêques, les deux ducs francs et des grands des deux royaumes, on remplaça certains évêques, on restaura l'autorité archiépiscopale à Reims, à Sens et à Rouen. Enfin on prit une décision importante, à propos des biens qui avaient été enlevés aux églises. Les guerriers laïques, pourvus de biens d'église, durent désormais les tenir à titre précaire, en payant une dîme; les biens, à leur mort, retourneraient au propriétaire ecclésiastique. Par là, les spoliations dont l'Église se plaignait furent en partie réparées; elle reprit possession d'une partie de ces biens ou en recueillit la dîme, et les maires francs, ainsi que leurs successeurs, jouirent d'une autorité plus ferme sur les biens ecclésiastiques et laïques à la fois, puisqu'ils eurent comme la surveillance même de leur équitable et utile distribution [1]. En même temps que l'ordre matériel, ces conciles s'efforcèrent aussi de rétablir l'ordre moral.

Les superstitions celtiques, romaines, germaniques, judaïques furent proscrites; on interdit aux clercs d'aller même à la chasse, de verser le sang des païens, de se marier ou d'avoir des concubines; on enferma les hérésiarques Clément et Adalbert,

1. Mansi, *Cap. Lipt.*, c. II; *Cap. Suess.*, c. II et III. — Mabillon, *de Re diplom.*, ed. 2, p. 293. — Wurdtwein, L. C., p. 70, 184. — Waitz, L. C., III, p. 35.

« pour qu'ils cessassent de semer la semence de Satan et qu'une seule brebis ne corrompît pas tout le troupeau. » Partout Boniface ordonna, en vertu d'une sorte d'autorité métropolitaine qui lui avait été tacitement reconnue, des évêques légitimes; partout, après un compromis qui conciliait les droits des Églises et les droits de leurs titulaires laïques, il déposa les pasteurs indignes. Tous ne cédèrent pas sans résistance. Le brutal Milon, le compagnon d'armes de Charles-Martel, se maintint dix ans, les armes à la main, dans les deux diocèses de Trèves et de Reims : il fallut qu'un sanglier l'éventrât à la chasse pour en débarrasser la chrétienté.

Boniface avait conquis l'Allemagne centrale, terre vierge encore, à la civilisation, au christianisme; il avait achevé, dans la Bavière et l'Allemanie, encore indécises entre la religion du Christ et celle d'Odin, l'œuvre ébauchée par saint Gall, saint Rupért; il avait purifié le dogme et la discipline dans les vieux pays catholiques. Ces résultats précieux, il les avait assurés en faisant décréter, par les conciles eux-mêmes, la périodicité des conciles. C'était, dans ces dernières années, comme primat du royaume franc qu'il avait agi. Il veut maintenant restreindre le ressort de son activité pour qu'elle y soit plus efficace; et, en effet, par une grande fondation et un grand exemple, Boniface rattache la Germanie à Rome, comme le reste de la chrétienté. Au régime de l'isolement, succède pour elle celui de l'unité catholique. Elle passe ainsi sous l'obédience de Rome, autrefois tête de l'empire romain, dont le pape Gré-

goire le Grand avait fait la tête de l'Europe chrétienne occidentale.

La Germanie n'avait pas encore une métropole puissante dont l'autorité, partant de la frontière franque et chrétienne, veillât de près sur le champ de bataille des missions. Après avoir hésité quelque temps, l'apôtre Boniface et le guerrier Pépin se décidèrent pour Mayence contre Cologne. Les Francs, dans une assemblée, déposèrent l'archevêque Gewielieb qui avait tué, en combat singulier, le meurtrier de son père, et nommèrent à sa place Boniface. Le pape confirma la nomination et, en érigeant Mayence en église métropolitaine, lui conféra l'autorité, nonseulement sur l'Ostrasie, mais encore au delà du Rhin, sur les évêchés nouveaux de la Franconie, de la Thuringe, d'une partie de la Souabe et sur la Saxe encore à convertir (748). Tel fut le premier primat de la Germanie. Fils obéissant du saint-siége qu'il consultait en toutes choses, le nouvel archevêque, qui avait sollicité pour cette création la sanction pontificale, loin de s'en enorgueillir, mit son Église dans une dépendance plus étroite de Rome que n'étaient toutes les autres Églises. En renouvelant les promesses et serments de fidélité qu'il avait faits, il confirma la soumission religieuse du pays qu'il avait converti, au saint-siége et l'établissement du puissant édifice de la hiérarchie romaine sur le sol teutonique. C'était faire entrer déjà la Germanie convertie dans la sphère morale des autres contrées romaines et chrétiennes.

Rien d'étonnant, après cela, que, dans cette Église

régénérée de l'Occident, entre ces deux courants opposés qui soufflaient alors, l'un de l'Orient contre les images, et l'autre de l'Occident de l'Europe, de l'Espagne conquise, par les Arabes, contre le christianisme même, l'on constate une sorte de recrudescence chrétienne en faveur de la foi et du saint-siége, naturellement porté à la tête de ce mouvement de concentration et de résistance. En l'année 747, le frère même de Pépin, le puissant maire du palais des Francs, Carloman, dépose son pouvoir et sa part de l'héritage de Charles-Martel entre les mains de Pépin, et vient en Italie demander au pape Zacharie la permission de faire couper sa longue chevelure, de revêtir l'habit monastique et de s'enfermer dans un cloître. Retiré d'abord sur le sommet solitaire du mont Soracte, autrefois dédié à Apollon, il finira ses derniers jours au mont Cassin, plus éloigné encore du sol de ses pères. En Italie même, après la mort du roi Luitprand, le nouveau roi des Lombards, Ratchis, semblait d'abord, comme son prédécesseur, vouloir inquiéter l'indépendance et la grandeur naissante du saint-siége. En l'année 749, deux années après l'abdication du Franc Carloman, ce roi lombard imite le frère de Pépin, et, laissant son royaume à son frère Astolf, vient demander à Rome l'oubli de ses intentions hostiles, et s'enfermer également au mont Cassin, tandis que sa femme et sa fille se rendent dans un couvent de femmes.

Il n'y avait plus alors que deux princes puissants en Occident, le maire d'Ostrasie, Pépin, fils de Charles-Martel, et Astolf, frère de Ratchis. Mais un troisième

personnage exerçait un prestige moral et une autorité bien plus considérable sur les consciences, le pape Zacharie. Pépin était en Europe le glorieux adversaire des Saxons païens et des Sarrasins infidèles qu'il combattait sur le Rhin et sur les Pyrénées. Une seule chose manquait non à sa puissance, mais à sa gloire : le titre de roi des Francs dont le séparaient un triste et impuissant prince mérovingien, et le respect superstitieux des Francs qui conservait à celui-ci encore ce nom immérité. Astolf, le nouveau roi Lombard, n'avait rien à désirer en fait de dignité. Mais il manquait à sa puissance le reste de l'Italie, dont l'excluaient les débris de la puissance byzantine, et plus encore l'autorité cependant désarmée du pape qui, sans rejeter encore de sa tête la suprématie nominale de l'empereur de Byzance, le remplaçait peu à peu réellement dans Rome et dans le centre de l'Italie. Rien, au contraire, ne semblait manquer à l'autorité morale de la papauté ; tout venait à elle. Elle semblait cependant précaire tant que le pape sentirait au-dessus de lui la main du César hérétique de Constantinople, et devant lui l'ambition lombarde. Le pape de Rome et le maire du palais semblaient donc attirés l'un vers l'autre par un besoin mutuel, et ils n'étaient séparés l'un de l'autre que par la royauté et la puissance lombardes. Leur alliance était dans la nature des choses. Elle devait servir leurs intérêts communs, et elle ne pouvait se faire qu'aux dépens des Lombards. C'est ce qui amena les deux événements les plus importants de ce temps : l'élévation de Pépin à la royauté

franque, et la fondation de l'indépendance temporelle du saint-siége.

Nul doute que l'Église de Rome, c'est-à-dire le pape Zacharie et l'apôtre et primat de la Germanie, Boniface, n'aient eu la première et la plus grande part dans ces deux événements, et, d'abord, dans celui qui s'accomplit en Gaule et fit des maires du palais, en 752, les rois des Francs, en convertissant un fait en droit. Le maître politique de Rome, où l'on sentait comme battre toutes les pulsations de l'Europe chrétienne, et le missionnaire de la Germanie dont l'activité avait rempli la Gaule, l'Italie, l'Allemagne et la Grande-Bretagne, pouvaient seuls atteindre à l'étendue et à la hauteur de ces conceptions. La pensée de remplacer la tradition, toute germaine et païenne à ses origines, de la transmission du pouvoir dans une famille, par une consécration religieuse, appartient, évidemment, à la sphère où se mouvaient l'évêque de Rome et l'apôtre Boniface. Les laïques reculaient devant des scrupules qui ne devaient point arrêter l'Église. Les assemblées auxquelles présidaient les princes francs pouvaient se demander « s'il était bon ou non qu'il y eût, chez les Francs, des rois qui n'eussent point le pouvoir royal. » Mais elles semblaient ne pas oser résoudre seules cette question.

C'est après une de ces assemblées des grands et évêques francs, si l'on entend bien Frédégaire, que Pépin sollicita une décision de la première autorité religieuse de ce temps. Et quels sont les deux envoyés de Pépin à Rome? C'est l'abbé de Saint-Denis,

Fulrad, un des principaux personnages ecclésiastiques de la Gaule, et un élève, un ami de Boniface, le nouvel évêque de Wurtzbourg, Burkhard. Tous deux trouvent à Rome un autre élève et ami de Boniface, le célèbre Lull, chargé, par l'évêque de Mayence, de paroles confidentielles pour le pape [1]. La réponse du pape Zacharie, qu'il était « juste que celui-là eût le titre de roi qui en avait le pouvoir, » fut rapportée par les ambassadeurs ecclésiastiques ; et, si une assemblée, dont les monuments n'indiquent ni le temps ni le lieu, consentit à la déposition du dernier Mérovingien et à l'élévation de Pépin, il est certain que celui-ci ne devint réellement roi que par l'onction et le couronnement sacerdotal. L'Église avait, pour la première fois, inauguré auparavant cette cérémonie dans la monarchie des Visigoths, où elle était toute-puissante, puis chez les Anglo-Saxons; et c'est de là que celle-ci passa naturellement chez les Francs, par suite de l'influence conquise au milieu d'eux par le plus grand des missionnaires chrétiens de cette race [2]. On voit la route qu'avait suivie de Rome, par l'Espagne et la Grande-Bretagne, la monarchie de droit divin, pour arriver en France.

Cette cérémonie importante, qui remplaça un droit divin tout païen par un droit divin chrétien, eut lieu en 752 sur le territoire neustrien, où Charles-

1. Jaffé, *Biblioth.*, ep. 791, p. 216 : *Habet enim secreta quædam mea, quæ soli pietati vestræ profiteri debet : quædam viva voce vobis dicere, quædam per litteras notata ostendere.*

2. Frédég., *Cont.*, c. CXVII. — Mabillon, *de Re diplom.*, p. 384. — *Ann. Lauresheim Maj.*, 750.

Martel avait déjà trouvé sa tombe, à Saint-Denis, et où Pépin tenait maintenant ses assemblées, dans la ville de Soissons, près de laquelle Clovis avait autrefois battu Syagrius, comme pour attester l'importance de la tradition gallo-franque dans cette révolution. En présence d'un assez grand nombre d'évêques, s'il faut en croire les *Annales* de Lauresheim, que d'autres ne contredisent point, le missionnaire Boniface, l'intermédiaire véritable des deux plus grandes puissances guerrières et morales de ce temps, oignit solennellement du saint chrême et proclama roi Pépin, dans une cérémonie qui tenait de l'institution actuelle des évêques et de l'ancienne consécration du roi David par le prophète Samuel.

L'ambition du nouveau roi des Lombards, Astolf, amena le contrecoup de cette révolution en *Italie*. En l'année 751, Zacharie vieillissant, Astolf se jette de nouveau sur l'exarchat, et s'empare pour la seconde fois de sa capitale Ravenne et des villes de la Pentapole. L'exarque Eutychius s'enfuit et va annoncer à Constantinople la perte définitive de l'Italie après deux siècles d'un misérable gouvernement. Dans la pensée d'Astolf, Rome et le centre de l'Italie devaient tomber entre ses mains après Ravenne et la Pentapole. Il se met en devoir de les attaquer. Zacharie mourait alors; mais un pape non moins résolu, Étienne II, lui succédait. Le nouvel élu cherche d'abord à arrêter le roi lombard par des flatteries et des présents. Astolf écoute les unes, reçoit les autres, mais ne réclame pas moins la suze-

raineté de Rome avec un sou d'or par chaque tête de Romain, sous peine de prendre la ville.

La ville était dans la désolation. Les Romains, au milieu des lamentations, la tête couverte de cendres, faisaient des processions à Sainte-Marie-Majeure. Le pape promenait solennellement la représentation de Jésus, miraculeusement arrivée entre les mains des hommes. Il n'y avait plus décidement rien à espérer de l'empereur d'Orient qui ne pouvait envoyer une armée, tout à craindre d'Astolf prêt à faire marcher la sienne. La position du pape, son indépendance, son autorité même, à Rome, n'étaient plus tenables, entre les hostilités des rois lombards et la faiblesse des empereurs byzantins, sans la protection d'un prince puissant. En Europe, le nouveau roi Pépin pouvait seul la lui offrir. Depuis un siècle, d'ailleurs, une attraction mutuelle rapprochait la papauté de l'Occident. Un échange d'envoyés a lieu d'abord entre Étienne II et Pépin.

Un évêque et un guerrier francs vinrent enfin prendre Étienne II à Rome pour assurer son passage en France. Le pape partit après avoir confié son peuple à Dieu et à l'apôtre Pierre, traversa l'Italie et passa les Alpes, en 753, à travers la neige, malgré la colère du roi lombard. Il trouve Pépin et sa famille, pleins de respect, à Thionville, pour le recevoir, arrive avec le roi par Quiercy et Verberie, séjours signalés par d'heureux édits canoniques, jusque sur les bords de la Seine; et c'est là, dans un séjour de six mois fait à cette abbaye, qu'il consacre le nouveau roi de sa main, au milieu de la vieille basi-

lique mérovingienne. Ce n'était plus seulement à sa personne, mais à sa famille même qu'il imposait le sceau d'une consécration nouvelle; car il lui assurait, à lui, à ses deux fils et à leurs descendants, la royauté sur les Francs. Et cette consécration avait pour la royauté et la puissance franque une importance particulière[1]. Pépin lui-même avait le sentiment et l'intelligence de ce droit divin tout nouveau, quand il disait dans ses actes : « Il est manifeste que nous sommes montés sur ce trône avec l'aide de Dieu, *juvante Deo*, *per misericordiam Dei.* » Et ce trône, cette royauté étaient bien différents de ce qu'ils étaient auparavant[2].

La nouvelle royauté était l'héritière de la royauté mérovingienne. Ce n'était plus un pouvoir personnel, mais un pouvoir public, une institution politique. Une mission plus haute lui était imposée et il l'acceptait. Consacré par l'Église, par un pouvoir supérieur au sien, le fondateur de la dynastie nouvelle assouplissait à ses lois la nation franque et celles qui lui obéissaient. Il prenait à tâche de raffermir la société, en même temps que sa domination en Gaule; et, maître d'une aristocratie turbulente, qu'il avait domptée et groupée autour de lui, protecteur et serviteur de l'Église retrempée par la discipline, il devenait l'appui le plus efficace de la

1. Frédég., *Cont.*, c. XVII. — *Ann. Laur. Maj.*, 750, p. 138; 752, p. 65. — *Ann. Bert.*, p. 138. — Aschbach., *Hist. des Visigoths.* — Œlsner, *Kœnig Pippin;* Leipsick, 1871, ouvrage où le voyage d'Étienne II est parfaitement éclairci.

2. D. Bouquet, V : *Juvante Deo, qui nos in solio regni instituit.*

civilisation chrétienne. Mais, par là, il devait aussi, en retour, un autre service à la papauté qui le consacrait.

Au delà des Alpes, en Italie, le royaume lombard, au milieu des compétitions des prétendants, des hostilités des rois de Pavie et des évêques de Rome, n'avait pu sortir des désordres auxquels la vieille Gaule avait miraculeusement échappé. Il menaçait néanmoins la nouvelle capitale religieuse de la chrétienté. L'anarchie et la turbulence du royaume lombard d'Italie étaient, enfin, un encouragement aux désordres qui se perpétuaient souvent sur le versant septentrional des Alpes, en Bavière, et à la résistance que cette contrée opposait encore à la domination franque.

Protéger l'Église de Rome, dont l'Église germaine était dépendante, contre les Lombards, c'était donc pour Pépin affermir sa domination sur les païens, sur les barbares, sur les ennemis de l'Église et de la civilisation européenne. On avait appelé déjà européennes les armées de Karl Martel (*Europenses*). « Que le Seigneur, avait dit Zacharie à Pépin, étende les limites de votre domaine sur les nations barbares [1]. » Le pape Grégoire III avait déjà tenté d'assurer à Rome le protectorat de Karl Martel en lui proposant le titre de patrice de Rome. « Vous serez nos alliés et nos coopérateurs, avait-il écrit à des grands du royaume, *auxiliatores et cooperatores*. »

1. Voir Cenni, n. XIV, p. 141; XVI, p. 146; XXII, p. 170. *Cunctas barbaras vestris subjiciat nationes vestigiis, fines vestros dilatet Dominus*, etc.

Cette troisième lettre était la plus haute expression où pût atteindre alors le pathétique chrétien. Saint Pierre, dont Étienne II était le successeur, saint Pierre possédait, il avait ses domaines; il avait son gouvernement, *la sainte République romaine*. Dans cette époque d'exaltation pour les martyrs, pour les images qui faisaient toucher l'invisible, la terre et le ciel communiquaient, le royaume des vivants et celui des morts n'étaient point séparés par une inappréciable distance. Les hommes de ce temps n'étaient point surpris, ils se sentaient flattés plutôt, que les saints pussent soulever la pierre de leur tombeau pour leur écrire. Eux-mêmes, ne leur donnaient-ils pas, à ces morts, des terres, des biens de ce monde? pourquoi, de l'autre monde, ces saints ne leur enverraient-ils pas de fatidiques conseils? Voilà dans l'esprit du temps l'explication de cette célèbre lettre qui a mis parfois aux prises les superstitieux et les incrédules. Ni celui qui écrivit la lettre ni celui qui la reçut ne songeaient à tromperie. Il n'y avait ni dupeur ni dupe. Saint Pierre pouvait, « au nom de Marie et de toute la milice céleste, implorer le secours de Pépin pour la ville de Rome qui lui avait été confiée de Dieu et pour le troupeau chrétien qui l'habite, pour la sainte Église, même pour son propre tombeau, et pour son corps de martyr qui y reposait d'après l'ordre de Dieu ; » il y avait place dans les âmes du temps pour la commisération pieuse et non pour la surprise. Dans leur fureur et dans leur convoitise, les Lombards s'en fussent pris cer-

tainement au tombeau, au corps saint de Pierre, qui étaient devenus le symbole de l'indépendance romaine. Lorsque Pierre termina donc en ordonnant à celui qui avait accepté le titre de *patrice, de défenseur et de patron de l'Église*, de venir sauver ce qui lui avait été confié, le jour où il avait consenti à être fait roi par une mission d'en haut, et de se hâter sous peine de perdre la grâce de l'Apôtre et ses deux royaumes de la terre et du ciel, Pépin fut touché, persuadé, et obéit sans chicaner sur l'authenticité de l'écriture et du latin; et son obéissance était toute dans l'esprit du temps[1].

L'apparition de Pépin sur les Alpes suffit pour arracher Astolf des murs de Rome et le forcer à demander la paix. Il paya les frais de la guerre, livra des otages et s'engagea à ne plus attaquer les villes et les terres de l'ancien exarchat. Mais à qui allaient-elles appartenir? Au moment où le traité se faisait entre les deux puissances, arrivèrent des ambassadeurs de Constantinople. Ils avaient passé par Rome, et, de là, le pape les avait envoyés à Pépin, en leur adjoignant, il est vrai, un de ses mandataires pour les surveiller et traiter aussi avec le roi. Ces ambassadeurs redemandèrent naïvement au roi des Francs les terres de l'exarchat, qu'il avait protégées contre les Lombards. Pépin leur répondit qu'il n'était venu que pour l'amour de saint Pierre et pour le salut de son âme, et que, pour tous les trésors de la

1. Voir dans Cenni X, *Codex Carol.* M. Gregorovius, dans sa belle *Histoire de Rome*, d'ailleurs, plaisante d'assez mauvaise grâce le mauvais latin de saint Pierre au lieu de chercher à expliquer ce curieux monument par l'esprit du temps.

terre, il ne violerait point son serment. En conséquence, c'était donc à saint Pierre, à l'Église romaine et au pape qu'il remettait le territoire pris sous sa protection. Tel est le récit de l'historien pontifical, le bibliothécaire Anastase. Il ajoute ensuite que Pépin fit remettre entre les mains du pape, l'acte de donation qui existait encore de son temps dans les archives de Rome (au neuvième siècle). Tel est le fondement légal de la puissance temporelle du pape en Italie, et l'autorité sur laquelle elle repose. Les rois lombards avaient fait les premiers aux dépens de l'empire grec, des donations de villes à saint Pierre. Pépin, en retour de la couronne que le saint-siége l'avait autorisé à porter, autorisa le pape à gouverner tout l'exarchat; et ainsi furent affermies entre la papauté et la puissance franque les bases d'une alliance dont les conséquences devaient être bien plus considérables encore pour tout l'Occident.

Ce fameux acte de donation a été perdu, et, par conséquent, on n'a jamais pu savoir ni ses limites géographiques ni ses conditions politiques. Ces limites furent-elles alors celles de l'exarchat, c'est-à-dire à peu près les limites qu'avaient encore dans ces derniers temps *les États de l'Église;* Rome même y fut-elle comprise? Rien n'y contredit, rien ne le prouve. Le bibliothécaire Anastase nous assure qu'un envoyé franc alla prendre les clefs des villes de Ravenne, de la Pentapole et de quelques autres pour ller les porter avec l'acte de donation dans la con-ession de Saint-Pierre. Il ne dit rien de Rome. Le

roi Pépin remit-il au pape, en même temps que la possession, ou ce qu'on appelle le *domaine utile*, le droit de souveraineté, le *domaine absolu?* La question est plus douteuse, et c'est un sujet de controverse entre les partisans et les adversaires du pouvoir temporel des papes.

Ne faudrait-il pas, pour la résoudre dans l'esprit du temps et non dans celui des temps postérieurs, remarquer qu'une donation faite à un saint, à saint Pierre, était d'une nature particulière, et qu'elle n'eut, surtout dans les circonstances présentes, probablement pas à se prononcer sur ces distinctions. Le pape n'avait jamais en droit secoué à Rome la suzeraineté de Constantinople, comme Ravenne l'avait fait par exemple. Étienne II et son successeur Paul envoyaient encore des ambassadeurs à Constantinople à propos des images. Rien ne prouve qu'il n'y eut pas toujours un duc byzantin, même impuissant, à Rome. Les monnaies, à Rome, furent encore frappées pendant quelque temps à l'effigie de l'empereur d'Orient, et les diplômes rédigés en leur nom. Le pape, cependant, vrai maître et défenseur de Rome, et même de l'exarchat, par sa puissance, par ses alliances, par son prestige surtout, exerçait en fait depuis longtemps la souveraineté. Le successeur d'Étienne II, Paul Ier, traita avec le roi Didier, successeur d'Astolf, et avec les rois francs ou les empereurs de Byzance. Mais leurs prédécesseurs avaient donné cet exemple. On ne s'expliqua sans doute point au sujet délicat de la souveraineté. Les papes, instigateurs de la donation, y avaient intérêt; les

Francs n'y tenaient guère. C'était un État d'un genre tout nouveau qui naissait, un État sacerdotal, ecclésiastique, conforme d'ailleurs à l'esprit du temps. On était dans un âge de transition, où le vague et l'indéfini convenaient à tout le monde ; et enfin *les* saints ont des façons de posséder et de gouverner où bien facilement le temporel et le spirituel, l'utile et l'absolu, le réel et l'idéal se mêlent et se confondent.

Le sens intime des événements de ce temps, il faut le chercher dans les paroles mêmes des hommes qui y prenaient part sans toujours les comprendre entièrement. « J'ai trouvé, écrivait le pape Paul I[er] à Pépin, mon serviteur David, je l'ai oint de mon huile sainte, lui et sa race, et je le protégerai tant que demeurera le ciel, pour qu'il protége mon peuple. » Voilà l'alliance du temporel *et du* spirituel, des Francs et des papes, conclue à cette époque sur les bases de l'avénement de Pépin et de la donation faite à l'Église romaine sous Étienne II. Elle devait avoir des conséquences bien plus considérables pour l'histoire de la chrétienté d'Occident, sous le successeur de Pépin, Charlemagne, et sous le successeur d'Étienne II, Léon III. Là était en germe, l'empire des Francs d'Occident et la théocratie romaine, dont l'alliance ou la lutte devait être comme le mystère autour duquel se joue toute l'histoire de l'Europe au moyen âge. Tout était préparé pour amener ce grand résultat. Les temps de transition entre l'antiquité et le moyen âge étaient passés. L'époque qu'un écrivain a appelée le *pré-moyen âge*

était terminée. La fusion entre les éléments romains, barbares et chrétiens, était achevée. Une société nouvelle composée des uns et des autres allait commencer.

Depuis qu'un soldat barbare, Odoacre, avait supprimé l'empire romain d'Occident, à la fin du cinquième siècle, on peut dire que le César de Constantinople n'avait pas renoncé en droit à ses droits de souveraineté sur les contrées latines. C'était pour les affirmer qu'il avait envoyé en Italie comme un délégué le roi ostrogoth Théodoric, et que ensuite il avait repris sur son peuple au moins une partie de la Péninsule, pour les affirmer encore qu'il avait parfois envoyé à des princes francs le titre de patrice et les ornements consulaires. Les papes, à Rome, avaient longtemps reconnu cette souveraineté jusqu'au jour où il y avait eu conflit entre leur pouvoir spirituel et celui qu'affectait aussi le César de Byzance. La foi avait alors creusé un nouvel abîme entre l'Orient et l'Occident. Le pape et Rome s'étaient de plus en plus détachés des Grecs de Constantinople pour se tourner du côté des barbares occidentaux et surtout des Francs serviteurs et défenseurs de leur foi. L'idée de restaurer l'empire romain « qui régnait encore sur les imaginations » avait traversé plus d'une fois l'esprit de ces conquérants et de ces fondateurs d'États. Ils ne le pouvaient cependant qu'avec le concours de ce chef de l'Église à laquelle ils appartenaient, et qui jusque là avait toujours reconnu l'empire de Byzance. Mais tout

maintenant les rapprochait. Un grand homme seulement était nécessaire pour accomplir l'œuvre. Ce fut Charlemagne. Un pape ne pouvait manquer pour le consacrer ; et c'est ainsi que devait s'accomplir la révolution en l'an 800, sous le pape Léon III, comme nous le verrons au livre suivant.

LIVRE HUITIÈME.

CIVILISATION CHRÉTIENNE
ET CIVILISATION MAHOMÉTANE AU HUITIÈME SIÈCLE.

A la fin du VIIIe et au commencement du IX siècle le monde s'est trouvé presque partagé en deux empires et en deux civilisations : l'empire des Franks en Europe, l'empire des Arabes en Asie, la civilisation chrétienne et la civilisation mahométane. Par une rencontre extraordinaire, deux grands hommes, presque en même temps, se sont trouvés à la tête de ces deux empires, Charlemagne et Haroun-al-Raschid. Le premier a régné de l'an 768 à l'an 814, et le second de 786 à 808. Tous les deux ont laissé après eux, en Europe et en Asie, une longue mémoire que la postérité s'est plu encore à enrichir de tous les ornements de l'imagination, dans les contes orientaux ou dans les poëmes chevaleresques de l'Occident. En comparant le caractère et l'histoire de ces deux hommes, produits de leur temps, on peut apprendre à mieux connaître les deux civilisations qui se partageaient alors et se disputaient le monde.

CHAPITRE XXV.

CHARLEMAGNE

Ses guerres, son gouvernement, caractère de son empire.

(768-814.)

L'avénement sur les rives de l'Euphrate ou sur les bords du Rhin des deux dynasties, abbasside et carolingienne, que deux grands hommes ont illustrées, a lieu au milieu du VIIIe siècle et presque la même année : en Asie, en 750; en Europe, en 752. La manière dont ces deux événements s'accomplissent, les circonstances qui les accompagnent, bien que présentant quelques traits de ressemblance, offrent des contrastes qui font déjà saisir le caractère bien différent de ces deux civilisations.

Une suite de grands hommes avait préparé lentement et assuré l'avénement au trône franc de la famille des Carolingiens. L'assentiment et la consécration du chef de la religion de tout l'Occident l'avait confirmé. Il y avait dans l'union de ces deux faits pour la souveraineté carolingienne une garantie de durée que n'offrait point en Orient l'usurpation du pouvoir politique et religieux du Califat, par un même homme et par une même famille.

I.

Charlemagne ou Karl, comme il s'appelait alors, était l'aîné des fils de Pépin, L'Église, qui conquérait alors une influence si considérable sur les institutions des barbares, avait toujours tendu à rendre la royauté héréditaire et transmissible au premier-né, pour faire cesser ces partages entre les enfants, qui enlevaient à la souveraineté le caractère d'un pouvoir public pour ne lui laisser que celui d'un bien de famille. Mais les traditions germaines encore vivantes maintenaient cette coutume, qui conservait l'égalité entre les enfants. Il y avait là deux principes en présence à la mort de Pépin. Le fondateur de la dynastie, à son lit de mort, fidèle aux souvenirs de sa race, avait partagé ses possessions et son trône entre ses deux fils, Karl et Carloman, malgré les désirs des populations romaines accoutumées déjà depuis deux règnes à l'unité du commandement. L'accord n'était pas non plus très-grand entre les deux frères. Il y parut quand ils durent inaugurer leur règne par une expédition destinée à maintenir sous le joug franc le midi de la Gaule ou l'Aquitaine. Heureusement leur mère Berthe était là pour empêcher qu'il n'y eût quelque éclat fâcheux. Elle semble s'être consacrée surtout à une œuvre de concorde, puisqu'elle fut pour beaucoup dans le mariage de ses deux fils avec les filles du roi Lombard Didier, destiné aussi à amener la paix en Italie. Elle ne paraît cependant pas avoir complétement

réussi. La mort prématurée de Carloman conjura peut-être quelque guerre civile ou quelque tragédie de famille semblables à celles des rois mérovingiens.

Karl profite du moins du peu d'intérêt *qu'offrait* dans un temps aussi périlleux la succession des enfants de son frère pour se faire déclarer seul roi, et pour envoyer ses enfants avec leur mère dans un monastère. La mère, les enfants s'enfuient en Italie, auprès du roi lombard, adversaire de Karl. Mais le roi frank devait les y atteindre, les ramener et les mettre si bien en sûreté qu'on n'en entendit plus parler. La veuve de Pépin, Berthe, comprit qu'il y avait de ces nécessités politiques devant lesquelles une mère doit se taire. Elle perdit de ce jour toute influence, et ne parut plus guère auprès de son fils que pour donner, sévère matrone germaine, à ses petites-filles des exemples de vertu qui ne furent pas toujours suivis. Les légendes ont conservé le souvenir de la femme de Pépin sous le nom de Berthe *au grand pied*. C'est ainsi que commença réellement le règne de celui qu'on a appelé Charlemagne.

Il n'y a peut-être point d'homme qui ait fait la guerre en personne autant et aussi longtemps que Charlemagne. Il règne quarante-six années, et, si l'on en excepte les dernières, on le voit, à chaque saison, entraîner ses armées victorieuses d'un bout à l'autre de son empire, de l'Èbre, en Espagne, à l'Eyder, sur la frontière danoise, et du Garigliano, qui coule non loin de Naples, au Raab, qui se jette dans le Danube. Il a commandé lui-même trente-

huit expéditions, et, dans un temps où, au milieu d'un empire, pour ainsi dire, encore en friche, les communications étaient difficiles, on le voit au commencement de l'année à une extrémité de l'Europe, et, à la fin, à l'autre extrémité. Il était, de sa nature, batailleur et ambitieux, aimait à surpasser les autres, désirait commander à beaucoup d'hommes et régner sur un vaste territoire. Son esprit et son corps étaient infatigables. En cela, il ressemblait à beaucoup de ces barbares dont l'histoire est pleine, du ve au VIIIe siècle. Mais les circonstances mettent l'ambition et l'activité de Charlemagne au service d'une grande cause dont il devient l'intelligent instrument, et dont le succès fait toute sa gloire et sa particulière grandeur.

L'unité chrétienne de l'Europe, fondée par l'autorité morale de l'Église, et par la suprématie du saint-siége en Occident, se trouvaient toujours menacées, au dehors, par le paganisme saxon du nord, et par le mahométisme des Arabes d'Espagne au midi; au dedans, par la vieille hostilité des Lombards italiens contre le pape et contre les Franks. Mais une alliance avait été conclue déjà entre la première puissance morale et la première puissance matérielle de ce temps, au profit de l'unité chrétienne, le jour où un pape avait consacré le fondateur de la dynastie carolingienne. Et le puissant roi des Franks, Karl, arrive à point, au moment où cette alliance pouvait porter tous ses fruits.

Charlemagne renversera, dans deux expéditions, le royaume lombard au delà des Alpes, pour y sub-

stituer la domination franque, et confirmer au pape la donation faite par son prédécesseur, en dépit des réclamations byzantines. C'est la conquête décisive de la papauté par l'Occident, et l'union du pays de l'unité morale et du pays de l'unité politique, de *l'Italie* et de la Gaule. Il reportera lui-même ensuite, au delà des Pyrénées, les aventureuses expéditions que les Arabes avaient faites en Gaule; et, malgré la défaite de Roncevaux, en fondant sur l'Èbre espagnol une frontière ou marche chrétienne et franque, quand les Arabes avaient quelques temps porté la leur jusqu'à notre Hérault, le mahométisme baisse et le christianisme monte. Mais l'œuvre guerrière la plus considérable de Charlemagne, c'est la conquête de la Saxe. Il poursuit pendant trente-trois ans, par le fer et le feu, par les soldats et par les prêtres, par les camps et les évêchés, la conquête et la conversion de la Saxe païenne, qui achève celles de la Souabe, de la Bavière, de la Thuringe. C'est l'entrée réelle, dans la sphère chrétienne et civilisée, de cette nation allemande qui portera à son tour la foi, la culture de l'esprit, au nord et à l'est, chez les Danois et chez les Slaves, comme les Franks les ont portées chez elle.

C'est Rome et l'Italie qui sollicitèrent d'abord l'attention du roi franc Karl; et ce qu'il devait faire là avait une importance européenne. Le saint-siége, en devenant une puissance temporelle avait été exposé à d'autres périls que ceux auxquels il avait cru échapper, entre les Lombards et les Grecs. Des fac-

tions armées, féodales, se disputaient maintenant une élection qui pouvait mettre le pouvoir entre leurs mains, et elles menaçaient, par conséquent, le saint-siége d'une nouvelle servitude.

Des ruines des monuments au dedans et au dehors de Rome, il n'était pas seulement sorti des églises, des monastères, mais des palais grossiers, des forteresses. Tout homme puissant, d'origine grecque, lombarde, franque ou même italienne, s'était ainsi, au huitième siècle déjà, à la ville et à la campagne, fait de quelque antique palais ou villa, dépouillée de ses ornements de luxe dispersés par le temps, mais mise dans un état mieux approprié à la défense, un petit repaire de brigandage. De misérables paysans vêtus de peau de bouc, pourvus de vieilles armes et ne voulant pas vivre de la sportule des couvents, hommes de mains, capables de tout, même de piller les églises et de guerroyer un pape, les habitaient avec eux et les rendaient redoutables. C'était la turbulence de ces petits barons qui, en se mettant au service d'une faction, troublait maintenant Rome et le saint-siége.

On en avait vu la preuve après la mort du pape Paul Ier à la fin même du règne de Pépin. Un petit duc de Nepi, d'origine toscane, avait un jour envahi la ville de Rome, forcé le palais de Latran et fait un pape de son frère Constantin qui n'était pas même prêtre. Aussitôt le nouveau roi de Pavie, Didier, avait jeté, à son tour, dans la ville le duc de Spolète qui avait massacré les Campagnols, chassé leur pape et mis à sa place un certain Philippe. C'était un

moyen pour les Lombards de reprendre peut-être l'autorité dans Rome. Mais un troisième parti, composé surtout de Romains et de Francs restés à Rome, finit par être maître de la place et porta enfin au pontificat un homme qui en était digne, Étienne *III*, au milieu d'abominables scènes. Des palais furent incendiés, les vaincus eurent les yeux crevés, la langue coupée; et le faux pape Constantin, promené d'abord à cheval sur une selle de femme, fut condamné par un synode qui, en se ruant affreusement sur lui, exécuta presque la sentence de mort avant de la prononcer. C'était un avant-goût du moyen âge romain. Le pape Étienne III dut, pour échapper à l'anarchie qui s'ensuivit, recourir, dernière humiliation, au roi lombard, Didier, dont il restaura lui-même l'influence à Rome.

Ainsi la papauté paraissait n'avoir rien gagné de certain à son alliance avec les chefs francs. Ces patrices étaient, en effet, bien loin. Pépin ne s'était engagé que personnellement, et il ne fallait pas compter que ses successeurs pussent, dans les premières années de leur avénement, lui porter secours. Ce fut bien pis quand le pape Étienne III apprit que, pour comble de malheur, la veuve de Pépin, Berthe, faisait contracter un double mariage à ses fils avec les filles du roi lombard, Didier. Le saint-siége allait donc être sacrifié. Étienne III exprima, dans ses lettres aux princes francs, sans pouvoir empêcher ces unions, toutes ses colères et ses terreurs. « C'est une inspiration du démon, disait-il, un concubinage et non pas un mariage. Quoi! une si belle et si noble race s'allier

avec la perfide et fétide nation des Lombards qui, de science certaine, a enfanté la lèpre ! Qu'est-ce que la lumière peut avoir de commun avec les ténèbres, et quelle part la foi peut-elle avoir avec l'infidélité? » Étienne III emporta dans la tombe le chagrin de voir cette alliance conclue. Mais son successeur, Adrien Ier, plus heureux, vit revenir la fortune au saint-siége.

C'était un Romain de haute naissance et résolu à profiter des circonstances; elles redevenaient favorables. Le roi des Francs, Karl, resté seul à la tête de la nation avait pris dégoût de sa femme Desiderata et l'avait renvoyée à son père. Quand le roi lombard, Didier, qui avait vu revenir aussi la veuve de Carloman et ses enfants dépouillés de leur héritage, demanda au pape de couvrir de son autorité ces orphelins, ces bannis, ces spoliés, Adrien comprit que la fortune de la papauté allait se jouer dans la lutte désormais inévitable entre les Francs et les Lombards. Le parti lombard remuait à Rome et préparait les voies à son maître. Adrien en fit hardiment arrêter le chef, Paul Asiarta, qui fut décapité par un jugement de l'archevêque de Ravennes, et réclama de Didier, comme pour le braver, les villes qu'il n'avait pas encore rendues au saint-siége selon la promesse faite à Pépin. Le roi lombard furieux lève une armée, ravage les Marches, la Toscane, arrive à Otricoli, à quatre milles de Rome, et, malgré les prêtres qui viennent le supplier, assiége la ville. Adrien Ier envoie en toute hâte des ambassadeurs à Charlemagne jusque sur les bords du Rhin et, en attendant, fait cacher toutes les richesses de Saint-Pierre et de

Saint-Paul et barricader les églises. On ne savait ce qui allait arriver quand le roi franc, à la tête de son armée, que Didier avait espéré encore arrêter avec des négociations, arriva au pied des Alpes.

Didier n'eut que le temps d'aller se poster avec son armée aux Cluses; mais des émissaires du pape et la trahison même de quelques Lombards permirent aux Francs, d'ailleurs bien armés et couverts de fer, de tourner Didier et ses soldats plus habitués au pillage qu'à la guerre. Tandis que Didier s'enfermait dans Pavie et son fils Adelgise dans Vérone, le roi franc, laissant des troupes pour les assiéger, marcha au centre de l'Italie. Qu'allait-il se passer là? Le royaume lombard allait tomber. Quel serait le sort de Rome? Le pape prenait déjà des mesures pour amener sous son pouvoir le duché de Spolète. Il fallait régler les rapports du nouveau souverain de l'Italie avec le pape. Les fêtes de Pâques de l'année 774 approchaient. C'était une époque où les pèlerinages à Rome se multipliaient. Karl, avec une escorte nombreuse de comtes, d'évêques, d'abbés, arrive le samedi 2 avril en vue de la ville.

Le pape Adrien, un peu surpris, avait préparé à celui qui portait le titre de Patrice des Romains une réception digne de lui. Le biographe du pape nous en a laissé tout le curieux détail. Au pied du Monte-Mario étaient les chefs de la milice romaine avec leurs compagnies, les corporations avec leurs bannières, les enfants des écoles avec des rameaux d'olivier et de palmier. En les apercevant, le roi mit pied à terre et se dirigea vers Saint-Pierre. Le pape

l'y attendait avec son clergé sous le portique. Le roi franc, selon l'habitude, monta sur ses genoux les marches de l'escalier en les baisant. Karl et Adrien se jetèrent alors dans les bras l'un de l'autre et entrèrent dans la basilique où l'on chantait le *Benedictus qui venit in nomine Domini*. L'office terminé, ils descendirent dans la crypte de Saint-Pierre, et, après une prière, se prêtèrent un serment mutuel de sûreté devant l'assistance. Karl, au milieu de la foule empressée des Romains qui admiraient sa haute taille sous son armure, suivit toutes les cérémonies des fêtes de Pâques, du dimanche au mercredi, traversant avec étonnement les ruines des monuments païens pour arriver aux églises nouvellement bâties et parées avec leur dépouille. Mais tout ne fut pas cérémonie.

Le mercredi, dans l'église de Saint-Pierre encore, le pape Adrien s'adressant au roi, le pria de confirmer la promesse faite précédemment par son père Pépin, de lui restituer différentes villes et domaines d'Italie, à perpétuité à lui et à ses successeurs, et il lui en lut le document qui contenait l'énoncé des villes et territoires qui y étaient compris. Le roi en fit faire une copie par son secrétaire Itherius, en son nom, la signa ainsi que les grands qui l'accompagnaient en la confirmant par un serment, et la remit entre les mains du pape. Deux copies en furent faites, dont l'une fut déposée dans le tombeau de saint Pierre, et l'autre resta entre les mains de Karl. Le roi prit en même temps la dignité du *patriciat* qui faisait de lui le défenseur des Romains,

et, sur ces bases, une véritable alliance, un *pacte*, dit le roi plus tard dans une lettre à Léon, fut conclu entre les deux plus puissants souverains de l'ordre religieux et de l'ordre temporel[1].

Il est impossible de mettre en doute, en présence de la précision de ces détails, le fait de la promesse d'une restitution réelle de villes et de territoire et celui d'une alliance entre le pape et le roi. Mais comme on ne possède ni l'acte en question, ni les termes de l'alliance, le champ de l'interprétation est ouvert sur l'étendue de ces promesses et les conditions de leur accomplissement. S'il est difficile de douter que le pape revendiquait par là les villes et territoires de l'Exarchat et de la Pentapole dont l'empire d'Orient avait été déshérité par suite de la querelle des images, il est certain que, pour les territoires mentionnés par le biographe, comme le duché de Spolète, de Bénevent, Parme, Reggio, qui avaient appartenu aux Lombards, et plus encore pour la Corse et l'Istrie, que Karl ne possédait même pas, il ne pouvait être question que des patrimoines ou biens privés de Saint-Pierre ; encore le pape avait-il à établir ses titres de possession sur chacun des territoires ou propriétés réclamés. On voit plusieurs fois des délégués du roi et du pape parcourir en compagnie, dans la Sabine, même les territoires contestés, pour régler leur situation.

Quant aux rapports dans lesquels se trouvent le pouvoir du roi franc et celui du pape sur ces terri-

1. *Vita Adriani*. Cenni I, 339, 348. Don Bouquet, V, 559. Voir Waitz, *Geschichte der deutschen Verfassung*, III, 164.

toires, s'il est difficile de les définir, il est certain qu'ils ne sont pas exclusifs l'un de l'autre. Le roi a pris le *patriciat*, c'est-à-dire la protection et la défense des territoires et populations de l'ancien exarque de Ravennes. Il est vrai que c'est le pape qui a revêtu le roi de cette dignité conférée autrefois par l'empereur d'Orient, et qu'il semble l'avoir mis par là dans une certaine dépendance. Mais, comment le roi consentirait-il à remplir les devoirs du patriciat sans en exercer les droits? N'est-il pas à la fois l'héritier des rois lombards qu'il renverse et de l'empire d'Orient qu'il remplace? Il est certain qu'il agit au moins comme tel, qu'il a juridiction dans Rome, dans le duché, dans tout l'ancien exarchat. Ainsi, il forcera l'archevêque de Ravennes récalcitrant à recevoir dans les villes de l'Émilie, c'est-à-dire dans son diocèse, les administrateurs de Saint-Pierre. Mais il tiendra à conserver le droit d'instituer l'archevêque de Ravennes comme le faisait l'exarque avant lui. Le pape a souvent la propriété publique au moins dans l'ancien exarchat, mais le roi a partout la souveraineté politique, la juridiction. Il est roi et patrice. Il y avait là une situation mal définie encore, parce que l'empire d'Orient qui subsistait toujours en droit, en Italie, couvrait celle-ci, pour ainsi dire de son ombre; le pape n'avait pas formellement même encore cessé de le reconnaître. Les événements devaient tout éclaircir[1].

La chute de Pavie et de Vérone entre les mains des

1. Tels sont les résultats auxquels sont arrivées sur ce point les plus anciennes et les plus récentes discussions.

troupes franques, frappa sans retour le royaume lombard. Le vainqueur, il est vrai, partit rappelé par d'autres soins sans avoir tout réglé. Il laissait subsister les anciens ducs lombards ; il prenait pour lui seulement le titre de roi et emmenait Didier et les fils de son frère Carloman qui disparaissent de l'histoire. Le pape se plaignait qu'il n'eût pas encore accompli toutes ses promesses de restitution à Saint-Pierre et à Saint-Paul. Les tentatives de restauration en faveur du fils de Didier, Adelgise, qui s'était réfugié à Constantinople et quelques essais de révoltes, forcèrent Karl et Adrien, qui pouvaient devenir rivaux, à se rapprocher peu à peu en affirmant et en unissant davantage leurs pouvoirs. Arechis, duc de Bénévent, Rodgaud, duc de Frioul, Hildebrand, duc de Spolète, même l'archevêque de Ravenne tentèrent une fois un mouvement. Karl marcha lui-même contre le duc de Frioul ; on vit quelques comtes francs faire campagne avec les troupes du pape contre le duc de Bénévent. C'est par la politique cependant que le roi franc vint à bout de cette prise d'armes. Grâce à ses négociations, le duc Spoletain, l'archevêque de Ravennes, firent bientôt leur soumission. Le royaume lombard, sauf Bénévent, perdit dès lors toute indépendance. Des comtes francs remplacèrent les anciens ducs, des garnisons franques occupèrent les principales villes, et, quoique le peuple lombard gardât ses lois et que le roi franc fît pour lui des règlements particuliers, il fut soumis au gouvernement et aux lois faites pour tout l'Empire.

Une nouvelle conspiration formée cette fois par

Irène, impératrice de Constantinople, par Adelgise le fils de Didier, et par Arechis le duc de Bénévent son gendre, resté toujours indépendant, ramène le roi franc en Italie en 781. C'est par une négociation encore avec l'impératrice Irène qu'il éloigne ce danger. Il fiance une de ses filles, Rotrude, avec le fils d'Irène, arrête ainsi la flotte grecque et isole le duc de Bénévent. Son séjour en Italie est mis à profit. Le pape, qui avait eu peur aussi, tient sur les fonts de baptême l'un de ses fils, Pépin, et Rome le couronne roi ainsi que l'autre Louis. La restitution de quelques territoires dans la Sabine est le prix de cette entente. Le jeune Pépin est institué roi à Pavie, et des parents et conseillers du roi franc, Adalhard son cousin et Angilbert gouvernent au nom de l'enfant, mais à la volonté du grand roi franc. Il affirme par là la volonté d'établir sa famille et son peuple dans sa conquête. On peut remarquer dans les négociations qui ont lieu à ce moment entre le pape, le roi franc et l'empereur grec, que le pape, soit par respect, soit par défiance du nouveau maître réel de Rome, continuait à reconnaître la souveraineté nominative sur Rome du souverain de Constantinople, qui portait seul le titre d'empereur. C'était toujours là un danger. Car si la cour d'Orient reconnaissait jusqu'à un certain point Charles comme roi des Lombards, elle ne pouvait reconnaître son autorité comme patrice, et réservait tous ses droits sur l'ancien exarchat, sans que le roi franc même y contredît au moins en droit.

L'audace du duc de Bénévent, Arechis, qui prit le

titre de roi, la rupture du mariage projeté entre la cour de Constantinople et le roi franc, un rapprochement entre le pape et l'impératrice Irène par la restauration subite des images en Orient, ramènent encore le roi franc en Italie, dans l'année 787. Il y avait dans la coïncidence de ces faits une menace pour la domination des Francs en Italie, et peut-être pour l'union de la papauté avec la puissance franque. Le pape, mécontent de ne pas avoir encore tiré de la domination franque tout ce qu'il en espérait, faisait mine quelquefois de retourner à l'empire grec, ou au moins ménageait toujours en droit son autorité. Si Rome et Constantinople s'étaient séparées sur la question des images, ne pouvaient-elles pas renouer, celle-ci une fois écartée? La couronne prise par le duc de Bénévent avec l'assentiment de la cour grecque était un signe. Mais il y avait maintenant des faits accomplis sur lesquels on ne pouvait revenir. Le quatrième séjour du roi franc en Italie suffit pour conjurer tous ces périls. Arechis le Bénéventin paya tribut et livra en otage son fils Grimoald. Le roi des Francs rompit tout rapport avec Constantinople, et contenta Rome en restituant à son patrimoine un certain nombre de villes de la frontière toscane et de la frontière napolitaine, Soana, Viterbe, Terracine. La mort du Bénéventin Arechis, peu de temps après, remit tout encore en question. Son fils Grimoald réclamait le duché; mais les Grecs, maîtres de Naples et du midi de l'Italie, le visaient également, et le pape Adrien, au milieu de toutes ces rivalités, aurait bien voulu faire comprendre cette

ville aussi parmi les restitutions. Il le demanda en propres termes au roi franc.

Cette fois encore celui-ci imposa sa toute-puissante volonté. Il consentit à rendre le duché de Bénévent à son héritier Grimoald, à la condition que celui-ci mettrait l'effigie du roi sur ses monnaies, son nom sur ses ordonnances, et qu'il interdirait à ses sujets de porter barbe au menton. Il ne donna au pape que les bâtiments épiscopaux et les cloîtres, et il sut imposer le respect de sa volonté même aux Grecs. Le roi franc était décidément le maître dans tout l'ancien royaume lombard et dans l'ancien exarchat. Il donnait des lois aux Lombards. Les réclamations réitérées et incessantes du pape au sujet des villes ou biens du patrimoine de saint Pierre et de leur juridiction réciproque, pouvaient lui arracher des concessions mais non triompher de sa souveraineté. L'autorité italienne du roi franc en face de l'empire d'Orient, toujours présent et toujours rival, avait encore besoin d'être fixée, affermie. Dans toute la péninsule italienne, mais surtout dans le centre, c'était au nom d'empereur qu'on était habitué à rendre tous les hommages. Cette couronne de l'empire d'Occident était déjà comme suspendue en Italie sur la tête du roi franc Charles, mais il devait rendre encore de plus grands services à la chrétienté pour la mériter.

C'était pour unir l'Italie et Rome à l'Occident chrétien que Charles avait renversé et conquis le royaume des Lombards. Le duché de Bénévent sou-

mis était maintenant sa frontière contre les Grecs[1]; les guerres qu'il fit contre les Arabes eurent pour objet de fortifier la chrétienté contre le mahométisme. La puissance à la tête de laquelle se *trouvait* la famille carolingienne avait pris, surtout sous le roi Charles, un essor qui lui donnait un rôle européen, presque universel. Ainsi, par suite des révolutions analogues à celles du royaume franc, qui avaient élevé aussi une nouvelle dynastie mahométane à Bagdad en Asie, et conservé celle des Ommiades à Cordoue en Espagne, au milieu du huitième siècle, Charlemagne avait pour ami naturel de son temps le souverain de Bagdad, Haroun-al-Raschid, et pour ennemi, Abdel-Raman, calife de Cordoue, ennemis l'un de l'autre. Le désir de poursuivre au delà des Pyrénées contre les Arabes d'Espagne la revanche commencée déjà par Charles-Martel et Pépin, les sollicitations d'un émir de Saragosse, Soleiman, contre le calife de Cordoue Abdel-Raman, amenèrent entre les mahométans d'Espagne et les chrétiens de la Gaule la guerre singulière et peu connue d'ailleurs, si ce n'est par la légende, qui éclata au commencement du règne de Charlemagne, en 778, au milieu de ses autres guerres en Italie et en Allemagne.

Ce n'était pas une puissance à dédaigner, celle qu'un descendant d'Ommiah, fugitif de l'Orient, avait élevée en Espagne en 755, tandis que les fils d'Abbas fondèrent le califat de Bagdad. Vainqueur de ceux

1. Cenni, 481, 485.

qui tenaient encore pour la puissance orientale, passée cependant à d'autres mains et à d'autres pays, il avait divisé le gouvernement de toute l'Espagne entre cinq walis militaires (Tolède, Mérida, Saragosse, Valence, Murcie), qui lui formaient avec leurs vizirs un conseil d'assesseurs destinés à affermir son autorité, quand ils voulaient bien lui rester fidèles. Sous cette nouvelle dynastie de souverains étrangers, mais dont le peuple conquérant s'était déjà singulièrement adouci, une sorte d'intimité avait paru s'établir entre les vainqueurs et les vaincus. Les chrétiens n'avaient point à se plaindre d'être gênés dans leur foi et dans leurs usages par leurs dominateurs; et ceux-ci, par le luxe qu'ils déployaient, par l'étendue du commerce, par la richesse et déjà même par le développement des lettres et des arts, ouvraient à l'Espagne une ère de prospérité et d'éclat qui pouvait rivaliser avec le développement de la puissance franque. Aussi la célèbre expédition du roi des Francs, qui mit aux prises deux religions et deux races différentes, occupa-t-elle plus les imaginations par son caractère même que par ses résultats.

Le roi franc avait donné rendez-vous en 778, à Chasseneuil, à ses troupes empruntées cette fois à tout l'empire. En effet, tandis qu'il n'enrôlait guère jusque-là pour ses expéditions que les guerriers des contrées voisines du peuple à combattre, il s'adressa à tous cette fois : c'était une guerre chrétienne; et, en effet, des hommes de tous pays, de la Bavière et de la Burgondie, aussi bien que de

l'Aquitaine et de la Provence, se trouvèrent réunis sous ses drapeaux. Il divisa son armée en deux corps, dont l'objectif devait être Saragosse, où l'émir Soleiman l'attendait; l'un devait passer par les Pyrénées orientales, et l'autre, que le roi conduisit lui-même, franchir le col de Saint-Jean-Pied-de-Port pour entrer dans la Navarre. Karl put voir en personne, en traversant les Pyrénées, que les antipathies de religion n'étaient pas ce qui préoccupait le plus sur ce point les imaginations. Les Basques ou Gascons, anciens adversaires des Francs, augmentèrent encore, par leur mauvaise volonté et leurs embûches, les difficultés du passage à travers les montagnes. Le roi chrétien des Asturies, Friela, vivait en bon accord avec le calife de Cordoue, et, se défiant du roi chrétien franc, il accepta une garnison arabe dans les murs de Pampelune qui alors lui appartenait. Aussi Karl traita-t-il ce pays chrétien comme pays ennemi. La reddition ou la prise de Pampelune lui ouvrit le chemin de l'Èbre; il le descendit et rallia l'autre corps d'armée qui avait également passé les Pyrénées devant Saragosse, où le wali Soleiman se repentait déjà, soit crainte, soit autre raison, d'avoir appelé les étrangers. L'armée franque n'alla pas plus loin. Elle avait beaucoup souffert à travers les Pyrénées; les hommes du Nord étaient là dans un pays nouveau dont le climat les décimait. Les forces d'Abdel-Raman se rassemblaient pour venir les accabler. L'émir de Saragosse n'était point sûr. Charlemagne, après avoir fait peut-être reconnaître son autorité à Saragosse et à Girone, rebroussa chemin

et reprit avec son armée la route qu'il avait déjà suivie, pour revenir en France.

Le roi des Francs retournait mécontent; la ruine de Pampelune dont il rasa les murs le prouve assez. Il avait déjà passé en personne, avec la plus grande partie de son armée, le val de Roncevaux, qui conduit par le versant espagnol à la crête des Pyrénées, lorsque les montagnards roulèrent des rochers et des arbres du haut des sommets à la route, isolèrent l'arrière-garde franque et, arrivant au milieu du désordre, la massacrèrent. Parmi les chefs qui la commandaient, périt Roland, préfet de la marche de Bretagne, *Hrolandus Britannici limitis præfectus*, dit Eginhard. Le roi ne put même venger cette défaite, et en prit occasion seulement ensuite d'organiser fortement, sous son fils Louis, le royaume d'Aquitaine avec la marche de Gothie, au delà des Pyrénées orientales, contre les Arabes. C'est tout ce qu'il fit de sérieux sur ce point. Mais la légende s'est plu à embellir le seul échec de Charlemagne d'une telle abondance de détails héroïques, qu'elle a pris ici la place de l'histoire, et trouvé dans un échec même comme le couronnement de la gloire du conquérant. N'était-ce pas assez pour elle que ses plus illustres guerriers fussent morts en revenant d'une expédition contre les Sarrasins!

La soumission et la conversion de la Saxe depuis si longtemps résistante à la domination franque et à la propagande chrétienne, et la soumission complète de la Bavière, voilà l'œuvre la plus importante

et la plus glorieuse de Charlemagne, celle qui l'occupa toute sa vie et qui eut les conséquences les plus considérables sur l'histoire de tout l'Occident.

La position de la Bavière, quoique soumise aux Francs, était encore assez indépendante. Elle avait une maison ducale reconnue, celle des Agilolfings, qui comptait déjà une suite non interrompue de princes. Les rois francs n'avaient jamais porté atteinte à ses droits. Sous Pépin encore, on datait les actes du duc Tassilo des années de son règne : *Regnante Thassilone II*. Elle n'était pour ainsi dire que sous la suzeraineté des rois francs.

La situation des Frisons et des Saxons était beaucoup plus indépendante encore de la puissance franque, de l'Église et du christianisme. Les Frisons, dont les rois francs n'avaient encore entamé le territoire, au midi et à l'ouest, que jusqu'au *Laubach* (près de Groningue), habitaient toute la côte du Nord et ses îles, plus nombreuses alors, jusqu'aux bouches du Weser et un peu au delà. Le christianisme n'avait pas pénétré plus loin, chez eux, que la puissance franque.

Sur un territoire bien plus étendu, les Saxons, situés plus au midi et au nord-est, s'étendaient du Rhin à l'Elbe, et du confluent de la Werra et de la Fulda, qui forment le Weser, aux rives de l'Eyder, à l'entrée de la presqu'île du Jutland. Ils formaient alors ainsi avec les Frisons la plus grande partie de la basse Allemagne. Tous les traits politiques et religieux du vieux caractère germanique et de l'ancienne barbarie s'étaient conservés chez les Saxons.

Comme beaucoup de peuples germains, ils se divisaient d'après leur situation géographique, en Westphales à l'ouest, Engriens au centre et Ostphales à l'est. Au delà de l'Elbe, au nord, ils confinaient par les Nordalbinges, *Nordliudi*, leurs frères, aux Scandinaves du Jutland et des îles qu'ils visitaient plus aisément encore sur leurs barques d'osier. Chez eux était toute vivante encore la tradition odinique ; vivant également son culte public, avec son ordre de prêtres, qui ne portaient pas les armes, et ses idoles au fond des forêts, comme celle d'Irmensul, à laquelle on offrait de l'or, de l'argent et quelquefois des victimes humaines. Les Francs de la Gaule, ennemis héréditaires des Saxons, nous les dépeignent, au huitième siècle, sur la rive droite du Rhin, comme les écrivains romains, quatre siècles auparavant, les y dépeignaient eux-mêmes. Cette opposition radicale de mœurs, d'origine, de situation, d'intérêts, de religion, devait amener tôt ou tard une lutte entre deux peuples que ne séparaient point d'ailleurs des frontières fixes et déterminées et qui se trouvaient à chaque instant en contact ou plutôt en conflit. Le zèle d'un missionnaire, Saint Libwin, qui, pour hâter l'effet de ses paroles, parla du prince franc tout-puissant qui saurait bien courber leurs fronts sous les eaux du baptême, commença la lutte.

C'est en 772 que Karl apparaît pour la première fois en Saxe. Après avoir tenu, en effet, sa grande assemblée annuelle du champ de mai, à Worms, il passe le Rhin près de Mayence, franchit le Taunus, descend dans le bassin du Weser et arrive sur les

bords d'un de ses affluents, la Diemel. Là, s'élevait, dans le pays montueux de l'Eggegebirge, une forteresse, Ehresbourg; il la prend, et, continuant au Nord, tombe dans un bois sacré où était *l'idole* d'Irmensul. Était-ce une grossière statue élevée au fils d'Irminn, père des Irminungs, l'une des races allemandes, ou à l'ancien adversaire des Romains, Arminius, dont le souvenir se dressait maintenant devant les Francs, leurs vrais successeurs? Rien de tout cela. Ce bois antique abritait les trésors sacrés de la tribu, et ceux qui les gardaient adoraient surtout l'arbre géant, élevé jusqu'aux nues, qu'ils regardaient comme la colonne universelle qui soutient le monde, et que nous retrouvons dans le chêne Ygdrasyl de l'Edda scandinave. Les Francs bouleversèrent ce sanctuaire, renversèrent l'idole et prirent les trésors qui lui avaient été consacrés. C'était par un été aride et brûlant; les ruisseaux étaient à sec et les vainqueurs souffraient de la soif, quand une source intermittente, celle de Bullerborn probablement, jaillit tout à coup. Les Francs y virent un miracle qui ne convertit pas les Saxons.

Le roi franc était à peine parti avec des otages, que les serviteurs d'Odin, conduits par deux de leurs plus vaillants chefs, vengèrent la chute de l'Irmensul et la destruction du bois sacré, par le massacre de la garnison franque d'Ehresbourg. Ils auraient voulu détruire également Burabourg, forteresse bâtie sur une hauteur et couverte par l'Eyder (Budberg dans la Hesse), où se réfugiaient tous les chrétiens

avec leurs reliques. La forteresse résista. Les barbares se dédommagèrent au moins, en surprenant la première fondation religieuse de saint Boniface, Fritzlar, situé non loin de là. Tous les habitants chrétiens s'étaient enfuis. Les païens mirent leurs chevaux dans l'église, mais ne la détruisirent pas.

Les Saxons croyaient d'abord que la guerre commencée ressemblerait à celles qu'ils avaient déjà soutenues souvent, et ils ne s'en préoccupèrent pas davantage. Ils furent bientôt détrompés. Karl revint en 775, avec la volonté, dit Eginhard, de ne point s'arrêter avant que les Saxons fussent convertis ou exterminés. Cette fois, il passa le Rhin au-dessous de Cologne et remonta la Ruhr pour atteindre les Westphales, que la première guerre avait laissés en repos. Une forteresse, au confluent de la Lenne dans la Ruhr, couvrait le pays sous le nom de Sigebourg; il l'emporte, entre chez les Westphales, qui ne font point résistance, met garnison dans Ehresbourg repris, force le Weser au milieu du pays d'Engrie, comme autrefois les Romains, en faisant tomber rudement le tranchant des épées franques sur les boucliers saxons qui les défendaient, et arrive jusqu'à l'Ocker, au nord du Hartz, chez les Ostphales.

C'était le premier roi carolingien qui touchait là. Il reçoit la soumission des Ostphales et de leur chef Hessio. Le sort de Varus le menaça cependant au retour. Le vaillant guerrier voulait ramener les soldats plus au nord, à travers le pays des Engriens

et des Westphales qui semblaient aussi frappés de terreur. Les Engriens viennent, en effet, se soumettre à lui. Mais avant qu'il regagne le Weser où il avait laissé son arrière-garde, dans un camp fortifié, à Lipbach, une troupe de Westphales, fidèles aux habitudes de dissimulation des Chérusques et presque sur le même terrain, se glisse, par ruse, dans les camps des Francs laissés à la garde du Weser, les surprend dormant et en fait un grand massacre. Le roi franc arrive à temps sur le Weser pour sauver les siens d'une ruine complète, et fait un traité qui lui assure du moins le retour sinon la paix. A peine, en effet, le conquérant était-il parti avec l'armée franque pour l'Italie, qu'Ehresbourg fut repris par les rebelles et sa garnison chassée; Sigebourg aurait eu le même sort, si les machines des Saxons avaient été meilleures (776). Mais les pierres qu'elles lançaient retombaient sur leurs têtes. Les Francs en profitèrent pour faire une sortie qui réussit, et les Saxons, selon les historiens du temps, crurent avoir vu dans les airs des boucliers de feu qui les éblouissaient pour sauver les Francs.

Karl apparut pour la première fois, en 777, avec une armée considérable, *cum ingenti exercitu,* qui annonçait de sa part la résolution sérieuse d'obtenir des résultats plus durables. Après avoir tenu un champ de mai à Worms, il pénétra jusqu'aux sources de la Lippe, et éleva une forteresse à Paderborn, non loin de l'endroit où Drusus avait autrefois construit le fort d'Aliso. Il est curieux de

voir le conquérant barbare retrouver ainsi, à force de faire la guerre, comme les traces de la science stratégique de Rome. Mais, si les expéditions militaires finissaient par se ressembler, les moyens de prendre pied, de s'affermir, différaient.

Dans cette partie de la Wesphalie, la plus rapprochée des frontières franques, la conversion avait fait quelques progrès. La prédication, dirigée par un disciple de Boniface, Sturm, de son monastère de Fulde, n'était pas infructueuse. Les jeunes gens saxons que le vainqueur se faisait livrer, les enfants surtout, étaient confiés à des évêques, à des prêtres francs et renvoyés chrétiens au milieu de leurs frères. Mais il fallait planter la croix en Saxe même. Ce fut le premier champ de mai tenu par Charlemagne en plein pays ennemi, que celui de Paderborn. Le spectacle du roi des Francs entouré de ses évêques et de ses comtes, dans toute la pompe guerrière de la royauté franque, frappa les imaginations saxonnes. Les principaux chefs des cantons voisins vinrent prêter serment avec leurs hommes libres, s'engageant à perdre leurs biens et leur liberté s'ils violaient les traités conclus. La contrée de Paderborn fut, en effet, la première divisée en paroisses et pourvue de prêtres, comme nous l'apprend la Vie de saint Sturm. Là aussi, grand nombre de Saxons vint revêtir la robe blanche des néophytes et recevoir le baptême dans les eaux courantes de la Lippe, aux chants des prêtres et des moines.

Mais, dit Eginhard, « le peuple saxon, sauvage de

nature, comme toutes les tribus allemandes, voué aux idoles et ennemi de la religion chrétienne, n'avait pas honte de fouler aux pieds tout droit humain et divin, et là où les forêts ou les sommets de montagnes n'établissaient pas de limites certaines, ils trouvaient toujours des raisons de rompre la paix et des occasions de piller, de tuer ou d'incendier. » Un chef lui-même à Paderborn, celui des Westphales, Witikind, beau-frère du roi danois, n'avait pas paru; caché, tantôt au delà du Weser, dans la contrée boisée et montueuse du Hartz, tantôt au delà de l'Elbe, chez les Nordalbingiens, c'était un autre Arminius pour la ténacité et la ruse. A la nouvelle de la défaite essuyée à Roncevaux dans les Pyrénées par le roi Karl, que les besoins de la défense de l'empire franc entraînaient à tous les points de l'horizon, l'intrépide saxon Witikind rentra dans la Saxe avec des troupes barbares et fut salué comme un libérateur (778). Toute la Westphalie se leva comme un seul homme; il l'entraîna, furieuse, jusqu'aux bords du Rhin, brûlant les manoirs et les églises depuis Deutz jusqu'à Coblentz. Le fleuve les arrêta. Ils se retournèrent alors par le cours de la Lahn, dans la haute Hesse contre l'abbaye de Fulde. En voyant de loin les flammes païennes qui dévoraient le pays, Sturm ordonna aux moines de charger sur leurs épaules la châsse de l'apôtre de la Germanie. Les contingents des Francs d'outre-Rhin et des Alamans, rassemblés sous les ordres du puissant roi, arrêtèrent d'abord sur les bords de l'Eyder et re-

poussèrent chez eux les Saxons à Battenfeld. Karl lui-même ne revint qu'en 779. Mais, passant le Rhin au-dessous de Cologne et remontant la Lippe, il atteignit, à travers les marais et les abattis d'arbres, ses ennemis à Bocholz, sur l'Aa, les y battit, réapparut sur les bords du Weser et, de là, poussa ses reconnaissances jusqu'à l'Elbe, sur la frontière des Slaves, contre lesquels il éleva quelques forteresses.

Pour la première fois, en 780, le conquérant songea, pour assurer son œuvre, à donner au pays une organisation à la fois ecclésiastique et politique.

Ce fut aux sources de la Lippe, sur les limites de la Westphalie et de l'Engrie, qu'il tint, en cette année, son champ de mai et que, de là, il rayonna avec ses soldats dans toute la Saxe. Ce qu'il avait fait précédemment pour une partie de la Saxe, il le fit pour la Saxe entière. Il distribua le pays, divisé en paroisses, à ses prêtres, et prépara dans quelques-unes d'entre elles le siége de futurs évêchés sous sa protection. L'Anglo-Saxon Willihald, appelé de la Frise, bâtit des églises de bois et de planches d'abord, entre le Weser et l'Ems, semblables à celles que bâtissaient dans l'Engrie, les religieux d'Hersfeld et de Fulde. Ce sont d'abord comme autant de stations pour les missionnaires. C'était le système politique par lequel Charlemagne essayait de faire d'une contrée teutonique une possession franque, sa façon à lui de réduire en provinces. Mais les Saxons ne s'y plièrent d'abord, *selon leur mauvaise coutume*, qu'avec leur *dissimula-*

tion ordinaire, pour parler avec les chroniques franques.

En 782, les Sorbes, un peuple slave qui habitait entre l'Elbe et la Saale son affluent, exerce des ravages sur le territoire saxon et thuringien. Devenu déjà le protecteur de ceux qu'il a soumis, Charlemagne ordonne au comte Geilo et au juge palatin Worad d'aller punir ces pillards avec quelques corps ostrasiens et saxons, pour la première fois enrôlés dans l'armée franque. Mais aussitôt Witikind, qui avait disparu chez les Danois, franchit la frontière et soulève encore, par sa présence, les Frisons et les Saxons. Le missionnaire Willehald s'enfuit à son approche sur un navire, du territoire de Brême; Luitgar de la Frise. Mais beaucoup de missionnaires, attardés dans les églises qui leur servaient de station, sont massacrés. Charlemagne envoie un de ses parents, Botheric, avec un nouveau corps franc, au secours de ses lieutenants; ceux-ci, en route pour revenir, avaient passé le Weser afin de lui donner la main. Witikind les suivait de près. On était non loin encore des portes westphaliques, dans un pays tourmenté par la petite chaîne de montagnes de Suntel ou Sonnthal. Saxons et Francs se guettaient en s'accompagnant par monts et par vaux. Tout à coup Geilo et Worad, apercevant les Saxons dans une vallée, veulent avoir seuls la gloire de vaincre; sans avertir leur compatriote Botheric, tranquille sur l'autre revers de la chaîne, ils se précipitent bride abattue sur les Saxons, comme pour une poursuite. Mais ceux-ci les reçoivent en

bon ordre et, parmi les Francs, quatre comtes, vingt leudes et plus de la moitié de l'armée périssent. Botheric recueille avec peine ses débris.

Cette fois c'est avec la rapidité de la foudre et l'irritation d'un vainqueur tant de fois trompé, que Karl apparaît à la tête de l'armée franque; traversant le champ de bataille encore récent, il arrive au milieu de l'Engrie, à Verden, près du confluent de l'Aller et du Weser, et somme de comparaître les chefs Saxons qui avaient juré fidélité. Witikind était déjà parti, abandonnant ses compatriotes compromis. Ils l'accusent et livrent au maître irrité quatre mille cinq cents de ceux qui avaient combattu avec lui. Le roi franc, par un ordre atroce (*atroci gladio*), les fait décapiter en un seul jour, comme traîtres à la foi jurée. Charlemagne acheva, par une présence presque continue de trois années, l'œuvre poursuivie par de si terribles moyens. Le sanctuaire païen de Detmold, dans l'Engrie, lieu de réunion religieuse et politique (*thietmalli*) fut emporté par les Francs, malgré une vigoureuse résistance dans l'Osninsgebirge. Le bourg de Paderborn, dans la Westphalie, et celui de Verden, dans l'Ostphalie, devinrent les lieux de rassemblement des armées franques. De là, par petites bandes disciplinées, les vainqueurs poursuivaient, de l'Ems à l'Elbe, leur œuvre destructive au milieu de l'hiver, à travers les forêts dépouillées de feuilles, les fleuves débordés et les marais glacés. Charlemagne lui-même, célébrant la Pâque en pays ennemi, faisait venir à Ehresbourg, à Paderborn ou à Schœningen, sa femme et ses enfants;

vivant là et gouvernant de là son vaste empire, il voyait poursuivre ceux qui faisaient résistance, incendier les villages rebelles. Quelques chefs saxons et même thuringiens essayèrent, contre le conquérant, d'une conspiration; ils voulaient, après une soumission feinte, l'assassiner; ils furent trahis, le coup manqua. Karl fit crever les yeux à quelques coupables et bannit les autres. C'en était fait. Le vainqueur put traverser la Saxe en tous sens sans rencontrer de résistance.

Restait Witikind au delà de l'Elbe. Quelques nobles saxons, envoyés par Charlemagne, allèrent le conjurer de renoncer à la lutte et d'accepter les propositions du vainqueur. Odin et Donar ne lui étaient plus d'aucun secours, *nec illi auxilio Thonar et Wodin erant.* Après s'être fait donner des otages, le chef barbare se rendit, avec son compagnon d'armes, Albion, au champ de mai d'Attigny en Gaule (785), pour y recevoir le baptême et y jurer fidélité; le pape Adrien, informé du résultat, fit célébrer cette victoire définitive par trois jours de procession solennelle dans toute la chrétienté. La légende racontait plus tard que, dans cette église d'Attigny, deux étrangers assistaient au service de la messe comme des païens, lorsque l'un d'eux, au moment de l'élévation, aperçut briller d'une mystique lumière, dans l'hostie, le corps de l'enfant Jésus. Il s'élança aussitôt vers l'autel et demanda le baptême.

Il était temps que cette guerre finît. Une autre éclatait entre le duc de Bavière, Tassilo, et le puissant roi des Francs. L'indépendance dont la Bavière

avait joui devenait de jour en jour plus difficile à garder depuis la soumission aux francs du royaume lombard au midi et de la Saxe au nord. Tassilo, qui n'était peut-être pas sans ambition, avait vu avec peine, comme gendre du Lombard Didier, tomber le royaume indépendant d'Italie, et il avait eu plusieurs fois l'intention de se joindre aux résistances et aux soulèvements des Lombards suscités, même après la chute de leur roi, par Adelgise, réfugié à Constantinople, et par le duc de Bénévent.

La raison l'en avait empêché. Pieux, ayant prié le pape de tenir un de ses fils sur les fonts baptismaux, il eût sans doute regardé comme une trahison de prêter indirectement main forte, par des hostilités, à la résistance païenne des Saxons. Un conflit de limites, difficile à éviter depuis que la frontière franque, par l'Italie et par la Saxe, entourait la Bavière, amena la chute de cette honorable indépendance. En 786, Tassilo avait eu maille à partir avec le comte franc de Botzen, sur le versant italien du Tyrol, vers les sources de l'Adige, et lui avait en prince indépendant infligé une leçon. La même année, un fils de l'ancien roi des Lombards, Adelgise, toujours remuant, excitait, avec le secours des Grecs, un mouvement en Italie. Tassilo était son beau-frère; il n'en fallut pas davantage à Charlemagne pour le décider à mettre fin à cette indépendance qui le gênait. Après la soumission complète des Lombards, le prince bavarois sentait venir sa destinée. Il envoya le nouvel évêque de Salzbourg, Bruno, prier le pape Adrien de ménager un accommodement entre

lui et le puissant roi. Mais, enorgueilli par ses victoires, le vainqueur de la Saxe ne voulait plus maintenant que des sujets en Germanie. Il exigea le serment de fidélité de Tassilo et, comme les faibles ont toujours tort, le pape approuva cette exigence et menaça Tassilo de l'anathème.

Le Bavarois, dont les ancêtres régnaient bien avant que fussent connus les Carolingiens, voulut d'abord refuser et se garda de se rendre à l'assemblée de Worms, où il était convoqué. Mais quand, en 787, il vit arriver contre lui trois armées franques et le roi en personne, il se résigna à éviter à son pays prospère les ravages d'une guerre dont il connaissait toutes les horreurs, et il se rendit sur les bords du Lech pour faire ce qu'on lui demandait. Il présenta à Karl, en forme de vasselage, un bâton dont l'extrémité avait une forme humaine, le reçut de nouveau de la main du roi, prêta serment de fidélité, livra son propre fils comme otage et promit d'apporter, l'année suivante, accompagné de ses grands, le serment de son peuple au champ de mai d'Ingelheim, près de Mayence.

Dans l'intervalle, Tassilo commit-il la faute de traiter sous main avec ses anciens ennemis, les Avares, pour attaquer son souverain au moment où Karl avait de nouvelles difficultés avec les Grecs et les Bénéventins, en Italie? Toujours est-il qu'il fut arrêté quand il arriva volontairement à Ingelheim. C'étaient quelques-uns des siens mêmes qui l'accusaient d'avoir envoyé des députés aux Avares, excité son peuple à ne pas tenir le serment prêté, et juré

qu'il aimait mieux mourir que de vivre esclave. La fille de Didier, Liutberge, sa femme, qui l'avait toujours poussé d'ailleurs à la résistance, fut enlevée en même temps dans Ratisbonne avec ses enfants, son trésor et sa suite. Accusé devant l'assemblée du crime de lèse-majesté (*herisliz*, *crimen majestatis*), sur des chefs qui ne sont guère prouvés, Tassilo fut condamné à mort. Le roi franc se contenta de le tonsurer, ainsi que ses fils, et d'envoyer dans des cloîtres sa femme et ses filles. Six années encore après, Karl faisait sortir Tassilo du monastère de Jumiéges pour qu'il remît solennellement entre ses mains le duché de Bavière, tant cette sentence paraissait encore peu justifiée. Avec le dernier des Agilolfings, une des plus anciennes races germaines s'effaça pour un temps, et le duché de Bavière, le plus ancien des États allemands, fut soumis au régime des comtes francs, comme le reste de l'empire. « Dieu, dit un annaliste contemporain, avait travaillé pour le seigneur Karl, comme autrefois pour Moïse et les fils d'Israël, quand il précipita sans combats le royaume de Bavière aux mains de Charles le Grand. »

Maître de toute la Germanie, le vainqueur des Saxons était maintenant comme le maître de l'Europe chrétienne ; il le prouva en la défendant.

Les Avares, débris de l'invasion hunnique, avaient plus d'une fois, de leurs campements de l'ancienne Pannonie, couru la Bavière vainement couverte par l'Enns et la Traun, affluents du Danube de ce côté, et même la Lombardie, en franchissant les Alpes. Ils n'eurent plus si beau jeu quand ces deux contrées

furent dans les mêmes mains et qu'on put les attaquer par le Danube et par les Alpes. Une première expédition contre eux (791) ne réussit pas; le roi franc, comprenant la difficulté de l'entreprise, avait cependant rassemblé trois armées contre ces païens qui avaient achevé de faire disparaître sous leurs pas les vestiges de l'ancienne civilisation romaine et chrétienne en Pannonie. Des Saxons, des Frisons, et des Ostrasiens devaient, en un premier corps, traverser la Bohème pour passer le Danube. Un fils du conquérant, avec une armée de Lombards, avait ordre de franchir les Alpes à son tour pour descendre, par la Carinthie, dans la vallée du Raab. Le roi Karl lui-même, à la tête de corps francs, Bavarois et alamans, descendait le Danube pour rallier les deux ailes de cette croisade contre les païens.

Mais c'était un pays redevenu complétement sauvage que cette Pannonie. Les Francs et les Bavarois la désignaient sous le nom de pays de l'Est ou Osterland. Le Danube large et débordant, ne se prêta pas facilement au passage essayé sur de grands radeaux. Les Alpes arrêtèrent longtemps le fils du roi franc. Le conquérant lui-même, après avoir passé l'Enns, s'égara à travers les marais et les bois de la contrée, et ne put rejoindre les deux armées. Quelque crainte superstitieuse arrêta aussi ces braves aux limites de l'ancien pays des Huns. Peut-être, comme encore plus tard dans le *Nibelungenlied*, au même pays, ils croyaient voir planer, sur les brouillards des marais et des clairières, comme des oiseaux fantastiques et des femmes blanches, aux sens puissants et subtils,

qui leur annonçaient une triste fin en s'enfuyant avec des cris sinistres. Après cette tentative infructueuse, les Saxons, aimant mieux mourir pour leur propre liberté que pour l'asservissement des autres, retardèrent encore par une révolte le châtiment des Avares. Il fallut plusieurs expéditions pour que les vaillantes armées du conquérant franc, apprenant à s'orienter dans ce pays sauvage, arrivassent à des résultats. Encore est-ce par la trahison d'un des chefs, Tudun, infidèle au khan des Avares, qu'un fils du roi franc arriva devant un des prodigieux camps, faits d'enceintes concentriques, qui servaient de refuge à ces barbares; c'était peut-être le principal. Cette fois, ils l'emportèrent d'assaut, mirent les mains sur les richesses accumulées là depuis des siècles. Une partie des Avares repassa le Danube. Les Slaves de la Saxe et de la Drave furent plus à l'abri de leurs attaques. Un comte fut chargé de surveiller les pays frontières qui s'étendent entre l'Enns et le Raab, et qui devaient former plus tard seulement la marche orientale (*Oster-Rick*, *Autriche*) et la frontière de l'Allemagne méridionale.

Au nord des Avares, sur la frontière orientale de la Germanie, les Tscheches dans la Bohème, les Sorbes arrivés déjà plus bas, entre l'Elbe et la Saale, son affluent de gauche, enfin les Wiltzes sur les deux rives du même fleuve, au-dessous de ce confluent, et les Obotrites vers ses embouchures, formaient maintenant, du sud-est au nord-ouest, la ceinture barbare de l'empire carolingien. Les Tscheches furent contenus dans leurs montagnes de granit et

leurs forêts de sapins. Un chef des Sorbes fut tué et son peuple vit s'élever deux forteresses à l'endroit où furent, plus tard, Halle et Magdebourg. Les Obotrites, attirés depuis longtemps dans l'alliance des Francs contre les Saxons, aidèrent leurs amis à soumettre les Wiltzes à un tribut et à repousser les attaques des Danois du Jutland, qui voulaient venger les coups portés au culte d'Odin. Le roi des Danois Godefried, ancien ami de Witikind, attaqué par les Francs et par les Slaves, fut obligé d'accepter l'Eyder comme limite, en 800.

II

De l'Eyder et de l'Elbe, le roi franc régnait maintenant en maître jusqu'à l'Èbre en Espagne et au Garigliano en Italie, où il avait contenu les Arabes et les Grecs au midi, comme il avait vaincu les Danois et les Slaves au nord. Deux rois enfants le représentaient en Italie et en Aquitaine. Son œuvre avait cela de particulier qu'elle était, pour l'importance et la proportion, égale à celle de l'Église latine surtout, dont il avait partout combattu les ennemis, et dont le centre était à Rome. Il n'avait plus en effet pour États voisins en Europe, sans parler des peuplades barbares, que l'empire grec sous Irène, et le califat de Cordoue sous le successeur d'Abdel-Raman, Hescham. Seul, il propageait le christianisme et protégeait l'Église; le christianisme l'inspirait et l'Église le soutenait dans ses entreprises. Alcuin l'appelle un pontife pour la prédication, *pontifex*

in prædicatione, et le moine de Saint-Gall, l'*évêque des évêques;* dans les capitulaires, il se nomme lui-même le défenseur dévoué de l'Église, *devotus sanctæ Ecclesiæ defensor*, et l'auxiliaire du saint-siége en toutes choses, *adjutor in omnibus Sanctæ Sedis.*

Par là la situation de Charlemagne n'était plus seulement celle d'un roi franc; au delà de son royaume, son autorité s'étendait aux limites du monde qui relevait de l'Église latine. Il avait imposé un traité de limites à l'impératrice Irène. Aux Églises étrangères il envoyait des présents afin qu'on fît des prières pour lui; et le patriarche de Jérusalem lui envoyait les clefs du tombeau du Christ. Le royaume franc ne contenait plus ce conquérant dans l'espace; et, dans le temps, son autorité touchait aux souvenirs grandioses d'une puissance depuis longtemps disparue, mais toujours présente aux imaginations des hommes. On cherchait un nom pour désigner cette nouvelle monarchie universelle; et ceux qui, autour du roi, avaient remis en honneur les études latines, longtemps oubliées, l'avaient trouvé; c'était celui d'*Empire*. Le nom de royaume des Francs et des Lombards, *regnum Francorum et Longobardorum*, ne suffisait plus. Le titre d'empereur pourrait seul résoudre le conflit d'autorité existant encore à Rome entre le roi franc et le pape, et dissiper les derniers restes de la domination de Byzance. « Karl, dit un contemporain, possédait Rome, où trônaient autrefois les empereurs, et les principales résidences de la Gaule, de l'Italie et de la Germanie; Dieu les avait mises sous sa main. N'était-il pas juste qu'avec

l'aide de Dieu et les vœux de tout le peuple chrétien, il joignît le titre, le nom, à la puissance? » « Que Dieu, dans sa clémence, disait le plus instruit et le plus intime de ses maîtres littéraires, dès l'année 799, Alcuin, que Dieu, ô cher David, te donne le salut éternel et la gloire de l'empire! »

Det tibi perpetuam clemens in secla salutem
Et decus imperii, David amate, Deus[1].

Or, Léon III était alors pape à Rome. L'année même de son avénement, il avait envoyé à Charlemagne les clefs du tombeau de saint Pierre avec l'étendard de la ville, et demandé un de ses grands pour recevoir le serment de fidélité et de soumission du peuple romain[2]. Comme son père, le roi des Francs portait le titre de patrice de Rome; mais convenait-il maintenant à sa Puissance? pour lui on priait dans cette cité; on y datait les actes publics du commencement de son règne. Et la dignité impériale, par qui était-elle portée alors? Pouvait-on dire même qu'elle était réellement, dignement portée par Irène, par une femme, souveraine à Constantinople?

Une émeute à Rome précipita l'événement. Léon III avait reçu de son prédécesseur Adrien Ier, à son lit de mort, la recommandation de poser sur le front du conquérant la couronne impériale. L'idée

1. *Ann. Lauresh. Maj.*, 796 : *Leo Claves etiam* confessionis S. Petri et vexillum romanæ urbis eidem direxit. — Eginh. *Ann.* : Rogavitque ut aliquem mitteret qui populum romanum ad suam fidem atque subjectionem er sacramenta firmaret.

de faire reposer la paix et la puissance de l'Église et de l'État dans tout l'Occident sur l'intime union de l'autorité spirituelle et de l'autorité temporelle, du pape et de l'empereur, était mûre à Rome et en Italie. Pour l'Italie et pour Rome, c'était la séparation définitive de l'Orient, commencée par la querelle des images ; pour la nation franque, c'était l'honneur dû à ses exploits, à ses services. Déjà, en 799, le pape Léon III faisait représenter sur une mosaïque du triclinium de Saint-Jean de Latran, d'un côté, le Christ donnant les clefs à saint Pierre et le labarum à Constantin, et de l'autre saint Pierre donnant l'étole au pape et la bannière au roi franc. A la fin de cette même année deux neveux d'Adrien, devenus de puissants personnages dans la ville de Rome, Paschalis et Campulus, attaquent le pape Léon au milieu d'une procession, le maltraitent et le laissent presque pour mort sur la place. Sauvé par quelques-uns des siens, Léon III s'échappe de Rome, traverse l'Italie et va demander au patrice, au patron de Rome et au défenseur de l'Église, la punition des coupables qui ont troublé Rome et mis la main sur sa personne.

Karl était en pleine Saxe, à Paderborn, non loin du Weser, sur cette terre chaude encore du sang versé dans les combats entre chrétiens et païens ; son fils alla avec une grande suite au-devant du chef de l'Église et le conduisit auprès du conquérant convertisseur qui le reçut en l'embrassant devant son armée victorieuse. Charles était bien le souverain politique de Rome, c'est ce que signifiait la

bannière (vexillum) qui lui avait été envoyée. Il y exerçait la juridiction, puisque les ennemis du pape lui firent parvenir l'énoncé des griefs qui les avaient fait agir d'une façon si criminelle. L'envoi des clefs de saint Pierre, constituait le conquérant franc, defenseur du successeur de l'apôtre. Mais celui qui, maître de cette souveraineté et de ce patronage, avait combattu les Arabes et dompté les Saxons, qui réunissait l'Italie, la Gaule, la Germanie, et surpassait en puissance l'empire d'Orient souvent persécuteur de la foi, méritait un titre qui répondît à la situation universelle et européenne que ses victoires lui avaient acquise.

Or la ville de Rome, résidence du chef de l'Église, était, comme dit la *Chronique* de Moissac, la mère de l'empire, *Mater imperii*. C'est donc là seulement que le conquérant franc pouvait être *couronné*. Lorsque les deux plus considérables personnages de ce temps s'y retrouvèrent en effet, à la fin de l'année 800, on instruisit l'affaire de Paschalis et de Campulus devant un tribunal ou siégeaient le roi franc, le pape, des archevêques, évêques et seigneurs Francs et romains. Le pape jura la main sur l'Évangile qu'il était innocent des crimes dont l'accusaient ses ennemis. Ceux-ci furent exilés; et le jour de Noël de l'an 800, au commencement d'une nouvelle année et d'un siècle nouveau, selon la manière de compter alors, comme le roi Karl, en costume de patrice, la chlamyde sur les épaules, dans l'église de Saint-Pierre, écoutait dévotement la messe devant le tombeau de l'apôtre, Léon III mit, pendant le saint

sacrifice, la couronne impériale sur la tête du conquérant et le déclara empereur, auguste, grand et pacifique, couronné de Dieu, au milieu des acclamations répétées des assistants. La veille il y avait eu à ce sujet conseil tenu entre les grands et les évêques, francs et romains; c'est ce qu'indiquent et la *Chronique* de Moissac et le livre des Pontifes, quand ils disent que Karl fut fait empereur par le sénat des Romains et des Francs, *senatu romanorum et francorum*. L'étonnement et le mécontentement apparent que l'historien et le secrétaire de Charlemagne prête à son maître, n'est qu'une feinte un peu grossière, adressée au public, à l'assistance composée des grands de la suite du roi, de la cour pontificale et du peuple romain ; et elle sent encore un peu la barbarie germaine [1].

Ce n'était pas néanmoins une cérémonie vaine. Dans Rome, le titre d'empereur, prenant la place de celui de patrice, affirme davantage encore le droit de souveraineté et les devoirs de protection du souverain franc ; et le pape, en le consacrant, au nom de Dieu, le soumet bien plus, moralement, au pouvoir de celui qu'il représente sur terre. Rome rentre dans l'empire ; mais, dans cet empire, l'évêque de Rome est le premier évêque. Ce n'est pas un empire politique qui se relève, c'est un empire chrétien qui naît. Il émane comme un fief de la souveraineté divine du Christ. C'est une conception mystique. En

1. *Ann. Lauresh. Maj.* 801 : *A Deo Coronato.* — Eginh. *Vit. Car.*, c. XXVIII. — Gregorovius, *Histoire de Rome au moyen âge*, II, p. 546. — Chronique de Moissac, dans Pertz, I, p. 305.

couronnant Charlemagne, le droit divin dont il est revêtu, comme couronné de Dieu, l'exalte et le courbe en même temps, l'élève et l'abaisse du même coup, le place dans une sphère plus haute, mais le tient davantage sous la main d'en haut qui le sanctifie. Unis dans une même cérémonie, où chacun reçoit et concède quelque chose, l'empire et la papauté s'affermissent et s'étendent à la fois. Dans le ressort de la chrétienté, dans l'Église occidentale au moins, l'empereur marche à côté du pape ; c'est le chef temporel, le protecteur de l'Église ; les limites de l'Église sont celles de son empire. Dans l'empire, le pape jouit d'une autorité à laquelle l'appui du bras séculier assure partout l'obéissance. Comme l'Église poursuit la mission de propager la foi chez les peuples infidèles, l'empire, même hors de ses frontières, a mission maintenant de la protéger ; et, *ainsi*, cette union intime, cette étroite solidarité de fortune concourt à leur affermissement et à leur grandeur commune. Le distique que ce grand événement inspire à Théodult, ami et contemporain de Charlemagne :

Sub tua jura Deus dedit Europeia regna
Totum orbem inclinet sub tua jura Deus,

« Si Dieu a donné les royaumes de l'Europe à l'empereur, il a soumis au pape aussi le monde entier[1], » on pourra l'appliquer plus tard au pape.

Cette restauration de l'empire d'Occident, au profit de Charlemagne, est le dernier terme auquel

1. Dans don Bouquet, p. 435, *De Carolo et Leone papa III*, on appelle Charlemagne *caput orbis*, *pater Europæ*, etc.

aboutit l'invasion barbare du cinquième siècle et la réaction en Germanie, du peuple gallo-franc et de la civilisation chrétienne et latine. Depuis l'établissement des premiers barbares dans l'empire, c'est-à-dire depuis quatre cents ans, il y avait lutte des descendants de ces conquérants, confondus aussitôt avec les vaincus et convertis par eux, contre les fils de leurs vieux ancêtres, restés fidèles à la barbarie primitive sur le sol héréditaire, et hostiles à toute importation ou à toute ingérence étrangère, chez eux. De tous les peuples germains, celui qui, grâce au voisinage de la Gaule, confondu le plus étroitement avec la population de l'empire, avait adopté le plus promptement l'éducation romaine et chrétienne, et repris, poursuivi, avec le plus de constance la politique même de l'empire romain sur le Rhin, c'était le peuple franc. Sa royauté barbare était le plus tôt devenue un pouvoir public, s'était rapprochée le plus fortement de la monarchie romaine, et le plus volontiers mis comme au service de la foi chrétienne. Charlemagne achève donc l'œuvre depuis longtemps commencée. Seulement, en prenant la couronne impériale à Rome, des mains du pape, il lui donne un caractère nouveau, ecclésiastique, qu'elle n'avait pas. Les annalistes et les chroniqueurs appellent le plus souvent cette création, l'*empire des Francs et des Romains;* mais c'est avant tout un empire chrétien.

Convaincu de ses nouveaux droits et de ses nouveaux devoirs, Charlemagne se fait prêter par tous ses sujets, en 802, un serment nouveau bien autre-

ment important que le précédent, et qui, outre la plus étroite fidelité à la personne du souverain, impose à tous l'accomplissement de devoirs politiques et moraux envers l'État et envers l'Église; c'est le trait particulier et naturel d'une époque où le pouvoir cherche à agir, au nom de la civilisation, sur une matière barbare, et d'un établissement politique où l'État et l'Église sont intimement unis.

Charlemagne, en effet, gouverne l'Église autant que l'empire, comme le pape sanctifie l'empire aussi bien que l'Église. Ses assemblées sont en même temps des synodes; on y voit des grands et des évêques délibérer, au milieu du peuple, des guerriers et des moines. On y décide des questions de théologie et de guerre. Cette étroite union entre les affaires d'Église et les affaires d'État est de tradition depuis Arnulf et Pépin le Vieux, dans la famille *carolingienne*. Aussi Charlemagne impose-t-*il* en même temps que la fidélité à sa propre personne, l'obéissance aux lois de Dieu et de l'Église, l'acquittement des dettes envers le fisc et l'accomplissement des devoirs religieux à l'autel, l'obligation militaire *et* l'obligation rituelle, le respect de la propriété et l'aumône à la veuve, à l'orphelin et au pauvre. Dans cet empire chrétien, qui unit le souverain aux sujets et les sujets au souverain, la fidélité du sujet au maître est comme une conséquence de l'ordre divin, et l'empereur lui-même apparaît comme le souverain responsable de l'accomplissement de la loi, du service de Dieu. « Il ne convient à sa dignité impériale, dit Alcuin, que de décréter ce qui est juste,

d'ordonner ce qui est légitime et de conseiller ce qui est saint, afin que chacun se pénètre avec joie chez lui des préceptes du salut éternel, *justa decernere, rata præcipere, sancta admonere, ut quisque lætus cum perpetuæ salutis præceptis domum redeat*[1]. »

Voilà l'empire de Charlemagne, tel qu'il fut conçu, imaginé, sinon toujours réalisé, par les hommes les plus intelligents de ce temps. Son unité est dans l'obéissance à la loi chrétienne et dans la fidélité à l'empereur; l'Église en est la clef de voûte; la nation franque, dont les autres sont sujettes, en est le ciment. Et cette unité comporte la plus grande diversité de coutumes et de lois civiles; car l'empire de Charlemagne contiendra presque autant de lois différentes que de peuples différents, depuis la loi romaine jusqu'à la loi saxonne. Mais il y a une loi générale, la volonté du maître, formulée dans des ordonnances politiques et ecclésiastiques discutées dans les assemblées, et sanctionnée par le souverain. Celle-là est au-dessus des autres, elle les complète, les réforme et les redresse. C'est la législation célèbre des capitulaires.

Dans cet édifice, il y a sans doute un fonds germanique, mais la clef de voûte est chrétienne et la forme romaine. Le nom d'empire donné à cette création politique réalisé par des mains germaines, est romain; romains sont les titres qu'on donne à ce

1. *Capit. aquisgr.*, 802, c. II : *Magna in isto sacramento et quam multa comprehensa.* Voir les lettres adressées, cette année, par Alcuin à Charlemagne, sur les devoirs presque religieux de l'empereur, qu'il appelle *sanctissimus*. — Waitz, *Deutsch verfassung*, III, p. 192 et sqq.

Karl, fils de Pépin, il est *imperator* et *augustus*. Si plusieurs officiers auprès de sa personne, comme le *sénéchal*, le *bouteiller*, le *comte de l'étable*, le *trésorier*, rappellent l'ancienne domesticité, tout en remplissant le plus souvent des fonctions politiques, les *comtes du palais* chargés de la justice, le *chancelier* qui tient les sceaux, les archives, un Itherius, un Archambauld avec leurs nombreux notaires, la *chapelle* avec son archiprêtre ou archichapelain, un Angilram de Metz, chargé du service divin à la cour et de la garde des reliques, emportées parfois dans les expéditions, toute cette cour montre des préoccupations administratives, ecclésiastiques, qui sont fort au-dessus de celles d'autrefois, et qui viennent des souvenirs de l'empire romain ou des inspirations de l'Église[1].

L'ancien champ de mars, transporté maintenant au mois de mai, et quelquefois même plus tard, s'est transformé encore davantage. Ce n'est plus seulement une revue militaire, où les chefs ou comtes amènent leurs hommes, une réunion pour l'armée à la veille d'une expédition ; ce sont souvent, par la formation de comités, dont font partie les personnages les plus importants, qui représentent ainsi le gros du peuple, de l'armée ou de l'Église, des assises judiciaires (*placita*), des assemblées politiques (*conventus*), quelquefois des synodes. Les membres siégeant dans l'assemblée, officiers du roi, ducs, comtes ou évêques et abbés, délibèrent ensemble ou

1. Hincmar. *De ordine palatii*; *Capit. de disciplina palatii*. — *Vita Walæ*.

séparément, selon la circonstance, car on y décide le plan d'une campagne, on y juge un coupable, on y traite des affaires les plus importantes de l'État, des questions les plus délicates de la discipline ou les plus ardues de la théologie. L'assemblée de Francfort, une des plus occupées (794), condamne l'hérésie de Félix d'Urgel, tranche la question de l'adoration des images, condamne Tassilo à la perte de son duché, termine un conflit entre les évêques de Vienne et d'Arles, fixe le prix du blé, le poids de la monnaie, etc.

Plus militaires au commencement du long règne de Charlemagne, ces assemblées deviennent à la fin de plus en plus politiques, même ecclésiastiques. La conquête était d'abord leur but, maintenant c'est la paix. Le lieu de l'assemblée varie selon les circonstances, souvent aussi les personnes. Ce n'est pas un droit d'y assister; c'est un devoir. Le souverain vous en expédie l'ordre. Une assemblée plus restreinte en octobre, composée seulement des officiers royaux, délibère sur les affaires d'urgence et les décide, ou prépare l'objet des délibérations et décisions de la grande assemblée. Pendant les délibérations, l'empereur se promène familièrement au milieu du menu peuple, s'enquérant de ses intérêts, de l'état du pays, des frontières les plus éloignées. Car il est recommandé à tous de s'informer, dans l'intervalle des assemblées, de ce qui se passe au dedans et au dehors du royaume, et ils doivent chercher à le savoir des étrangers comme des nationaux, des ennemis comme des amis. Le roi voulait

surtout connaître si, dans quelque coin de l'empire, le peuple murmurait ou était agité, et quelle était la cause de son agitation, s'il était survenu quelque désordre dont il fût nécessaire d'occuper l'assemblée. Et, après que le résultat des délibérations avait été mis sous les yeux du prince, il adoptait, sous forme de loi ou *capitulaire*, la résolution à laquelle tous étaient tenus d'obéir, et y donnait seul force de loi en y apposant son sceau impérial.

Le recueil de ces lois nous est parvenu : il règle depuis les intérêts les plus graves du gouvernement, jusqu'aux détails les plus minutieux du soin des métairies. Il contient quelquefois le protocole de ces assemblées, qui sont une vraie représentation administrative de l'empire, et dont le roi est lui-même l'inspirateur et le moteur. Les applaudissements du peuple présent qui reçoit la loi, rappellent seuls le champ de mai des anciens jours ; et ce n'est pas alors un mal. Charlemagne, dans ces lois, s'inspire toujours des besoins du moment et s'y montre sage autant qu'il le fallait pour être utile, mais toujours fort et pénétrant. Montesquieu a pu dire de ces lois qu'on y sent un esprit de prévoyance qui comprend tout et une certaine force qui entraîne tout.

Ce gouvernement de Charlemagne ainsi centralisé, repose partout sur l'autorité des comtes dans les cantons ou *gaus* (*comitatus*), et des évêques dans leurs circonscriptions. Plusieurs de ces officiers, dans des provinces plus étendues ou sur les frontières menacées, s'appellent ducs ou margraves (*markgrafs*).

Quelquefois il y a un comte pour plusieurs *gaus*, comme en Allemanie où il n'y en avait que deux pour tout le pays. L'empereur les nommait lui-même et les choisissait presque toujours parmi les Francs et même de condition inférieure, pour être plus sûr de leur fidélité et de leur obéissance. Leur pouvoir était en effet considérable; ils jugeaient, ils administraient, ils commandaient les troupes de leur circonscription. Ils désignaient au-dessous d'eux, le plus souvent, les vice-comtes ou centeniers et autres officiers inférieurs, et Charlemagne exerçait sur eux la plus grande surveillance, pour qu'ils ne pussent usurper sur son pouvoir ou opprimer les faibles et les petits. C'est pour les contenir encore mieux que le conquérant s'efforce, sous l'influence de ses conseillers clercs, de constituer partout l'Église en une sorte de contrôle de l'administration politique; ainsi les métropolitains chargés de surveiller les plus grands chefs militaires, et les évêques chargés de surveiller les comtes dans les gaus. Il n'y a point de recommandation que le souverain renouvelle plus souvent que celle de l'entente, de la concorde et du concours des comtes et des évêques pour faire régner la loi et la paix. C'est pour lui, dans cet empire chrétien, la condition première, essentielle de l'efficacité de leur pouvoir. Il insiste même sur la surveillance qu'ils doivent exercer les uns sur les autres, au risque de créer des conflits.

Le régime auquel la Saxe fut particulièrement soumise fut comme le type même du gouvernement laïque et ecclésiastique de Charlemagne, mais exa-

géré là par la nécessité de plier par les moyens violents la nation rebelle à l'obéissance et à la conversion. Les comtes et les évêques, investis de pleins pouvoirs, reçurent en partage le gouvernement politique et religieux du pays. Les comtés furent plus nombreux et de plus petite étendue dans la Saxe qu'ailleurs, afin que le gouvernement y fût plus facile; plus qu'ailleurs aussi les ressorts des comtés et des évêchés concordèrent. Sous Charlemagne, déjà huit nouveaux évêchés furent ainsi érigés sur cette terre longtemps arrosée des libations d'Odin, à Paderborn, Brême, Verden, Munster, Osnabruck, Minden dans la Westphalie, Hildesheim, Halberstadt dans l'Ostphalie; autant de comtes probablement, dont la résidence est moins connue, se partagèrent le territoire. Dotés d'ailleurs les uns et les autres et pourvus de terres considérables enlevées aux rebelles, tous furent tenus de se prêter, en toute circonstance, le mutuel appui des pouvoirs temporel et spirituel, et Charlemagne mit à leur disposition une législation de sang, promulguée d'abord sous le nom de *capitulatio de partibus Saxoniæ;* un peu plus tard adoucie, mais encore bien draconienne.

Une institution qui nous éloigne bien plus encore de la Germanie et témoigne de préoccupations administratives d'un ordre supérieur, est celle des délégués royaux, ou envoyés du maître, les *missi dominici*. Délégués d'abord en missions spéciales dans une partie de l'empire, pour y établir le gouvernement franc, y faire exécuter les ordres du souverain, y présider des jugements, ils ne formaient point encore

une institution régulière, lorsque en 802 Charlemagne chargea un certain nombre de personnages choisis parmi les plus sages des laïques et des clercs, ducs, comtes ou évêques, d'une sorte d'inspection et de surveillance générale, sur les affaires de l'État, de l'armée, de l'Église, pour assurer partout le règne de la foi, de l'ordre, de la paix. L'empire fut même à cet effet divisé en un certain nombre de ressorts d'inspection ou *missatica;* ces inspecteurs impériaux, associés deux par deux, le plus ordinairement dans la personne d'un clerc et d'un laïque, parcourent leurs circonscriptions avec pouvoir de faire comparaître devant eux les officiers ou hommes importants, de recevoir les serments de fidélité, d'inspecter les bénéfices royaux, de reviser au besoin les jugements, de pourvoir à l'observation de la loi, et au maintien de la foi chrétienne[1].

Grâce à ces institutions générales, on connut pour la première fois, dans toute l'étendue de l'empire, ce qu'était un gouvernement et le pouvoir de la loi. La société se fixe, s'assied, se régularise. Le comte, dans le canton, doit tenir, en général, trois sessions dans l'année : à Noël, à Pâques et à la Pentecôte, pour juger, par lui-même ou par les centeniers, les affaires pendantes, et dans des localités qui varient selon les besoins. Il est interdit désormais de paraître au tribunal avec la lance et le bouclier; on aura l'épée tout au plus. Cette ordonnance sépare décidément le tribunal, issu de l'ancienne assemblée

1. Capit. 783, c. x : *Ubi lex erit præcellere consuetudine superponatur legi.* — Capit. 802 : *Missi dominici data.*

judiciaire, des anciennes assemblées militaires et politiques. Parmi les hommes libres, le comte choisit maintenant, avec le consentement de tous quelquefois, des hommes sages et véridiques, *boni et veraces*, sous le nom d'échevins ou scabins (*schœffen*), pour déterminer et appliquer le droit. On voit cependant combien Charlemagne avait à faire pour arriver, là surtout, à quelque résultat. Il est obligé d'élever plusieurs fois la pénalité contre les juges et échevins qui se laissent corrompre par argent. La fréquence du parjure, qu'il punit de la perte de la main droite, les précautions prises contre la production des témoins, prouvent encore à cette époque combien avait dû être déplorable, pour les faibles et les petits, le système des *cojurateurs*. La peine de mort est bien plus fréquemment appliquée que dans les anciennes lois. Les comtes et vicaires doivent être pourvus de potences, *habeant patibula*. Les grands sont décapités, les petits pendus ; quelquefois on brûle pour certains crimes contre la religion ou la pudeur. La peine de mort, certaines peines corporelles, les coups, le bannissement, la prison pour les meurtres, blessures, rapts ou vols, tendent à remplacer, dans certains cas qui les aggravent, le *wehrgeld*, souvent dérisoire à cause de son élévation. Toute cette législation tend surtout à attaquer, à abolir le vieux droit germanique de vengeance personnelle et la perpétuité des querelles de famille. L'État se substitue à la personne offensée ; il augmente l'amende, le *friedensgeld* payé au fisc. C'est le roi, le chef de l'État, celui qui

est chargé d'assurer à chacun son droit, qu'on offense en troublant la paix publique, comme c'est Dieu dont on transgresse aussi les commandements : il est chargé de faire respecter l'ordre humain et l'ordre divin. Le jugement de Dieu est encore toléré par Charlemagne. Il ordonne même d'y croire sans hésitation, *absque nulla dubitatione*. Mais les épreuves de l'eau et du feu commencent à perdre de la confiance qu'elles inspiraient.

On ne pouvait attendre d'un conquérant qu'il prétendît détruire l'humeur belliqueuse que l'invasion avait partout répandue. Il chercha seulement à l'organiser, à la régulariser, à la soumettre à une certaine discipline. C'était le devoir de celui qui était obligé de faire face à tant d'ennemis à la fois. Le service militaire fut imposé à toutes les races nouvellement soumises; mais cette obligation repose sur la liberté et la propriété. Les hommes libres, et en Saxe les demi-libres et ceux qui possèdent, sont seuls obligés au service militaire et seuls figurent dans les rangs; les autres suivent comme valets ou sont tenus d'accourir en cas d'invasion dans le pays; mais ils ne peuvent porter la lance. Tous les hommes libres sont ainsi tenus de s'armer; les plus riches avec le cheval, la lance, l'épée, le bouclier, l'arc et les flèches, s'il se peut avec le heaume et le haubert. Ceux qui sont moins riches, avec la lance, le bouclier, un arc et douze flèches. Il faut avoir aussi des provisions et des vivres, hommes et chevaux, au moins pour trois mois. Les Francs et les Frisons surtout formaient la cavalerie; les Saxons combattaient

généralement à pied. Les Francs étaient toujours présents dans les contingents particuliers des autres peuples, et tenaient garnison dans les autres pays, comme pour faire sentir partout la nation dominatrice. Pour remédier à l'insuffisance de leur équipement, les plus pauvres parmi les hommes libres se réunissent à deux ou trois pour fournir un homme équipé et armé. Mais tout possesseur de quatre *manses* doit se présenter devant le comte avec la lance, le bouclier, l'arc, les deux cordes et douze flèches. Le cavalier, possesseur de douze manses de terre doit avoir le heaume et le haubert. Les comtes promulguent le ban des guerres dans leurs *gaus* ou cantons, rassemblent leurs hommes et, selon les prescriptions, les conduisent sous leur drapeau au champ de mai, au lieu fixé par le roi, à proximité de la guerre à faire. On ne lève pas le même nombre d'hommes dans tout pays et pour toute expédition. Le contingent semble dépendre du plus ou moins de proximité ou d'éloignement de la guerre. Pour aller en Espagne ou chez les Avares, on ne demandera aux Saxons que les cinq sixièmes de leurs guerriers; pour aller en Bohême, les deux tiers; contre les Sorbes, leurs voisins barbares, tout le contingent. Charlemagne, dans sa jeunesse, et ensuite ses fils ou des chefs nommés à cet effet, commandent et conduisent les armées.

Ainsi l'empire, gouverné moralement par les évêques, politiquement par les comtes, jugé par eux, dans leurs tribunaux particuliers, pour les affaires qui en relèvent, surveillé par les *missi dominici*, jouit

d'une sécurité que ces contrées, depuis longtemps, ne connaissaient plus. Aussi le maître, qui a l'œil à tout et qui essaye de faire parvenir sa volonté dans toute l'étendue et à toutes les profondeurs de son empire, peut, dans plusieurs ordonnances, recommander aux comtes et évêques de faire toujours bonne justice, sans acception de personnes, aux grands et nobles propriétaires de ne point empiéter sur la propriété et la liberté des petits, et à tous les maîtres d'avoir à nourrir leurs esclaves, « autant au moins, dit-il, que faire se peut. »

Voilà bien au gouvernement l'homme d'action qui se mêle à tout, voit tout et pourvoit à tout. S'il ne parvient pas, dans des temps si difficiles, à assurer un ordre durable quand il n'est pas là, et surtout quand il n'y sera plus, au moins réprime-t-il toute révolte dangereuse et maintient-il son autorité, sans avoir besoin de sévir par des coups subits et inattendus. Une grande conspiration se forme à peine contre lui : celle du duc de Bavière; un duc de Bénévent, d'autres encore en font partie. Charles est instruit à temps et déjoue ces machinations. Une assemblée se charge de juger le rebelle Bavarois fait prisonnier, et enlève au souverain l'odieux du jugement. Une nuit, un de ses fils, Pépin le Bossu, avait, raconte le moine de Saint-Gall, rassemblé ses amis dans l'église de Saint-Pierre, à Ratisbonne. Là, à la lueur des flammes, il leur fait jurer la mort de Charles. Un clerc, caché sous l'autel, entend tout; mais il est découvert et obligé de prêter le même serment. A peine en liberté, il court au pa-

lais. Pour parvenir à l'empereur, il fallait parcourir sept passages; le clerc les traverse; mais arrivé à la chambre royale, les femmes de la reine le repoussent avec peine. Charles s'éveille, demande la cause de ce bruit. « C'est, répondent-elles, un pauvre fou qui prétend, grand prince, avoir affaire de vous entretenir sur-le-champ. » Charles ordonne de le laisser entrer; il apprend ainsi la conjuration. Tous les coupables sont arrêtés et punis. Pepin, battu de verges et rasé, est envoyé à l'abbaye de Saint-Gall, où les moines l'emploient à cultiver les légumes.

Dans cet empire chrétien, où l'empereur et le pape gouvernent en concorde l'État et l'Église, on ne saurait s'étonner même de voir Charlemagne s'ingérer plus d'une fois dans des questions de dogme religieux. Sous son autorité, comme autrefois sous celle de Constantin, se réunissent des synodes. Dans une de ces assemblées, il est décidé que le Saint-Esprit ne procède pas seulement du Père, mais aussi du Fils, ce qui fut reçu depuis dans l'Église latine. Dans une autre, il fait condamner l'opinion de deux évêques espagnols qui ne voulaient voir dans Jésus que le fils adoptif de Dieu. Une fois, le souverain avec ses meilleurs conseillers se trouve en désaccord avec le pape sur la nature des hommages que l'on doit aux saints. Où le pape voulait l'adoration, il prétendait n'admettre que le respect; il fait soutenir cette opinion dans des livres qu'il inspire : les livres Carolins. Le pape sut, par ses explications mêmes, éviter un conflit. On voit par là au moins quel in-

térêt sérieux ce prince apportait à ces matières. Dans de nombreux synodes, il prête l'appui de son autorité au maintien ou au rétablissement de la discipline, mais comme un évêque du dehors. « Charles, disait-il, par la grâce de Dieu, roi et administrateur du royaume des Franks, défenseur dévoué de la sainte Église et auxiliaire en toute chose du siége apostolique, nous rendant aux exhortations de tous nos fidèles et particulièrement des évêques et des autres prêtres, nous avons arrêté les résolutions suivantes. » Il gouverne l'Église, mais il n'est pas l'Église. Le pape, quand il est élu, lui demande sa confirmation, mais il le laisse librement élire. Charles est bien le suzerain de Rome, car le sénat et le peuple lui prêtent hommage, et il y nomme des magistrats qui y jugent ou des inspecteurs qui la visitent. Mais il y laisse aussi une grande autorité au pape, en vertu des donations qu'il a faites. Ainsi dans le gouvernement de l'empire même, Charlemagne reconnaît au moins une autorité morale au-dessus de la sienne. Souverain puissant, il admet un pouvoir à côté et quelquefois au-dessus du sien.

Sans doute, dans l'Église, le souverain temporel désigne les évêques, il y en a plusieurs exemples, mais il les choisit de son mieux. Il fait évêque un de ses clercs qui avait bien chanté au lutrin, un autre qui lui avait fait une réponse sensée. Un troisième, dans sa joie d'avoir été nommé, saute avec agilité sur un beau destrier : — « Eh, mon brave, lui dit Charlemagne, j'ai assez de bons clercs, ce serait dommage de perdre dans nos fatigues un aussi bon

compagnon que toi. » Charles interdit aux clercs la chasse, les armes, les cours de justice. Il les respecte sur leurs siéges et s'entoure de leurs conseils. Mais il les veut savants et purs. Ses prescriptions à cet égard doivent être souvent renouvelées. Le moine de Saint-Gall, un peu méchant, il est vrai, en sa qualité de moine, pour le clergé séculier, nous laisse une galerie peu édifiante de clercs et de prélats : on y voit l'homme de cour, l'hypocrite, l'orgueilleux, l'avare; celui-ci est lent à monter en chaire et prompt à se mettre à table; celui-là est infatué de ses vertus; un troisième succombe aux tentations les plus grossières. Charles cherche cependant à leur imposer à tous les vertus de leur état. Le moine de Saint-Gall l'appelle « le pieux surveillant des évêques. » C'est presque comme s'il disait l'évêque des évêques. Souverain dans la plus grande étendue du mot, il ne laisse mettre la main par personne, fût-ce par le pape, sur le pouvoir temporel. Le moine de Saint-Gall raconte qu'un jour un évêque demanda à la reine des Francs le sceptre de Charlemagne en guise de crosse, ce qui mit ce souverain fort en colère. L'anecdote est caractéristique. Charles, cependant, ne met point non plus la main sur les choses sacrées, tout en s'efforçant de rendre à l'Église le savoir, la pureté, la liberté, la régularité. Il a trop de religion pour l'oser faire. C'est un croyant.... il chante à matines, admire les clercs qui ont une belle voix et les avance en grade; quelquefois il reprend de son bâton les chantres qui détonent. Il médite même la vérité religieuse,

fait sa lecture fréquente de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, corrige une édition des Évangiles, et s'essaye quelquefois à les traduire pour s'en mieux pénétrer.

Voilà bien l'empire fondé par la force des armes et sur la puissance de la foi, et qui a pour soutien une noblesse guerrière et une hiérarchie sacerdotale. Le souverain temporel y est, selon l'expression du poëte saxon, « un docteur armé qui dompte les consciences par la guerre, sinon par la raison et sauve les peuples récalcitrants malgré eux. » Le chef y prépare la conquête par la propagande religieuse et y scelle la soumission par le baptême. La révolte en Saxe particulièrement y est condamnée comme un sacrilége et l'apostasie punie comme un crime d'État. L'empire assure l'universalité de la foi; et la société européenne créée par la rencontre du christianisme et des barbares sur ce fonds romain commence à s'asseoir à l'ombre de ces deux pouvoirs suprêmes qui s'appuient l'un sur l'autre et qui la dominent.

L'action de Charlemagne n'est pas moins sensible dans le mouvement des esprits qui signale son règne; il en est l'auteur et il lui donne son caractère. Ce conquérant et ce législateur possédait à un haut degré le goût des choses de l'intelligence. Il s'exerce à tracer les belles lettres des manuscrits. Outre sa langue, il parle le latin et comprend le grec. Il corrige un manuscrit défectueux de l'Évangile, fait rassembler les vieux chants héroïques des Germains, et commencer une grammaire de sa langue

nationale. La Gaule ne possédait plus d'hommes distingués dans les études; mais il y en avait quelques-uns épars dans l'empire et même hors de ses frontières. Charlemagne les rassemble. Ce sont Alcuin d'York, moine distingué moins encore par ses mérites littéraires que par son zèle à propager les études, Pierre de Pise, habile dans la grammaire, Paul Diacre, qui a laissé une histoire des Lombards, Angilbert, homme politique et poëte, saint Benoît d'Aniâne, réformateur de l'ordre des bénédictins, Théodulfe, bel esprit et versificateur, et enfin Éginhard, le plus connu de tous et qui est resté le plus utile à la postérité.

Charlemagne garde ces savants auprès de lui, dans son école palatine, sorte d'académie qui remplace l'ancienne chapelle mérovingienne, et où il tient lui-même sa place avec ses fils et ses filles. Alcuin résume lui-même, dans une de ses lettres à Charlemagne, les principaux objets des études de ce temps qu'on trouve traités dans ses *Dialogues*. « Pour moi, dit-il, votre Flaccus, selon votre exhortation et votre sage volonté, je m'applique à servir aux uns le miel des saintes Écritures ; j'essaye d'enivrer les autres du vieux vin des anciennes études; je nourris ceux-ci de la science grammaticale ; je tente de faire briller aux yeux de ceux-là l'ordre des astres. » L'étude des livres sacrés, des auteurs profanes, la rhétorique, la dialectique, la grammaire, et, en dernier lieu, l'arithmétique et l'astronomie, voilà en effet ce qu'on enseigne dans l'académie palatine, ainsi que dans les écoles supérieures que Charlemagne fit élever près

des églises cathédrales et dans les écoles inférieures qu'il créa près des monastères.

Si Charlemagne, nous dit Eginhard, emploie beaucoup de temps à se rendre habile dans les mystères des astres, il en emploie davantage à pénétrer les mystères des saintes Écritures, comme pour prouver que là aussi il mêle le sacré au profane. C'est lui qui écrit au pape Léon III pour avoir l'explication de plusieurs phrases obscures des Évangiles de saint Mathieu, de Saint Marc et de l'Épître de saint Paul aux Corinthiens. Il s'applique surtout à dissiper l'ignorance du clergé. « Ah! disait-il un jour, si j'avais seulement autour de moi douze clercs instruits dans toutes les sciences comme l'étaient Jérôme et Augustin! » C'étaient ses auteurs préférés. « Quoi! lui répondit Alcuin, le Créateur du ciel et de la terre n'a pas fait d'autres hommes semblables à ceux-là et vous voulez en avoir une douzaine! » Ce vœu montre au moins quelle tendance élevée et libérale Charles voulait donner aux études.

Alcuin et les autres peuvent nous paraître encore bien barbares, mais ils commencent quelque chose dans les lettres. Charlemagne trouve sous sa main son historien, qui nous laisse de sa personne un portrait vivant et de son règne un remarquable tableau. C'est Éginhard, plus célèbre par la charmante aventure qu'on lui a prêtée gratuitement avec une fille de Charlemagne, que par l'ouvrage qu'on ne lit pas assez.

L'industrie romaine, en Occident, fut plus longtemps douloureusement atteinte par l'invasion ger-

maine. Charlemagne, pour orner ses églises bâties dans les forêts germaines, dépouillait les anciens temples de Ravenne et de Rome. Il avait pour trône une chaise curule. Son corps devait reposer après sa mort dans un ancien sarcophage orné de bas-reliefs païens. Les guerriers franks n'appréciaient guère que l'industrie qui leur donnait de belles armures et de lourdes épées. Le christianisme, en empruntant aux Romains les anciennes basiliques où l'on rendait la justice, et en installant l'autel du sacrifice dans l'hémycicle où siégeait le tribunal, donne cependant déjà entrée à la foule dans ces temples par le large plein cintre qui couronne la porte et déjà l'appelle de loin à la prière par la tour et le clocher qni commencent à s'élever comme pour lui montrer le ciel.

Charlemagne eut des relations avec les souverains les plus renommés de son temps et surtout avec le calife des Abbassides, Haroun-al-Raschid. Il n'y avait alors entre ces deux puissants empires que l'empire byzantin, qui, sous la vieille Irène et sous Nicéphore, eut cependant la gloire de résister à l'un et à l'autre, et, en Espagne, le califat de Cordoue, qui n'était encore ni aussi brillant que celui de Bagdad ni aussi puissant que l'empire franc. Tous lui envoyèrent des ambassades qui allèrent le trouver jusqu'en Germanie. De son côté, partout où Charlemagne, dit Éginhard, savait des chrétiens dans la misère, en Syrie, en Égypte, à Jérusalem, à Alexandrie, il compatissait à leur détresse. S'il recherchait l'amitié des princes d'outre-mer, c'était

surtout pour procurer du secours et du soulagement aux chrétiens qui vivaient sous leur domination. Ce fut avec cette intention que Charlemagne, le premier, envoya à Haroun-al-Raschid une ambassade composée d'un juif nommé Isaac, qui devait probablement servir d'interprète, et de deux comtes francs. Elle devait offrir des vœux au calife et lui demander sa protection pour les pèlerins chrétiens qui commençaient déjà à se rendre à Jérusalem.

Haroun-al-Raschid renvoya avec les députés francs des ambassadeurs arabes chargés d'offrir des garanties pour les pèlerins, avec les clefs du saint sépulcre et des présents à Charlemagne, entre autres, un éléphant, un pavillon en étoffe de soie pour abriter le roi et ses principaux officiers, des parfums et une horloge. L'ambassade prit terre à Tunis, où Charlemagne avait chargé les Francs de descendre et de rapporter le corps de saint Cyprien. Elle débarqua ensuite à Pise et se mit en route à travers l'empire franc. Le voyage fut long et difficile; il dura près de six mois pour traverser les Apennins, les Alpes et descendre le Rhin. C'était vers cette ville où résidait alors Charlemagne que se dirigeaient les ambassadeurs. Dans cette contrée depuis longtemps occupée par ses ancêtres, Charlemagne avait en effet établi le siége de sa puissance. Là, il était à même de surveiller la Gaule et l'Allemagne, la France occidentale et la France orientale, comme on disait alors.

Charlemagne avait embelli particulièrement sa

résidence d'Aix-la-Chapelle où il passa surtout ses dernières années. Tout le luxe qu'il pouvait avoir à ses ordres, il le déploya surtout dans la basilique de cette ville dédiée à la Vierge mère, qu'il enrichit d'or, d'argent, de magnifiques candélabres, et qu'il soutint avec des colonnes de marbre venues de Rome et de Ravenne. C'est là qu'il se rendait le matin et le soir pour les prières publiques et quelquefois pendant la nuit. Son palais, bâti en bois, et entouré de maisons et de métairies où demeuraient ses principaux officiers, était beaucoup plus simple. Il était assez spacieux pour contenir sa nombreuse famille. Sous les piliers qui soutenaient le premier étage, les pauvres gens pouvaient trouver un abri. Des fenêtres de son balcon, le maître du monde aimait à surveiller tout ce qui se passait alentour. Ce palais était situé près des sources d'eau chaude où Charlemagne avait l'habitude de se baigner fréquemment, et avec toute sa cour, puisqu'on y voyait quelquefois en même temps jusqu'à cent personnes.

Ce fut là que les ambassadeurs d'Haroun-al-Raschid, ainsi que ceux des empereurs grecs et des émirs arabes, virent Charlemagne. Il était d'une taille élevée, robuste et un peu gros, quoique bien proportionné. Il avait le sommet de la tête rond, les yeux grands et vifs, le nez un peu long, les cheveux bruns, la physionomie ouverte et avenante. Assis ou debout, toute sa personne respirait la dignité et commandait le respect. Son costume ordinaire était celui de ses pères; il avait sur la peau

une chemise et des hauts-de-chausses de toile de lin, par-dessus était une tunique serrée avec une ceinture de soie; des bandelettes entouraient ses jambes; il avait des sandales aux pieds, et, l'hiver, un justaucorps de peau de loutre lui garantissait la poitrine et les épaules contre le froid. Deux fois seulement à Rome, et sur les instances du pape, il consentit à prendre la longue tunique, la chlamyde et la chaussure romaine. Dans les grandes solennités, il se montrait avec un justaucorps brodé d'or; ses sandales étaient ornées de pierres précieuses, sa saie était retenue par une agrafe d'or, son baudrier était d'argent et la poignée de son épée était enrichie de pierreries.

Charlemagne, dans ce costume, parut aux ambassadeurs d'Haroun-al-Raschid plus imposant que tout autre mortel. « Jusqu'à présent, dirent-ils, nous n'avons vu que des hommes de terre, mais aujourd'hui nous en voyons d'or. » Ils furent invités par Charlemagne à un grand banquet. On n'y servit pas beaucoup plus de plats qu'à l'ordinaire. Charlemagne ne voulait pas qu'outre le rôti, il figurât sur sa table plus de quatre plats. Il se montra très-sobre, surtout pour la boisson. Les ambassadeurs assistèrent dans la forêt voisine à une chasse au buffle et à l'aurochs dont ils furent fort effrayés. Une de ces bêtes sauvages se rua sur Charlemagne, brisa la chaussure du roi et le blessa légèrement à la jambe. Le puissant roi des Franks revint montrer fièrement à la reine Hildegarde les traces du péril qu'il avait couru et la fit fondre en larmes. La chasse était la passion

de ce grand conquérant; il y fatiguait ses meilleurs officiers, et aimait, simplement vêtu lui-même, à les entraîner à sa suite dans leurs plus beaux atours, pour leur donner des leçons d'économie et de simplicité. Les ambassadeurs arabes purent entendre un jour un moine irlandais qui vint offrir à Charles sur un parchemin enluminé une pièce de vers en son honneur. Le poëte invoquait sa muse, celle qui seule entre toutes se laisse captiver par les doux chants et qui préfère le charme des vers aux richesses du monde. C'était une muse mâle et grave, elle redisait la guerre entreprise contre la Germanie rebelle, « par ce peuple de rois sorti des murs d'Ilion, que Dieu, le maître du monde, choisit pour leur livrer les terres, les villes et les nations captives. »

Un jour, les ambassadeurs d'Haroun, *familiarisés* davantage avec Charles, lui dirent tout à coup : « Certes, empereur, votre puissance est grande, mais elle est moindre cependant que ce que la renommée en a publié dans les royaumes d'Orient. — Pourquoi, mes enfants, reprit Charlemagne, en parlez-vous ainsi ? » Eux alors, rappelant les difficultés de leur voyage, racontèrent tout ce qu'ils avaient souffert. « Nous autres Persans, Mèdes, Arméniens, etc., dirent-ils en finissant, nous vous craignons plus que notre propre maître Haroun. Mais les grands de ce pays ne nous paraissent pas assez soigneux de vous plaire, si ce n'est en votre ...nce; et en effet, lorsque, comme voyageurs, nous ...ons suppliés de daigner faire quelque chose

en notre faveur, par respect pour vous, que nous venions chercher de si loin, ils nous ont renvoyés sans nous écouter et les mains vides. » Les ambassadeurs avaient mis le doigt sur la vraie faiblesse du gouvernement de Charlemagne ; il était tout en lui ; sa présence faisait sa principale force. Le moine de Saint-Gall nous parle de comtes et d'évêques que Charlemagne avait chargés de travaux considérables, comme celui d'un pont à Mayence, sur le Rhin, et qui, après avoir fait travailler avec zèle les ouvriers en présence de l'empereur, les exploitaient odieusement ou les renvoyaient pour s'approprier leur paye, quand ils étaient partis. Pour cette fois cependant Charlemagne punit les comtes et les évêques, dont les ambassadeurs arabes avaient eu à se plaindre, et il eut soin qu'ils fussent mieux traités au retour.

Ce prince puissant n'a pas tout à fait les mœurs des rois mérovingiens qu'il a remplacés ; mais il est loin d'être un modèle de chasteté. Il eut neuf femmes, il répudia les deux premières ; la douce Hildegarde, la fière Fastrade, la coquette Hermengarde qu'il eut successivement, se firent place l'une à l'autre par leur mort prématurée. En les associant aux fatigues et aux périls de sa vie militaire, Charlemagne épuisait vite leur jeunesse. Déjà vieux, il eut peut-être en même temps ses autres femmes. On raconte même qu'il voulut un jour forcer une jeune vierge, qui résista et qu'on fit sainte. De mœurs faciles, Charlemagne était aussi indulgent pour sa famille. Il aimait si vivement ses filles,

qu'il ne voulait pas s'en séparer pour les marier. Mais il ne sut pas les prémunir contre les atteintes de la licence qui régnait à sa cour. Rothrude, qu'il avait refusée à l'empereur grec, fut séduite par un simple comte du Maine qui la rendit mère. Berthe écouta deux fois le secrétaire de Charlemagne, et son plus actif conseiller et agent politique, Angilbert ; et deux fois sa faute fut visible. Le roi débonnaire consentit à marier enfin ces récidivistes ; mais dès qu'ils habitèrent ensemble, ils ne s'entendirent plus, se séparèrent et finirent chacun dans un cloître. La célèbre et charmante aventure d'Éginhard et d'Emma a le tort de ne point être historique. Charles n'eut point de fille de ce nom. Il faut restituer ce dévouement à une fille de l'empereur d'Allemagne Henri III, et au profit d'un clerc qui passait auprès d'elle toutes ses vigiles nocturnes.

Quoique la fin de son règne ne soit pas exempte de signes de décadence au dedans et au dehors, cependant Charles mourut plein de jours à l'âge de soixante-douze ans, et dans l'entière possession de ses facultés et de sa puissance. Il avait supporté avec virilité la mort des aînés de ses fils, entre lesquels il avait partagé son empire et qu'il avait faits rois de Germanie et d'Italie. Lorsqu'il comprit qu'il pouvait bientôt manquer à l'empire, il fit venir son dernier fils Louis d'Aquitaine, et réunit de toutes les parties du royaume franc les hommes les plus considérables dans une assemblée solennelle à Aix-la-Chapelle. Du consentement de tous, il s'associa ce jeune prince et l'établit héritier du royaume et

du titre impérial; et, lui mettant de ses propres mains, dans la basilique qu'il avait bâtie, la couronne sur la tête, il ordonna qu'on eût à le respecter désormais, et à lui obéir comme à un empereur et un Auguste. Eginhard nous rapporte quelques présages qui auraient annoncé la mort du grand homme. Un jour le cheval de Charles tomba la tête en avant et le jeta violemment par terre. Un tremblement de terre ébranla le palais du roi. Mais Charles, ajoute son historien, « ne témoigna nulle crainte de ces avertissements d'en haut, et les méprisa comme s'ils ne regardaient en aucune façon sa destinée. Atteint de fièvre après une chasse, il se mit au lit, se soutint pendant quelque temps à l'aide d'une boisson prise en quantité, reçut la communion en présence des siens et expira le 28 janvier 814, à la troisième heure du jour. » Le monde n'avait rien vu de plus grand depuis César, Auguste et les Antonins.

CHAPITRE XXVI.

LA DYNASTIE DES ABBASSIDES.

Haroun-al-Raschid.

(786-808.)

L'avénement de la dynastie des Abbassides, en Asie, est de la même date à peu près que celui de la famille carolingienne en Europe, 750, et Haroun-al-Raschid est le contemporain de Charlemagne. La transmission de l'autorité et de la puissance, de la famille des Ommiades à celle des Abbassides, est due à des causes analogues à celles qui ont fait passer le pouvoir des Mérovingiens aux Carolingiens. Comme la royauté s'était déplacée du centre de la Gaule aux bords de la Meuse et de Paris à Aix-la-Chapelle, ainsi le califat passe de la Syrie à la Perse et de Damas à Bagdad aux bords du Tibre ; on n'en voit pas moins, en comparant l'histoire d'Haroun-al-Raschid à celle de Charlemagne, la différence profonde qui existait entre la civilisation mahométane et la civilisation chrétienne.

Aboul-Abbas, descendant du prophète par Fatema, sa fille chérie, pouvait avoir, par sa naissance,

quelque droit à revendiquer le califat ravi par les Ommiades aux descendants d'Ali, depuis que ceux-ci, frappés par tant de malheurs, avaient renoncé à toute ambition. Il n'était pas le premier de cette famille qui eût cherché à disputer le pouvoir aux souverains qui régnaient à Damas, en Syrie. Un de ses frères avait succombé dans la lutte; mais il sut avec habileté choisir pour point d'appui les populations de l'ancienne Perse et du Khorassan, qui se sentaient humiliées d'obéir à des souverains résidant en Syrie, et qui commençaient à relever la tête qu'elles avaient d'abord courbée sous le vent impétueux de la conquête mahométane. Ces populations, vaincues ou converties par les Arabes, mais, à quelques égards, plus cultivées et plus avancées qu'eux, avaient commencé à réagir sur leurs vainqueurs, et leurs vœux, leurs volontés allaient de nouveau compter. Or les grandes capitales des empires de l'Orient avaient autrefois toujours été fixées sur les bords du Tigre ou de l'Euphrate : à Ninive, à Babylone, à Séleucie, à Ctésiphon. Jamais la Syrie n'avait dominé l'Iran.

Aboul-Abbas exploite habilement l'antipathie et l'ambition surtout des habitants du Khorassan et de l'Iran. C'est un gouverneur de la première de ces provinces, un farouche guerrier, Abou-Moslem, qui arbore le premier sur son palais le drapeau noir, emblème du parti des Abbassides, contre le drapeau blanc des Ommiades. La guerre éclate ainsi entre les habitants de l'Asie centrale et ceux de la Syrie. Le dernier des Ommiades vaincu s'enfuit, est pour-

suivi et tué sur la frontière de l'Égypte, et Aboul-Abbas triomphant est reconnu par les Syriens. Entré en vainqueur dans la ville de Damas, il profite du séjour qu'il y fait pour achever de détruire ses ennemis, c'est-à-dire tout ce qui restait de la famille, maintenant usurpatrice, des Ommiades. Il avait d'abord traité avec quelque bienveillance ces princes qui étaient au nombre de quatre-vingt-dix. Mais les poëtes qui avaient pris l'habitude de passer du côté du vainqueur, ne cessaient d'exciter ses ressentiments. « Ne te laisse pas tromper par l'apparence de la soumission, » disait le poëte Sadif à Aboul-Abbas ; « ces hommes recèlent dans leur sein un mal que nul remède ne peut guérir. » Aboul-Abbas n'était-il pas d'ailleurs le vrai descendant du prophète qui peut tout commander et tout faire ! Aboul-Abbas invite donc tous les princes ommiades à un banquet; et, comme les Arabes aiment à mêler la poésie à leurs plus sombres tragédies, voici qu'un poëte prend la parole pendant qu'on vide les coupes de vin de Chiras :

Il est venu, dit-il, le jour qui brille pur et serein pour les enfants d'Abbas. Leur empire est maintenant assuré.

Il ont longtemps aspiré à venger le sang des Benou-Haschem; après une si longue attente, ils peuvent enfin étancher la soif qui les consume.

Garde-toi de relever ton ennemi, courbé maintenant à tes pieds; coupe l'arbre tout entier, rameaux et bourgeons.

Rappelez-vous celui qui, égorgé sur une terre étrangère, restera toujours à Harran, condamné à un éternel oubli.

Aussitôt des soldats envahissent la salle du festin, se précipitent sur les malheureux princes Om-

miades, les égorgent, jettent des tapis sur leurs cadavres et prennent leur place au banquet, tandis que le poëte célèbre la saveur de la vengeance, quand on prend le pouvoir de l'ennemi abattu et qu'on vide la coupe qu'il a touchée de ses lèvres. C'est ainsi qu'Aboul-Abbas el Saffah ou le sanguinaire, devient le chef de la puissance arabe, le successeur du prophète et le commandeur des croyants.

Abou Giaffar Al-Mansor, successeur du fondateur de la dynastie, est celui qui donne sa capitale et son centre à la nouvelle puissance en fondant sur les bords du Tibre, non loin des ruines de Séleucie, la ville de Bagdad. A ces empires qui s'élèvent et qui tombent si vite en Asie, sous le coup de révolutions si fréquentes, il faut toujours une capitale nouvelle qui porte toutes les traces des improvisations politiques; Bagdad qui succéda à Ctésiphon comme celle-ci à Séleucie, et Séleucie à Persépolis, à Babylone et à Ninive, en a eu l'éclat à la fois rapide et éphémère. Au milieu des protestations des partisans d'Ali, groupés un instant autour de Mohammed, petit-fils d'Hassan, qu'on surnommait l'*âme pure*, Al-Mansor bâtit Bagdad sur la rive gauche du Tibre, le nouveau paradis promis à la dynastie nouvelle. Dans le quartier de Karkh, il y élève son brillant palais de Kasr-al-Khoud et une mosquée; et bientôt les murailles de briques s'élèvent, et la rive droite plus commerçante se peuple surtout aux dépens de Bassorah et de Coufah, aussi dépossédées de leur grandeur passagère. Enfin, avec la rapidité de l'improvisation, les palais, les hôpi-

taux, les écoles, les marchés se bâtissent pour faire de la ville pendant longtemps le caravansérail de l'Orient en même temps que la demeure des califes Abbassides. C'est de là que le calife Al-Mansor gouverne en s'aidant des lumières d'un Persan, qui avait appartenu à la religion des Mages, Yahia, fils de Khaled, fils de Barmek, devenu après sa conversion à l'Islamisme, son grand vizir et le fondateur de la célèbre et puissante famille des Barmécides, qui devait avoir son apogée et sa fin sous le règne d'Haroun-al-Raschid.

La transmission du pouvoir, à l'origine des dynasties, est toujours une crise difficile à passer et qui n'a point lieu d'ordinaire sans trouble. La dynastie des Abbassides en est la preuve. Haroun-al-Raschid n'arrive sans peine ni même sans violence à posséder seul la toute-puissance qu'il exerce de son temps sur l'Asie.

Chez les Arabes, où les califes étaient les chefs de la religion en même temps que les chefs de l'État, la volonté du souverain était la seule loi; mais la polygamie, en introduisant à la cour des califes toutes les habitudes orientales des harems, pouvait plier à bien des caprices la volonté du commandeur des croyants. Haroun-al-Raschid n'était pas l'aîné des fils d'Al-Mahadi, son prédécesseur; mais il était le préféré de sa mère. Aussi Al-Mahadi, en mourant, l'avait-il associé à l'aîné Al-Hadi, en obtenant même la promesse de celui-ci d'en faire son successeur. C'était ouvrir dans le palais des califes une

source de discordes et de crimes. Les deux frères étaient souvent aux prises; mais leur mère, qui voulait conserver encore le pouvoir qu'elle avait eu sous son mari, s'entend avec le grand vizir Yahia-ben-Barmek, de la célèbre famille des Barmécides, pour défendre Haroun et lui assurer le pouvoir. Les passions s'enveniment bientôt. Enfin, à la suite d'une tentative d'empoisonnement que le calife Al-Hadi aurait faite sur sa mère, celle-ci le fait étouffer une nuit sous des matelas par deux jeunes filles qu'elle avait eu soin de mettre auprès de lui; et elle assure ainsi le califat à son fils préféré Haroun, à qui la postérité, peu scrupuleuse chez les Arabes, n'en donna pas moins le surnom de *Juste*. En se rappelant l'éloignement des fils de Carloman, père de Charlemagne et la conduite de leur mère Berthe, dans des circonstances analogues, on voit la différence du mariage chrétien à la polygamie, qui, le plus souvent, étouffe dans la famille tous les sentiments naturels, pour ne plus laisser place qu'à l'ambition la plus dénuée de scrupules.

Haroun-al-Raschid n'a pas laissé la mémoire d'un grand guerrier. L'essor du mahométisme s'arrêtait, et la puissance des Arabes baissait en Asie quand le prosélytisme chrétien et la domination franque croissaient en Europe. Si brillant qu'il soit, le règne d'Haroun-al-Raschid est politiquement déjà un règne de décadence.

Sous le fondateur même de la dynastie des Abbassides, l'Espagne s'était détachée de l'immense empire arabe pour former, sous un descendant des

manquait à leur sûreté. Mais il s'occupa surtout de faire fleurir les provinces, remplit le trésor public et fit face à toutes les affaires de l'empire. Instruit, ferme, de bon conseil, excellent administrateur, libéral et bienfaisant, il rivalisait, ajoute l'historien, « avec les vents bienfaisants qui amènent les nuages dont les eaux fécondent la terre. » Un poëte disait de lui :

« Qu'un avare touche seulement dans la paume de la main de Yahia, son avarice se changera aussitôt en une générosité sans bornes[1]. »

Haroun-al-Raschid est le type des souverains arabes de l'Orient, le plus grand, le plus brillant, si l'on veut; il n'est rien de plus. Il est le représentant achevé de la civilisation arabe du huitième et du neuvième siècle. Souverain politique et commandeur des croyants, c'est-à-dire calife, il réunit les deux pouvoirs, ce qui est la forme la plus absolue du despotisme et il n'en accomplit réellement aucune des fonctions. On le considère comme l'image de la divinité sur la terre. Il exige et il obtient de ses sujets et des croyants le plus profond respect. Il réside au fond de son palais, où il n'est habituellement entouré que de ses docteurs ou de ses femmes. En sa qualité de calife, il accomplit plusieurs fois dans sa vie et à grand fracas le saint pèlerinage de la Mecque. Haroun-al-Raschid, pour faciliter aux croyants cette solennelle dévotion, en trace avec soin la route, en marque les divisions

1. Fragment de Kakhr-Eddin dans la Chrestomathie arabe de S. de Sacy, vol. I, page 8.

par des bornes milliaires, et fait construire aux différentes étapes des caravansérails où les pèlerins trouvent un abri et des provisions. Quand il fait la route lui-même, suivi d'une escorte nombreuse, une caravane de chameaux porte des provisions considérables et choisies. Le désert n'empêche point que la glace ne lui soit toujours assurée pour se rafraîchir. A Médine et à la Mecque, il fait de nombreuses largesses de pièces de monnaie d'or et d'argent à la foule, et il ne s'en retourne point sans avoir décrété, comme souvenir de son passage, quelque embellissement aux saints lieux et déposé quelque offrande.

Quand on lit les chroniques arabes, on n'est cependant pas bien sûr que le commandeur des croyants se prenne toujours au sérieux et qu'il ait une bien grande foi dans le prophète dont il est le successeur. Avec la civilisation, le scepticisme s'est déjà glissé chez les Arabes et dans le palais du souverain. On voit bien qu'Haroun adore sa propre volonté; mais a-t-il toujours le même respect pour celle du Très-Haut dont il est le vicaire? Haroun-al-Raschid attache à sa personne un des plus savants docteurs, Kossaï, pour lui expliquer la loi. Dès la première entrevue, il lui dit : « Je t'ai appelé pour m'instruire; garde-toi de le faire en public, apprends-moi ce qu'il faut faire à la mosquée, au palais, au conseil. Reprends-moi, s'il y a lieu, mais toujours avec respect, et, par-dessus tout, sois bref dans tes discours. » La charge devait être assez difficile à remplir. Nous verrons un peu plus loin com-

ment les docteurs étaient habiles à donner, dans l'intérêt des caprices d'Haroun, des entorses à la loi qui était cependant regardée comme divine. Dans un de ses pèlerinages à Médine, le calife reçoit avec respect d'un vieux croyant une pantoufle qui avait appartenu au prophète; dans le privé, il en plaisante avec ses visirs et avec ses femmes. L'historien Ébn-Khaldoun s'efforce de défendre Haroun-al-Raschid d'avoir aimé un peu le vin en dépit de la défense du prophète, et il rappelle que le calife fit renoncer à cette passion le poëte Abou Nowas en menaçant de le jeter en prison. Cependant beaucoup d'autres assurent que le calife et le fils du visir, Djaffar, se livraient souvent ensemble et avec excès à ce goût condamné et Ébn-Khaldoun est obligé d'assurer qu'ils ne se servaient que du vin fait de dattes, boisson que le prophète n'avait pas condamnée [1].

Ce qu'il y a de pire dans le despotisme, c'est que, en tant que forme de gouvernement, il est lui-même une fiction. C'est le despote dont on peut dire avec raison qu'il règne et ne gouverne pas. La charge est si lourde que tout despote la met sur le dos d'un autre qui est son premier esclave et qui gouverne. Les empereurs romains ont leur préfet du prétoire, les califes ont leurs vizirs ou *porte-fardeaux*. Le règne d'Haroun-al-Raschid met à nu tout le système dans l'histoire de la famille des Barmécides, dont la prospérité fabuleuse et la misérable chute ont laissé

1. Voir le fragment d'Ébn-Khaldoun dans la Chrestomathie arabe de S. de Sacy, I. p. 178.

presque autant de souvenirs en Orient que les Abbassides eux-mêmes.

Il y avait déjà presque trois générations que les Barmécides se succédaient comme vizirs au pouvoir. Ils étaient d'origine persane; plus cultivés, plus instruits dans l'art de gouverner que les Arabes, ils en avaient enseigné les secrets à leurs maîtres, comme faisaient, par exemple, en Occident les Romains aux rois francs. A leur instigation, les Abbassides avaient organisé dans le palais quatre divans ou bureaux séparés, pour la guerre, l'administration, les revenus, la dépense, et déterminé dans les provinces les pouvoirs des gouverneurs. Ces souverains avaient appris d'eux à tirer de leurs sujets le plus possible en fixant les impôts qui devaient peser sur les croyants, les infidèles et les juifs. Mais les Barmécides conduisaient eux-mêmes cette grande machine administrative, et non sans succès, puisqu'un poëte disait d'eux longtemps encore après : « Depuis que le monde vous a perdus, ô fils de Barmek, on a cessé de voir les routes couvertes de voyageurs au lever de l'aurore et au coucher de l'astre du jour. »

Yahia-ben-Barmek, qui devint vizir dès l'avénement d'Haroun-al-Raschid, n'avait pas été étranger à l'avénement de son souverain, et par là il devait jouir de plus de crédit encore. Doué d'un grand talent administratif, il suffisait aux fastueuses prodigalités de son jeune maître, et gardait le trésor toujours plein, qualités précieuses dans un vizir. Haroun-al-Raschid l'appelait : mon père. Yahia avait

deux fils ; l'un, Fadhel, devint chef de la garde, et l'autre Djafar, fort aimé du calife, fut, à cause de cela même, surintendant de son palais. On les appelait tous deux « les petits vizirs. » Les Barmécides tenaient ainsi l'empire entre leurs mains. Chefs d'armées, gouverneurs, kadhis, ils nommaient tout. Ils présentaient leurs rapports sur toutes les affaires à la sanction du calife qui se décidait toujours par leur avis. Un jour Djafar promettait, à l'insu d'Haroun-al-Raschid, le gouvernement de l'Egypte et la main d'une des filles du calife ; et, bien que surpris, le calife ratifiait cette double promesse.

Tout-puissants, les Barmécides étaient immensément riches et faisaient des largesses qui dépassaient les merveilles des *Mille et une Nuits*. Ils voulaient récompenser un de leurs serviteurs, et lui avaient demandé à dîner. Celui-ci, ayant trois mois pour préparer sa maison à cet honneur, avait fait de son mieux. Les vizirs arrivent, trouvent la maison chétive et le repas bien maigre. « Tu as une autre maison, » disent-ils ; et, comme le pauvre hère proteste, ils font percer dans la muraille une porte qui leur donne accès dans un jardin merveilleusement planté, arrosé de jets d'eau et au milieu duquel se trouvait une délicieuse villa qui devint la propriété du favori des vizirs. Le calife ne vit longtemps aucun inconvénient à cette faveur et à cette puissance des Barmécides ; il trouvait en eux non-seulement d'habiles ministres, mais même des compagnons de plaisir. Un jour qu'il était debout avec son médecin à la fenêtre de son palais, il contemplait de l'autre

côté le palais du vizirat élevé juste en face du sien. Les hommes, les chevaux, les équipages, les gens de haute volée et de bas étage se pressaient à la porte des vizirs avec fracas, tandis que le vide et le silence régnaient à la porte du palais du calife : « Tout va bien, dit-il à son médecin, à eux la peine, à moi le plaisir. »

Cette grande faveur fut suivie d'une chute encore plus profonde. Les historiens arabes, qui sont surtout des conteurs, et donnent toujours de petites causes à de grands événements, attribuent cette catastrophe à un caprice singulier du calife. A l'égal de son vizir Djafar, il aimait une de ses sœurs, Abassa, et voulait jouir en même temps de leur présence et de leur conversation. La loi s'y opposait. La sœur d'un sultan ne pouvait paraître devant un étranger. Haroun les maria, mais en leur imposant la loi de vivre comme frère et sœur. Le serment ne fut pas tenu : de là la disgrâce. Il est plus naturel de penser que la puissance des Barmécides était devenue trop considérable pour ne point exciter la jalousie et les soupcons du calife. Il avait remarqué que le grand vizir, à la suite de deux tentatives faites par les Alides pour s'emparer du califat, avait imploré sa clémence au moins en faveur de leur vie. Les Barmécides d'ailleurs, d'origine persane, favorisaient, poussaient dans les emplois leurs parents, leurs amis, les hommes de leur race, et en écartaient les autres, dit Ebn-Khaldoun, comme dans une foule on se fait place et l'on repousse les autres avec les mains. Enfin ils étaient arrivés au dernier degré de l'orgueil

et de la puissance. C'était vers eux que se tournaient tous les yeux; devant eux se courbaient toutes les têtes. Des contrées éloignées, les rois leur envoyaient des présents magnifiques. Aussi ne manquait-il pas de personnages considérables, surtout parmi les Arabes, pour les accuser d'abus de pouvoir, de concussions et pour exciter la jalousie et l'amour-propre du calife. Ils y réussirent enfin. Quelque temps avant la chute des Barmécides, c'est le médecin du calife qui le raconte encore, Haroun était à la même fenêtre témoin du spectacle qu'il avait déjà contemplé une fois: « A moi l'honneur, dit-il cette fois, mais à eux la puissance. »

Le coup qui frappa les Barmécides fut préparé de longue main, et tomba sur eux comme la foudre. C'etait au retour d'un pèlerinage fait en commun à la Mecque. Comme on s'approchait de Bagdad, Mezrour, le chef des ennuques, se présente sous la tente de Djafar, et, de la part du calife, demande sa tête ; le petit visir veut qu'il attende, qu'il lui laisse voir Haroun ; impossible. Sa tête est bientôt, en effet, portée sur un bouclier à Haroun, qui fait subir le emêm sort à Fadhel, et laisse le vieux Yahia mourir en prison. Longtemps après, un annaliste arabe, fouillant les archives, trouvait sur les registres des comptes du calife, et à quelques feuillets de distance seulement, cette preuve singulière de l'inconstance de la fortune : pour un habit de gala, donné en présent à Djafar-ben-Yahia, 400,000 pièces d'or..... Naphte et roseaux pour brûler le corps de Djafar-ben-Yahia, 10 deniers.

Le gouvernement des Barmécides n'avait cependant pas été mauvais. Jamais, dit Fakhr-Eddin, l'État ne jouit de plus de splendeur et de prospérité. De toutes les parties de l'empire les impôts arrivaient sans peine. Jamais la cour du calife n'avait non plus réuni un aussi grand nombre de savants, de poëtes, de jurisconsultes, de grammairiens, de kadhis, d'écrivains, de gens de plaisir et de musiciens. Haroun-al-Raschid les récompensait généreusement et les comblait d'honneur. A la cour d'Haroun l'or et l'argent brillaient sur les ceintures, les épées et les riches vêtements de soie, et c'était le signe de la prospérité générale.

Les Arabes, en effet, beaucoup plus cultivés, en arrivant en Asie, que n'étaient les Germains quand ils envahirent les provinces romaines, n'avaient pas comme ceux-ci tout bouleversé et détruit. Les progrès de l'industrie et des arts mécaniques ne furent point suspendus en Asie par la conquête sortie de l'Arabie. De belles étoffes étaient fabriquées encore dans les villes de l'Irak et de la Syrie. Le bitume, le marbre, le soufre étaient exploités avec intelligence, et l'on sait que le calife Haroun envoya à Charlemagne une horloge dont le mécanisme compliqué et ingénieux étonna singulièrement les Germains grossiers de la cour franque. Si les prescriptions iconoclastiques du Coran frappèrent de mort la peinture et la sculpture, en revanche l'architecture, dans les monuments élevés à Bagdad, à Bassorah, à Mossoul, à Samarkand, orna d'élégants caprices la demeure du dieu sans représentation et

sans figure que les Arabes adoraient sous les riches coupoles de leurs mosquées.

Établis dans des pays où la langue, la littérature et la science grecque avaient fleuri, les Arabes, qui ne pouvaient avoir aucun goût pour les chefs-d'œuvre de la poésie et de l'histoire païenne, s'attachent particulièrement aux renseignements utiles et pratiques qu'ils pouvaient tirer de la connaissance de l'antiquité hellénique. Si la philosophie alexandrine trouve chez eux quelques adeptes, ils prisent bien davantage les ouvrages scientifiques du philosophe Aristote, du mathématicien Euclide, du géographe Ptolémée, et des médecins Hippocrate et Galien. Tous ces livres sont traduits ; des écoles d'interprètes se trouvent dans toutes les grandes villes arabes. L'astronomie s'enrichit, grâce à eux, de nouvelles découvertes. Ils construisent des observatoires munis d'instruments gigantesques. Ils observent l'obliquité de l'écliptique, les comètes, les équinoxes, signalent les taches du soleil. Ils doteront l'Europe d'une nouvelle manière d'écrire les nombres. L'un d'eux, Thebit-ben-Carrah, célèbre mathématicien, paraît avoir le premier appliqué l'algèbre à la géométrie. Leurs écoles de médecine sont pourvues d'hôpitaux. Les savants arabes malheureusement tombent souvent dans de grandes erreurs en accordant leur confiance à l'astrologie et à l'alchimie.

Haroun lui-même, disent les historiens, était versé dans la connaissance des antiquités, de l'histoire ; il était même poëte. Il honorait les savants et les poëtes. Abou-Moavia, surnommé l'Aveugle, l'un des

hommes les plus doctes de ce temps, mangeant un jour chez le calife, ce prince lui versa de l'eau sur les mains et lui dit : « Savez-vous quel est celui qui vous a donné à laver? » Et, comme il l'ignorait, Haroun lui apprit que c'était lui-même et qu'il le faisait pour honorer la science en sa personne.

L'ambassade de Charlemagne à Haroun nous le fait voir au vrai dans son palais, si l'on en croit le moine de Saint-Gall. Après avoir traversé facilement la Syrie, grâce aux relais de postes que le premier des Ommiades avait établis, les ambassadeurs franks arrivèrent à Bagdad, qui s'était élevée depuis un demi-siècle comme par enchantement et comptait déjà une population nombreuse, groupée autour de belles mosquées et de brillants palais. Tout le commerce qui se faisait sur terre, par caravanes, à travers la Perse ou la Syrie, et tout celui de l'Inde qui arrivait sur des navires par le golfe Persique s'y donnait rendez-vous. Le calife, dans sa demeure, parut aux Franks dépasser en fait de magnificence tout ce qu'ils pouvaient imaginer. Lorsqu'ils arrivèrent au palais d'Haroun, des soldats d'élite en gardaient les abords. Sept cents gardes étaient distribués dans les appartements qu'ils traversèrent. Sept mille eunuques, dont trois mille noirs, étaient chargés du service. Ces appartements étaient tendus de trente-huit mille pièces de tapisserie dont douze mille cinq cents brochées d'or. Dans les jardins, l'eau jaillissait de terre et retombait en pluie dans des bassins de marbre. Les ambassadeurs purent voir, dans la salle d'audience, un arbre d'or massif

couvert de perles en guise de fruits. Les musulmans, dans cette salle, restaient comme prosternés devant ce commandeur des croyants, qui pouvait distribuer, en un jour, à ses courtisans quatre cent mille dinars. Au banquet que présida Haroun, on ne se servit que de vases d'or rehaussés de pierres précieuses, et d'étoffes tissées avec des fils d'argent. Les fleurs, les parfums étaient répandus dans la salle, et la musique la plus délicieuse achevait d'enivrer les convives. A la fin, un poëte prit la parole :

« Vis longtemps, au gré de tes désirs, dit-il d'abord, Haroun, commandeur des croyants; vis heureux et bien portant sous les voûtes de tes palais!

— Que tout ce qui t'entoure, quand vient le matin, quand arrive le soir, ne forme d'autre vœu que celui de satisfaire à tes moindres désirs.

— A merveille, interrompit Haroun, et après.

— Au jour, cependant, où ta respiration haletante luttera péniblement contre les hoquets de la mort, tu apprendras, hélas! que tout ce bonheur n'était qu'une illusion. »

Comme le calife devenait pensif, le vizir s'apprêtait à faire au poëte un mauvais parti. Mais Haroun l'arrêta : « Il a bien fait, dit-il, il nous a vus dans l'aveuglement et n'a pas voulu nous y laisser. »

Les présents que Charlemagne envoyait à Haroun-al-Raschid consistaient en chevaux ou mulets d'Espagne, en draps de Frise blancs et bleus, et il y avait joint des chiens remarquables par leur agilité et leur courage, tels que le calife les avait demandés pour la chasse des lions et des tigres. Haroun

demanda quelles bêtes fauves ces chiens étaient habitués à combattre; les Franks répondirent qu'ils mettraient en pièces tous les animaux contre lesquels on les lâcherait. Le lendemain, on était en chasse dans un de ces parcs que les Orientaux appellent des paradis. Un lion était dehors. « Amis franks, montez vos chevaux et suivez-moi, » dit Haroun. On partit; en voyant le lion, les Franks lancèrent leurs chiens, qui eurent bientôt saisi le roi des animaux à la crinière et le retinrent là jusqu'à ce que leurs maîtres l'eussent égorgé de leurs épées endurcies par la guerre de Saxe. « Je reconnais, dit alors Haroun, la vérité de tout ce que j'entends raconter de mon frère Charles. Il s'est accoutumé à vaincre tout ce qui existe sous le ciel. »

Dans sa vie privée, Haroun était un vrai roi d'Orient. Il entretenait un harem considérable, et cependant ne se faisait point faute d'avoir des caprices auxquels les lois les plus sacrées devaient se plier. Il avait dépassé déjà de beaucoup le nombre des femmes permises par le prophète, lorsqu'il s'éprit d'une des femmes de son frère. Mais celui-ci ne voulait ni la donner ni la vendre. Un docteur en lois se trouva là; il s'appelait Kossaï; consulté par le calife : « L'esclave vaut 1000 pièces d'or, dit-il, offrez-en 500 à votre frère, elle ne sera ni donnée ni vendue. » Mais la loi défendait à Haroun d'épouser la femme de son frère : « Donne-la en mariage à un de tes esclaves qui la répudiera ensuite, » ajouta le complaisant docteur. Mais l'esclave voulut garder sa femme. « Donne donc, poursuivit Kossaï, cet homme

comme esclave à sa femme, pour qu'elle puisse le répudier comme tel, ainsi que le Coran l'établit. » Haroun devint ainsi maître de la femme de son frère en faisant plier le Coran au gré de ses caprices.

Haroun mourut jeune et dans la tristesse. L'empire était déjà à son déclin. Une révolte éclatait à Samarcande. A quarante-six ans, le calife était atteint d'un mal dont il redoutait les funestes effets. Sur son déclin, il n'avait pas à se louer de l'affection de ses fils et redoutait leur ambition La crainte de la mort l'assiégeait toujours. Une nuit, pendant son sommeil, il vit une main étendue sur sa tête, elle tenait une poignée de terre ronde, et une voix s'écria : « Voici la terre qui doit servir de sépulture à Haroun. — Quel est le lieu de cette sépulture ? dit une autre voix. — La ville de Thous, » répondit la première. Quelques jours avant sa mort, Haroun prenait un de ses officiers à part, et, ouvrant sa robe pour lui montrer un bandage de soie qui lui enveloppait le ventre : « J'ai là, dit-il, un mal profond, incurable : tout le monde l'ignore. Mais j'ai autour de moi des espions chargés par mes fils de guetter ce qui me reste de force ; car ma vie est trop longue pour leurs ambitieux désirs, et ces espions, ils les ont choisis parmi les serviteurs que je croyais les plus fidèles. Mon médecin lui-même est l'un d'eux. Veux-tu connaître jusqu'où va leur soif de régner? Je vais appeler pour demander qu'on m'amène une monture, et, au lieu de me présenter un cheval à la fois doux et vigoureux, ils m'amèneront quelque animal épuisé, dont le trot inégal puisse augmenter

ma souffrance. » Ce que le calife avait prévu arriva en effet. Quelques jours après, les progrès de son mal l'obligèrent à s'arrêter à Thous. Il envoya son esclave Mesrour chercher une poignée de terre aux environs de la ville. Le chef des eunuques la rapporta, elle était de couleur rougeâtre : « Hélas ! dit le calife, voici ma vision accomplie, la mort est proche. J'étais pour tous les hommes un sujet d'envie, et maintenant je suis pour tous un objet de pitié. »

L'empire d'Haroun-al-Raschid et celui de Charlemagne auront le même sort, sous leurs faibles successeurs. Ils seront démembrés en un nombre infini de petites souverainetés féodales ou dynastiques. Ces deux grands corps tomberont en poussière. Mais ici la société européenne et chrétienne est fondée. En Asie, au contraire, l'œuvre des Abbassides disparaîtra complétement. Combien de races nouvelles viendront encore planter leurs tentes dans ce grand caravansérail des nations, sans qu'aucune y dure.

Le contraste de ces deux grands hommes et des résultats si différents de leur règne, tient à celui des civilisations chrétienne et mahométane mêmes.

Ce qu'on chercherait vainement dans Haroun-al-Raschid, et ce qu'on trouve dans Charlemagne, c'est le sentiment de la responsabilité morale. Le commandeur des croyants ne voit rien sur cette terre au-dessus de lui, et par là même il est moralement plus faible que Charlemagne. C'est cette puissance sans limite qui l'énerve, l'amollit et le rend comme tremblant. Quand il a accompli son pèlerinage à la

Mecque, il revient plus infatué de lui-même, mais plus faible, de la contemplation de ce temple vide; il a retrempé son orgueil et non sa force. Quand Charlemagne, à Rome, feint de se fâcher contre le pape Léon III, qui lui met la couronne impériale sur la tête, c'est qu'il sent, après tout, toute la lourdeur du fardeau. C'est un joug salutaire pour un souverain tout-puissant que celui d'une autorité distincte de la sienne, et néanmoins puissante et visible, quand il l'accepte sans cependant la subir. Il y a là en présence, non pas seulement deux souverains, mais deux civilisations. Que le mahométisme et le christianisme se trouvent un jour aux prises, et la voix du chef spirituel de la chrétienté conduira tous les souverains de l'Europe contre les successeurs divisés de Mahomet. La poésie ne nous laisse pas ignorer cette grande différence. Les contes des *Mille et une Nuits*, qui rappellent le règne d'Haroun-al-Raschid, sont faits pour charmer les loisirs d'un souverain fainéant dans Bagdad. Les poëmes chevaleresques de Charlemagne nous le montrent déjà comme le premier des croisés; ils le conduisent à Jérusalem, à la tête de ses douze pairs, pour y enlever, dans l'église de la Résurrection, les reliques du tombeau du Christ, afin de les rapporter dans l'abbaye de Saint-Denis : poétique et naïf symbole de la supériorité de la civilisation chrétienne sur la mahométane, et de Charlemagne sur Haroun-al-Raschid!

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

LIVRE CINQUIÈME.

RÉGÉNÉRATION DU MONDE BARBARE ET ROMAI PAR LE CHRISTIANISME.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

LIVRE SIXIÈME.

LES ARABES ET LE MAHOMÉTISME.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

LIVRE SEPTIÈME.

ROME CATHOLIQUE. LES FRANCS AUX SEPTIÈME ET HUITIÈME SIÈCLES.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

LIVRE HUITIÈME.

CIVILISATION CHRÉTIENNE ET CIVILISATION MAHOMÉTANE AU HUITIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus 9



Publications de la Librairie académique DIDIER et C[ie]

P. ALLARD

Rome souterraine. Histoire et description des Catacombes Romaines, d'après les découvertes de M. de Rossi, par Northcote et Brownlow, traduit et augmenté par M. P. ALLARD. 2e édition. 1 vol. grand in-8 avec chromolithographies et vignettes.......... 30 »

DANTIER

L'Italie. Études historiques. (*Ouv. cour. par l'Acad. fr.*). 2e édition. 2 vol. 8 »

Les Monastères bénédictins d'Italie. Souvenirs, etc. (*Ouv. couronné par l'Académie française.*) 2e édition. 2 vol.......... 8 »

FERD. DELAUNAY

Moines et Sibylles dans l'antiquité judéo-grecque. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 2e édit. 1 vol.......... 3 50

Philon d'Alexandrie. *Écrits historiques.* Traduction précédée d'une étude sur le monde romain et le monde juif. 2e édit. 1 vol.......... 3 50

LE P. DIDON

L'Homme d'après la science et la foi, conférences. 2e édit. 1 vol.... 3 »

LE P. LESCŒUR

La Science du bonheur. 1 vol.......... 3 50

AD. FRANCK

Moralistes et Philosophes. 2e édition. 1 fort vol.......... 4 »

Philosophie et religion. 2e édition. 1 vol.......... 3 50

BROGLIE (ALB. DE)

L'Église et l'Empire romain au IVe siècle. 3 parties en 6 vol...... 21 »

Nouvelles Études de littérature et de morale. 2e édit. 1 vol....... 3 50

TH. HENRY MARTIN

Les Sciences et la Philosophie. Critique philosophique et religieuse. 1 fort volume.......... 4 »

Galilée. Les droits de la science, etc. 1 vol.......... 3 50

La Foudre, l'Électricité et le Magnétisme chez les anciens. 1 vol... 3 50

FALLOUX (C. DE)

Augustin Cochin. 1 vol. avec beau portrait gravé.......... 3 50

Madame Swetchine. *Sa vie et ses œuvres.* Nouv. édit. 2 vol., ornés d'un portrait.......... 8 »

Madame Swetchine. *Lettres complètes.* 4e édit. 3 forts vol..... ... 12 »

Correspondance du R. P. Lacordaire et de Mme Swetchine. 7e éd. 1 v. 4 »

NOURRISSON

Tableau des progrès de la pensée humaine depuis Thalès jusqu'à Hegel. 5e éd. augmentée. 1 vol.......... 4 »

COSSOLES (H. DE)

Du Doute. Introduction à l'apologie du Christianisme. 2e édit. 1 vol. 3 fr. 50

Paris. — Impr. Viéville et Capiomont, 6, rue des Poitevins.



